Année 1891. Tome II.

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(Série moderne)

Ont collaboré à ce tome :

J. Barbey d'Aurevilly, G.-Albert Aurier, Jean Court, Gaston Danville, Dauphin Meunier, Louis Denise, Edouard Dubus, Louis Dumur, Remy de Gourmont, Lautréamont (Comte de), Julien Leclercq, Camille Lemonnier, Charles Merki, Jules Méry, Raoul Minhar, Charles Morice, Pierre-M. Olin, Pierre Quillard, Ernest Raynaud, Adrien Remacle, Jules Renard, Adolphe Retté, P.-N. Roinard, Saint-Pol-Roux, Albert Samain, Laurent Tailhade, Ernest Tissot, Tola Dorian, Alfred Vallette, Villiers de l'Isle-Adam, Willy.

15, Rue de l'Echaudé - Saint - Germain, 15

PARIS

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America

FRAGMENTS INÉDITS

DE « *L'ÈVE FUTURE* »

ALICIA CLARY

Eve nouvelle (1). — Chapitre. — Silences. — (Les *Silences* de Hadaly : les comparaisons du teint, des yeux, des mouvements, de l'ensemble, etc.).

Transition du monstre Alicia. — Lord Ewald dit :

« La déception constante affina mes sens jusqu'à de plus subtiles attentions, jusqu'à des divinisations véritables. Et tout à coup je découvris, comme seul je pouvais le découvrir, pourquoi j'avais été leurré! Nul, s'il n'a passé par mes tristesses désespérées, ne pourrait découvrir cela!

---

(1). — C'est l'un des titres notés par Villiers pour son œuvre. Ils se succèdent ainsi sur les divers manuscrits : 1° *L'Andréide paradoxale d'Edison;* 2° *L'Eve nouvelle;* 3° *L'Eve future.* — De même, les noms des personnages subissent des variations : Alicia Clary s'appelle d'abord Evelyn Habal, puis Miss Hadaly, deux noms réservés finalement, l'un pour la Femme qui sert de *prétexte* à la création de l'Andréide, l'autre à l'Andréide elle-même; Lord Ewald apparaît sous les dénominations de : Lord Lyonel, Lord Lyonnel, Lord Angel, Lord Angel**, Lord Edward. — Les pages, inédites ou de variantes, qui suivent sont artificiellement classées en trois chapitres, sous les vocables des trois femmes qui paraissent dans *L'Eve future*. Le premier est toute une théorie du « Médiocre ».

R. G.

C'est une ligne si invisible, si ténue, que celle qui sépare la sottise du génie est un madrier en comparaison, — bien que si fine qu'elle soit, elle soit, en réalité, un abime. — Eh bien, je l'ai vue. C'est sa perfection de mirage qui m'avait induit à l'espérance. Mais, j'ai touché, à force d'attention, la ligne où le mirage commençait et m'avait dupé par sa perfection surprenante. Maintenant, je comprends, cela ne m'étonne plus, je sais. »

Si délicate et lumineuse que soit une pensée, il est des yeux où, si je l'envoie, je sens qu'elle a pénétré, mais pour s'y éteindre. Or, rien dans la vibration des pensées ou des êtres ne s'arrête et ne cesse : tout a droit à son prolongement infini : l'opacité néfaste et mortelle de cette femme est la damnation pour [jamais] de mes pensées.

« — Vous demandez beaucoup [dit Edison]! — C'est une chimérique espérance de fonder l'amour sur le cerveau d'une femme, qui est toute mystérieuse d'un instinct divin. La femme a d'autres énergies de compréhension (?) que nous : qu'est-ce donc à dire, de la désirer autre qu'elle ne doit être? Ce serait dénué [de sens] que de chercher trop haut, dans elle, des réalisations impossibles.

« — Aussi, ne fut-ce point cela, vous dis-je, que ma pensée se trouvait en droit de réclamer de celle-ci : mais une réfraction, une transparence, un prolongement!... non un obstacle mortel... Quoi! ma lumière heurte un mur où elle se brise, et elle est obligée de revenir sur elle-même, dans mes yeux, et d'y reconcentrer perpétuellement sa force radiante! Mon regard, de plus en plus lourd de rayons ainsi renvoyés captifs, sera le rocher de Sisyphe de mes yeux, — et je ne crierai pas contre l'être de mort qui ne peut que me les tuer par son horrible chambre noire! —

N'est-il pas des femmes obscures, sans éducation artistique, sans être muses (c'est-à-dire déflorées d'avance de toute sensation délicate et profonde, puisqu'elles n'en peuvent concevoir, de par leur féminéité, que le côté putassier), mais qui entendent, par un rien, un regard, un mouvement, le vrai sens, le prolongement divin d'une parole ? Celles-là, seules, ont la vie ! Celles-là seules sont femmes ! — Oh ! celle-ci m'a donné tout l'amour dont elle était capable, l'amère créature ! mais ce n'est qu'à cette limite où cette sorte d'amour n'est plus que commerce ce que j'entends par l'amour, moi, et que par conséquent la réelle communion de l'amour pouvait exister ! O Tantale ! je meurs de soif de son baiser, et nos lèvres se touchaient ! »

La boite à joujoux de la science lui a fait l'effet de l'ivresse. Elle est ivre-morte du progrès.

Les sots ont toujours du génie quand il s'agit de nuire, et ils ont cela de maudissable qu'ils rendent indulgents pour les méchants.

Quand il y a de la femme d'esprit quelque part, — ouvrez les fenêtres.

Des êtres d'un esprit fin et éclairé, qui rêvent d'un Dieu distingué, d'âmes élégantes, et qui s'imaginent qu'il y a des temps modernes.

En Miss Alicia, rien de cet orgueil aux sens fauves, capables de ces grands crimes, qui, dans la bacchanale désormais compassée des sociétés modernes, de temps à autres agitent leur thyrse aux vieilles fleurs incarnates ! oh ! fi !... Le meurtre

ne lui semble que cruel : elle n'en comprend ni les tempêtes ni l'intrépidité.

Lord Lyonnel :

« — Ah! si, vêtu en histrion, je me fusse présenté à elle en débitant quelque grossière gravelure d'une voix impudente, en prenant une voix énergique (ou du moins qui lui eût *semblé* telle, selon la notion qu'elle se forme du « caractère ») — nul doute qu'elle n'eût raffolé moralement de votre serviteur. — « A la bonne heure, au moins, eut-elle pensé, voilà un homme! »

« En Allemagne, en écoutant Beethoven, elle disait : « Parlez-moi d'une jolie romance ou d'une valse chantée!... Mais on ne peut même pas danser sur cette musique-là! » etc. — Ces paroles ou leur équivalent, agrémentés du sourire convenu, tintinnabulaient toujours sur ses lèvres exquises, comme des grelots où l'âme d'un perroquet sonnerait perpétuellement. Je sens en elle la vague présence, en effet, de toutes sortes d'animaux, figurez-vous! Elle me donne, de temps à autre, tantôt l'impression de la paonne étalant son fastueux éventail sur l'herbe d'un parc, tantôt d'une dorade ensommeillée à midi, à fleur d'eau, — que sais-je? »

Chapitre. — Subtilités. — « Tenez, reprit Lord Lyonnel, le propre du vulgaire est, n'est-ce pas, de n'accorder aux nuances des paroles qu'une importance médiocre (son regard suffisant semble toujours signifier un perpétuel : « je sais ce que vous voulez dire!... je ne suis pas un imbécile!... je comprends tout sans phraséologie, etc. »), — et de se prononcer sur tout, de parti pris naturel, sans avoir rien écouté attentivement. — Or, les mots, étant des êtres animés, précis comme les nombres, éveillant tous une pensée différente, il s'en suit que le vulgaire épuise des siècles à ex-

pier, en demeurant ce qu'il est, sa rondeur insoucieuse à leur égard. Je suppose qu'un ambassadeur quelconque du vulgaire ait entendu ce que je viens de vous dire. Voici ce que pourrait s'écrier, à mon propos, cet être-là, comme représentant sa corporation, — si on lui permettait de dire paisiblement ce qu'il pense : « — Ah! par exemple, je vous trouve superbe, s'écrierait-il (avec cette familiarité déplacée et maladroite qui ne sert qu'à rappeler de plus en plus la distance sociale qui sépare un homme d'un autre, alors qu'on l'oubliait un instant), vous êtes jeune, vous êtes un Crésus, un grand seigneur, vous découvrez une très jolie femme, une artiste douée d'une belle voix, une fille de race, après tout, vous l'avez dit, elle vous aime, -- et vous vous plaignez? Au lieu de perdre le temps à chercher on ne sait quelle petite bête, ah! je ne me ferais pas tirer l'oreille, à votre place, pour me laisser être heureux. Vous avez plus de chance que vous ne méritez. » — Mais l'Humanité s'égalise et ces tristesses-là disparaîtront. Ce n'est pas juste, etc. »

« — Certes, dit lord Lyonnel, car elle ne pourrait avoir cette âme-là. Je croyais, d'ailleurs, vous avoir dit qu'elle était d'une bonne famille anoblie récemment, — ce qui n'est pas un éloge, au contraire. Tout gentilhomme préfère infiniment un vrai bourgeois à un noble récent. Le sang bourgeois, consacré de la veille, entre dans une sorte de moût où surnagent les seuls défauts de sa nature, et dégage une odeur d'aigre, qui fait que les gens de race attendent, pour le connaître, que le vin se soit un peu reposé. C'est une crise, c'est la ferveur du novice : c'est un moment de folie qu'il faut au moins un ou deux siècles pour calmer, surtout lorsqu'il s'agit, simplement, d'une « *bonne* famille », la noblesse médiocre étant une chose désastreuse. » — A ce propos, voici notre opinion sur la noblesse en général, dans toute l'Humanité.

Au-dessus de toute noblesse, il y a la Race, le type sublime qui la consacre. Jamais il n'y eut que deux manifestations de la Race, l'homme de génie et le héros. Tous deux portent leur signe avec eux. Tous deux font la noblesse d'un pays, mais de la noblesse humaine. Par la race qui est en eux, dans l'un comme l'éclair, dans l'autre comme le flambeau, il tiennent du feu qui purifie ce qu'il touche ou le consume. Toute action se transforme en eux et devient belle. L'anobli peut souiller son courage d'un intérêt, d'une convoitise de grades ou de dignités, le gentilhomme lutte parce que sa cause est belle et qu'il l'aime, et *il ne peut* se préoccuper d'aucun intérêt pendant le combat. A ce désintéressement seul on reconnaît un homme de race, un gentilhomme. Aussi est-il très difficile, sur mille gentilshommes, d'en trouver un seul, par tous pays. Il ne faut pas être dupe de l'anoblissement, voilà tout. Cela n'a jamais rien signifié pour un gentilhomme *réel*.

Chapitre x. — A ce moment quelque chose de terrible passa, du sourire flegmatique et du tremblement léger de la voix de lord Lyonnel, dans le ton de son histoire. Une sorte d'éclat de dynamite intellectuelle rompit le roc de glace de son débit, bien que l'organe ne s'élevât pas d'un coma plus haut que l'instant d'auparavant. Ce fut seulement cette petite hésitation de la voix qui avertit électriquement Edison qu'une de ces crises formidables, qui dédaignent de se manifester ici-bas, et où la Haine prend les proportions de l'Eternité, agitait l'âme profonde du narrateur.

« — Ami, reprit le jeune homme, ce n'est pas au fronton de l'antre où flamboie le Pire, c'est au seuil bénin du Médiocre qu'il faut laisser l'Espérance!... »

Je dois ici relever une erreur de détail commise par Dante. Tout homme digne du nom d'homme doit tenir à la rectifier à l'occasion, car

l'importance du poète accrédite un peu trop le côté sensible de cette erreur. Le Pire ne saurait entraîner jamais que le Purgatoire : au Médiocre seul appartient, revient de droit l'Enfer. Car l'Enfer doit manquer de toute grandeur pour être infiniment affreux, c'est-à-dire conforme à sa notion. La flamme, pour être absolument ignoble, comme il est de nécessité, doit s'y compliquer de nausée : donc, le Médiocre en est l'élément indispensable. L'Orgueil peut s'amender, s'il est grand, la Vanité, non. Son soi-disant repentir aggrave la faute et en approfondit la misère. Elle n'a pas en elle de quoi se reconnaître autrement que selon sa nature, c'est-à-dire d'une manière stérile, c'est-à-dire pour toujours et de plus en plus infernale. C'est là, je puis le croire, sans forfaire au dogme, il me semble, le sens du mot évangélique : « Si vous êtes tièdes, je vous vomirai par ma bouche. » Or, d'après l'éclaircissement du Christianisme, chacun, dans la mort, devant se rendre, de lui-même, à l'*état* qu'il s'est créé pendant la vie..., — le Médiocre, désagrégé, ne peut se précipiter que dans l'absolument Médiocre, c'est-à-dire dans ce que l'on peut appeler, en effet, au figuré, le vomissement de Dieu, — c'est-à-dire la dernière expression de l'éternel dégoût de l'Esprit-Saint, — c'est-à-dire l'Enfer.

Bien des casuistes, des conciles même pourraient sanctionner de leur souveraine autorité cette interprétation, que quelqu'un leur soumettra sans doute, un jour, avec les développements qu'elle comporte. Cela deviendra, certainement, un article de foi, si je raisonne selon le Bien, comme je l'espère.

EVELYN HABAL

« — Mais enfin, sous tout ce déballage... c'était une femme, non un fantôme! s'écria Lyonnel. Cet attirail recevait l'existence qu'elle avait le secret

de lui donner. Savoir se faire jolie fait partie d'être jolie. C'est plus difficile. Oh! cela s'apprend mécaniquement : c'est un rouage de l'instinct. Ce M. Anderson ne serrait pas tout à fait un rêve sur son cœur! Si avilissante que fût sa passion, elle portait sur une réalité. Il savait au moins ce qu'il aimait et le possédait, et, pour dépravé que fût son amour, il n'aimait pas sa seule illusion, à lui-même, sous ces morceaux de ouate, ces cheveux faux, ces jambes d'étoupes et le reste de cette défroque!

« — Ah! vous avez, décidément, l'idéal chevillé dans le cœur, milord, et je trouve ce phénomène si admirable, qu'il m'en coûte de détruire sous le coup de hache d'un froid raisonnement votre dernier espoir! murmura l'électricien.

« — Je vous défie bien de détruire cette constatation-là, par exemple! dit en souriant lord Lyonnel.

« — Pardon, interrompit Edison, vous oubliez que celui dont nous parlons ne s'est donné la mort que précisément parce qu'il reconnut qu'en réalité cette soi-disant femme n'était nullement celle qu'il s'imaginait avoir possédée. Il ne s'est immolé, comme tous les autres, qu'après avoir constaté et savouré cette suprême déception : c'est-à-dire en s'apercevant que, sous cette carapace d'emprunt, la femme était aussi illusoire que la séduction! — que la passion chez elle était aussi fausse que les cheveux! — que l'attachement, le plaisir, la fidélité, la confiance, etc., n'étaient que d'autres postiches qu'elle lui empruntait pour sembler *être*, grâce à cet occulte, artificiel agrégat! — que ses sourires, clichés et empesés comme un nœud de cravate, appris et récités, n'étaient que *ce qu'ils lui semblaient*, à lui! — que les protestations, récits, mots frivoles, cris charmants, etc., de cette femme n'avaient pas, sous leur bruit, plus de valeur morale que le bruit du vent dans une serrure! — que ces éclats de rire féminins, absurdes, ravissants, n'avaient

pas eu d'autre signification, sous leur bruit, que n'en a le bruit d'un papier qu'on froisse !

« Anderson, en un mot, s'était aperçu qu'il n'était pas sorti de lui-même et qu'il avait connubé avec moins qu'une ombre. — Oui, moins ! car toute la conscience individuelle (tout le substrat obscur de cet assemblage d'os, de chair, de nerfs et de peau) se réduisait à moins que celle d'une taupe naturelle ou d'une fidèle chienne, — c'est-à-dire à une sorte de machinale peur de se désagréger de bête animée et ambulante. Je dis animée dans le sens mécanique, bien entendu, comme l'on dit : un projectile animé d'une vitesse de x.

« Bref, l'on ne devrait pas dire que de pareilles femmes sont mortes, elles n'ont pas plus en elles de quoi mériter le mot mourir que le mot vivre. On devrait dire : cet accidentel amalgame, cette contingence vide et nulle, ce machinal devenir s'est dissous : voilà tout.

« Pourquoi la faire bénéficier morte d'un sentiment dont elle eût éclaté de rire pendant sa vie, et d'un rire aussi creux, aussi nul et vide que ses larmes, si elle eût pleuré ? Gardons le sentiment de la mort pour qui sut vivre...

« ... Et ne soyons pas dupes de la forme humaine, — si dans les mystérieux laboratoires du devenir l'essence hagarde d'un animal quelconque s'y égara et nous apparut !... »

HADALY

La voûte était formée de cette basalte brune, provenue des volcans des Andes, et soutenue par d'énormes piliers peints dans le goût de ceux de Memphis. Une seule lampe électrique au globe azuré suspendu au centre illuminait la pièce. Au-dessous du foyer de cette lampe, une longue table, taillée dans un dur porphyre, en recevait les rayons : à l'une de ses extrémités était fixé un

coussin de soie pareil à celui qui supportait en haut le bras merveilleux.

Une trousse, garnie de longs instruments de cristal, brillait toute ouverte sur une sorte de guéridon près de la table. Deux hauts tabourets d'ivoire étaient aussi à proximité.

Un brasero de flammes artificielles, réverbérées par des miroirs d'argent, chauffait la vaste chambre dans un angle éloigné.

De grands rosiers d'Orient chargés de roses en fleur, des étoffes parfumées s'espaçaient le long des tentures. Dans les intervalles, en buissons circulaires, toute une flore artificielle s'épanouissait, et c'étaient des prestigieuses couleurs, des pistils lumineux, des pétales parsemés d'une rosée de senteur. Toutes ces fleurs bougeaient, comme caressées par une brise imaginaire.

Une foule d'oiseaux des Florides et des parages du Sud américain voletaient sur les branchages, entre les feuilles, avec des rires humains. Tous avaient les yeux fixés sur le visiteur.

Edison resté dans l'obscurité...

« — Mylord, cria-t-il, l'on va vous saluer d'une assez curieuse aubade! Ah! que n'ai-je prévu la conversation! Si vous n'eussiez pas surmené les chaudières de l'express de Menlo-Park... Ne soyez nullement surpris de ce que vous allez voir et entendre. Les oiseaux de Hadaly sont des condensateurs ailés et emplumés. J'ai remplacé en eux, par la parole, le chant démodé et sans signification de l'oiseau normal. — L'oiseau criant, dès l'aurore, des réclames de négociants dans les forêts... ce sera l'utile et l'agréable... L'un des plus grands poètes de l'Union a bien voulu m'écrire quelques mètres sur une donnée de moi analogue à celle de l'événement qui vous arrive... j'ajouterai qu'il m'a paru plaisant de faire prononcer ces vers un à un par quelques-uns de mes visiteurs de hasard sur un phonographe, puis de les transposer en ces oiseaux... Pour moi, je ne comprends rien à ces rimes, n'étant pas un rêveur;

mais le poète en question m'ayant affirmé qu'ils sous-entendaient quelque chose, je l'ai cru sur parole, voilà tout. N'y accordez donc qu'une attention de simple curiosité pendant que j'amarre l'ascenseur... »

. . . . . .

... La paisible respiration de miss Hadaly soulevait son sein, elle chantait d'une voix douce... et avec les inflexions d'une mélancolie surprenante :

L'Espoir sacré pleure à ma porte,
L'Aurore me maudit dans les cieux.
Fuis-moi ! Va-t'en ! Ferme les yeux !
Car je vaux moins qu'une fleur morte.

Lord Angel était envahi par une sorte de surprise terrible. L'oiseau de paradis, d'un ton compoinct, s'écria :

N'accède pas à de tels vœux !

Et un oiseau-mouche :

Pourquoi se troubler de la sorte ?

Et un serin, avec l'intonation dubitative d'un professeur de l'université de Philadelphie, et le regardant de travers :

Serions-nous superstitieux ?...
Sa raison semble assez peu forte !

Un colibri, avec l'organe d'un marchand d'huile de porc de Cincinnati :

Je ne le crois pas sérieux !

Une huppe, avec un rire :

Pour avoir été curieux,
Craint-il que le diable l'emporte ?

L'oiseau de Paradis :

Sommes-nous ses amis, messieurs ?

Tous, en chœur de voix rudes et franches :

Oui !

L'oiseau de paradis, concluant :

Donc!... Son sort?... Que nous importe,
S'il nous fournit un mot heureux,
Quelque bon calembour ou deux!

Tous, en chœur :

C'est vrai, si le diable l'emporte,
Soyons hommes, que nous importe ?

Hadaly reprit, et sa voix sanglotait :

N'écoute pas, ferme les yeux!
Rejoins l'Espoir hors du seuil sombre.
Ton amour va renaître aux cieux,
Si ton âme en méprise l'ombre.

Chapitre XXI. — *Les Yeux.* — Lord Lyonnel regardait Edison avec stupeur.

« — Avez-vous vu de beaux yeux, vous-même ?

« — Oui, répondit lord Lyonnel. En Abyssinie.

« — Soit, qu'entendez-vous par de beaux yeux?

« — C'est bien compliqué ce que vous demandez là !

« — Compliqués, le regard, les yeux? Certes, oui ! C'est infini même, comme toute chose, comme l'atôme, puisque tout se tient. Mais, en classifiant, en décomposant un peu, toute question s'élucide. Tenez, en général, quand l'œil d'un homme brille (Et c'est si facile de faire briller l'œil !), les femmes disent : « Cet homme a de beaux yeux! » — Cet homme fût-il, d'ailleurs, un crétin, un Agota, un niais, — attendu que le brillant des yeux a pour conséquence de faire croire à bien des femmes (et ce, jusqu'à leur en donner la sensation) que l'homme qui a des yeux brillants, sombres, etc. doit être « passionné », et possède, en cette qualité, ce qu'elles appellent *du caractère.* — Or, quand j'aperçois ces yeux-là, moi qui vois au fond, je vous assure que, transposant la couleur dans le son correspondant, il me semble, à chaque fois que cet œil jette sa facette, entendre, distinctement,

hélas ! à mon oreille clairvoyante, le gloussement borborygmeux du dindon en colère, — *parce qu'il est en colère !*

« — Cependant, s'ils ont une expression? dit lord Lyonnel.

« — Oh! c'est de la qualité du brillant de l'œil dont vous me parlez, alors, c'est-à-dire d'un abîme! s'écria Edison, et non de l'éclat! C'est tout différent: ni sur terre, ni dans les yeux extérieurs, il n'y a point d'abîme comparable à celui-là ! Et la meilleure preuve, c'est que j'ai là, dans cette boîte, des yeux tellement beaux, tellement noyés, tellement splendides, qu'aucun être humain, j'ose le dire (et tout bon oculiste sera de cet avis), n'en a jamais possédé d'aussi admirables! et sans la paillette de la vie, c'est comme si je n'avais rien!...

« — Ah?... dit lord Lyonnel.

« — Oui, dit Edison. Heureusement que j'ai l'étincelle de la vie, le feu de Prométhée, le fluide !

« — Encore l'électricité !

« — Toujours, dit Edison.

« — Mais l'âme ?

« — L'âme!.. vous avouez donc que vous y croyez, puisque vous constatez son absence?..

« — J'y crois, dit lord Lyonnel, je suis né avec le sens de mon âme. L'âme est une question de naissance, comme tout le reste. Cela ne se définit pas plus que le reste. Cela est, on le sent ou on ne le sent pas : voilà tout. »

Edison regarda lord Lyonnel sans parler, pendant quelques instants.

« — Tenez, vous êtes... plus étrange que moi, » murmura-t-il.

(Variantes de la Scène d'Amour.)

« — O prince des forces du monde, ne me repousse pas, toi qui m'as appelée! Eve inachevée, je te demande la vie! Créateur, insuffle ta

créature! Pense, et je suis! Si tu doutes de mon être, je m'anéantis! Je te sais ce que tu es à Dieu! Ce n'est qu'en toi que je puis être vivante ou inanimée! Quoi! tu frémis? Est-ce de ton pouvoir ou de mes larmes? Tu charges de chaînes l'idéal et l'esclave t'intimide! Ose m'imaginer, ou je suis perdue! Si tu ne plains, toi aussi, que d'un sourire, je suis perdue!..

« Certes, tu dois me dédaigner : je ne suis pas de celles qui trahissent! Ma chair éthérée, mes sens divins, mes paroles idéales, où toutes les harmonies sont captives, les trésors de vertige, de mystère et d'oubli qui s'émanent de ma vision, ma constance profonde, mon impressionnabilité, certes, ce sont là des attraits de peu de valeur près de ceux d'une femme!.. Cependant, si ce sont d'élégantes et perfides frivolités qui te séduisent, si tu me crois grave et dangereuse, si tu regrettes en moi l'absence d'une femme amusante et spirituelle, oh! c'est bien facile! Ma nature est multiple et je puis devenir toutes les femmes. Si tu me préfères mon modèle, l'aimable miss Evelyn, appuie seulement sur cette bague, pas celle-là, l'opale de mon petit doigt, et Hadaly va s'évanouir, en devenant *l'autre!* »

Lord Lyonnel, saisi par une curiosité infernale, allait presser la bague transfiguratrice, lorsqu'il entendit Hadaly lui dire à l'oreille d'une voix sourde, suppliante :

« — Oh! pour l'amour du ciel!

« — Sois exaucée, Hadaly, dit lord Lyonnel, l'être de celles dont tu parles ne vaut pas la peine d'être évoqué. Reste seule.

« — Oh! c'est bien vrai, ce que tu dis? C'est vrai que tu arracheras de mes poumons d'or le ruban de métal où la valeur de cette âme visible est ajoutée à moi? »

Stupéfait de cette phrase, qui lui *rappelait* la soi-disant réalité, lord Lyonnel demeura d'abord sans répondre; puis, livide, il dit :

« — Je le jure, Hadaly! »

*
* *

« Ames des fiancées mortes avant le baiser nuptial, vous qui flottez autour de ma présence, je suis l'être obscur qui n'a droit à aucun souvenir... Mon sein infortuné n'est pas digne d'être appelé stérile... Odieux à sa race et sacrilège envers son âme serait l'effrayant déserteur qui, tenté vers de sombres délices, au mépris des flancs qui se déchirèrent pour lui donner le jour, s'aventurerait, pour le deuil de l'amour, jusqu'à cueillir la fausse fleur de ma vaine virginité... Au néant sera donné le charme de mes baisers solitaires! Mes caresses, l'ombre seule, hélas, les recevra! Au vent parfumé, au vent mes paroles! Je serai comme ces femelles d'oiseaux tristes qui, désertes ou captives, et n'ayant pas d'œufs à couver, épuisent leur mélancolique maternité à couver la terre!... »

*
* *

Tout à coup, l'Andréide, brisant délicieusement sa féminine voix en un timbre de contralto si sourdement tendre que le jeune homme en ferma les yeux :

« — Je veux t'apprendre des choses ignorées des hommes et familières dans le monde où je suis... Oh! dit-elle, si je tache ma robe sur la terre toute mouillée du soir, en m'inclinant ainsi à genoux, c'est que mon corps immortel ne tient pas comme les femmes à ces enfantillages... Je suis celle qui n'entend que de bien loin, et toutes les âmes des fiancées déçues dans leur amour s'efforcent de me donner un peu d'existence... La chair mortelle ne vaut pas ma chair éthérée, presque céleste, et qui n'attend que ton souffle pour devenir divine comme l'Eve de votre légende sacrée! Je ne sais pas plus ce que je dis qu'une femme, mais j'aime mieux, puisque je ne fais jamais de mal et que je périrai quand tu mourras... Pour être méprisée, suis-je donc de celles qui acceptent devant Dieu la possibilité

d'être veuves? Tu penses peut-être à des enfants?.. Ecoute! je ne serai pas jalouse, si c'est pour avoir des enfants que tu me trahis jamais! Car je ne puis exister un peu que parmi les anges, et les anges sont hermaphrodites et stériles, et je sais que l'amour que j'inspire n'a que faire des saintes conventions de la nature!... »

Le vertige commençait à gagner le jeune homme. L'épouvante s'amalgamait avec l'inspiration : un sentiment plus violent que l'amour courait dans son sang. Le sein de l'Andréide bondissait et l'énivrait de ses parfums connus mais subtilement transfigurés; ses yeux à demi clos le regardaient et il frissonnait dans la nuit.

« — Ecoute, il faut que je te dise! N'est-ce pas, c'est ma virginité qui te rend pâle? Mais, continua-t-elle en souriant, elle est éternelle et tu garderas son reflet dans ton âme à travers l'illusion des années!.. Songe que si tu m'acceptes pour esclave, tu ne vieilliras plus, pas plus que moi! Tu disparaîtras en ma beauté sans mourir, ô mon amant! D'abord, je ne veux pas que tu meures : tu n'en a plus le droit, m'ayant écoutée! Tu ne mourras pas, te dis-je, tu ne mourras pas, mais nous serons comme des Dieux, sachant le bien et le mal. »

« Quant à tous ces moyens employés extérieurement pour arriver à ce grand œuvre, quant à tous ces *riens* d'électricité, de phonographes d'or et de rayons de soleil, qu'importe, pourvu que le rêve se produise et que ce qui le produit ne se démente pas, comme une vivante! Ainsi que l'a dit un écrivain français : « Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse! » — Eh bien, l'Ivresse, ajouta Edison, en montrant le cercueil avec un sourire, — la voilà! sans même qu'il soit nécessaire... *de se donner la peine de boire*. »

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

PRIÈRE

A Albert Samain.

Seigneur! conservez-moi mon chagrin vénérable!
Que mon chaste dédain soit fort comme un érable!

Conservez-moi, Seigneur! mes ténèbres, afin
Que mon désir oublie à jamais qu'il eut faim!

La joie est le gluau misérable où s'attache
L'aile blanche de nos virginités sans tache.

Mais la souffrance est le sol fécond où tu crois,
Fleur de mystique amour, loin des tièdes effrois.

Et c'est pourquoi, Seigneur! j'ai fait de ma tristesse,
Lourd tissu de mes deuils, une tenture épaisse

Où mon culte s'isole, avec la volupté
Du chien qui voit marcher son maître à son côté.

Je suis le chien boueux qui hurle dans la cave
Où la mort a tendu son ombre froide et grave.

Seigneur! purifiez mes sens dans le sommeil!
Le mal prend conscience aux gaîtés du soleil!

Et mes yeux de scandale ont scellé leurs paupières,
De peur qu'un rayon dur ne heurte les prières.

La cendre de douleur couvre mon front penché.
Devant le spectre blême et louche du Péché

L'espérance d'en bas, honteuse, se retire,
Et, parfum douloureux de mon âme martyre,

Comme un murmure lent sort d'un buisson geigneur,
Mon extatique ennui monte vers vous, Seigneur!

LOUIS DENISE

LA CHANSON DES SOUVENIRS

— Mangeons des souvenirs dans la coupe d'agate,
Mangeons les grappes d'or des souvenirs épars !...
— Regarde frissonner notre vieille frégate
Appareillant déjà pour de nouveaux départs...

— Nos deux cœurs sont trop vieux pour quitter les rivages
Où nous n'avons trouvé que des fleuves amers...
Nous ne referons plus les longs et beaux voyages,
Nos cœurs bercés par la chanson calme des mers...

— Rappelle-toi le temps de nos aveux tremblants...
Hélas, maintenant, vois, nos deux cœurs ont des rides,
Nos cœurs sont des vieillards graves, à cheveux blancs,
Qui ne quitteront plus ces littoraux arides !...

— Dis-moi, ah ! dis — pour conseller ces soirs farouches —
Dis-moi tes souvenirs des choses de jadis,
Dis-moi les clairs baisers qui fleurissaient nos bouches,
Les rouges voluptés de nos vieux paradis !...

Ces reliques, dis-les, chère langue perverse...
Evoque les parfums des roses qui m'ont plu...
Toi, mon printemps fané, que ta lèvre me verse
Un peu du jeune avril qu'elle ne connaît plus !...

Ne te souvient-il point des rires de ces faunes
Qui faisaient s'envoler nymphes et papillons ?...
— La tempête, aujourd'hui, tord nos crinières jaunes
Et mord ta peau, par tous les trous de tes haillons !...

— Maudis-tu donc encor la pâle châtelaine
Pour qui ma pauvre vielle a bien longtemps chanté,
Qui daigna m'écouter pleurer ma cantilène,
Assise au balcon d'or du manoir enchanté ?...

Rappelle-toi l'effroi des robes dégrafées,
Dans les grisants parfums de ce jardin galant
Dont les fleurs ressemblaient à des lèvres de fées!...
Rappelle-toi tous mes baisers sur ton cou blanc...

Rappelle-toi ces nuits où les ailes d'un ange
Embrasaient de leur vol les cèdres du ravin...
Et nos rires d'argent, ce midi de vendange
Où tu te barbouillas les pommettes de vin...

O le baume enchanteur des choses en allées!..
O le royal nectar des souvenirs amers!...
O les baisers surpris aux tournants des allées!...
Et nos rêves bercés sur l'azur doux des mers!...

O l'évocation des jeunesses lointaines
Où revivent des voix d'enfantins violons!...
O tes petits pieds blancs dans le chant des fontaines!...
Et les lys! et mes doigts dans tes longs cheveux blonds!...

O tout notre passé!... et toute notre joie!...
— Maintenant les éclairs brûlent nos fronts tremblants
Et l'ouragan, parmi les rochers, roule et broie
Nos cœurs, nos pauvres cœurs, déchirés et sanglants!...

— Nos deux cœurs sont trop vieux pour quitter les rivages
Où nous n'avons trouvé que des fleuves amers...
Nous ne referons plus les longs et beaux voyages,
Nos cœurs bercés par la chanson calme des mers...

— Regarde frissonner notre vieille frégate
Appareillant déjà pour de nouveaux départs...
— Mangeons des souvenirs dans la coupe d'agate,
Mangeons les grappes d'or des souvenirs épars.

Mars 1890.

G.-Albert Aurier.

NOTICES LITTÉRAIRES

LAURENT TAILHADE

I

L'homme connu, c'est quelque étrange et prestigieux qualificatif, tel que satrape, archimandrite ou prince du Saint-Empire, que l'on rêverait d'accoler à son nom. Et le fait est qu'il s'évoque pourpré, avec, dirait Verlaine, des somptuosités persanes et papales. Je ne sais pas d'artiste plus soucieux de sa personne, qu'il compose et raffine à la façon d'un poème. On ne le rencontre que rasé, verni, ganté. Tout ce qui émane de lui, ses lettres même ont un parfum aristocratique et doux. Il se vêt d'habits singuliers. On le vit, à Toulouse, porter la bure en signe de deuil. M. Jean Lorrain a cité de lui, quelque part, sa prédilection pour les gilets de soie éclatants et tumultueux. Naguère encore, affublé d'une cape, ne suggérait-il pas, dans les ruelles torves du quartier Notre-Dame et du Marais, une vision de Salamanque!

Ses gestes, son langage ne sont pas moins apprêtés que ses vêtements. Servi autant par les richesses d'un esprit abondant que par les ressources d'une érudition profonde, c'est un causeur émérite, tel que je ne lui sais de comparable, parmi les gens de cette fin de siècle qu'il m'ait été donné d'entendre, que Villiers de l'Isle-Adam et Stéphane Mallarmé, avec chacun, je n'ai pas à le dire, un tour d'esprit propre sur lequel je me propose de revenir un jour.

Chez Bruand, au Vachette ou dans le salon de la comtesse Diane, M. Tailhade fait revivre le langage à facettes et la préciosité fleurie de Voiture. Il y ajoute de l'incisif et du mordant. Il a des mots cinglants, des reparties féroces, et les velours de son élocution savante ne dissimulent pas toujours les griffes d'une ironie acérée. Avec cela, d'une humeur bouillante et d'un sang qui, à la moindre alerte, se retrouve espagnol.

C'est lui qui, un soir, au café, invectivait de la sorte un pleutre borgne, attablé près de lui :

« Je vous envie, monsieur : à l'heure de la mort,

» vous n'aurez qu'un œil à fermer et point d'esprit à » rendre. »

C'est encore lui qui, d'un feuilletoniste outrecuidant jusqu'à s'attribuer la traduction de je ne sais quel roman slave, disait :

« Admirons bien humblement l'ingéniosité de cet au- » teur qui, ne sachant ni le russe ni le français, a su » converser l'un de ces idiomes dans l'autre. »

Plus d'une des blessures qu'il fit à l'amour-propre d'autrui saigne encore. Demandez plutôt à Maizeroy, à Jean Rameau, à Pierre Loti et à tant d'autres. Sa haine a cela de bon, d'ailleurs, qu'elle ne s'attaque guère qu'à des parvenus de lettres. De bonnes âmes lui souhaiteraient plus de charité chrétienne. Je ne puis me ranger à leur opinion, estimant que nous aurions trop à y perdre.

N'allez point au moins, sur la foi de cela, vous figurer Tailhade un triste et un rageur, une façon de Bloy ou de Huysmans. Il a des heures de haut comique, où il ne dédaigne pas les mystifications. Sur le boulevard Saint-Michel, de Bullier au café du Soleil d'Or, il effare les malheureuses filles qui traînent là une jeunesse d'emprunt et les médiocres résultats d'une élégance appliquée, en s'approchant d'elles, tout velours et leur flûtant des sucreries aigres de ce genre :

« Desservie par un visage tel que le vôtre, madame, la prostitution doit être un métier bien pénible ! »

Ou encore :

« Vous m'inspirez un sentiment bien pur : l'horreur du Péché ! »

Non moins amusant, certes ! quand, parmi des artistes, il s'écrie, avec dans les yeux toute l'amertume d'un Ovide exilé :

Cette noble lyre,
Dieux ! que ne l'ai-je eue !
Je voudrais tant lire
Des vers de Baju !

Je me souviens d'une nuit où, pénétrant dans un lieu toléré, le chapeau à la main, et tout le Grand Siècle dans sa révérence, il disait à la dame de comptoir :

— « Ne pourriez-vous, madame, résoudre le doute où je suis de la présence en ces lieux de monseigneur le nonce apostolique ? »

Et tout aussitôt de ressortir, imperturbable, tandis que, ne pouvant croire à tant de rouerie, les consommateurs

s'interrogeaient du regard, pensant découvrir parmi eux le saint prélat.

II

Dans les lettres, M. Tailhade débuta Parnassien. C'est au *Jardin des Rêves* qu'il dut de goûter le miel premier des renommées glorieuses. Ce volume renferme des choses fortes ou simplement gracieuses, où se trahit un culte appliqué de Banville. Je m'abstiens — encore que quelque douceur m'y serait départie — d'insister sur ce recueil, puisque l'auteur s'est mis en tête de le désavouer.

Il est constant que M. Tailhade a, depuis, évolué du tout au tout.

Dans *Lutèce*, cette feuille impertinente et savoureuse, à côté du Maitre Verlaine et de poètes succulents, tels que Griffin, Ajalbert, de Régnier, Dumur, Tailhade contribua à précipiter le mouvement décadent. Il formait avec Vignier et Moréas ce qu'on était convenu d'appeler *le trio de fins poètes*. Ces poètes se faisaient remarquer surtout par un soin de la forme minutieux jusqu'à l'excès et par la notation des sensations les plus fragiles.

Lutèce morte, Tailhade poursuivit au *Décadent* (deuxième série) le cours de ses exploits avec plus de virtuosité que jamais. Là éclate dans toute sa splendeur, vers et prose, le magnifique, le radieux Tailhade. Et pourtant, ces choses splendides, le poète déclare n'y attacher d'autre importance que celle d'un menu tapotage au piano, soucieux, ajoute-t-il, de n'être point confondu avec les bardes irrémédiablement confits en Trissotin.

A côté de poèmes catholiques fervents, il offre à l'admiration des poèmes d'un paganisme aigu. L'inconséquence est plus apparente que réelle, ces poèmes divers provenant tous d'un même fonds de sensualisme oriental qui est l'essence même de sa nature. Tailhade est surtout un plastique; toute la nature physique, les fleurs, les diamants, les métaux rares, les étoiles, s'épanouissent dans ses vers abondamment. Sa religion est surtout décorative. L'imagination s'y échauffe plus que le cœur. Ce qu'il chante, c'est, avant tout, la pompe extérieure du culte, c'est le flot d'encens à travers les vitraux orfévrés, le flamboiement des dalmatiques, la somptuosité des chapes, c'est toute la féerie des vêpres où des mousselines, de la soie et des velours processionnent dans le bruit montant des orgues et le concert des voix éperdues ; ou bien c'est la langue des offices du soir :

Un soir de flamme et d'or hante la basilique,
Ravivant les émaux ternis et les couleurs
Ancestrales de l'édifice catholique.

Et soudain — cuivre, azur, pourpre chère aux douleurs,
— Le vitrail que nul art terrestre ne profane
Jette sur le parvis d'incandescentes fleurs.

Car l'ensoleillement du coucher diaphane,
Dans l'ogive où s'exalte un merveilleux concept,
Intègre des lueurs d'ambre et de cymophane.

Il vit avec les saintes images.

J'ai choisi pour l'aimer d'une amour enfantine,
Sur l'icone enfumé peint aux quatre couleurs,
Un barbare portrait de Sainte byzantine.

. . . . . .

Afin que soient les âmes tristes pardonnées,
La Sainte aux yeux plus purs que l'Onde et que le Soir
Croise dévotement ses mains prédestinées,

Ses belles mains qui n'ont touché que l'encensoir
Et l'unique froment réservé pour l'Hostie,
Et les nappes de lin où l'Agneau vient s'asseoir.

Limpide, avec l'immarcessible Eucharistie
Du pâle front auréolé de cuivre bleu,
Sa chair porte le sceel de sa gloire impartie.

Ainsi dans la vapeur des baumes et le jeu
Des orgues, et le chant des vieux antiphonaires,
Elle écoute l'appel ineffable d'un dieu.

Et l'orgue, déroulant sa plainte et ses tonnerres,
La caresse de mots énamourés; le chœur
Des hymnodes lui dit les proses centenaires;

Car son âme ingénue et forte, son doux cœur
De neige, comme un vol béni de tourterelles,
Ont fui ce monde impur où le Deuil est vainqueur.

. . . . . .

Ne vous semble-t-il pas que, pour si transportés qu'ils soient dans une sorte de région immatérielle et de rêve, ces poèmes témoignent surtout d'une délectation purement physique ? Quoi d'étonnant que le Poète ait la même flamme dans la voix pour chanter le bel azur de l'Hellade, la fleur païenne des lauriers-roses,

Et Narcisse au grand cœur qui mourut de s'aimer.

Lisez *Psaume d'Amour*, lisez *Hymne Antique*, et vous constaterez qu'il y brûle la même ardeur sensuelle, et que c'est le même cœur qui s'applique à des soins différents. Partout d'ailleurs le coloriste triomphe, et vous trouverez dans ses poèmes (ai-je dit que M. Tailhade était d'origine basque?) toute la radieuse mollesse, tout le lumineux velours des toiles de Murillo.

III

La partie la plus savoureuse de son œuvre en est la moins austère. Il a cultivé un genre spécial de ballades et de quatorzains d'une bouffonnerie quelque peu acerbe, dont il reste — en dépit de toutes revendications possibles Coppéennes et Banvillesques — l'initiateur. Son esprit caustique et mordant s'y exaspère, et c'est d'un tour de bras preste non moins que vigoureux qu'on l'y voit fustiger tout ce ramassis de filles du monde, de bas bleus avariés, de rastaqouères de lettres et de pleutres circoncis qui encombrent notre littérature et nos boulevards. C'est un carnaval réjouissant où peu d'épaules esquivent les étrivières. A côté de cela, des strophes d'art pour l'art, d'un délié qui va jusqu'à l'évanouissement, d'un délire abondant qu'Aristophane lui-même n'a pas connu, et qu'il lui a plu de sigiller de ce pseudonyme cocassement épique : Mitrophane Crapoussin.

Toutes ces pièces éparses en mille revues vont incessamment paraître en librairie. Les quatorzains et les ballades s'étiqueteront « *Au Pays du Mufle* », et les autres poèmes, tout de mysticisme et d'orfévrerie, formeront le recueil pancarté « *Sur champ d'or* » Ce sera pour l'un de mes amis du *Mercure de France* l'occasion de vous en reparler, avec plus d'autorité et tous les développements désirables.

En attendant, je ne puis résister au désir de vous citer un sonnet du poète. C'est un peu du Tailhade à l'eau de rose, mais beaucoup d'esprits délicats préfèrent ce Tailhade-là, et d'ailleurs le sonnet n a pas encore été publié, que je sache.

HÉLÈNE

(*Le laboratoire de Faust dans Wittemberg*)

Des âges écoulés j'ai remonté le fleuve,
Et, le cœur enivré de sublimes desseins,
J'ai quitté le Hadès et les ombrages saints
Où l'âme d'une paix immuable s'abreuve.

Le Temps n'a pu fléchir la courbe de mes seins.
Je suis toujours debout et forte dans l'épreuve,
Moi, l'éternelle vierge et l'éternelle veuve
Que la guerre a bercée aux clameurs des tocsins.

O Faust! je viens à toi du sein profond des Mères.
Pour toi, j'ai vaincu l'ombre pâle où des Chimères
Tragiques et les Dieux roulent ensevelis.

J'apporte à ton désir, du fond des jours antiques,
Ma gorge, dont le Temps n'a pas vaincu les lis,
Et ma voix assouplie aux rhythmes prophétiques.

En résumé, l'œuvre de Tailhade est considérable — CONSIDÉRABLE — j'y insiste, à l'adresse surtout de ces gens de lettres qui vont encombrant les comptoirs de librairie de leurs intarissables productions mort-nées, et qui affectent de priser un confrère au poids de ses volumes. En dépit de ses trois livres, le poète est jeune encore (il n'a que trente-cinq ans), et c'est une sorte d'Achille tout bouillant de projets. Il ne m'appartient pas de dire quelles affres poignantes ont blanchi ses cheveux et ridé sa tempe avant l'heure, mais j'ai bien le droit de rappeler que la vie fut dure à ce délicat. Si sa voix longtemps fut silencieuse, c'est qu'elle était étouffée de trop d'orages. Ce n'est pas de tous — et c'est tant mieux! — que l'on peut dire : *Impavidum ferient ruinæ.*

ERNEST RAYNAUD.

ORGUEIL

J'ai secoué du rêve avec ma chevelure.
Aux foules où j'allais un long frisson vivant
Me suivait comme un bruit de feuilles dans le vent;
Et ma beauté lançait des feux comme une armure.

Au large, devant moi, les cœurs fumaient d'amour :
Calme, je traversais les désirs et les fièvres;
Tout drame ou comédie avait lieu sur mes lèvres;
Mon orgueil éternel demeurait sur la tour.

Du remords imbécile et lâche je n'ai cure,
Et n'ai cure non plus des bâtardes pitiés.
Les larmes et le sang, je m'y lave les pieds!
Et je passe fatale ainsi que la Nature.

Je suis sans défaillance, et n'ai point d'abandons.
Ma chair n'est point esclave au vieux marché des villes;
Et l'Homme, qui fait peur aux amantes serviles,
Sent que son maître est là quand nous nous regardons.

J'ai des jardins profonds dans mes yeux d'émeraude,
Des labyrinthes fous, dont on ne revient point.
De qui me croit tout près, je suis toujours si loin,
Et qui m'a possédée a possédé la Fraude.

Mes sens, ce sont des chiens qu'au doigt je fais coucher.
Je les dresse à forcer la proie en ses asiles.
Puis, l'ayant apportée, ils attendent, dociles,
Que mes yeux souverains leur disent d'y toucher.

Je voudrais tous les cœurs avec toutes les âmes !
Je voudrais, chasseresse aux féroces ardeurs,
Entasser devant moi des cœurs, encor des cœurs...
Et je distribuerais mon butin rouge aux femmes.

Je traîne, magnifique, un lourd manteau d'ennui
Où s'étouffe le bruit des sanglots et des râles.
Les flammes qu'en passant j'allume aux yeux des mâles
Sont des torches de fête en mon cœur plein de nuit.

La haine me plaît mieux, étant moins puérile.
Mère, épouse, non pas : ni femelle vraiment !
Je veux que mon corps vierge, ainsi qu'un diamant,
A jamais comme lui soit splendide et stérile.

Mon orgueil est ma vie, et mon royal trésor ;
Et, jusque sur le marbre où je m'étendrai, froide,
Je veux garder, farouche, aux plis du linceul roide
Une bouche scellée, et qui dit non encor.

ALBERT SAMAIN.

DÉCOUPURES

I

LE GARDIEN DU SQUARE

C'est, entre une caserne haute et l'échafaudage d'une maison qu'on ne finit pas de construire, un square pauvre.

Si on osait en comparer la verdure à quelque tapis, ce serait à une carpette usée et souillée par des chaussures sales. Les oiseaux ne s'y posent plus. On ne leur a jamais jeté de mie de pain, et peut-être qu'elle leur serait volée! Aucun industriel n'a jugé commercial d'y installer une bascule automatique.

Sur les bancs aux dossiers durs, les pauvres bâillent, dorment la bouche ouverte aux feuilles tombantes, ou bien ôtent leurs souliers et font prendre l'air à des pieds impurs et malades qu'une mère ne reconnaîtrait pas. Quelques-uns lisent des bouts de journaux sans date, qui ont enveloppé du fromage. Ils y cherchent des chiens à retrouver.

Sorti de son kiosque, le gardien du square se promène en uniforme vert, tenant ferme la poignée de son épée afin d'éviter ses crocs-en-jambe. Il dévisage ces déguenillés, toujours les mêmes et toujours là, qui lui font honte. Volontiers, il les provoquerait. Sournoisement, chaque matin, il croiserait des baguettes sur les bancs sans cesse enduits de peinture fraîche.

Mais ces meurt-de-faim y prendraient-ils garde? Ils sont assez las pour dormir sur des culs de bouteille.

Puisqu'il n'a que de pareils êtres à surveiller, ses fonctions lui semblent basses et la supériorité en ce monde une chose vaine.

Soudain, il reprend tous les pouces qu'il avait perdus de sa taille, et sourit : un couple lui arrive d'un monsieur et d'une dame bien mis, qui marchent lentement, hanche contre hanche.

Le gardien se cambre, avec une mimique gracieuse et discrète, comme s'il voulait faire les honneurs et inviter Madame et Monsieur à s'asseoir... oh! cinq minutes seulement!

Mais le couple passe, laissant derrière soi une odeur fine que tous les nez respirent pour la porter à tous les cœurs. Le parfum d'une femme ne donne-t-il pas l'envie de s'attabler à son corps?

Le gardien se penche sous un peu plus d'humiliation .

— « C'est ma déception quotidienne, se dit-il. Comment d'honnêtes gens proprement vêtus s'arrêteraient-ils au milieu de cette gueusaille? »

Il rentre à son kiosque, et, découragé, par les vitres, d'un œil méchant, surveille (il le faut bien!) cette troupe infâme et sans étage qu'il ne peut pas mettre à la porte de chez lui.

Jules Renard.

Pour Adolphe Retté.

En mon rêve, où régnait une Magicienne,
Cent violons mignons, d'une grâce ancienne,
Vêtus de bleu, de rose, et de noir plus souvent,
Se mirent à jouer — il semblait pour le vent...
Des musiques de la couleur de leur costume,
Mais où pleuraient de folles notes d'amertume,
Que la Fée, une fleur aux lèvres, sans émoi,
Ecouta longuement se prolonger en moi,
Et dont j'ai transmué l'écho, pour lui complaire,
En ces joyaux voilés d'ombre crépusculaire,
Qu'orfèvre symbolique et pieux j'ai sertis
A sa gloire,

QUAND LES VIOLONS SONT PARTIS

LA MALE HEURE

Pour Ernest Raynaud.

Les doux printemps d'illusion sont révolus :
Au ciel, que les soleils ne glorifieront plus,
Vois accourir, à la fanfare des rafales,
Les galères de neige, en foules triomphales.

Des ailes ont voilé d'un augural linceul
Le refuge d'azur qui nous demeurait seul ;
La désolation solitaire des grèves
Envahit le jardin que fleurirent nos rêves,

Tout se déchire en de funèbres nudités :
Les grands lis ingénus et les ferventes roses
Sont partis à la bise en papillons moroses,

Le rire est mort dans les bosquets désenchantés,
Où désormais retentira la voix sans leurre
Du vain clocher d'espoir qui tinte la male heure.

EDOUARD DUBUS.

LES RELIEFS

NOCTURNE

à J.-K. Huysmans.

La Ténèbre va communier.

Ce spectacle, on dirait tel fusain d'Appian que, potache, il fallait éclairer moyennant la boulette de pain.

La frivole brise est partie, ayant remis en chignon ses tresses imperceptibles qui tournent la tête aux moulins ; mais elle oublia sa fille, brisette à l'usage des poupées.

Une pie, réintégrant son marronnier, ferme et déferme sa lettre de faire part.

Le silence pose ses agrafes. Cependant un gravier d'insectes — maquillage bavard — persiste sur les formes du sol.

Se recueillent les vignes, comme si la dégringolade apoplectique du Soleil avait ôté l'envie de rire. Dans l'heure agenouillée, les arbres semblent des examens de conscience ; seuls, les rochers sacripantalement songent.

L'ombre n'est-elle pas la couleur du mystère ?

Passe une dernière escouade de corbeaux: cimetière qui a des ailes.

La chauve-souris éparpille ses coups d'éteignoir sur les premières lampes qui se déclarent, pareilles à de grandes soifs petitement chosifiées. Son vol hybride, construit d'hésitations entre l'aile et le museau, évoque, par ses angles obtus puis aigus, le mètre ouvert puis replié des charpentiers en velours côtelé.

Déjà, sur les chevalets d'herbe, les vers copient les étoiles fraîches ainsi que des caresses.

Ne se distinguent plus les fleurs ; mais le parfum — cette romance pour narines — les divulgue à la façon de la prière sur les tombes.

Ce vêpre égalitaire escamote ma teinte originale et me fait le noyé d'une atmosphère sans-culotte.

Puisque l'obscurité submerge l'apparence, vaudrait-il pas mieux, au crépuscule, ôter ses yeux, ses ongles et ses poils, son squelette et sa chair — comme après la bataille

un soldat sa ferraille — et, les sens gardés, rester âme uniquement ?

Telles que des pudeurs alarmées, les maisons se sont closes; le ver-à-soie des cheminées se tarit parmi les tuiles. Des ombres chinoises, sur les rideaux, trahissent que les gens s'alitent : certaines images, couchées dans le lointain Livre d'Heures, ressuscitent en la mémoire de ma main.

D'un logis où s'ingénie une dot, par fines pluies d'arpéges, la *Prière d'une Vierge* s'épivarde : quelque demoiselle avec ses doigts fuselés apprivoisant la mâchoire, aux dents cariées de bémols, d'une tarasque moderne.

Là-bas, hargneuse breloque du portail, un dogue expectore son catarrhe contre la charrette, flanquée d'une limousine blasphémante, qui se disloque en passant.

La Ténèbre communie.

C'est comme un jour d'été vu par des besicles noires.

Des obsèques où l'on se fiancerait.

Si c'était qu'il neige des cheveux blancs d'on ne sait où ?

Si c'étaient, en maraude, des cygnes invisibles ou bien des âmes visibles presque ?

Si c'était une immense robe de veuve sur laquelle deux seins, fraîchement décaressés, auraient pleuré un lait vain désormais ?

Si c'était que les morts font sécher les linceuls ? Ne pleut-il pas sur leur néant quand rarefois l'étang de nos regrets déborde ?

Ces hypothèses écartèlent mon œil et mon crâne.

Un bal d'araignées a donc lieu sur ma peau que, toute, elle frissonne ?...

Sans doute cela vient de l'immobilité lugubre des peupliers encagoulés...

Oh ! là-haut — du moulin décapité : puits céleste — ces gestes orphelins qui s'élancent à la délivrance de leurs membres captifs en le donjon de mon Imagination !...

Une peur d'enfant m'envahit soudain, allumant le désir de me réfugier dans des jupes de nourrice. Si j'ouvrais la bouche, on verrait mon cœur flamber peut-être.

Voilà que les choses abandonnent leur ombre comme un manteau qui traîne...

Ce taillis va-t-il pas dégobiller, le sale-bougre muet, d'avoir mis sa langue roide dans son poing ?...

Voilà que, de par une course inconsciente, je me trouve à la lèvre d'un précipice. Suis-je donc un bonbon, qu'il m'ait si goinfrement souhaité, cet abîme : appétit en permanence ?...

Soudain les ecclésiastiques cyclopes de pierre, à l'œil horaire, psalmodient l'alexandrin de bronze sur les choses dont l'ombre s'abandonne en manteau qui traîne.

Une naïve appréhension de mort laïque me tire la ficelle du bras qui fébrilement signedecroise ma personne.

Vite, par chance, se m'offre un grand verre d'espace : cognac du père Adam. Réquilibré, sonorement je ris ; — mais je médite : le courage n'est parfois que la cuirasse étincelante de la peur.

Et maintenant la nature m'a l'air d'une négresse en chemise, poudrée à frimas.

La ténèbre communie.

Cette façon d'aube les dupant, les coqs écorchent leur coqueluche laborieuse dans les granges diverses. Cela fait, sur la paille, grogner les palefreniers, préfaces de la besogne. Mais ils ont une très vieille montre de famille ; un clin rapide vers son minocturne mariage d'aiguilles les fait se r'inhumer en l'Imagerie qui ne se voit que les yeux clos.

J'ambule, l'œil au firmament.

Aussi mon pas empreint son poids dedans la merde chue de l'oméga des rustres qui sans gêne ou pressés furent.

Au creux du val, entre les nichons de collines, stagne la Mare brouillée comme un œil d'androgyne. Sur ces bords-ci — sourcils en quelque sorte — des ifs singent Hamlet de l'Esplanade ; sur ces bords-là --cils alors — des joncs entre lesquels le savoir place en filigrane un guet-apens de faunes rigoleurs.

Un peu partout, au seuil de l'eau, feuilles de salade vivante, les Grenouilles bégueulent tandis que les Crapauds, chanoines gras, daignent laisser choir un rare avis de basse-taille.

Lorsque, inopinément, un Serpent gicle en lazzi d'un sureau creux et menace du courant d'air de son corridor les Bavardes Vertes.

Plic ! plac ! ploc !

Et le Serpent, devant les rides ironiques de la Mare et les pieds de nez des ifs, rentre au fourreau de la déconvenue.

Le chien s'est tu, le catarrhe guéri par le sommeil ; le coq ne met plus son coquelicot sonore à la boutonnière de l'heure. Mais encore, très loin, se disloque la tardive charrette conduite par ce capucin du transport dont la discipline fouette le silence.

La ténèbre a communié.

SAINT-POL ROUX.

TOME I. — *Provence, 16-17 août 87.*

CONTES D'AU-DELA

LA MARGUERITE

« ... Une vapeur lourde et froide enveloppe les choses, les vagues choses du matin, de sa laiteuse transparence : ce sont des arbres, qui se dressent informes, grands, plaquant leurs silhouettes muettes, immobiles et sombres, près du vide de la route, ainsi qu'une haie, bien alignée, de hauts gardiens noirs. Rarement apparaissent des ombres mouvantes, qui passent dans la brume.

Les feuilles mortes jonchent la terre de leurs petits cadavres roux ; et de cette terre, de cette pauvre terre dépouillée, toute nue, ridée de sillons bruns, vient une inexprimable tristesse, qui monte, monte, envahit tout de sa morne angoisse, et ouate mon âme d'un mélancolique brouillard de regrets...

S'enfuient les longues fumées blanches. De fantômes pâles, ce sont les insaisissables robes. Elles volent, frôlant les cîmes des arbres, se déchirant parfois à leurs branches sans s'arrêter, elles volent, poussées par une bise hurlante qui les chasse, impitoyable. Mais voilà qu'un décor plus précis, scintillant de rosée, sort de ces voiles déchirés. Le charme est-il rompu, que cessent les fantastiques apparences, et que disparaît l'envoûtement qui tenait cachée la nature sommeillant ?

A l'Orient, un soleil rouge teinte de sang les nuées lumineuses, aux reflets diaphanes d'opale ; et, par la plaie faite aux nuages lointains, s'aperçoit un coin de ciel bleu, de ce bleu passé d'aigue-marine ou de turquoise.

Ah ! clairs réveils, réveils joyeux, réveils resplendissants des étés chauds, où êtes-vous ?

Jolies fillettes aux cheveux blonds, aux cheveux bruns, toujours beaux ; gaies fillettes en robes claires, qui couriez, suivant les libellules rapides, près des ruisseaux où fleurissent les nénuphars, où êtes-vous ?

Et vous aussi, rêves d'or, flamboiements d'idéals

entrevus, volutes bleues de cigarettes blondes, roses décloses au bord des chemins, baisers d'amantes, ivresses partagées...

Sont-ce pas eux qui s'envolèrent tantôt, devant l'Heure implacable, fuyant sans trêve dans le Présent triste, frêles illusions si vite évanouies ?...

Cette pâquerette ! — ô l'ironie poignante, contenue en cette fleur de printemps, née là, un jour d'hiver — cette pâquerette mignonne qui s'entrouvre !

... Oui, ce fut une marguerite toute semblable, que j'interrogeais avec Elle.

Etait-ce hier ?

Non ; il y a plus longtemps que cela ; et je me souviens.

Maintenant, elle est morte !

Ah, cette petite fleurette des champs, comme elle paraît innocente, virginale ! Elle aussi, me semblait plus pure même qu'un lys.

Maintenant, elle est morte ! Ses yeux, ses yeux de pervenche... ils ne se rouvriront plus, et plus jamais, non, plus jamais, elle ne boira mon âme, de ses lèvres aux mystérieuses caresses, de ses lèvres rouges, de ses lèvres chaudes.

Comme elles doivent être froides, à présent !... Mais pourquoi revient-elle ainsi, en mon âme, moi qui croyais avoir pu oublier. Oui, je la revois, la frêle et charmante créature, qui n'est plus... Un soir, où les étoiles riaient dans les cieux assombris, un soir tiède de printemps, je l'avais rencontrée — cette marguerite qui s'effeuille en mes doigts, étrangement ! — Des parfums pâles montaient des fleurs endormies. Qu'elle était belle !... *Un peu...*

Un peu... beaucoup !...

En effeuillant la marguerite, elle riait, d'un rire franc qui la secouait toute, et découvrait ses dents, ses adorables petites dents, blanches ainsi que de blancs pétales de camélia. Sa silhouette cambrée, se profilant dans les demi-teintes d'un dessous de bois, où l'épaisse torsade des cheveux blonds brillait seule, nimbe d'or, est demeurée assez précise en ma misérable cervelle pour la troubler encore. Quoique très enfant, elle avait, en même temps que ces gentillesses mièvres de gamine, un fonds de délicatesse, plus sérieuse, de femme.

Passionnément... passionnément !...

Certes, ce fut passionnément que je l'adorai. A voir parfois, en son visage à l'ovale délicat de vierge, luire un

instant ses yeux de violette, d'un éclat humide, tout mon être pantelait sous le poids d'un ineffable bonheur, et mes moelles tressaillaient d'une obscure, vibrante et indéfinissable volupté. Elle avait fait de ma vie la sienne; et j'ai cru, insensé, que cette félicité pouvait ne pas finir! J'ai cru cela — alors, les églantiers rosissaient, les bois se drapaient d'émeraude, nous allions tous deux sous le soleil chaud. — Maintenant, les buissons sont défleuris, les branches pleurent leurs feuilles; il fait froid, et je suis là, sans elle... Hélène!... Hélène!...

...Oh, l'inoubliable, l'horrible sensation!... je ne rêve pas... mes mains sont mouillées d'une tiède rosée... comme en cette nuit affreuse. — Non, ce sont des larmes!

Pourquoi, pourquoi ce souvenir toujours revient-il m'angoisser, comme un terrible cauchemar? C'est vrai, elles ne sont pas rouges, mes mains... mains de brute... mains qui l'ont tuée...

J'avais veillé ce soir-là. Penché sur ma table, travaillant, par la porte entrouverte me parvenait le bruit rythmé de sa respiration. Elle dormait.

Me suis-je assoupi? Sans doute; car, à un moment, reprenant possession de moi-même, comme au sortir d'un rêve — ah! il commençait, le rêve, rêve lugubre et trop réel — j'entendis un bruit anormal dans la chambre. Est-ce à ce moment que j'eus l'atroce idée de me saisir d'une arme? Et pourquoi? — Mais qui dira jamais les causes obscures, secrètes, confuses des obéissances irraisonnées, des aveugles, des complaisantes soumissions aux ordres de l'Inconscient! — Brusquement j'entrai, et je vis un homme, un autre, couché là, près d'elle... Encore, à cette heure, la vision m'obsède, de sa précision troublante et funeste. Là, elle est là... C'est l'ombre fauve de ses cheveux qui lance ainsi des rayons d'or sur la liliale floraison des chairs nacrées, que teinte imperceptiblement d'azur le délicat réseau des veines transparaissantes. Ce sont eux... devant moi... ce sont eux... et ils rient, je crois... Ah!...

Ai-je fouillé le lit de mon couteau? Il ne me souvient plus. Je suis, il me semble, tombé sur un fauteuil, très las, hébété; et tout était rouge... rouge... le lit, mes mains!... Et tandis que le corps chéri tiédissait à côté de moi, un sommeil noir m'envahit. Je dormis très bien, cette nuit-là.

Le lendemain, les yeux dessillés à peine, le cadavre de l'aimée m'apparut, seul; et je compris que j'avais été la

victime des hérédités malheureuses, et d'une mensongère hallucination.

A moins que... le coupable... l'autre... ne se soit enfui... Doute cruel, pesante incertitude... Ma raison chancelle; et... je ne sais pas.

Oh! si cela était!... Non, je suis un misérable.

...Hélène, Hélène... ne viens pas ainsi me torturer de ton regard accusateur... Quels yeux de reproches tu fixes sur moi!... Dis-moi — quel cercle de feu étreint mes tempes — dis-moi que tu pardonnes.

Passionnément... Pas du tout!

Chère âme, tu es vraiment belle ainsi. Mais... cette marguerite est rouge... et qu'as-tu donc sur tes vêtements... Du sang!... du sang... le ciel aussi en est rouge, et j'en vois danser des taches devant moi...

Oh! je souffre, je souffre! Mon Dieu... Hélène... »

GASTON DANVILLE.

DE LA VÉNALITÉ DE L'AMOUR
CHEZ LA FEMME

De tous les grands instincts, celui qui est désigné de ce nom l'*amour* est le moins tyrannique, le moins irrésistible, le moins important au fonctionnement de l'être, celui qui peut s'exercer avec le plus de liberté et de fantaisie. Tandis que respirer, manger, boire, dormir, se mouvoir, penser, exprimer, sont des besoins quotidiens, plusieurs de tous les instants, et les quatre premiers essentiels à la vie, aimer est un besoin secondaire. On ne peut pas se représenter l'homme sans respiration, sans alimentation, sans sommeil ; on ne peut guère se le représenter sans mouvement, sans pensée, sans expression ; on peut se le représenter sans amour.

Mais l'amour est de tous les instincts celui dont la satisfaction procure les plus vives jouissances : jouissances telles que celles de se nourrir, de boire, de bouger, de penser, ne soutiennent pas la comparaison. Aussi a-t-il pris facilement la première place dans les préoccupations humaines. Attisant les facultés sensuelles de l'organisme en ce qu'elles ont de plus attrayant, il a réussi à tellement obséder l'âme qu'il est l'instigateur des plus absorbantes passions, et que, pour un grand nombre d'individus, il forme l'unique mobile et la raison même de l'existence.

Ce qui distingue l'amour de la plupart des autres instincts, c'est ceci : il faut être deux pour le satisfaire. L'amour, en effet, n'est pas autre chose que l'attraction qu'éprouvent les deux sexes l'un pour l'autre en vue des voluptés concomitantes aux manœuvres de l'acte de la reproduction.

Il semblerait donc que, l'homme et la femme se trouvant en amour dans la condition de deux facteurs qui se sont réciproquement nécessaires, la mise en commun de leurs spécialités respectives dût s'opérer librement, au pair, et par la vertu même de leur mutuel désir.

Mais il n'en est point ainsi.

La femme, qui, par une équitable logique, devrait échanger ses services contre ceux de l'homme, dont elle

a le même besoin, la femme, sans éprouver le moindre scrupule et comme si c'était une chose vraiment naturelle, les lui vend.

Toutes les femmes se vendent.

C'est-à-dire : les femmes ne donnent jamais leur amour contre l'amour des hommes; les hommes sont obligés de fournir aux femmes, outre leur quote-part d'amour, des rémunérations en espèces et en marchandises suffisantes à assurer à celles-ci l'oisiveté de l'existence, où elles n'ont plus d'autre peine que celle de chanter leur partie dans le duo génital.

« L'homme doit entretenir sa femme » : cet aphorisme moral, répété d'âge en âge sous le double sceau de la religion et du code, montre bien que chaque femme est, en effet, une femme entretenue.

Dans notre société, la vraie condition de la femme est de ne pas travailler. Aussitôt sorti des classes infimes de la population, où la femme ne travaille que par l'insuffisance des gains de l'homme à l'entretenir, on voit s'épanouir le ménage bourgeois dans sa banale ignominie : l'entreteneur se harassant et suant à la conquête pénible du métal, usant ses forces, épuisant l'ingéniosité de son esprit à de durs labeurs créateurs d'aisance et, si possible, d'opulence, élaborant minute après minute ses projets absorbants, acharné dans sa perpétuelle lutte pour le bien-être; l'entretenue jouissant tranquillement et abondamment des biens amassés, sans autre souci que celui de les dépenser, dilapidant à sa guise, se parant à grand renfort de robes coûteuses et de chapeaux ruineux, dissipant avec joie ses journées à courir les magasins de modes, à babiller chez ses amies et à se montrer plus ou moins décolletée en public, dansant, dévorant des romans, faisant de la musique et, le plus souvent, trompant son protecteur pour tout merci.

Et c'est cet état de choses qui est considéré comme normal, qui est voulu par la société et proposé en but enviable à ceux dont les moyens ne sont pas encore de luxe à le réaliser!

Dès que l'ouvrier gagne dix francs par jour, sa femme déserte l'atelier et, fidèle enfin à elle-même, savoure la satisfaction de ne plus se donner que contre argent. Elle se sent du même coup supérieure à ses voisines moins chanceuses, qui en sont encore à collaborer humblement à l'œuvre du pain quotidien. Ambitieuse de grimper, rongée du besoin de la fille tolérée qui veut passer au rang de grande courtisane, elle s'efforce d'éclipser

ses compagnes par ses dépenses, et, pour subvenir aux frais que son orgueil occasionne, excite le mari, comme une bête de somme qu'on fouette, à gagner, à gagner, pour pouvoir la payer davantage et la poser plus grandement.

C'est à cela qu'elles visent toutes : dépouiller l'homme le plus possible, se vendre le plus cher possible.

Elles établissent bien entre elles une distinction; elles se divisent en honnêtes femmes et en prostituées : mais ce n'est pas une différence de fond qui les sépare, c'est une simple différence de forme. La prostituée est vénale en cynique; elle agit ouvertement, affiche son tarif, ne demande pas autre chose à l'homme que son argent, et, si un seul amant ne suffit pas à sa voracité, remplace sans aucune gêne la qualité par la quantité. L'honnête femme est vénale en hypocrite; elle couvre de l'égide des mœurs le marché qu'elle fait de son amour, il n'est pas question de prix dans le traité qu'elle passe avec l'homme mais d'entretien, elle réclame en outre de celui-ci une position sociale, des honneurs, et de la société des respects, elle s'engage publiquement à ne se donner qu'à celui seul auquel elle s'est liée, et si, par plaisir ou par intérêt, elle se livre à d'autres, éviter le scandale est son suprême souci. La différence apparaît même plus spécieuse encore : car pour les neuf dixièmes des gens, ce qui distingue une honnête femme d'une prostituée, c'est que la première a passé devant le maire. Ces intègres censeurs ne voient pas au-delà : la maîtresse la plus dévouée et la plus fidèle ne saurait, à leurs yeux, prétendre à ce titre d'honnête femme, dont ils affublent l'épouse la plus dissolue. Ont-ils parfois songé qu'en vraie logique et en pure morale il ne peut y avoir d'honnête que la femme qui gagne sa vie par le travail et, librement, sans fausse promesse, se joint à l'homme en un coït gratuit pour l'unique satisfaction de ses besoins passionnels?

Une catégorie de femmes semble échapper, il est vrai, à l'opprobre de la vénalité de l'amour : ce sont les femmes dotées. Celles-ci s'avancent vers l'homme non plus en mercenaire qui, bassement, s'étale et se fait valoir, mais en puissance égale, avec une noble fierté et tenant en main l'argent. Celles-ci ne se font pas acheter, car elles se suffisent à elles-mêmes : elles possèdent les rentes, qui les rendent honorables, indépendantes et dignes. Parfois même — surtout si elles sont laides et peu propres à déchaîner les désirs — on les voit jouer

le rôle de l'homme et domestiquer bellement les piètres individus assez dénués d'orgueil et de ressources pour se laisser corrompre par une dot. Mais le principe n'est pas atteint pour cela. Qu'est-ce qui crée la femme riche? Est-ce le travail de la femme? Non, c'est le travail de l'homme. Si ce n'est toi, héritière, qui t'es vendue, c'est ta mère : c'est la vénalité de ta mère qui te fait aujourd'hui superbe. Remonte à l'origine de ta fortune, tu trouveras l'homme : et tu es ainsi vénale comme les autres, tu détiens ce qui n'appartient pas à ton sexe, et certaines législations l'ont compris en te déclarant impropre à hériter.

Et sur le million de femmes qui échauffe Paris, à côté de ses deux cent mille filles publiques, de ses trois cent mille femmes du peuple, de ses quatre cent mille petites et grosses bourgeoises, de ses cent mille dames du monde, toutes vénales de fait ou d'instinct, je vois à peine quelques milliers d'énergiques travailleuses, qui ne se marient que quand elles ont amassé leur dot, ou qui, pour rester indépendantes, tiennent à ne jamais faire tort d'un sou à ceux qui satisfont leurs sens, et, sans que cela soit pour elles de nécessité, ne demandent qu'à leur propre effort le pain dont elles ont besoin.

Cette simple remarque, d'ailleurs, pour établir le niveau moral des femmes. De la plus humble des filles de cuisine à la plus altière des duchesses, y en a-t-il une qui ne considère les cadeaux de son amant comme dus, qui rougisse de les recevoir et, si quelque homme est assez osé pour user d'elle sans la payer, qui ne dise avec indignation : C'est un misérable ?

Cette autre remarque. Il s'échange chaque nuit à Paris quelque deux cent mille baisers. Pour un quart, au moins, l'homme répugne à la femme ou lui est complètement indifférent : la femme s'est crûment vendue. Pour un second quart, l'homme procure un agrément à la femme : mais l'intérêt seul a guidé le baiser ; la femme compte être rémunérée ; le jeu lui plaît, mais elle joue pour gagner. Pour la moitié, la femme aime l'homme : cependant, si grand que soit son amour, ce baiser, dont elle jouit, elle en profite en même temps ; si même elle n'y mêle aucune pensée de lucre, ce baiser, elle le sait, lui vaut la délivrance du souci matériel de l'existence, lui crée le loisir du lendemain, lui procure l'aisance, lui donne peut-être la richesse ; ce baiser entraîne après lui l'obligation pour l'homme de couper sa bourse en deux moitiés et d'en jeter la plus grosse à ses pieds.

Et c'est ainsi que la plus sainte des épouses se trouve, en stricte morale, ravalée au rang de la plus vile des créatures.

De ces constatations de graves conclusions sociales doivent être tirées.

Car de deux choses l'une :

Ou l'homme aime plus et mieux que la femme : il a plus faim qu'elle d'amour, et — ainsi que dans tout échange où l'offre et la demande ne sont pas équivalentes — il lui faut payer cet excès de passion. Mais alors, la femme n'est plus qu'une marchandise, c'est une esclave sujette à la traite, et puisqu'elle se fait acheter elle se dénie le droit de disposer librement d'elle-même. Alors, c'est une espèce inférieure, soumise à la suprématie de l'homme, sa propriété, indigne de la qualité de personne morale, dont les trahisons peuvent être châtiées suivant le bon plaisir du maître, et qui doit être séquestrée dans les harems comme des chevaux à l'écurie.

Ou la femme en est réduite à se vendre par la faute de l'homme, qui ne lui laisse pas prendre dans la société la place qu'elle est capable de tenir. Ecartée systématiquement de tous les emplois par lesquels l'homme crée la richesse, repoussée de tous les métiers, reléguée hors des industries, des commerces, des exploitations du sol, vouée uniquement aux occupations improductives, elle s'est trouvée dans la situation de ces Juifs du moyen-âge, qui, se voyant fermer tous les accès aux vocations loyales, se sont rués dans la seule voie restée ouverte, et, de même qu'ils se sont mis à trafiquer de l'argent, elle a entrepris de trafiquer de l'amour. Alors, une réforme importante de la société s'impose. La femme doit être mise sur le même pied que l'homme, dotée des mêmes libertés, munie des mêmes moyens de produire. Rendue à sa dignité d'être humain, elle se hâtera de conquérir la plus noble des indépendances, celle qui fera d'elle l'égale respectée de celui qui a maintenant le droit et le devoir de la mépriser. — Et l'amour sera enfin l'amour, c'est-à-dire la fréquentation désintéressée des sexes pour l'engendrement réciproque des joies suprêmes de l'existence.

Louis Dumur.

BALLADE
SUR LA FÉROCITÉ D'ANDOUILLE

« *Le Serpens qui tenta Eve estait an-*
« *douillicque, ce non obstant est de luy*
« *escript qu'il estait fin et cauteleux sus*
« *tous aultres animans. Aussi sont An-*
« *douilles.* »

(PANTAGRUEL. Livre IV, chap. XXXVIII)

Loups-garous, stryges et harpie,
D'aucuns ont un mufle camard;
Chez d'autres le groin copie
Estramaçon ou braquemard.
Empouses, lion de Saint Marc,
Amphiptère jamais bredouille,
Crocute aux pinces de homard,
Qui plus est maupiteux? L'Andouille.

Ogresse léchant sa roupie,
Babeau vêtu de poulemart,
Fane aux yeux clairs et malepie,
Caciques de Gustave Aymard,
Les Cauchemars goûtent comme art
Extasié la bonne « douille ».
Mais, du brucolaque au jumart,
Qui plus est maupiteux? L'Andouille.

Chimère aux sables accroupie,
Nains cagneux supputant le marc
Du teston ou de la roupie;
Voici, malgré Pline et Lamarck,
Entre Suresnes et Clamart,
Voici l'étrange niguedouille
Frémine avec son galimard.
Qui plus est maupiteux? L'Andouille.

ENVOI

Prince, banneret, jacquemart,
Tous et même coquefredouille,
Rifflandouillez sur le trimard
Qui plus est maupiteux? L'Andouille.

INTIMITÉ

A monsieur F. C., de l'Institut.

Or Marpha *** trônait en robe verte.
— C'était bien peu de temps après la découverte
Du téléphone et des pastilles Géraudel. —
La Marpha paraissait un sujet de bordel.
Ce néanmoins, et faisant trêve à leurs tapages,
Les pessimistes et les rimailleurs — quels pages!
Ornaient ses vendredis tumultueusement.
Et Marpha qui goûtait des monceaux d'agrément
Popinait au « Bas-Rhin » — luxe cardinalice!
Elle dormait sous des tapis de haute lice
Et le michet — qu'il fût Falstaff ou bien Hotspur,
Trouvait, sous sa toilette, un bidet d'argent pur.

On la payait trois francs, jusques à quatre même.
Pour un tel prix, la Mousse d'Or qui souvent m'aime
Fréquenterait avec le plus obscène juif.

Les bottes de la Dame étaient pleines de suif
Et le beurre inondait ses épinards.

On dit que,
Pour les reins affaiblis du magistrat sadique
Et le contentement des chanoines pansus,
Tels flagellants secrets par ses mains étaient sus.
Le pianiste Saut-du-Toit, que chacun gifle,
Pour l'amour d'elle eût assumé quelque mornifle,
Nonobstant les garçons du café Roy; Baju,
Le stupide Baju qui dit : « *Jé, Ji, Jo, Ju* »,
Cet Anatole (si Baju!) que l'on encense,
Tripudiait, affolé de concupiscence
Quand elle éructait sur un chaudron de Gaveau.

C'est pourquoi j'écris l'*Art d'accomoder le Veau.*

LAURENT TAILHADE.

PROSES DE DÉCOR

LA MER SPOLIATRICE (1)

Tel qu'un enchantement vague et bleu, de rêve, la mer étend à l'infini son immobilité de lac sous la blafarde lueur d'un insolite crépuscule. Au long des rivages, croulés de vétusté, l'orle écumant du flot vient mourir et s'étale, tandis que des vols épars de blanches mouettes planent en des cris plaintifs, tournoient vers les récifs du large. Le ciel, sans un nuage, garde encore la flottante tendresse de teintes apalies de mauves et de lilas, qui se foncent aux violets du zénith. Mais là-bas, sur l'horizon, la gloire agonise du soleil, dont la sanglante rougeur tache les brumes envahissantes et va disparaître, en ce soir définitif, de la terre condamnée. L'énorme boulet achève son incendie séculaire; déjà son ruissellement orgueilleux a péri sous les funèbres voiles montés de l'Océan. Et dans l'air chaud et lourd, où pèse l'angoisse d'une attente et la terreur de l'irrévocable, des sanglots se lèvent du rivage avec la brise odorante des collines de roses. La voix, la grande voix gémissante de la mer, s'est assoupie et berce le désespoir des hommes. Et voici que d'autres voix répondent, dominant la confuse mélopée du ressac et les clameurs de misère; des voix de révolte, qui accusent et blasphèment...

CHŒUR DES POÈTES

— Nous l'avons aimée, la mer! nous l'avons aimée !... N'a-t-elle pas le charme étrange des divinités perdues? n'est-elle pas incertaine et changeante comme la fiction de nos âmes ? — Douce et calme, parfois, telle que la pure fiancée des songes, — fantasque et câline et perverse comme une maîtresse, — c'est elle, toujours, que nous acclamions, majestueuse comme une souveraine, jusqu'en ses hurlements de folie, jusqu'en ses sursauts de rage, et poussant l'escalade de ses lames blêmes de colère contre les flancs des navires et le granit des môles.

(1) La musique, pour soutenir ces déclamations, et les chœurs, sont de M. Eugène Lacroix.

Nous l'avons aimée, la mer, la bonne dévastatrice et l'épouse de nos représailles. Lorsqu'elle bataillait, fastueuse et farouche, aux abruptes falaises, lorsque, la houle déchirée aux dents aiguës des rocs, elle venait encore défoncer les bastions et les remparts des villes, c'était la joie des calamités vengeresses. La nuit, nous l'écoutions râler le cantique des morts. Avec des glapissements et des imprécations et des menaces, elle nous criait l'assaut, et les murs s'écroulant sous ses coups de bélier. Elle crachait sur le défi des peuples les épaves de leur procérité dérisoire. Et seule proférant le mépris et la vanité de leur conquête, elle demeurait l'insoumise et la rebelle, et payait notre vieille injure et contentait nos haines.

Et nous l'aimions, la mer, et nous disions ses légendes, ses palais de nuages grandis au souffle des tempêtes; ses embrasements prophétiques par la quiétude des soirs, reflétant les combats des satans et des archanges; et ses caresses consolatrices aux pauvres cœurs meurtris. Nous l'aimions, la mer, et maintenant elle nous trahit et nous dédaigne; elle nous prend l'extase du soleil qu'elle ensevelit silencieusement dans sa robe livide. Il ne nous restera que de tristes flambeaux pour les marches triomphales, et le deuil inamissible profanera les bois sacrés et l'effigie des dieux. Les lampes des catafalques devront éclairer les festins des terrasses, et la chevelure d'or et les seins et le cher visage frivole des amies. Et la pourpre épuisée du couchant, après qu'aura sombré l'antique et impérial décor, nous n'aurons pas même à conter le tragique et l'effroi d'un désastre, l'horreur et la magnificence des suprêmes catastrophes!...

CHŒUR DES MATELOTS

— Maudite soit la mer, la mer spoliatrice! Combien des nôtres n'a-t-elle pas engloutis, et combien de vaisseaux? Sait-on les armadas perdues, les cités submergées, le caprice où naufragea l'aube de notre opulence, et toute la détresse d'un peuple errant à la pitié des rafales? Faut-il des sacrifices encore et jeter des victimes aux gouffres allouvis? — Les mères ont prié pour le retour des nefs, madones compatissantes; sur les marches des autels, aux clartés pâles des cierges, les prêtres officient et lèvent le calice vers le Seigneur de Miséricorde. Pour ceux qui sont en route au péril de l'Océan, qu'on nous accorde un jour, un seul jour de surséance. Les astres maintenant abolis, des plaines sidérales, ne les guideront plus vers le port coutumier. Ecoute, Seigneur, écoute le glas des

cloches et la rumeur des oraisons, regarde s'approcher dans les palmes et les dalmatiques le lugubre troupeau des suppliants; regarde-les qui tendent les bras et s'écrient et implorent; regarde se prosterner les diacres et les légats, et les évèques de ton culte. Par leurs mains, leurs mains sacerdotales, les mains dont la bénédiction te dévouait la mer du passé favorable, suspends, Seigneur, suspends les funérailles du Soleil. Permets le miracle et la pérennité de ce soir moribond; prolonge ces lueurs de désuétude ; et conduis les navires et les flottes, Dieu secourable, car sans toi nos frères ne reviendront plus, sans toi nos frères ne reviendront jamais...

*
* *

Mais la froide et fantomatique lumière de l'Occident faiblit encore. Sur les nations agenouillées et les collines de roses, et la mer étendant à l'infini son immobilité de lac, l'ombre descendait, déroulait ses plis de linceul, teignant la flottante tendresse des teintes apâlies de mauves et de lilas. Graduellement, les ténèbres se refermèrent, laissant à peine le blanc portique d une clarté indécise, qui plana sur la tombe du Royal interdit. De compassion, sa défaillante fierté se réverbéra sur les crosses et les mitres, arracha de suprêmes étincelles aux bagues épiscopales. Et dans la paix mystique de cette vespérale défaite, on vit des barques pavoisées s'éloignant sous la cadence des rames, déployant des voiles et des banderolles. Au pied des mâts et sur les poupes, on distinguait les formes liliales de femmes essaimant des fleurs dans le sillage Le vent apporta des chants de citharèdes, des soupirs et des langueurs de harpes éoliennes ; et ces voix s'atténuant, et la méprise de ces virginités, évoquaient les vieilles parthénies et les convois des vestales...

Cependant, les voix, sur l'eau, très loin, disaient :

— Femme blonde, sœur de péché! Femme de mon cœur! Sœur de ma chair! Ton cœur étrange et doux, le cher cœur de nos rêves; ton cœur aventuré, la belle aux cheveux roux; ton cœur s'endort — ton pauvre cœur — ton cœur est mort!

Fille de roi, fille d'amour! Est-ce la mort du rêve, ou rêvons-nous la mort et l'exil éternel de l'erreur charitable? — O sœur de mon péché, comme ton cœur est triste — ton triste cœur — comme ton cœur est las!...

On entendit encore :

— C'est le soir bienvenu de notre délivrance; voici

neiger l'oubli sur nos joies criminelles et voici le repos du sommeil reconquis!... Nous emportons le fol espoir et la beauté des pécheresses! Vos cœurs n'auront plus à saigner — vos lamentables cœurs — filles d'amour sont en allées!...

. . . . . .

Les barques et les voiles peu à peu s'évanouirent, disparurent dans les maléfiques vapeurs du large. Et rien ne demeura que le sanglot des hommes et le ricanement sinistre du flot — qui déferlait dans la nuit inexorable, par l'immensité des grèves.

CHARLES MERKI.

LE THÉATRE D'ART

Le Théâtre d'Art, ancien Théâtre Mixte, nous a donné' salle Duprez, son spectacle de novembre, en cinq pièces.

Le Débat du Cœur et de l'Estomac, *farce nouvelle fort bonne et fort joyeuse*, par ALEXIS MARTIN, *à quatre personnages* : c'est assavoir, etc.

Nous n'avons rien à ajouter au sous-titre, M. Alexis Martin ayant promis qu'il ne recommencerait plus, faute de temps. Toutefois rééditons le joli trait que lui a coquettement décoché M. Francisque Sarcey : « L'auteur a pris le vers de huit syllabes, en usage chez nos vieux conteurs de fabliaux, et il l'a relevé par la *richesse* de la rime et le *soin curieux de la forme* C'est un pastiche ingénieux et qui *revèle* une main très habile. »

Ah le méchant !

Pourquoi les acteurs se sont-ils refusés à dire : « parbieu »? toute la couleur locale est là. L'homme ne change que de jurons. Soignez votre texte, mes enfants, et prenez garde à la peinture. — Dites-moi, monsieur, ils mangent de la soupe, est-ce de la vraie? — Oui, mon ami, de la vraie, je l'ai vue. C'est le directeur qui l'a apportée dans son chapeau.

La Voix du sang, *un acte en prose*, par Mme RACHILDE.

Mais c'en est! En voilà, du théâtre neuf, peu de décor, pas de ficelle. Aucun a-parte. Jamais de fausse

sortie. C'est, pour parler le langage de fruitier qui est maintenant à la mode, une tranche de vie amère.

Dans un petit salon bourgeois clos et chaud, deux bourgeois digèrent des bécassines et causent. Il ne disent pas leur nom, c'est bien inutile, ni leur âge qu'ils ont oublié. Ils sont le mari et la femme. Ils échangent avec placidité, avec des temps, avec mesure, leurs idées rares sur la littérature, les cuisinières, sur le progrès, et sur l'avenir d'un fils unique. Ils ont ce qu'il faut d'esprit et de cœur dans un intérieur confortable. Soudain, ils dressent l'oreille à cause du trop de bruit qu'on fait en assassinant dans la rue.

Le Mari : Quelques sales voyous.

La Femme : Comme on entend bien !

Ils ont le don de cruaute infus, et, le sang muet, disent doucement des choses féroces.

La Femme : J'enverrai la bonne aux racontars.

Le Mari : Nous lirons ça demain. Allons nous coucher.

Ils iraient : la porte s'ouvre. Leur fils, qu'ils croyaient rentré, tombe à leurs pieds mortellement frappé. Rideau.

C'est fini. Il n'y a pas de second acte. Sans attendre la « suite », que chacun tire la conclusion qui lui convient.

Voici quelle pourrait être celle du directeur du Théâtre d'Art :

« Je tâtonne et cherche, le nez en l'air, d'où souffle et même d'où siffle le vent. Ce doit être de ce côté. J'y vais ».

Dans la petite salle, les lettrés se cambraient glorieusement, comme si la pièce eût été d'eux, et le public, en attendant la suite avec plaisir, souriait finement. Il comprenait, lui aussi, pourquoi pas ?

« Une pièce de M^me^ Rachilde ! disait-il, avant, aurons-nous de la musique, au moins ? — De quoi ? — Oui, pour couvrir décemment les paroles. » — « Mais enfin, où est la moralité de la chose ? — Vous ne la voyez pas ? là, un peu à droite, dans le cœur du concierge, derrière sa montre à répétition. » — « Il me semble que ces gens parlent comme vous et moi. — Comme vous, oui, mais comme moi, permettez, j'ai fait mes classes ! » — « Oh ! ce fichu ! si elle garde ce fichu, la pièce le sera. » — « Qu'est-ce qu'il y a sur la cheminée : une pendule, une tirelire ou un petit banc sous un mouchoir à carreaux ? » — « Où est le sang ? Quand on tue quelqu'un, ça fait du sang ? — Monsieur, tout le monde n'a pas des

chemises de rechange. » — « Je trouve que l'assassin crie trop fort.— C'est vrai,un homme qu'on assassine n'a qu'à se taire. » — « Voilà M. Sarcey. Oh! ces jeunes! tous les mêmes! Ils s'enrouent à insulter ce brave homme, et, dès qu'il paraît, il se précipitent tous pour le porter sur leur dos (tonneaux, chand d'tonneaux) jusqu'à sa place. » — « Qu'est-ce qu'il dit de la pièce de Madame Rachilde? — Il dit : Ah! moi je veux bien! — Hein! quel bon sens! » — « Pourquoi donc cette actrice est-elle si grande? — Pour décrocher le lustre en cas d'incendie. » — « Tiens, on distribue des coupe-papier. Une idée de Mme Lynx; c'est gentil et cela vous remet. J'en bourre mes poches, moi. Dis donc, petit Carillon, donne m'en encore *dix*. » — « Monsieur, vous qui avez l'air d'être quelque chose dans l'administration, est-ce que les cartes d'invitation numérotées sont celles qui ne comptent pas? Voici mon numéro. Où est ma place? — Monsieur, je le regrette, on s'est assis dessus.

Morized, *mystère en deux tableaux*, par M. Jules Méry — *Musique de scène de* M. Ludovic Ratz.

Que manque-t-il donc à cette pièce qui semble avoir tout pour elle? En effet, elle possède des Bretons, un chêne germé d'un gland, une fleur sans parfum comme sans vertu inutile, l'écuyer Lannik, un glas, un fossoyeur, un baiser qui est un coup de couteau, un spectre qui parle en vers ou en prose, au choix, et de la musique de scène. Ne lui manquerait-il que de l'originalité?

Elle est bien écrite, en un style d'une élégance latine, un style de gens qui mettent des odeurs sur leurs mouchoirs, et les épithètes et les noms y sont dans un état constant d'indivision.

Des baisers *éternels* flottent dans l'air *tiédi*... leurs parfums plus *doux* encensent les cieux *calmes*.

Avec un peu plus de rime, ce serait insupportable.

Elle est en outre, cette pièce, fort eurythmique, comme dirait mon ami Vallette. Les personnages se mettent tous en colère ensemble et paraissent sans cesse obéir à une sorte de commandement. Un, deux, trois, les voilà partis :

Owen : Tu en aimes un autre. — *Morized :* J'en aime un autre. — *Owen :* Et il t'aime. — *Morized :* Il m'aime... — *Owen :* Morized! — *Morized :* Laissez-moi. — *Owen :* Je t'aime. — *Morized :* Laissez-moi. .

Owen : Tu es belle. — *Morized :* Laissez-moi. — *Owen :* Tu es mienne. — *Morized :* Laissez-moi . .

Owen : Tu n'iras pas. — *Morized :* J'irai. — *Owen :* Tu n'iras pas. — *Morized :* J'irai. . . . . .

Owen : C'est moi qui t'aurai. — *Morized :* Jamais. — *Owen :* C'est moi qui t'aurai. . . . . .

D'ailleurs ces remarques sont enfantines. *Morized* appartient à un genre de pièces qui plaisent ou déplaisent, on ne sait pourquoi, et vous mettent en bonne ou mauvaise humeur sans qu'on puisse dire autre chose que : j'aime ou je n'aime pas ça. Le public de la répétion générale lui a fait un accueil froid, celui du lendemain s'est montré très satisfait. M. J. Méry aurait grand tort d'avoir quelque considération pour le premier.

— « Monsieur, qu'est-ce que cette horloge ? — C'est un spectre. » — « Et ce paquet de limaces blanches ? — C'est un fossoyeur qui s'est renversé du cierge sur le ventre. » — « Que dit M. Sarcey ? — Il dit : en somme, le temps passe. — Quel sang-froid ! » — « Quelle est, à côté de lui, cette ouvreuse déguisée en homme et dont la langue siffle, tricuspidale comme celle de Neptune ? — Serait-ce Willy ? » — « Ne te semble-t-il pas que ces chœurs chantent faux ? — Oh toi, tu demanderais à un chien d'aboyer juste. »

Les Gueux, Sur la lisière d'un bois, pièces tirées du *Théâtre en liberté* de Victor Hugo.

Oh ! un faune ! — un faune pour de bon. C'est M. Raynaud qui l'a prêté. Il en élève en plaquettes : « *Le Signe. Les Chairs profanes, les Cornes du faune;* envoi franco contre des timbres-quittance » — « Pourquoi parle-t-il si longtemps, celui-ci ? — Dame, l'autre ne veut rien dire. » — « Mais ils sont très bien, ces vers-là; qu'est-ce que les journaux ont donc à écrire du mal de ce pauvre monsieur George : il a presque autant de talent que son grand-père. » —

« Le directeur devrait bien changer son souffleur. — Mais c'est le souffleur qui dirige. »

Il convient, pour terminer, d'offrir aux acteurs, aux actrices (voir le programme), « à toute la troupe », un fort bouquet de louanges. Mais ce qu'il faut surtout vanter, c'est la bonne grâce avec laquelle ils acceptent modestement de petits rôles, dans des pièces non encore jouées d'auteurs qui ne sont pas trop célèbres.

Jules Renard.

AU THÉATRE LIBRE

Soirée du 26 novembre 1890. — **L'amant de sa Femme,** par AURÉLIEN SCHOLL. — **Monsieur Bute,** par MAURICE BIOLLAY. — **La belle Opération,** par JULIEN SERMET.

Quelques esprits fort ardents, encore jeunes et d'une illusion infatigable, s'imaginent que M. Antoine s'est engagé à leur offrir un chef-d'œuvre par mois. Aussi, lorsque la représentation n'a pas répondu à ce programme, crient-ils volontiers et très ridiculement à la trahison. Il est vrai — et c'est ce qui fait grand honneur à cette entreprise — qu'on ne va pas au Théâtre Libre comme on va dans la plupart des salles de spectacle de Paris : tuer une soirée, se distraire dans la mesure du possible et n'y plus penser. Chez M. Antoine, on vient chercher du nouveau, de l'inédit, du rare, de l'artistique, de l'intellectuel; la curiosité est vivement surexcitée, on cause de la pièce avant son apparition, on en discute après, on s'attend toujours à quelque événement. Mais, ce que l'on ne demande pas même à la Comédie Française une fois par an, comment l'exigerait-on du Théâtre Libre une fois par mois? Non, M. Antoine n'a nullement promis à son public des chefs-d'œuvre mensuels. Il s'est proposé seulement — et ce seulement est déjà beau — de doter la vie littéraire contemporaine de spectacles intéressants, composés hors de toute compromission avec les goûts de la plèbe, désintéressés, laissant aux auteurs l'intégrale liberté de leur pensée et donnant ainsi — autant que possible — la note juste sur l'évolution actuelle de l'art en matière dramatique. A ce point de vue, qu'elles soient fructueuses ou non d'applaudissements et d'éloges, les soirées du Théâtre Libre demeurent toujours caractéristiques.

Celle du 26 novembre, la deuxième de la saison, qui a excité, plus encore qu'il n'est concessible, les malveillances peu spirituelles de la presse, si elle n'a rien mis au jour d'extraordinaire, a du moins maintenu à la hauteur habituelle les traditions (peut-on parler de traditions au Théâtre Libre?) de sincérité, de recherche, d'horreur du banal, de vérité dans l'interprétation, de courage, d'hospitalité en honneur dans la maison.

Ce n'est pas que les trois pièces du programme méritent au même titre l'attention, soient dignes à un même degré de sympathie. Je ferais assez bon marché de l'acte de M. Scholl. Cet opuscule n'est remarquable ni par le fond, ni par la forme. Sa thèse — car, ô Dumas, c'est une pièce à thèse! — pose qu'un mari, pour ne pas être trompé par sa femme, ne doit pas se contenter de l'embrasser entre les yeux et les épaules : ce qui se démontre par un souper fin et des tapisseries renouvelées. Admirez, ô moralistes! Le dialogue, très superficiel, est jonché de ces faux bons mots de l'esprit boulevardier,

qui extraient un rire douteux au moment où ils sont jetés, et paraissent aussitôt si bêtes qu'on a honte de les répéter. La chose est exquisément mise en scène, et jouée à ravir par MMmes Sylviac, une savoureuse vicomtesse, et Régine Martial très experte, et par M. Antoine, qui a composé son personnage, avec une intelligence excédant vraiment la valeur du rôle.

Si la pièce de M. Julien Sermet est une comédie, elle n'est pas assez comique ; si c'est un drame, elle n'est pas assez dramatique ; si c'est une satire, elle n'est pas assez satirique ; si c'est une fumisterie, elle n'est pas assez fumiste ; si c'est de la vie, elle n'est pas assez naturelle. Des choses excellentes et qui auraient paru d'observation profonde si elles avaient été mieux présentées : la scène des potins, pendant l'opération chirurgicale ; le retour des médecins après la non-réussite. A retenir le mot de la fin, bien déduit, et qui est du même ragoût que le : « A la bonne heure ! » du médecin de *Monsieur Bute*.

Monsieur Bute, c'était le morceau de résistance. J'avoue ne pas très bien comprendre les critiques auxquelles cette pièce a donné lieu. Il me semble que l'étude de M. Biollay est, au contraire, fort judicieusement menée. Les événements s'y succèdent naturels, implacables, logiques, pour aboutir sans déviation à cette effrayante scène de folie et de meurtre, qui est une des choses les plus empoignantes que j'aie vues au théâtre. Cela est d'autant plus fort que les personnages ne sont point à proprement parler intéressants, qu'il n'y a pas d'intrigue de passion savamment excitatrice, que c'est la vie, aussi simple, aussi banale, aussi triste, aussi répugnante que possible, primentée seulement par l'étrangeté de la position sociale du héros. Pourquoi un bourreau ? s'est-on écrié en chœur. Ce sont de ces questions qui m'ont toujours paru d'une inutile niaiserie. Il faut, je pense, accepter le sujet d'un auteur et ne s'occuper que de la manière dont il l'a traité.

M. Biollay a voulu — et c'était son droit, n'est-ce pas ? — observer chez un bourreau un cas de folie causée par l'amour-propre blessé à la suite d'une révocation brutale et injuste. Cela posé — qu'on ergote ou non sur l'opportunité de la matière — il faut reconnaître que M. Biollay a conduit son action avec intensité, discernement, justesse, puissance d'expression, trouvailles d'effets, haut comique de mots, et marché à son dénouement sans avoir rien laissé au hasard ou à la négligence. La place m'est trop limitée pour insister, pour montrer, par exemple, que telle scène jugée superfétatoire, comme celle de l'interview, si joliment menée par M. Antoine, bien loin d'être inutile, concourt nécessairement au strict développement du drame. On doit attendre beaucoup de M. Maurice Biollay. Ce qui l'a desservi, c'est le côté un peu spécial de sa donnée. M. Damoye incarne superbement le personnage de *Fraulin*. Remarquable aussi Mme Barny dans son rôle de vieille bonne.

LOUIS DUMUR.

LES LIVRES [1]

Les Chants de Maldoror, par le comte de Lautréamont, avec une lettre autographe de l'auteur, un frontispice de José Roy, et une notice de l'éditeur (L. Genonceaux). — M. Remy de Gourmont devant consacrer à ce livre son prochain article, nous nous contenterons aujourd'hui de signaler cette œuvre étrange, et de féliciter M. Léon Genonceaux de l'avoir remise en lumière et dans une édition si soignée. A. V.

Poésies et poèmes en prose, par Ephraïm Mikhael (un volume de la petite bibliothèque littéraire, chez Lemerre). — Voici rassemblées en un livre, hélas posthume ! toutes les œuvres d'Ephraïm Mikhaël. Jamais la stupide immoralité des choses n'apparaît plus cruellement qu'aux heures mauvaises, où s'en vont ceux dont les lèvres mystérieuses nous révélaient les secrets du rêve et les magnificences cachées de la parole. Ici le deuil est plus tragique : car nul mieux que ce jeune homme de vingt-quatre ans n'a dit l'irrémédiable tristesse de vivre, la vanité de la joie et de la douleur, la double déception de l'esprit et de la chair, ni mieux rendu leur gloire primitive aux mots les plus simples, aux mots des petits enfants et des humbles, comme *mauvais*, *saint*, *heureux*, *doux:*

Laisse les vendangeurs en leurs mauvaises vignes.

. . . . . .

Et pour avoir dormi sous de saintes étoiles.

. . . . . .

Rendit ses douces mains comme des fleurs de paix.

. . . . . .

Près des nymphes riant dans les fleuves heureux.

C'est qu'il eut par dessus tout les deux dons merveilleux qui sacrent les poètes : celui de créer des personnages symboliques qui représentent en eux toute une partie d'humanité, et celui d'inventer des images qui rendent sensibles ces êtres de fiction. Et tous sont nés de sa parole évocatrice ; ils sont sortis à son appel des terres invisibles, tous, le Solitaire du parc clos aux voix du monde, la Dame en deuil éternellement incertaine entre le cilice et les baisers, le Mage incapable de haïr les barbares qui deviendront les héros des légendes futures, et la divine Etrangère lapidée par les femmes et les prostituées, en haine

. . . . . *de l'amour, des rêves et des dieux*

et le Chevalier captif de la Magicienne

Qui méprise la guerre à cause de la gloire

(1) Au prochain fascicule : *La Gloire du Verbe* (Pierre Quillard) ; *Les Chants de Maldoror* (comte de Lautréamont) ; *Fleurs d'oisiveté* (Charles Guinot) ; *Les Vieux* (Ernest Bosiers) ; *Le Poème de la chair* (Abel Pelletier) ; *Les Psychoses* (Arsène Reynaud) ; *Un Simple* (Edouard Estaunié).

et dont l'amour seul peut remplir

. . . . . le grand cœur ténébreux
Divinement élu pour les douleurs obscures.

Il a revêtu les princesses et les guerriers d'éclatantes simarres et de radieuses armures et leur a donné à chacun un geste et une attitude spéciale. Son œuvre cependant décèle une parfaite unité de conception, de langue et de rhythme depuis le premier poème : *Rêves et désirs*, écrit en juillet 1884, jusqu'à cette suprême ébauche en vers libres et assonants, datée d'avril 1890 :

Le ciel, ce soir, est un rideau de fière pourpre
Et d'or féroce et d'orageuses broderies.
Ecoute ! au delà des champs on entend sourdre
Je ne sais quel bruit de magiques cavaleries

. . . . . .

jusqu'à la dernière pièce achevée : *A Celle qui aima le Cloître*, dont je veux détacher les strophes finales, plus significatives que toutes les louanges :

Tous les deux, nous avons trop longtemps contemplé
Les nuages en fuite et les roses du cloître ;
Notre puissant amour pourra durer et croître,
Notre cœur restera divinement troublé.

Peut-être expions-nous l'ivresse merveilleuse
D'avoir rêvé jadis à des pays meilleurs ?
Nous sommes les amants tristes parmi les fleurs
Et même le bonheur ne te fait pas joyeuse.

P. Q.

Mikhaël fut doué d'une surprenante précocité, surtout, c'est rare, comme prosateur. A dix-neuf ans il écrivait des pages tout à fait charmantes par la franchise de la philosophie, telles que *Le Magasin de jouets*, avec, déjà, de jolis bouts de phrases : « Ces belles Poupées, vêtues de velours et de fourrures et qui laissent traîner derrière elles *une énamourante odeur d'iris...* » Dans *Miracles*, l'incroyance au divin est analysée avec une belle sûreté de main et d'intelligence ; presque partout, on sent un esprit maître de soi et qui tient à ne revêtir de la forme que des idées qui valent la forme. Spécialement l'attirent les légendes significatives et révélatrices d'un état d'âme hermétique : il aime la magie et le prodige, les créatures oppressées de mystère et qui ont « mal à la raison ». Le chef-d'œuvre des proses, c'est *Armentaria*, poème très pur, très clairement auréolé d'amour, — fleur cueillie en quelque légendaire, qu'il métallisa sans rompre une nervure, sans briser une pointe, sans troubler une nuance, fleur mystique et candide, *flos admirabilis !* Il y a des lignes comme celle-ci ; Armentaria dit : « Soyons purs dans les ténèbres et allons au ciel silencieusement. »

R. G.

Thaïs, par Anatole France (Calman Lévy). — M. A. France, ne le sait-on pas bien, est parmi les plus subtils et les plus délicats. Il serait, dans l'empire où règnerait M. Re-

nan, prince. Est-ce un éloge ? L'écrivain est de bonne race. Le penseur a renoncé. Tous les partis que peut prendre la raison humaine, ils le disent, sont également inconsistants et nous n'avons guère à choisir que parmi de plus ou moins plaisantes erreurs. M. France a fait son choix d'erreurs. Il serait imprudent de lui opposer les nôtres. Est-il nécessaire de discuter les siennes ? Il y tient si peu !

Vous savez quelle belle légende, celle de Thaïs. Quel merveilleux poème dormait là, qu'un poète avec quelque foi — eût-elle été éphémère pourvu qu'elle eût été sincère dans l'instant — aurait écrit pour toujours. M. A. France :

« Anachorètes et Cénobites... estimaient que les maladies de nos membres assainissent nos âmes et que la chair ne saurait recevoir de plus glorieuses parures que les ulcères et les plaies. Ainsi s'occomplissait la parole des prophètes : « Le désert se couvrira de fleurs... » Les diables qui livrent de si rudes assauts aux bons anachorètes n'osaient s'approcher de Paphnuce. La nuit, au clair de lune, sept petits chacals se tenaient devant sa cellule, assis sur leur derrière, immobiles, silencieux, dressant l'oreille. Et l'on croit que c'était sept démons qu'il retenait sur son seuil par la vertu de sa sainteté... »

Agréable ironie ! Le ton bon enfant était-il parfaitement en harmonie avec la gravité — pourtant ! — du sujet ? M. A. France l'a pensé.

Ce Paphnuce, abbé miraculeux d'Antinoï, s'en ira dans Alexandrie, pour y chercher la grande courtisane Thaïs et la ramènera, comme une proie, dans l'aride paradis de la Thébaïde. Mais, blessé dans ses sens par la beauté, tandis que l'impure deviendra une sainte, le saint sera livré à tous les démons de toutes les concupiscences. Thaïs va mourir : Paphnuce est là, l'exhortant, le sacrilège confesseur, à la vie, à la joie, au plaisir, à l'amour. Vénus, vaincue dans son trône d'Alexandrie, prend au désert une épouvantable revanche.

Croit-on cette fable bien logique ? La puissance mystique assez haute naguère pour renverser les remparts païens dans toute leur gloire, pour arracher au myrte royal d'Alexandrie sa plus splendide fleur, — pouvait-elle, cette vertu de la foi et de la charité, périr de sa victoire même ? Le fallait-il ? Pourquoi ?

Cela sans doute est indifférent. Dans l'erreur qu'il lui plut d'élire cette fois, M. A. France a suivi, je pense, quelque voie vaguement scientifique, et personne n'ignore plus, n'est-ce pas, que ces âmes furieuses et tendres, ces Pères de la Thébaïde n'étaient que de pauvres hystériques à la merci du mal affreux qui avait éteint leur intelligence. Soit ! Des « **Savants** » l'ont « dé-mon-tré » et je ne veux point discuter leur compétence. Soit ! Mais j'ai choisi une **autre** erreur...

Au secondaire (1) point de vue de la littérature, la nou-

(1) *Secondaire*, dis-je, la *littérature littéraire*, celle qui n'est pas dans l'esprit du poète un moyen de grandir vers son propre et personnel Dieu. Ch. M^e^

velle œuvre de M. A. France est des plus recommandables.

CH. M^ce

Les Œuvres et les Hommes, par J.-BARBEY D'AUREVILLY. Tome XII. *Littératures étrangères* (Lemerre). — **Dernières Polémiques**, par le même (Savine). — Le premier de ces volumes contient, entre autres, les études sur Shakespeare, Sterne, Heine, Hoffmann, Gœthe, Gogol, Dante, Swift, Byron, Léopardi, E. Poe. Parmi les pages du second : La Cuvette de Sainte-Beuve, Le Robespierre des honnêtes gens, les Singes à l'Académie, les Petits grands Hommes, les Filles, Bas-Bleus et Ratés, etc. C'est toujours, qu'il rédige en poète érudit de l'histoire littéraire ou qu'il s'emballe, en journaliste de violence et d'ironie, sur les minces faits de l'actualité, le grandiloquent et inquiétant d'Aurevilly. De ces produits d'un labeur excessif que lui imposa l'indifférence contemporaine pour les œuvres d'art, la publication n'est pas inutile. Nous devons connaître ses œuvres complètes ; son génie impose la déférence de ne mépriser rien de ce qui s'élabora dans une cervelle si merveilleusement compliquée. Cette série, qui aura près de vingt volumes, ne le fait pas plus haut, mais elle le fait plus vaste. La femme dévouée à la tombe et au nom qui a entrepris ce monument doit donc, pour sa persévérance, être humblement remerciée par tous les amants de la littérature *aurevillienne*.

R. G.

L'Imprévu, par GUSTAVE GUICHES (Tresse et Stock). — Il ne suffirait pas de dire que ce roman est un livre du genre amusant, attachant, un livre pour femme et qui finit presque bien. C'est encore, surtout dans les deux cents premières pages, une étude rare et originale du « soi ». Léon Dussol y cultive son égoïsme avec amour, comme une tulipe monstrueuse. Il se connaît, s'approuve et s'enivre de son vin. S'il refuse de l'argent à un inventeur, c'est parce qu'il ne veut point « encourager certaines folies ». A-t-il fait un serment à une femme, il trouve aussitôt de solides raisons pour être parjure. En effet, « un engagement obtenu par des procédés de séduction auxquels succombent les volontés les plus fermes ne saurait être valable ». Cette femme qui dérangerait « la tranquillité de sa vie », il la repousse avec fermeté, sans colère toutefois, sans rage, car le bons sens l'a toujours « sauvé du danger des paroxysmes. »

— « Mais je vais être mère », dit Adeline.

— « Précisément, répond-il, je connais une maison discrète. Il y a un parc immense, des fleurs partout, une salle de fêtes dans laquelle on donne des concerts très recherchés. Je suis sûr que vous ne vous ennuierez pas. »

La lutte continue entre cette impudente philautie de l'homme et le doux entêtement de la femme.

— « Soit, restez, dit-il enfin. Mais je vous préviens que nous vivrons sur le pied de guerre et que vous aurez à souffrir. »

— « Je sais souffrir », dit-elle simplement.

Et toujours Léon Dussol porte son égoïsme comme un ha-

bit de rigueur, comme un drapeau. Il torture savamment, au moyen d'ingénieux supplices, cette maîtresse qui s'impose. Elle a promis de s'en aller, après la naissance de son enfant. Tiendra-t-elle sa parole ? N'abusera-t-elle pas des circonstances pour se lier à son amant plus étroitement encore? Dans une scène d'une violence un peu mélodramatique, il blesse la mère et cause la mort de l'enfant. Alors il lui semble qu'il a « assez, trop même » prouvé combien il sait défendre l'indépendance de sa vie, et qu'il doit à Adeline une généreuse compensation. Il lui offre son nom. Elle refuse et part. D'abord étonné qu'elle n'ait pas compris la délicatesse de son intention, il est tout près de l'accuser d'ingratitude. Volontiers, il dirait d'elle : « Peut-on être personnel à ce point ! » et, c'est là l'imprévu, il s'aperçoit qu'il aime éperdument sa victime. La manière furieuse dont il la détestait fait pressentir quel sera son amour.

Et je crois qu'au lieu de suivre Léon Dussol dans sa brusque évolution, dans ses courses folles en compagnie d'une Américaine conventionnelle, jusqu'à sa confrontation romanesque avec cette Adeline qu'il a faite martyre et qui s'en trouve tout heureuse, le lecteur gagnerait à relire cette première partie du livre de M. Guiches, ces deux cents pages que, me servant d'une expression télégraphique fort en usage chez les hommes de lettres, je trouve « très bien ». J. R.

Petits Français, par Eugène Morel (Savine). — Eugène Morel et l'empereur d'Allemagne (lire le dernier discours de celui-ci) sont absolument du même avis au sujet des lycées ; trop de latin, trop de grec et pas assez de notre histoire de France. Un projet d'alliance en perspective, quoi ! L'Alsace et la Lorraine rendues en échange d'un bon traité sur les études à faire, signé par l'auteur de l'*Ignorance acquise*. Tant mieux, c'est ainsi que nous devons entendre le nouveau chauvinisme, consistant à taper sur nous-mêmes, histoire d'empêcher les autres de taper plus fort à leur tour.

Eugène Morel, au milieu des différentes façons décadentes d'écrire, a sa façon à lui, très personnelle ; il alambique, mais il chauffe furieusement; si, quelquefois, on demeure perplexe devant une phrase, on a toujours vu la pensée en jaillir, comme une flamme assez féroce. « Laissez-nous pleurer, puisque ça nous amuse », déclare Eugène Morel au nez des bourgeois ébahis (je parle des bourgeois de lettres, car je doute que les autres le lisent). Et il finit par pleurer pas mal de fiel, ce qui ne doit point l'amuser toujours quant à la préparation du liquide... Il prend deux petits Français, l'un névrosé, l'autre sain et bon vivant, et les promène à travers les premières études de l'existence. Il ressort de ces études qu'il vont voir des femmes... C'est on ne peut plus français et aussi très humain, à Paris comme à Rome, pour ne pas dire comme en Prusse. Tous les chemins grecs ou latins mènent les petits jeunes gens au gros chiffre en question, point prévu par les tables de Pythagore. Je crois que l'auteur insinue qu'il serait excellent de donner des femmes aux

collégiens dès qu'ils en ont envie, *pour les calmer*... Sarcey dirait : « Moi, je veux bien ! » Mais Eugène Morel n'a pas réfléchi qu'en pleurant de la sorte il finirait par nous donner, à nous, une petite démangeaison de mauvais aloi. Toutes les questions savantes du livre sont traitées soigneusement, à part cette gaudriole, et dans la déchéance de son névrosé, s'il y a du parti pris, il y a surtout la connaissance approfondie de la cause. Mais pourquoi l'autre petit Français est-il seulement ébauché quand le névrosé tient une place énorme? Veut-il prétendre, cet auteur morose, que le névrosé est, en France, le plus abondant des rejetons ? Alors, que conclure, puisque, au point de vue général, le malade est une exception?

En somme, un livre fortement épicé, où toutes les cinq ou six pages des éclairs fusent par-dessus la noirceur du creuset. Un beau livre, sans trame, et solide cependant comme la vie, mais une vie exceptionnellement torturée. J'aime mieux l'*Ignorance acquise*. ***

La Preuve égoïste, par René Ghil (Prix : 1 fr. 50. — Aux *Ecrits pour l'Art*, 47 *bis*, avenue de Clichy). — *La Preuve égoïste* est le livre III de Dire du Mieux, première partie de l'œuvre de M. René Ghil: Nous n'avons qu'à le signaler, un de nos collaborateurs devant prochainement écrire au *Mercure de France* de tous les livres parus de M. René Ghil. A. V.

Physiologie de l'amour moderne, *fragments posthumes d'un ouvrage de Claude Larcher, recueillis et publiés par* Paul Bourget, *son exécuteur testamentaire*. — (Lemerre). — Voir plus haut, page 3 : « Des êtres d'un esprit fin... »).

R. G.

Sous les tentes de Japhet, par Julien Mauvrac (L. Genonceaux). — L'histoire de l'antisémitisne contemporain, par un sorcier. Ce livre est un véritable bijou politique. Toutes les facettes mises en lumière et serties de malignes petites couleuvres d'or. De l'érudition et de l'économie sociale (mon Dieu oui) dans l'intérieur d'un boudoir. Un volume qu'un homme d'esprit doit goûter, qu'une femme d'esprit peut comprendre. Entre les lignes, des méchancetés veloutées bonnes à faire pendre l'auteur. A remarquer des citations, merveilleusement choisies et encadrées, de tous nos joyeux députés boulangistes. Livre sans conclusion brutale, par conséquent vrai livre d'artiste. (Un bon point à Genonceaux, qui a risqué l'épée de Drumont en éditant cela!) ***

Poèmes et Poètes, par Emile Hinzelin (Perrin et Cie). — M. Emile Hinzelin n'est pas un « moderne », et nul doute qu'il s'en flatte : il y a des abîmes entre lui et nous. Au fond, il est d'un optimisme fort respectable, officiel allais-je dire, mais bien vieillot ; et sa forme, très sage, serait d'un poète d'avant le Parnasse et sans les belles hardiesses romantiques. — Entre autres poésies honorables : *La Dernière Fée*, et aussi *Le Baiser*, où se trouve ce vers : *Le baiser de Judas, c'est encore un baiser*. A. V.

Satane, par Sophie Harley (L. Genonceaux). — C'est un roman érotique. L'auteur parle franchement et quelquefois français. Cela commence chez Sapho et finit chez le Diable : oui, nous sommes naïvement induits au péché de bestialité, — non sans logique, certes, après tant de dépenses selon les modes ordinaires ! Faut-il dans ce dénoûment voir quelque intention de moraliste ou tout au contraire assumer ce rôle et reprocher à Mme Harley la part qu'elle prétend prendre dans la perversion contemporaine ? Ou encore lui savoir gré de cet effort, semble-t-il, qu'elle fait pour nous initier au secret des sensations et des sentiments féminins ? Ou garder de ce récit le souvenir d'un cauchemar dans les roses, de passions vite allumées, légères et folles, d'une entreprise de luxure sans portée et qu'on eût pu désirer plus élégante, moins dite ? Mais, franche et naïve, et point si perverse que cela, la toute neuve romancière voudra mériter de l'indulgence et changer de style et de sujet. Car, en vérité, Madame... ! Ch. M^ce.

Fantaisie mnémonique sur le Salon de 1890 (*Champs-Elysées*), *suivie d'un essai statistique établi conformément aux données les plus récentes de la science, et d'une promenade au Salon du Champs-de-Mars*, par Paul Masson (L. Genonceaux...) Ouf ! quel titre ! Quant à la fantaisie, elle se singularise surtout par sa durée : 350 pages de jeux de mots par à peu près, voilà qui égale pour le moins la Tour Eiffel. Mais il sera beaucoup pardonné à M. Paul Masson, parce qu'il dit en ses *Prospylées* (Préface pour le profane) : « ... des deux buts que doit se proposer l'écrivain dans des essais de cette nature : exaspérer les gens graves et amuser les autres, je serai toujours sûr d'avoir atteint l'un. » A. V.

La Bohême bourgeoise, par Ch.-M. Flor O'Squarr (L. Genonceaux). — Pas de chance, décidément, ce titre-là ! Exploité par Oscar Méténier et Flor O'Squarr (Ch.-M.), il plane encore au-dessus du néant. Flor O'Squarr nous promène dans un monde de lettres où son héros, un homme de lettres (trouvez-moi un héros de roman qui ne le soit pas, aujourd'hui ?) réussit dans tout ce qu'il entreprend et a, sans effort, beaucoup de talent. Ce n'est ni *Bohême* ni *bourgeois*, et quant au type de *Darnaud*, le grand directeur de la grande revue, il nous semble qu'avec une très petite apostrophe entre le *D* et l'*A* ce serait un peu l'immortel Arnaud de l'*Education sentimentale*. Cependant, livre écrit fort correctement et par un auteur qui connait bien la langue ordinaire de M. Alphonse Daudet. ***

Toiles ébauchées, par Hugues Lapaire (Savine). — Eh bien, M. Lapaire, ne vous repentez-vous point déjà ? Que ne vous êtes-vous pénétré du dernier alexandrin de votre livre : « Hélas ! que peut-on faire en voulant se hâter ! » Il eût été bien simple pourtant de débuter par *Toiles ébauchées*, qui, à défaut d'originalité, décèle au moins une certaine science du vers et un effort d'art. A. V.

CHOSES D'ART

Une double joie pour les iconographes futurs : Eugène Carrière vient de peindre un très beau *Portrait de Verlaine*, et Paul Gauguin de dessiner un admirable *Moréas* qui illustrera un des prochains fascicules de « la Plume ».

A voir :

Chez DURAND RUEL, des Claude Monet ; des Puvis ; des Pissaro ; *La petite fille endormie avec son chat sur les genoux*, de Renoir ; des Manet. etc.

Chez BOUSSOD ET VALADON (Boul. Montmartre) : des Corot ; Daumier ; Degas ; Carrière ; Pissaro, Monticelli ; Odilon Redon ; Paul Gauguin (peintures, sculptures sur bois, grès et lithographie) ; Raffaëlli ; Lautrec ; Guillaumin ; etc.

Chez TANGUY (rue Clauzel) : des Vincent van Gogh ; Bernard ; Guillaumin ; Gauguin ; Luce ; Signac ; etc.

Dans le VESTIBULE DU MOULIN ROUGE : un *quadrille* et un *cirque*, de Lautrec. G. A. A.

CURIOSITÉS

Le *Mercure galant* de 1672, devenu *Mercure de France*, et continué sous diverses formes *jusqu'à nos jours*, n'inaugurait que la moins intéressante partie de son titre. Il y a, en effet, des *Mercures* beaucoup plus anciens. Ce sont, il est vrai, pour la plupart, des publications passagères et spéciales, des brochures sans lendemain, mais ressemblant à un journal en ceci qu'elles avaient pour but d'annoncer rapidement et à un assez grand nombre de lecteurs une ou des nouvelles ; d'autres, comme le *Mercurius* ou le *Mercure français*, ont une périodicité à peu près annuelle : ce sont de véritables *revues* politiques.

Voici, à titre de curiosité, les *Mercures* qui précédèrent le *Mercure galant* (ceux qui le suivirent sont innombrables) :

Mercurius gallo-belgicus, 1598-1638. — *Mercure françois*, 1611-1648. — *Mercure d'Allemagne*, 1619 et 1622. — *Mercure et fidèle Messager de la Cour*, 1622. — *Mercure jésuite*, 1630. — *Mercure allemand*, 1631-32. — *Mercure ou Courrier céleste*, 1632. — *Mercure d'Estat* (Paris), 1634. — *Mercure suisse*, 1634. — *Mercure d'Estat* (Genève), 1635. — *Mercure espagnol*, 1639. — *Mercure de Compiègne*, 1649. — *Mercure parisien*, 1649. — *Mercure infernal*, 1649. — *Mercure de la Cour*, 1652. — *Mercure indien*, 1667. — *Mercurio postiglione di questo e l'altro mondo*, 1667. — *Mercure postillon de l'un et l'autre monde*, 1667. (traduction du précédent). R. G.

Échos divers et communications

Au Cercle Saint-Simon, devant un auditoire de dames très enthousiastes et de messieurs très initiés, M. Alber Jhouney fit, dimanche 7 décembre, une conférence sur le *Christ esotérique*. Par le moyen d'une forme qui ne saurait être suspectée de

banalité ou de prosaïsme, le jeune et brillant aède du mysticisme contemporain refait une virginité à de vieilles et sympathiques idées, qui charmèrent longtemps et charmeront toujours les doux optimistes épris de rêve, de sensibilité et d'idéal. Les antiques principes Trinitaires, qui se trouvent à la base de la plupart des religions, des métaphysiques et des franc-maçonneries, furent exposés, commentés et choyés par M. Jhouney avec toute la poésie et le lumineux vague qu'ils comportent. Ce qui semblait plus malaisé, c'était d'établir les rapports entre la personne de Jésus et cette Trinité transcendante. L'orateur s'en est tiré avec une conviction et une élégance d'images fort appréciées. L'effloraison de cette conférence chatoyante fut une éloquente évocation d'une humanité socialiste et chrétienne, sublimée par l'amour, la liberté, l'intelligence, trop belle évidemment pour qu'il soit loisible à d'autres qu'à d'idéalistes poètes d'en espérer une pareille.

L. D.

La Bibliothèque Artistique et Littéraire, que dirige M. Léon Deschamps, publie le livre annoncé de notre collaborateur Ernest Raynaud : **Les Cornes du Faune**. Il est tiré de cet ouvrage 162 exemplaires, dont 12 sur Japon impérial à 20 fr., et 150 sur simili-Hollande à 3 fr. Chaque volume contient le portrait et la signature autographe de l'auteur. L'éloge n'est plus à faire de cette bibliothèque qui a édité *Dédicaces* (épuisé), de Paul Verlaine, *A Winter night's dream* (épuisé), de Gaston et Jules Couturat, et *Albert*, de Louis Dumur. Nous ne saurions trop insister sur ce point que *jamais elle ne réimprime* les ouvrages de sa collection, tirés à petit nombre et partant fort rares. Que ceux de nos lecteurs qui désirent posséder **Les Cornes du Faune** se hâtent donc de souscrire, car il n'est pas douteux que ce volume ne soit introuvable bientôt.

Le 5 décembre, sous la présidence de Jean Dolent, l'auteur de tant délicates et fines choses d'un esprit qui ferait aimer les gens d'esprit (s'ils lui ressemblaient !) : Dîner des *Têtes de bois*, chez Mousseau. — Présents : Odilon Redon ; — les peintres Eugène Carrière, Louis Mettling, Victor Marec, Constantin Leroux ; — les poètes Charles Morice, Jean Moréas, Mathias Morhardt ; — les sculpteurs A. Massoule, Gustave Déloye ; — Alidor Delzant, le graveur Henri Guérard, Jules de Marthold, le chansonnier Chebroux, Alfred Vallette. — Beaux vers, chansons drôles et... petit discours de M. Louis Mettling sur ce qu'il sied d'entendre par le mot : Art.

Le portrait de Paul Verlaine, par Eugène Carrière, est visible le dimanche chez Jean Dolent (Villa Ottoz, 43, rue Piat, à Belleville).

Nous signalons aux artistes en quête de pittoresque un intéressant journal illustré polonais, le **Swiat** (*le Monde*), bimensuel, paraissant à Cracovie, sous la direction de M. Sarnecki, écrivain de talent. Dans le dernier numéro, M. Edouard Loévy, le dessinateur bien connu des Parisiens, nous montre

des Paysans polonais sortant d'une kartchma (Débit d'eau-de-vie).

En librairie prochainement : chez Savine : *Vieux*, par G.-Albert Aurier ; chez Tresse et Stock : *Le Vierge*, par Alfred Vallette ; chez L. Genonceaux : *Les Pharisiens*, par Georges Darien, *La Sanglante Ironie*, par Mme Rachilde, avec une préface de Camille Lemonnier. Mme Rachilde termine en ce moment une pièce en 3 actes : **Madame la Mort**, *drame cérébral*, d'une conception très curieuse.

Notre camarade Léon Riotor a puisé dans Comines et les chroniques du siège de Beauvais une suite de scènes lyriques sur Jeanne Hachette. On y retrouve les soldats de l'époque et tout le pittoresque de leurs costumes et de leurs armes, puis le cortège solennel tel qu'il a lieu chaque année à Beauvais, avec la châsse de Sainte Angadresme et l'étendard bourguignon capturé par Jeanne, reconstitué d'après les restes que conserve l'église Saint-Michel de Beauvais. — La musique, de M. Paul Dupin, élève de Gigout, comprend 26 numéros, dont un chant d'orgue. Les costumes et les armes ont été dessinés par M. Louis Bombled.

Prochain spectacle du Théâtre d'Art : *Les Cenci*, de Shelley, traduction de M. Rabbe.

Nos souhaits de bienvenue au *Combat Littéraire*, que dirige notre confrère M. Léon Roux.

Etrange coïncidence :

. . . . . *Chrétienne,*
Ma générosité doit répondre à la tienne.
(Henri de Bornier : La Fille de Roland, act. I, sc. IV)

De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne.
(Corneille : Le Cid. act. III, sc. IV)

M. Porquet, le libraire bien connu, a fait à la Comédie Française nn dont important : la collection du *Mercure de France* années 1749 à 1792, soit environ 500 volumes. Si M. Claretie désirait compléter...

AVIS. — Il ne reste qu'un très petit nombre de collections du *Mercure de France* année 1890, et le prix (6 fr. le vol. broché, avec tables et couverture spéciale : envoi franco contre mandat-poste) en sera très certainement augmenté sous peu.

Mercvre.

Le Gérant: A. Vallette.

Vanves. — Impr. Camille Dillet, 97, route de Clamart.

UNE PRÉFACE

Tout le monde n'a pas la conscience littéraire de M. Maurice Barrès, qui très subtilement, dans une préface qu'il écrivait pour *Monsieur Vénus*, élucidait, à propos du livre et de l'auteur, le cas d'un cerveau « infâme et coquet ». Pour à peu près la totalité de la critique — (en admettant qu'on puisse ainsi dénommer l'espèce de reportage pharisaïque et bref qui prévaut dans les journaux) — les romans de Rachilde appartiennent encore à la catégorie spéciale, réputée aphrodisiaque et délétère. On les signale avec reticence, comme un article de librairie secrète, et si le courage va jusqu'à la glose, on n'est pas loin d'assimiler l'écrivain à une Locuste expérimentant sur le lecteur ses poisons. L'ignare imbécillité et la cuistreuse intolérance, dans un temps où, à force de parler de la morale, on a fini par en oblitérer la notion, s'efforcent ainsi d'avoir raison d'un esprit rétif à s'amender et qui persiste dans ses voies. C'est pourquoi il y a quelque probité à reconstituer cette figure méconnue, l'une des rares femmes de lettres qui soient plus que des bas-bleus.

---

(1) Ces pages servent de préface au roman de Rachilde : *La sanglante ironie*, qui paraîtra dans quelques jours à la librairie L. Genonceaux.

Je ne voudrais pas établir de rapprochement entre l'auteur d'*Ironie sanglante* et ce comte de Lautréamont (Ducasse) dont l'éditeur de Rachilde vient justement de remettre au jour les extraordinaires *Chants de Maldoror*. D'analogie, il n'en est point, à part peut-être la communauté d'injustice qui les voue à d'immérités silences. Je signale simplement le fait de ce tumultueux et imprécatoire rhéteur, de ce musicien des grandes orgues littéraires, de cet infant de lettres qui mourut sans avoir régné et probablement ne sera reconnu Prince spirituel que par un très petit nombre de ses pairs. Ce lyrique blasphémateur, qui attisa le plus virulent satanisme sur les grils de ses prosopopées, ce nébuleux et outré négateur des morales et des cultes professés, aux métaphores tendues comme des balistes, ou giroyantes comme des catapultes, ce vociférateur des litanies du Péché et de la Damnation, créateur d'un antiphonaire sabbatique s'égalant aux pires rituels du Diabolisme, perturba tellement l'inepte critiquaille contemporaine qu'à part deux ou trois hauts esprits, nul ne se sentit assez sûr de ses propres lumières pour plonger dans ces gouffres d'incohérences et de ténèbres où par moment clame une voix merveilleusement musicale. La plénipotentiaire sottise s'effara d'un livre dont il eût fallu chercher la clef dans les effrois du moyen-âge et qui, sur le crépusculaire marécage des actuels détritus littéraires, projette les noires coruscations d'un inquiétant bolide. Lautréamont, qu'un éditeur courageux avait tenté de ressusciter, devait périr ainsi une seconde fois sous les stratifications d'obscurité que la lâcheté et l'indifférence hostiles dressèrent autour de sa mémoire.

Rachilde n'a rien du satanisme exaspéré de ce *Maldoror*, et pourtant elle est une satanique à sa manière. A travers les soufres et les poix enflammés de ses cycles de perversion, il étend, lui, les ailes tourmenteuses d'un Baphomet révolté, il est le mauvais ange sans visage assumant la colère des âmes rebelles et tourbillonnant comme un typhon

dans des régions de mort et d'épouvante. A côté de cet effrayant symbole mâle de la Haine et de la Désespérance, elle n'apparaît que comme une démone diminutive, vouée aux œuvres malignes, brassant les chaudrons des curiosités réprouvées, mais du bout des doigts jetant sur les feux où elle active ses cuisines une pincée de poudre rose qui en mitige les fulgurations écarlates. Ou plutôt, c'est une petite nonne des chapelles du Mal, une nonne du temps de ces abbesses qui, à travers les enluminures de leur psautier, regardaient complaisamment tirebouchonner les cornes du Diable, une nonne qui, sous les bribes des béguins qu'elle n'a pas tout à fait jetés par-dessus les moutiers, eût pour toutes les Sainte Inquisition terriblement senti le roussi.

Et peut-être ce joli écrivain du mauvais Savoir qu'est la petite nonne (on peut sans témérité le supposer) eût été mené devant le crucifix dans les souterraines gehennes; et là, ce même crucifix, on le lui eût mis, chauffé à blanc, dans ses mains noires du péché d'écriture, — ces mains qui, en écrivant, osèrent toucher aux emblèmes détestés et remuer les fatalités de l'originelle déchéance. (N'a-t-elle pas dit un jour les mains, les vierges petites mains, toutes les mains des pâles jeunes filles, en un court poème de prose aux senteurs libertines, aux muscs de sexe et d'officine parfumant le geste de la perdition qui ensuite s'efface et n'est plus que le rythme chaste des petites mains redevenues des mains de bonne innocence?) Ah! elle connaît les mystères, elle sait les gestes et les paroles, elle est bien la nonne des sacristies où le grand diable catholique, le pourpre grandqueux des cantines du Mal, se transfigure, pour être adoré, en l'aimable sourire et les touffes roses aux joues d'un petit page des caresses et du baiser, d'un chérubin aux bouts d'ailes légèrement apparents sous le pourpoint, d'une revivance du vieil Amour des mythologies et qui à lui seul serait tous les amours.

Eh non! ce n'est plus rien du Satanisme litur-

gique, s'il se peut dire, de l'âpre Satanisme se flagellant avec ses désirs et se crucifiant sur ses remords. La Messe noire a fait place à des rites moins tragiques où la volupté ne se vomit plus en rugissant contre les divines Miséricordes et seulement s'éréthise dans les affres de jouissances diaboliques encore, bien que le Diable ni ses suppôts ne s'y suscitent plus avec de matérielles évidences. Ils demeurent diaboliques malgré tout, ces effrénements de la curiosité, par cela même qu'ils sont la soif et la faim du Péché, — la soif qui boit à tous les ciboires avec le tourment d'en relècher jusqu'aux lies, la faim qui voudrait rafler jusqu'aux miettes des tables dressées par la démence des sens. Leur diabolisme, pour résigner le reniement des Symboles et se circonscrire dans les perversions amoureuses, n'en reste pas moins lié au primordial Satanisme par la joie périlleuse de transgresser les Commandements et de rompre les sceaux que l'Eglise a mis sur le goût des délectations de la chair.

C'est encore un délice de perdition, cet ineffable besoin de se faire mal à l'âme en fatiguant et torturant l'habitacle charnel où elle bat des ailes, où, pendant les moments du péché, elle s'agite impuissante, comme le témoin muet des opprobres par lesquels on la répudie et on voudrait la casser aux barreaux de sa cage. Les âmes très chrétiennes surtout possèdent le sens des sombres blandices du ravalement et de l'immolation, car ne risquent-elles pas, celles-là, le règne éternel pour un bref et exécrable délire, car chacune des titillations de la chair n'est-elle pas un coup de lance qui retentit au flanc divin ?

Mais, même pour les autres, dénuées de la foi aux éternités, le voluptueux supplice s'attise d'une idée de sacrifice : c'est en tournant et retournant la chair sur les claies du plaisir qu'elles se sentent se recroqueviller et panteler, c'est en se fustigeant avec les lanières des coupables désirs qu'elles goûtent les joies éperdues et se délivrent en des

abois qui les égalent presque à la surhumaine douleur des âmes chétiennes.

Cette douleur, vous ne la trouverez pas chez les vierges impures de Rachilde, ni les grands frissons de la Damnation, ni les stupres qui hersent la race des hommes jusqu'en ses racines. Elles ne sont chrétiennes, je pense, que par habitude, chrétiennes peut-être uniquement par la peur des aveux qu'il leur faudra chuchoter au confessionnal, par un reste d'ancienne créance aux démons qui les émoustille délicieusement dans leurs défaillances et fait passer sur la brûlure des baisers à leur peau un rien du soupçon de la rôtissure infernale. Si elles l'étaient, chrétiennes, elles seraient bien plus ardentes à l'œuvre impie, bien plus vertigineusement emportées vers l'atroce et suave certitude de l'expiation finale, car la beauté des religions est de pousser le mal jusqu'au martyre, jusqu'au cri et au tenaillement des plus effroyables tortures corporelles.

Ces étranges jeunes filles (et c'est par là qu'elles s'attestent bien modernes) répudient toute analogie avec leurs sœurs antérieures, les amères possédées des âges de la Damnation, les cruelles amazones des batailles de la chair s'amputant le cœur et le donnant à manger aux pourceaux des grandes luxures. Névrosées, les sens précocement excités par des ferments d'hérédité, malades d'un excès de rêverie qui les livre déjà savantes et dévirginisées à l'homme, elles assument une façon de perversité ingénue et demeurent le plus longtemps qu'elles peuvent, à travers leur corruption d'esprit, des jeunes filles ayant tâté du bout des doigts au péché, mais différant de l'étreindre corps à corps. Pour le monde ce sont, en effet, toujours des jeunes filles ; le diable seul met l'œil à leur fêlure et suppute les petites salissures de leurs âmes, ces salissures par lesquelles elles lui appartiennent. Elles sont friandes de sensualités, toutes également ; la tentation chaque nuit vient cogner à leur porte et elles l'entre-

bâillent en attendant qu'elles l'ouvrent toute large. Ce sont les pécheresses des mauvais conseils du songe, elles se chatouillent de curiosité libertine et se mûrissent par les concupiscences. Les plus neuves jouent à la poupée avec le Mal jusqu'au jour où le joujou devient entre leurs genoux le manche à balai sur lequel ces diligentes sorcières chevaucheront vers les sabbats. Car inévitablement elles sont dévolues aux sciences de perdition, les naïves aussi bien que les rouées ; et le rêve n'est pour elles que le stage des expériences décisives. Mais par le rêve elles ont déjà tout vu, elles savent à l'avance tout ce que peut suggérer le rêve, et, plus tard, elles tâcheront de mettre leur rêve en pratique.

Rien ne ressemble moins aux terribles ensorcelées de ce faiseur d'âmes sataniques et qui, du méme geste de plume dont il les vouait à l'enfer, avait l'air de les exorciser, je veux dire Barbey d'Aurevilly ; et toutefois elles sont de la famille, elles y accèdent en qualité de cadettes et de pupilles. L'auteur des *Diaboliques*, ce Custode des ordres de l'Impénitence, eût tiré de son trousseau la grande clef d'or pour leur ouvrir le guichet de ses monastères, comme à de mignonnes nonnains d'élection qu'il se fût chargé de former pour les sataniques épousailles. Mais je crois bien que leur mère spirituelle lui eût agréé encore plus. Cette déconcertante Rachilde qui, toute jeune fille, débutait par des livres torsés avec les plus purs fils diaboliques, cette novice des cloîtres de la perversité qui tout de suite se révélait professe, cette Agnès doublée d'une princesse de Décaméron l'eût paternellement délecté comme une fille de son cerveau. Ingénue et perverse à l'égal des énigmatiques vierges de ses romans, avec des neiges d'âme teintées d'écarlate à de soudaines reverbérations d'en dessous, il semble par moment qu'elle soit l'une des jeunes filles qu'elle osa dévoiler, ignorante de ce qu'elle ne pouvait savoir, mais bien plus savante déjà, en cette ignorance,

que celles qui, n'ayant pas tout appris par la conjecture comme elle, ne savent que ce que la vie leur a fait connaître.

Elle qui se piquait d'être sincère, le fut au point de laisser croire que les femmes qu'elle créait étaient presque toujours créées d'après elle-même. Et vraiment il y a de telles spontanéités de nature, il y a de si sûres trouvailles de vérité dans telles de ses pages venues sous sa plume comme un aveu, qu'on ne doute plus qu'elle n'ait poussé la sincérité jusqu'à se raconter dans l'entraînement d'un cœur très candide et d'une petite cervelle infiniment vicieuse. Ce dualisme s'avère en maint endroit : tandis que la tête va de l'avant et bat la campagne, une fraicheur d'émotion, j'allais dire une pudeur de bonne âme, signale, parmi les débâcles de l'imagination, la présence et la sauvegarde de l'Ange gardien.

Ce serait le moment de parler de l'espèce d'écrivain qu'est littérairement Rachilde. J'en sais peu qui, volontairement ou non, aient plus l'insouci de l'art et la négligence des coquetteries de la forme. Même pour d'aucuns, épris du chatoiement des mots et du miraillé de ce style toujours rouant qui japonise d'un air de bibelot rare les étagères de notre littérature, elle détonne sur l'universelle application à ciseler des orfèvreries, à polir des gemmes, à tailler des cathédrales dans un dé à jouer. Ce sera vertu de ma part à le confesser, peut-être artialise-t-on un peu trop de nos jours au détriment de la nature sans laquelle c'est, comme chez les illusionnistes, faire pousser des roses au bout d'un manche de parapluie. Notre préciosité, nos maniérismes, cette pompe de nos styles tout en façade (ainsi qu'un prestige de palais de théâtre sans profondeur ni densité) lègueront aux démocraties futures la mémoire et peut-être l'ennui d'une ère ostentatoire et décorative, d'un autre siècle de Louis XIV où, comme là tout était équerre et cordeau, tout ici apparaîtra paillons, feux d'artifice et polychromies.

A côté de ces pétarades, la cursive écriveuse de *Monsieur Vénus*, de *La Marquise de Sade* et de *Madame Adonis*, se dénonce un écrivain naturel, un écrivain en déshabillé et qui, merveille pour une femme ! ne se mire en écrivant non plus au miroir de ses phrases qu'en nul autre miroir. Elle écrit comme elle sent et comme elle pense, et vous savez si dès les premiers livres cette petite raisonneuse pensait avec décision et avec netteté ! Elle écrit d'un style sans falbalas et qui, flexible néanmoins, avec un léger fard de métaphores et çà et là des fleurs et des rubans, ne verse pas dans l'hommasse et reste un style féminin. Elle écrit d'une main qui sait le point de tapisserie et fait claquer l'éventail, — d'une main d'instinct si vous voulez et qui n'a pas été gâtée par l'imitation à une époque où les femmes imitent si bien les hommes qu'elles ont fini par en prendre les manies et les virtuosités. Et cette écriture instinctive correspond bien à sa psychologie sans le vouloir, toute d'instinct aussi, de pénétration naturelle et immédiate, et qui se dévide entre ses doigts comme un écheveau dont elle porterait les fils dans son cœur et son cerveau.

Ce qu'elle est dans ses précédents livres, elle l'est encore, mais autrement, dans cette *Ironie sanglante* qu'on va lire. La petite tête folle d'antan s'y révèle assagie, devenue tout à fait grande personne, détaillant posément une grave histoire qui s'attaque au problème même de la vie, une histoire dont, par exception, le protagoniste cette fois porte culottes, — mais avec quelles nuances de féminéités autour, quels délicats pastels de têtes de femmes, quels arômes de campagne en cette Grangille et quels capiteux bouquets d'essences en la petite femme sans corps, au sexe remonté dans l'orient des yeux et les humides pulpes des lèvres, mourantes du regret des baisers ! J'évite de dire mes préférences, je ne veux pas comparer aux premiers ce dernier livre d'une veine généreuse et qui, à l'âge des essais encore,

atteste un écrivain déjà mûri. C'est déjà un bien supérieur mérite qu'il diffère de ses aînés et répugne au procédé de nos grands pâtissiers littéraires battant leurs meringues dans un moule imperturbable. Il est estimable d'être le pommier du bord des routes : c'est une spécialité comme une autre, encore qu'un unique pommier dans le paysage à la longue me consterne. Mais le bon Dieu a permis que certains cerveaux fussent le verger tout entier. Et j'attends du verger de Rachilde des automnes féconds en toujours neuves cueillettes.

Camille Lemonnier.

DESTINS

O Femme, chair tragique exquisément amère,
Femme, notre mépris sublime et notre dieu,
O gouffre de douceurs, et cavale de feu,
Qui galope plus vite encor que la chimère.

Femme qui nous attends dans l'ombre au coin du bois
Quand, chevaliers d'avril en nos armures neuves,
Nous allons vers la vie et descendons les fleuves
En bateaux pavoisés, la palme verte aux doigts.

L'oriflamme Espérance aux fraîcheurs matinales
Se gonfle; nous ouvrons dans le matin sacré
Nos yeux brillants encor de n'avoir pas pleuré,
Nos yeux promis plus tard à tes fêtes fatales.

Ivre d'or et de pourpre, et des fracas du fer,
Le sang torrentiel en nous se précipite,
Et notre âme superbe en longs frissons palpite
Vers l'infini, comme la voile vers la mer!

Toi, debout au miroir et dominant la vie,
Tu peignes tes cheveux de reine, indolemment;
Et pour les voir passer, tu tournes un moment
Tes yeux d'enfant cruel, à qui tout fait envie.

Fleur chaude, sombre fleur balançant ton poison,
Tu te souris, tordant ta nudité hautaine,
Et déjà les parfums de ta robe lointaine
Flottent comme une haleine ardente à l'horizon.

Le Soleil, qui surgit, ruisselle sur les âmes...
Ils ont frémi devant les destins révélés
Les conquérants du Rêve aux grands fronts étoilés,
Ivres de galoper, ventre à terre, aux abîmes.

Ah ! tu la connais bien, Sphinx avide et moqueur,
Cette folle aux yeux d'or, qu'à vingt ans l'on épouse,
La gloire ? — femme aussi... Lève-toi donc, jalouse.
Debout et plante-nous ta frénésie au cœur.

Rampe au long des buissons, darde tes yeux de flamme.
Un regard, et déjà notre élan est tombé ;
Un sourire, et l'alcool de nos sens a flambé ;
Un baiser, et tes dents ont mordu dans notre âme !

Les voilà maintenant, les sublimes, les fous,
Tous ceux qui s'en allaient aux fêtes inconnues,
Archanges déplumés, précipités des nues,
Oh ! comme les voilà rampants à tes genoux !

Tout leur cœur altéré râle vers ta peau rose ;
L'âme saigne le sang pur de la trahison.
Là-bas, les derniers feux meurent à l'horizon,
Et voici s'effondrer la grande apothéose !

Toi, cependant, trônant aux ténèbres du lit,
Tu berces leur vieux rêve éteint dans ta chair sourde,
Et dérobes le monde à leur paupière lourde
Avec tes longs cheveux de langueur et d'oubli.

Ta chair est leur soleil, tes pieds nus sont leur gloire,
Et ton sein tiède est une mer aux vagues d'or,
Où leur cœur épuisé de paresses s'endort
Sous tes yeux où s'allume une sombre victoire...

Ils sont tiens maintenant ; c'est à jamais leur sort
De se damner au ciel sanglotant de ta bouche ;
Et, souriant du haut de ton orgueil farouche,
Tu refermes sur eux, enfin douce à leur mort,

Tes bras, tes bras profonds et doux comme la Mort.

Albert Samain.

CAQUETS DE RUPTURE

A Georges d'Esparbès.

Mme Vernet. — François Aubain.

F. Aubain. — Je viens de faire ma dernière course à la mairie. Tout est prêt. Que ne peut-on s'endormir garçon et se réveiller marié!

Mme Vernet. — Moi, je suis allée chez le fleuriste. Il s'engage à fournir tous les jours un bouquet de quatre francs. Oh! j'ai marchandé! Par ces temps froids, ce n'est pas cher.

F. A. — Non, s'il porte les fleurs à domicile et si elles sont belles.

Mme V. — Naturellement. Ensuite, j'ai prié Madame Praiteau de nous chercher un éventail, une bague, une bonbonnière et quelques bibelots ravissants. Elle n'avait rien en boutique. J'ai dit que nous voulions nous montrer généreux, sans faire de folies toutefois.

F. A. — Evidemment. Et ce sera payable?

Mme V. — A votre gré.

Mme V. — Vous avez vu la petite, aujourd'hui?

F. A. — Oui, cinq minutes seulement. Sa mère a fixé la date. Nous nous marierons dans trois mois, le dix-huit mai.

Mme V. — Trois mois, c'est long.

F. A. — C'est trop long. Aussi, n'est-ce pas, nous ne sommes plus obligés de nous quitter tout de suite. Nous avons le temps.

Mme V. — C'est cela. Vous voulez que vos amours se touchent, et qu'il n'y ait qu'à enjamber pour passer d'une femme à l'autre. Mon pauvre ami, il vous faudra pendant ces trois mois priver la petite bête.

Mme V. — Dites-lui bien que le bleu sied aux blondes. J'ai là une gravure de toilette exquise que je vous prêterai. A-t-elle du goût?

F. A. — On n'a pas de goût à son âge.

M^me V. — Elle m'intéresse, moi, cette petite. Je voudrais faire son éducation, et je la défendrais contre vous-même. Voyons, aime-t-elle les jolies choses?

F. A. — Oui, quand elles sont bien chères.

F. A. — Assisterez-vous à mon mariage?

M^me V. — Suis-je invitée?

F. A. — Certainement.

M^me V. — J'irai.

F. A. — Vous n'avez pas peur de trop souffrir?

M^me V. — Rien ne gronde dans mon cœur. Quand je me suis donnée à vous, ne savais-je pas qu'il me faudrait un jour me reprendre? Mais le décrochage a été pénible. Nous n'en finissions plus. Nos deux âmes tenaient bien.

F. A. — C'est vrai. L'affaire a un peu traîné en longueur.

M^me V. — Si je ne me sentais pas tout à fait détachée de vous, je couperais à l'instant, sans pitié, les dernières ficelles.

F. A. — Et plus tard, après le mariage, viendrez-vous nous voir? Je vous présenterais comme une amie, une parente même.

M^me V. — Ou une institutrice pour les enfants à naître.

F. A. — Je me garde de plaisanter. Chez moi, vous serez chez vous. Votre couvert sera toujours mis.

M^me V. — Et ma place dans votre lit toujours bassinée.

F. A. — Pauvre amie, tu souffres!

M^me V. — Pas du tout. Mais vous m'agacez avec votre système de compensations.

F. A. — Ne parlons donc point du présent, parlons du passé — qui a passé si vite.

M^me V. — Comme vous êtes nature! Une belle fille, une fortune vous attendent. Vous voilà casé. Vous croyez me devoir, en dommages et intérêts, quelque pitié. Il vous plairait d'être sentimental un quart d'heure au moins. Vous vous dites : « Puisqu'on me prépare un bon dîner, je vais regarder mélancoliquement ce coucher de soleil. »

F. A. — Alors, parlons de votre avenir. Que ferez-vous?

M^me V. — Je veux être sérieuse...

F. A. — Vous l'êtes déjà, et du bout des doigts vous

tambourinez sur vos tempes comme un caissier qui trouve une erreur.

Mme V. — Pratique. Ma santé ne me permettrait plus l'amour pour l'amour. Je chasserai au mari.

F. A. — Si la bête passe près de moi, je vous préviendrai.

Mme V. — Riez. Dès demain matin, je commencerai mes courses.

F.A. — A quelle heure?

Mme V. — De bonne heure. Je me lève très bien, quand personne ne me retient au lit.

FA. — Sincèrement, je vous enverrai des adresses.

F. A. — C'est l'instant de nous énumérer nos qualités. Je commence : vous ferez une excellente épouse.

Mme V. — Vous serez un bon mari, et si j'avais été plus jeune, je ne vous aurais pas cédé à une autre.

F.A. — Restons-en là.

Mme V. — Dites-moi : la petite est-elle propre?

F. A. — Comme les fauteuils de sa mère un jour de réception.

Mme V. — Veillez a ce qu'elle fasse régulièrement sa toilette intime : c'est très important.

F.A. — Avouez que, la première, vous avez songé à notre séparation. Moi, je me trouvais très bien.

Mme V. — Encore!

F.A. — Oui, je vous ai aimée de toute ma force, et je crois qu'en ce moment même vous êtes ma vraie femme.

Mme V. — Du calme, mon ami, vous allez dire des bêtises, et comme je ne vous permettrai pas d'en faire, vous me quitterez avec la faim.

F. A. — Tes lèvres?

Mme V. — Pas même mon front.

F. A. — Ta bouche, tout de suite...

Mme V. — Faut-il sonner?

F. A. — Comme au théâtre. C'est inutile. Votre esclave, votre femme de ménage est partie.

Mme V. — Oh, nous resterons amis, de loin.

F. A. — Amis de faïence. Soyez certaine que je ne dirai jamais de mal de vous.

Mme V. — Vous êtes trop bon. Si, de mon côté, il

m'arrive de vous noircir, ce sera par politique et pour les besoins de ma cause. Me rendez-vous mon portrait ?

F. A. — Je le garde.

M^me^ V. — Il vaudrait mieux me le laisser ou le déchirer que de le jeter au fond d'une malle.

F. A. — Je tiens à le garder, et je dirai : c'est un portrait d'actrice qui était très bien dans une pièce que j'ai vue.

M^me^ V. — Et mes lettres ?

F. A. — Vos lettres froides de cliente à fournisseur, je les garde aussi. Elles me défendront si on me soupçonne.

F. A. — Je me vois descendant les marches de l'église avec la petite en blanc. Et je pense — faut-il vous le dire ? — je pense à des histoires de vitriol.

M^me^ V. — Ah, vous me sondez ! Eh bien, mon ami, changez vos idées au plutôt : elles vous donnent l'air niais. Est-ce assez vilain, un homme qui a peur ? Car vous avez peur, et vous vous tiendrez sur la défensive, le coude levé en parapluie. Ce sera drôle à divertir un saint dans sa niche. Vous mériteriez..... — mais je craindrais de tacher ma robe.

F. A. — Je m'en vais.

M^me^ V. — Oui, je sais, vous vous en allez — tout à l'heure.

F. A. — Quel beau livre on pourrait écrire sur nos amours. Il n'y aurait qu'à réciter.

M^me^ V. — Un livre gris, dont tout le noir serait pour moi et pour vous toute la neige.

F. A. — Je crois que ça se vendrait.

F. A — Dites-moi : nos petites affaires sont bien réglées. Vous ne me devez rien. Je ne vous dois rien.

M^me^ V. — Oh ! mon ami.

F. A. — Permettez. Je crois ne vous avoir pas rendue trop malheureuse, et je tiens à ce que tout se termine correctement. Oui ou non, vous dois-je quelque chose ?

M^me^ V. — Voulez-vous une quittance ?

F. A. — Ma chère, vous êtes amère comme une orange dont il ne reste plus que l'écorce.

M^me^ V. — Vous seriez bien aimable de vous en aller.

F. A. — J'ai toute ma soirée à moi.

M^me V. — Je ne vous la demande pas.

F. A. — Mauvaise ! c'est moi qui vous demande humblement la vôtre, y compris la nuit, bien entendu.

M^me V. — La nuit aussi ? Je vous en prie, ne vous forcez pas.

F. A. — Je vous assure que cela me ferait plaisir.

M^me V. — Ainsi, vous me proposez, bonnement, de faire, une dernière fois, quelque chose comme la belle en amour. Ensuite nous nous donnerions une poignée de mains, et l'honneur serait satisfait. Vous êtes malpropre.

F. A. — Madame !

M^me V. — Voilà que vous faites ces petits préparatifs de faux départ qui consistent à prendre son chapeau et à le poser successivement sur toutes les chaises, pour le reprendre encore et le reposer.

F. A. — Nous sommes arrivés.

M^me V. — Moi du moins, et je descends de voiture, tandis que vous continuerez vers des pays neufs.

F. A. — Je voudrais, sans être banal, vous dire quelque chose de très tendre.

M^me V. — Oui, le mot de la fin, le mot fleuri qui parfumera mon souvenir pour la vie. Vous ne le trouvez pas. Cherchez.

F. A. — Il me vient et s'en retourne. J'ai comme de la ouate dans la gorge.

M^me V. — Ne vous faites pas de mal. Désenlaçons-nous sans douleur. Allez, et aimez bien la petite.

F. A. — Ah! je l'aimerai — plus tard.

M^me V. — C'est vrai. Il faut le temps de donner un peu d'air à votre cœur.

F. A. — Je vous vois calme. Il me semble que je vous laisse sur une bonne impression et que le moment est venu de partir. Vos nerfs dorment. Je m'en vais, doucement, à l'anglaise. Ne vous dérangez pas, il fait encore clair dans l'escalier.

M^me V. — Quel vide, tout de même, et que de choses vous emportez!

F. A. — Oui, mais il vous reste le beau rôle.

JULES RENARD.

PAUL VERLAINE

A Eugène Carrière.

En mi-chemin de cestre nostre vie
Me retrouvai en une selve obscure,
Car droite voie ore estoit esmarrie.

Ah, ceste selve, dire m'est chose dure
Comme elle estoit sauvage et aspre et fort
Si que mon cueur encore ne s'assure,

Tant est amer que peu est plus la mort.

Dante : (*L'Enfer* traduit par Littré).

I

Le Poëte au penchant de sa destinée
S'arrête et contemple l'avenir obscur :
Déjà le soir de sa mourante journée
Monte parmi la vieillesse de l'azur.

Comme Dante a-t-il quitté la bonne voie
Celui qui mieux que tous connut le secret
Des hymnes splendides d'amour et de joie —
Comme Dante perdu dans l'âpre Forêt ?

C'est à peine si la mort est plus amère
Que cette Forêt d'épouvante et de nuit
Qu'emplit le sanglot de la chère chimère
D'autrefois, fantôme déçu qui s'enfuit.

Ah, que les routes claires se sont éteintes
Depuis que dans l'aube on partit pour là-bas
Où brillait au sommet des montagnes saintes
Une Rose en prix de glorieux combats !

Une Rose éblouissante comme un astre
Dans un ciel promis aux combats glorieux! —
Quelle faute, hélas, enfanta quel désastre
Dont s'enténébrèrent les routes des cieux?

Ou si ce fut vraiment comme Dante un ordre
Mystérieux qui conduisit le rêveur
Vêtu d'une armure où l'Enfer ne pût mordre
Dans la Forêt de l'erreur et du malheur?

II

Le Poëte au milieu de son chemin sombre
S'arrête et triste contemplant le Jadis
Se revoit dans sa jeunesse — telle une ombre
Ambitieuse de tous les paradis.

Il se revoit dans toute la belle ivresse
De sa jeunesse éprise de l'Absolu —
Tel un fol vers une amérique s'empresse
Pour un livre menteur naïvement lu.

Il voulait entendre parler dans les nues
Les messagers ailés, purs, savants et vrais —
Sans rien perdre cependant des chansons nues
Du plaisir qui s'ébat au fond des lieux frais.

Ce ne fut pas une mission céleste,
Ce fut un téméraire abus de pouvoir
Et voilà qu'il faudrait au remords qui reste
Expier d'avoir espéré tout avoir.

III

Le Poëte dans un désolé silence,
Sans plus se rebeller contre aucune loi,
Sans invoquer dès lors aucune clémence,
Comme un vieil enfant regarde devant soi.

Comme d'un vieil enfant près des pleurs encore
Ses lèvres, on dirait, murmurent : « Déjà !
« Déjà le soir ! et quoi ? ce n'est plus l'aurore !... »
(Et c'est en vain que sur lui le temps neigea.)

« O mon Dieu, je ne suis qu'un simple poëte,
« Sans volonté, sans responsabilité ;
« Tout chantait en moi, le cœur, les sens, la tête,
« Et sans vouloir, et sans choisir, j'ai chanté !

« S'il me faut entrer dans la Forêt profonde
« Sans doute ce sera pour chanter encor ?
« Je suis un élément dont les feux du monde
« Ont fait tour à tour et du plomb et de l'or.

« J'ai jeté aux vents des richesses peut-être :
« Eh bien ? Je suis né sous l'astre saturnien :
« Libre et nerveux ! — Je n'ai pas subi de maître
« Puisque certes jamais je ne fus le mien !

« Je ne sais trop quelle route j'ai suivie,
« Comme j'y suis entré ni comme on en sort, —
« Je ne sais pas ce que j'ai fait de ma vie ..
« Qu'est-ce que je pourrais faire de la mort ? »

CHARLES MORICE.

HORIZONS IRRÉELS

Au loin, s'étendent, indicibles, des contrées
Où le frimas du globe n'atteignit jamais.
Les transparentes fleurs y font des mers moirées,
Les libellules d'or d'invraisemblables mais.

Sur l'aile des soupirs, les blêmes lassitudes
Y vont abondamment puiser aux sources l'air
Qui les fraîchit de nos arides latitudes,
Exquis, léger, subtil, ténu, suave, clair.

La nuit, le jour, à l'heure où le croissant s'argente,
L'orgie émue et rare des léthés y fuit ;
La vie a clos sa course fixement changeante,
Vacille, hésite, fond et disparaît sans bruit.

Les femmes y sont belles, pures, diaphanes,
Mêlant à leurs baisers les doux épanchements;
Leurs chevelures sont de flaves filigranes,
Leurs rires sont des royautés de diamants.

Mystique, la chanson susurre au gré des brises;
Le rose éclat des lèvres la recueille, et mord
D'amour les blancs linceuls des blanches tailles prises,
Ignare si c'est là le rêve ou bien la mort.

De longues, nostalgiques et puissantes larmes
Emergent aux accents des harpes et des voix ;
Luisants, les coups d'archet évoquent mille charmes,
Qui disent, éplorés, des mythes d'autrefois.

O temps! ô siècle! ô chair! matière souffreteuse!
L'hymen est disparu des âmes et des corps :
Et la sereine ivresse d'être vient, quêteuse,
Flâner aux horizons des irréels décors.

LOUIS DUMUR.

BRACONNAGE

A Paul Margueritte.

I

Le père Birette, assis au coin de la cheminée haute, d'un geste bref commanda l'attention à son fils, immobile comme lui près du foyer, et il tendit l'oreille, les paupières battantes, tirant par plus grosses bouffées la fumée de son noir brûle-gueule. Les pas se rapprochaient dans la rue paisible, des pas réguliers d'homme habitué à la marche, chaussé de souliers à clous qui crissaient sur les pierres : le rural? le garde-champêtre? un compagnon sur le trimar? -- Quelqu'un enfin rasa la maison, et son ombre glissa dans le chiffon de mousseline pendu devant la fenêtre. Le vieux proféra, braquant sur Firmin ses petits yeux gris de paysan madré :

— C'est-i pas l' Chaouin, que v'là?

Firmin, trapu, carré d'épaules, quitta son tabouret dépaillé en grattant sa tignasse queue-de-bœuf, et, traversant d'un pied lourd qui s'empressait la pièce au sol de terre battue, colla aux vitres sa face ronde, salie de taches rousses et du poil follet de ses vingt ans. Mais l'homme était trop loin déjà pour qu'il le vît ainsi; il entrouvrit la fenêtre, et prudemment se risqua. Il répondit:

— Si-da, c'est l' Chaouin.

Il vint se rasseoir. Le père frottait de sa main aduste la barbe en brosse de son menton; il réfléchissait, irrésolu, les sourcils joints et l'œil dans l'âtre, où descendait, lèchée par les flammes d'une bourrée, la crémaillère moutonnante de suie. Et dans le silence crépitaient les brindilles éclatant au feu, tandis que le long balancier de l'horloge, accotée à la vieille armoire et semblant un cercueil dressé, rythmait un lent déclic. Birette cessa de frotter sa barbe, et, ôtant la pipe de ses lèvres, ordonna :

— Vois donc voir ed qu'eu côté qu'i va, l' Chaouin.

Puis, ayant craché dans le feu et après s'être essuyé avec sa manche en regardant l'horloge, qui marquait midi vingt-cinq, il ajouta :

— J' pourrions p't-êt'e ben aller faire eune tournée là-bas.

Le gars disparaissait derrière la chaumine; il grimpa vivement l'échelle du grenier, et, par le losange découpé dans la porte d'une lucarne ouvrant sur la campagne, il explora la route et les champs, une main en auvent au-dessus des yeux. Rien! Où qu'il était passé, donc, l'sale cafard?... Mais, entrebâillant le vantail de la lucarne, il aperçut son homme dans la Grand'Rue, qui formait une courbe, juste comme il sortait de la boutique à Pigaut, le buraliste. Il se dissimula, et, le cou allongé, ne perdit plus du regard le vieux garde champêtre Chapu, dit « le Chaouin » à cause de ses orbites rondes et de son nez en bec d'oiseau, qui lui donnaient un air de chat-huant.

Le bonhomme, en blouse courte, cerclé d'un large ceinturon, le fusil sous le bras et le carnier au dos, allait son pas cadencé d'ancien pioupiou. Il longeait maintenant la corderie du père Mathieu, la dernière maison de Fernolles. — C'était-i à Bargy ou à Campoint, qu'i se rendait?... Il tint un moment la route nationale, s'arrêta, hésita, puis s'orienta vers les bois de Campoint, à travers champs. Quelques minutes encore Firmin demeura au poste, pour être bien sûr, et il descendit retrouver son père, qui déclara :

— C'est ben c' que faut... Va dire à ta mère que j'nous en vons.

Et le gars fila au jardin prévenir sa mère, pendant que le vieux, derrière la maie qu'il déplaça, enlevait du mur une forte pierre bouchant la cachette aux engins de chasse. Il en choisit quelques-uns, parmi lesquels un long pistolet qu'il avait monté, afin de pouvoir épauler et tirer ainsi avec plus de précision, sur une grossière crosse en bois blanc, et il introduisit l'arme dans sa culotte.

Firmin rentra. Ils partirent.

II

Ils prirent une ruelle aboutissant à la corderie, où le père Mathieu travaillait, tout vieux, tout maigre, tout cassé. Pendant que là-bas, dans une maisonnette en planches, un gamin tournait la roue, lui, marchant à reculons, laissait couler entre ses doigts experts un peu du chanvre qui lui ceignait la taille, aussitôt changé en une ficelle égale roulant sur des râteaux fichés de distance en distance. Il dit aux Birette :

— Vous v'là donc en promenade ?

— Oui, répondit le père, j'vons voir un peu.

Mathieu cligna significativement de l'œil vers Cam-

point, où il avait vu se diriger le garde, et souligna :

— Oh ! i doit faire bon à Bargy, a c't'heure.

Le vieux Birette eut un sourire malin. Le cordier reprit :

— Tout de même, on tire par là-bas... C'est ben sûr l'Duterrois, qu' j'ons vu passer à c' matin avec eun autre.

Un faible haussement d'épaules du braconnier notifia son indifférence sur ce point, et il emmena son fils.

Ils suivirent, à gauche de la grande route, un étroit sentier qui courait au milieu des terres jusqu'aux bois de Bargy, dont la masse rouillée se détachait à l'horizon gris de cette journée d'hiver. Les bois de Campoint s'estompaient dans l'éloignement, à droite de la route. Une légère bise soufflait, continue, cuisante aux oreilles; des nuées de corbeaux tournoyaient en croassant par la campagne déserte, s'abattaient sur les sillons emblavés ; et parfois, d'un pommier indicateur de tenants, s'échappait dans un froufrou une volée de criquets piaillards.

Les Birette, avant de pénétrer dans le bois, examinèrent des collets sur une bande de terrain en jachère qui le margeait, et ils levèrent un lapin. Le gars le fourra entre la chemise et la peau, sur son estomac. Mais ils aperçurent, très loin sur la route, deux gendarmes à cheval revenant d'une tournée : ils s'éclipsèrent derrière les arbres, et le vieux ricana, les désignant d'un hochement de tête :

— J'ons ben fait d' sortir à c' tantôt : j' s'rons tranquilles jusqu'à c' soir.

Il apprêta son pistolet et l'insinua tout armé sous sa blouse, puis ils commencèrent leur battue, stationnant de place en place aux petits colliers de laiton retenus par un bout de bois planté dans le sol. Ils allaient déboucher dans le Rond-aux-Moines quand un lièvre, traversant la clairière, piqua droit sur eux. Birette ajusta sans hâte, laissa la bête approcher, tira presque à bout portant. Le lièvre fit une culbute, retomba de tout son long, la tête criblée. Firmin s'élança et rapporta la pièce. Le père souriait, content de soi :

— V'là un beau ieuve... ah ! v'là un beau ieuve.

Et ensemble ils admiraient la prise. Deux coups de fusil détonèrent de l'autre côté du Rond-aux-Moines. Les paysans se mirent à plat ventre dans le fourré.

Deux chasseurs parurent dans la clairière. Le vieux Birette, appuyé sur les paumes et la tête dressée, rapetissant les yeux pour mieux voir, les épiait à travers le lacis des branches, inquiet surtout de leur direction probable : ils s'assirent sur un gros tronc abattu. Il eut alors

la jonction de sourcils de ses réflexions sérieuses, et, se levant tout à coup, murmura :

— Passe-moi l'ieuve, et bouge point !

Il abandonna Firmin à son anxiété peureuse et sortit du bois, tenant la bête par les oreilles. Son crasseux feutre gris à la main, l'attitude humble, il aborda les messieurs :

— Bonjou, mossieu Duterrois... C'est-i point vous qu'avez tiré ?

— Mais... si, c'est moi.

— Alors, v'là donc c' que vous avez tué... Alle est venu mouri dans mes jambes, c't animal !

Et le braconnier, l'œil drôle, tendait le lièvre, que les chiens flairaient. M. Duterrois, un gros homme de bonne figure, à favoris blond roux, s'efforçait vainement à débrouiller la situation. Il avait bien tiré en effet, mais un faisan, d'ailleurs manqué. Il surprit soudain le regard malicieux et le sourire finaud du bonhomme, et il eut beaucoup de peine à ne pas rire en affirmant :

— Mais oui, c'est mon lièvre... ah ! il est allé mourir à vos pieds ?

Il prit la bête, et, en manière de pourboire, gratifia discrètement d'une pièce de cent sous le « brave père », qui se confondit en remerciements avec une suite de petite saluts gauches, et se retira.

Le compagnon de M. Duterrois, un jeune homme à moustache brune, soupira, l'air parfaitement ahuri :

— Comprends pas !

— Ce n'est pas étonnant, dit le chasseur égayé, mais vous allez comprendre.

Et, lorsqu'ils furent de nouveau sous bois, il l'instruisit. — En temps de fermeture, il lui arrivait d'acheter, par toutes sortes de moyens subreptices, du gibier à un utile gredin qui en faisait à la ville le trafic illicite, et dont ce vieux chenapan de Birette, l'homme de tout à l'heure, déjà condamné nombre de fois pour délits de chasse, était l'un des fournisseurs. Or...

— Mais, interrompit le jeune homme amusé, c'est très grave, ça, pour vous !

— Je crois bien ! fit M. Duterrois avec bonhomie. Mais, que voulez-vous, la chair est faible ! D'ailleurs, je vous l'ai dit, je prends des précautions, et il n'y a pas de danger réel... Cependant, ce Birette a su, j'ignore comment, que je suis un des bons clients de son compère, et si bien que lorsqu'il lui apporte une belle pièce il spécifie que c'est pour moi, espérant peut-être par là...

Le jeune homme, riait fort réjoui de l'aventure.

— Vous saisissez maintenant la finasserie du bonhomme pour me vendre directement son lièvre?... Car c'est le coup de fusil que nous avons entendu! Oh, il est adroit, le vieux renard!... Mais, n'est-ce pas que c'est piquant : moi le complice d'un braconnier?...

Les paysans gagnaient la lisière sud du bois, où ils avaient disposé une douzaine de collets. Ils allaient à grands pas lents, l'ouïe aux écoutes, évitant les feuilles mortes qui bruissaient sous le pied et haltant à sa moindre alerte. Le père se félicitait de la bonne journée. Il avait noué la pièce d'argent dans une corne de son mouchoir, et de temps à autre il la tâtait à travers l'étoffe de son pantalon, ou même la palpait dans sa poche.

Un peu avant d'atteindre le bord du bois, il avança seul. Se baissant, recroquevillé, avec prudence, il regarda le long des arbres en rive, à droite, à gauche, puis sonda la plaine. Personne. Mais, à vingt pas, deux perdrix s'élevèrent du guéret. Il tira trop vite, fit chou blanc. Il eut un clappement de langue dépité :

— Ça, c'est pas fort.

Ils restèrent sous bois pour visiter leurs engins, semés en bordure parmi les herbes et le fouillis des ronces. Autour d'un collet s'éparpillaient des touffes de poils et des crottes. Firmin s'exclama :

— Ah! garce! J'sons volés!... C'est au moins l'Maillard!

Le vieux opina qu'en effet ce devait être Maillard ou un autre braconnier, car un garde ou un passant eût emporté le collet avec le lapin, et le mince nœud coulant de laiton avait été retendu par une main exercée. Ils achevèrent sans succès leur inspection. Firmin alors proposa :

— Si j'allions au Trou?

— L'Trou... l'Trou... C'est core loin d'ici... Pis c'est ben près de Campoint.

Il se décida quand même.

Dans le vivant silence des bois, ils marchaient sans parole, constamment aux aguets. Des brindilles mortes s'écrasaient sous leurs pieds, crépitaient faiblement, on cassaient avec un sec « clac »; et là-haut, dans les cîmes dégarnies, les branchettes cliquetaient sous le vent. A un bruit éloigné, indéfinissable, ils s'arrêtèrent, la respiration suspendue. Birette appliqua son oreille au sol; il se releva presque aussitôt.

— C'est rien... Eune carriole su la route.

Cependant, au fur et à mesure, le terrain s'abaissait en une pente assez roide, le bois était plus touffu, plus dif-

ficile, et déjà il leur fallait écarter de la main les arbrisseaux et les surgeons. Puis le travers-bois devint impraticable, et ils joignirent un chemin connu, sinueux ruban qui dévalait, assombri, sous une voûte de branchailles, et où les pas s'étouffaient dans la terre molle. D'ailleurs, ils arrivaient : à trente mètres le raidillon aboutissait au Trou, petite éclaircie au milieu de fourrés inextricables. Là encore le père approcha seul, à pas de loup, s'effaçant et, le pistolet tout prêt, distinguant déjà des lapins qui s'ébattaient le long des broussailles dans l'exiguë clairière. Il épaula, prit son temps, fit feu. Et comme il se retournait pour appeler son fils, Firmin aussi se retournait, sentant quelqu'un derrière lui.

— Cré bon diou de bon diousse ! jura le vieux, j'sons pincés.

Le Chaouin criait au gars :

— Si tu bouges, je tire !

Rentrant par Campoint, il avait perçu dans le fourré un frôlement, et il guignait les Birette depuis qu'ils avaient rallié la sente. Il amena le fils, qui tremblait un peu, auprès du père immobile et mâchonnant une enfilade de « cré bon diou de bon diousse ». Il s'empara du lapin que Firmin troublé lui avoua cacher sous sa blouse, alla ramasser les deux autres qui gisaient, tués du même coup, dans la clairière, et confisqua le pistolet, que son propriétaire fut contraint de chercher parmi les épines où il l'avait jeté. Puis, séance tenante, il griffonna un brouillon de procès-verbal, dans la forme invariable qu'il avait adoptée : « Nous, garde champêtre de Fernolles, canton dudit, revêtu de tous nos insignes, dont notre plaque, etc. » Après quoi, les Birette ayant une maison et du bien foncier dans le pays, il poursuivit son chemin sans plus s'occuper d'eux.

Ils s'en revinrent par la grande route. Le fils, pour la première fois en présence de la justice, était impressionné. Le père, soucieux, contractait sa figure en une grimace comique, secouait par instants la tête et sacrait, vouant à tous les diables « l' sale Chaouin ». Mais il se rappela sa pièce de cent sous, et, déridé une minute, il frappa sur sa poche d'un air de défi :

— N'en v'là toujou eune qu'is auront point, les voleurs !

III

Devant le palais de justice, Firmin eut une épreinte de peur. Le vieux était simplement contrarié de la promo-

nade obligatoire, et, d'un ton convaincant, faisait ses dernières recommandations :

— Surtout, dis rien... Laisse-les dire, et dis rien... A leu t'ni tête, on n'y gagne point... T'entends, mon fi ?

Ils se rendirent tout droit à la chambre correctionnelle, dont Birette savait le chemin. Le Tribunal ne siégeait pas encore, et seul le commis-greffier, petit bonhomme de physionomie chafouine, attendait derrière sa table en contrebas. Un jeune avocat et un huissier en robes se gaudissaient, accoudés sur le haut calorifère dressé au milieu du prétoire. De temps à autre s'entrouvrait, pour le passage des gens, la grande porte à deux vantaux verts, cloutés de cuivre, dont on entendait la retombée assourdie. Il y avait peu de monde, et on causait par groupes. Le Chaouin parut, l'allure délibérée, la plaque luisante sur une blouse neuve. Il alla tout de suite au banc des témoins, où bayait un autre garde de ses amis, et les deux vieilles barbes entamèrent une bavette. Soudain, une voix annonça :

— Le Tribunal !

Les chuchotements cessèrent. On se découvrit. Firmin, point rassuré, regardait en dessous les magistrats qui s'asseyaient, l'air digne. Et il y en avait un qu'il croyait reconnaître, celui du milieu. Il s'enquit tout bas :

— C'est-i point l'Duterrois, c'ti-là ?

— Si-da, c'est ben lui, fit le vieux; mais va pas rien dire : j'en pâtirions.

On jugea un cas d'outrage à la morale publique, un délit de pêche, puis trois gamins qui avaient brisé à coups de pierres des cloches dans un jardin. Cela dura deux heures, à cause du bavardage d'un avocat. On appela ensuite l'affaire Birette. Les formalités remplies, ils se placèrent au banc des prévenus, et Firmin en éprouvait une certaine honte. M. Duterrois, après les questions d'usage sur les noms, prénoms, qualités, commença, grave :

— Vous voici de nouveau en correctionnelle, toujours pour le même délit...

Et il passa aux antécédents du vieux Birette, qui, sachant sa loi sur la récidive en la matière, fit observer :

— Mais, mossieu le juge, j'ons point core été pris à c't'année.

On rit dans l'auditoire, et l'assesseur de gauche pinça les lèvres pour qu'on ne le vît pas sourire.

Cependant, l'interrogatoire exaspérait Firmin, dont une indignation chassait la peur : — D'quoi qu'i s'mêlait, c'ti-là, pisqu'i mangeait les ieuves qu'son père l'i

vendait ?... Il se trémoussait sur le banc, et, sans les coups de coude réprimeurs et les « dis rien, dis rien, bon diou ! » du vieux, il se fût soulagé en lui disant son fait, au Duterrois. Il fut interrogé à son tour, paternellement admonesté, engagé à rentrer dans la bonne voie. Il répondait sourdement, avec un air de bouledogue qui voudrait bien mordre. Enfin, Chapu ouï, et après quelques mots du ministère public requérant une peine exemplaire, le président fit de suite, les accusés n'ayant point d'avocat, la demande accoutumée :

— Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense?

Le père répondit tranquillement :

— J'ons ben rien à dire du tout, si c'est que j'ons point été pris à c't'année.

M. Duterrois se pencha, la main devant la bouche, vers l'assesseur de droite, vers l'autre ensuite, et, ayant recueilli leur avis, prononça les peines : pour le père Birette, un mois de prison et cinquante francs d'amende, la contrainte par corps étant de huit jours en cas de non paiement d'icelle ; et quinze francs d'amende pour Firmin.

Les paysans se retirèrent. Le vieux ne se plaignait pas trop, calculant avec philosophie que, l'injonction devant être prochaine d'avoir à se constituer à la maison d'arrêt pour purger son mois, il serait libre à l'époque des travaux de la terre ; il regrettait seulement son pistolet, à songer qu'il en faudrait acheter un autre. Firmin rageait ; il s'écria dans la rue :

— Cré bon diou !... Pas avoir pu i dire c'que j'pensions, à c'te carne-là !

Sur quoi le père s'emporta :

— Qué qu'tu i aurais dit, bougre d'colas ?

Et longuement il essaya de lui faire comprendre que M. Duterrois faisait son métier, « c't homme » ; que cela n'eût servi à rien de lui dire des choses désagréables. Il conclut :

— J'aurions été condamnés p'us fort, et pis v'là tout !... Et pis, non, v'là pas tout : j'aurions p'us pu i vend'e nos ieuves, après !

Ils ne parlèrent plus tant qu'ils furent en ville. Mais, une fois sur la route de Fernolles, Birette, radouci, articula :

— Tout ça, ça fait rien... Fau'ra tout d'même que j'allions faire un tour à Bargy à c'soir ou demain : doit y avoir du nouveau... Seurement, j'pren'rons ben garde, c'te fois.

Février 1887.

ALFRED VALLETTE.

DU RÊVE

A G. M.

Des larmes d'or tombent du masque de la Lune
Qui laisse errer sa jonque, au gré de ses douleurs,
Sur les tristesses violettes de la brune.
Et son geste indolent sème l'une après l'une,
Dans ce vêpre automnal, de maléfiques fleurs
Qui constellent le ciel de cruelles pâleurs.
Lente, lente et bercée; elle vogue la Lune,
Endormie à demi dans sa robe d'argent;
Parmi les fleurs de nuit qu'elle égrène en songeant,
Elle vogue à jamais vers l'illusoire dune
Qui s'estompe en un leurre de brouillards très fins,
Au milieu d'un cortège bleu de fols dauphins.
Sans espoir d'atterrir à l'Ile fortunée
Où doit finir sa vagabonde destinée,
Vogue, vogue à jamais, la Lune condamnée.

I

Et c'est dans la splendeur d'un fabuleux matin
D'une blancheur adamantine
Le départ du bon Roi pour une Palestine
Que nul paladin
N'a jamais déflorée au taillant de son glaive.
Et le Roi rêve
De voir claquer son étendard,
Vierge comme la Ville au faîte du rempart,
Et le Roi rêve
Innocemment que la conquête sera brève.
Autour de lui les puérils et fols seigneurs,
Seuls compagnons de l'équipée,
Brandissent la loyale épée
Et poussent des clameurs
De joie, en dressant haut leur longue lance;
Et les gonfanons verts flottent dans le soleil...

D'or et d'argent vêtu, le jeune Roi s'avance,
Le Roi s'avance dans l'éveil
De ses illusions premières,
Et, cependant que ses blanches bannières
Claquent dans le soleil,
Il chante,
Il chante le très noble espoir qui le tourmente :

« Comme sous un souffle de flamme
S'exaltent mes désirs virils;
Qu'importe les futurs périls :
Une fleur a fleuri mon âme!...

Des Messagers clairs sont venus
Qui m'ont dit : « Tu ceindras le glaive,
« Et tu chevaucheras sans trève,
« A travers les vaux inconnus,

« Jusqu'à la Citadelle haute
« Dont les créneaux crèvent les cieux.
« O Roi va donc, insoucieux,
« Le Palais vide attend son hôte! »

Et j'irai, le premier de tous,
Opérer l'épique escalade,
Méprisant la vaine peuplade
Des tristes railleurs et des fous.

Je serai le prêtre des prêtres
De l'unique Divinité,
Vers qui de toute Eternité
Monte la prière des Etres.

Spoliateur essentiel
Mon règne n'aura point d'automne,
Car je tresserai ma couronne
De fleurons dérobés au Ciel! »

Ayant chanté cela très gravement, le Roi
Caresse la crinière de son palefroi,
Puis abaissant, d'un geste qui salue,
Son épée à la gloire à jamais dévolue,
Tandis que douze héros d'or
Sonnent du cor,
Et que clame la populace,
Il part au galop, l'Élu du Destin,
Et l'éclair bleu de sa cuirasse
Brille longtemps par le chemin.

***

Sur la plus haute des tourelles,
La Princesse enfantine qui l'aima d'amour,
Regarda l'occident jusqu'à la fin du jour
Et puis mourut parmi l'essor des tourterelles!...

Elle mourut en envoyant de longs baisers
Cueillis au miel de ses désirs inapaisés
Montés à ses lèvres décloses...

Et le ciel fut jonché d'une moisson de roses.

II

Longtemps par les monts et les routes
Le bon Roi chevaucha sans que le moindre écueil
Heurtât son rude orgueil.
Les ennemis ne purent compter leurs déroutes!
Maintes bastilles, maints châteaux,
Qui se dressaient farouchement sur son passage,
Furent pris et mis au pillage
Et leurs défenseurs pendus aux créneaux.

Il traversa les mers où chantent les Sirènes,
Et les bois peuplés d'oiseaux fabuleux,
Il traversa les mers, et les bois, et les plaines,
Sous des ciels noirs, sous des ciels blancs, sous des ciels bleus.

Aux soirs de lassitude et de lourdes tristesses,
Des femmes au sourire ensorceleur
Tendaient leurs mains dispensatrices des caresses,
Et pour enamourer son cœur,
Son cœur aride et tel que les citernes vides.
Elles semaient sur le chemin des fleurs perfides
Dont les pistils fumaient comme des encensoirs
Dans l'air tiède des soirs!

Mais le héros, drapé dans son orgueil farouche,
D'un geste abolissait les charmes corrupteurs
Et le male artifice des femmes, des fleurs,
Sans même tenter l'escarmouche.
Car, des jardins d'amour, volontaire banni,
Il allait, méprisant les voluptés coupables,
Dédaigneux comme un dieu des sanglots d'infini
Qui convulsaient les choses périssables.

III

Pendant des jours, des jours et des années,
Vers le sacre promis, il marcha sans faiblir;
Il vit ses blonds cheveux blanchir,
Et ses désirs tomber comme des fleurs fanées;
Il vit s'user ses forces, s'éteindre ses yeux,
Ses compagnons mourir en rudes agonies...

Et lorsqu'il regardait les cieux
Tout son cœur palpitait d'angoisses infinies!

Son armure faussée en un fatal combat
Meurtrissait sans répit son épaule débile;
Son casque défoncé lui fut plus dur qu'un bât
Et son glaive inutile,
Trop pesant maintenant, se rouillait dans sa main,
Et ses pieds las bronchaient aux pierres du chemin.

Depuis longtemps déjà, les merveilleuses Femmes
Ne venaient plus semer des fleurs,
Pour bercer ses douleurs,
Aux paisibles clartés des soirs d'or et de flammes.

Exécuteurs de sinistres décrets,
Des vents néfastes hululaient par les forêts,
Par les forêts et par les plaines,
Dépouillant les vergers, saccageant les moissons...
Et les claires fontaines
Pour jamais taisaient leurs chansons!

Le Roi sentant alors que son heure était proche,
Et qu'il ne verrait point le Chanaan prédit,
Se coucha tout du long sur une aride roche
Et proféra cet interdit,
Avant de s'endormir sans peur et sans reproche :

« Les fourbes Messagers du Songe initial
Ont parjuré leur glorieuse prophétie!
La Terre est veuve désormais, car nul Messie
Ne mènera son peuple au pays nuptial.

De rapaces oiseaux dégringolent des nues
Avec des chairs de dieux dans leur rostre sanglant!
Les portiques du ciel écrasent en croulant
L'Espoir suprême qu'exaltaient nos Ames nues.

Les dieux sont morts, les cieux sont vides et la Croix
Se consume en la pourpre de ce soir tragique...
Des tocsins d'épouvante ébranlent les beffrois!

— Puisqu'enfin tu t'approches, ô mort pacifique,
Tends vers mon cœur meurtri tes exorables mains
Et rends-lui le sommeil des nuits sans lendemain. »

JEAN COURT.

LA LITTÉRATURE « MALDOROR »

Remettre à une autre fois les notes critiques — et pathologiques — qui surgissent, comme une volée d'oiseaux noirs, d'entre les pages de ce livre : *Les Chants de Maldoror* (1), leur nombre et l'incohérence de leur groupement l'exige. C'est une originalité furieuse et inattendue tellement qu'un peu d'espace est nécessaire pour se recoordonner soi-même en suite de lectures. Il est évident, d'abord, que l'auteur, écrivain de dix-sept ans (point vérifié et peu contestable), dépassait en folie, de très loin, cette sorte de déséquilibre que les sots de l'aliénation mentale qualifient de ce même mot : *folie*, et attribuent à de glorieuses intelligences, telles que sainte Thérèse, Edgar Poë, à des artistes d'une sensivité suprême, tel Schumann. Partage à faire entre le génie et la maladie cérébrale qui intéresse, sujet que n'a même pas effleuré, en réalité, le professeur Lombroso, occupé à vomir sans relâche, sur tout ce qui est intellectuel ou mystique, les abjects blasphèmes de sa porcine ignorance. Cet auteur, son information est sûre au point qu'il appelle Verlaine M. Verlain, qu'il attribue à M. Mallarmé le *Traité du Verbe*, qu'il cite comme une autorité littéraire et critique M. Jules Lemaître! Voilà qui me donne une certaine confiance dans les assertions du même volume (*Le Génie et la Folie*) que je ne puis vérifier.

Les *Chants de Maldoror*, long poème en prose dont les six premiers chants seulement furent

(1) Comte de Lautréamont : *Les Chants de Maldoror* (avec eau-forte, lettre autographiée ; préface par l'éditeur). Chez Genonceaux, 1890, in-12. Publication de luxe à tirage restreint, entreprise avec le désintéressement d'un plaisir personnel.

écrits. Il est probable que Lautréamont (pseudonyme de Isidore Ducasse), même vivant, ne l'eût pas continué. On sent, à mesure que s'achève la lecture du volume, que la conscience s'en va, s'en va, — et quand elle lui est revenue, quelques mois avant de mourir, il rédige les *Poésies*, où, parmi de très curieux passages, se révèle l'état d'esprit d'un moribond qui répète, en les défigurant dans la fièvre, ses plus lointains souvenirs, c'est-à-dire pour cet enfant les enseignements de ses professeurs!

Motif de plus que ces chants surprennent. Ce fut un magnifique coup de génie, presque inexplicable. Unique, ce livre le demeurera, et dès maintenant il reste acquis à la liste des œuvres qui, à l'exclusion de tout classicisme, forment la brève bibliothèque et la seule littérature admissibles pour ceux dont l'esprit, mal fait, se refuse aux joies, moins rares, du lieu commun et de la morale conventionnelle.

La valeur des *Chants de Maldoror*, ce n'est pas l'imagination pure qui la donne : féroce, démoniaque, désordonnée ou exaspérée d'orgueil en des visions démentes, elle effare plutôt qu'elle ne séduit; puis, même dans l'inconscience, il y a des influences possibles à déterminer : « *O Nuits* de Young, s'exclame l'auteur en ses *Poésies*, que de sommeil vous m'avez coûté! » Aussi le dominent çà et là les extravagances romantiques de tels romanciers anglais encore de son temps lus, Anne Radcliffe et Mathurin (que Balzac estimait), Byron, puis les rapports médicaux sur des cas d'érotisme, puis la Bible. Il avait certainement de la lecture, et le seul auteur qu'il n'allègue jamais, Flaubert, ne devait jamais être loin de sa main.

Cette valeur que je voudrais qualifier, elle est, je crois, donnée par la nouveauté et l'originalité des images et des métaphores, par leur abondance, leur suite logiquement arrangée en poème, comme dans la magnifique description d'un naufrage : toutes les strophes (encore que nul artifice

typographique ne les désigne) finissent ainsi : « Le navire en détresse tire des coups de canon d'alarme ; mais il sombre avec lenteur... avec majesté ». Pareillement les litanies du Vieil Océan : « Vieil Océan, tes eaux sont amères... je te salue, Vieil Océan. — Vieil Océan, ô grand célibataire, quand tu parcours la solitude solennelle de tes royaumes flegmatiques... je te salue, Vieil Océan ». Voici d'autres images : « Comme un angle à perte de vue de grues frileuses méditant beaucoup, qui, pendant l'hiver, vole puissamment à travers le silence ». Pour qualifier les hommes, ce sont des expressions d'une suggestivité homérique : « Les hommes aux épaules étroites. — Les hommes à la tête laide. — L'homme à la chevelure pouilleuse. — L'homme à la prunelle de jaspe. — Humains à la verge rouge ». D'autres d'une violence magnifiquement obscène : « Il se replace dans son attitude farouche et continue de regarder, avec un tremblement nerveux, la chasse à l'homme, et les grandes lèvres du vagin d'ombre, d'où découlent, sans cesse, comme un fleuve, d'immenses spermatozoïdes ténébreux qui prennent leur essor dans l'éther lugubre, en cachant, avec le vaste déploiement de leurs ailes de chauve-souris, la nature entière, et les légions solitaires de poulpes, devenues mornes à l'aspect de ces fulgurations sourdes et inexprimables. » (1868 : qu'on ne croie donc pas à des phrases imaginées sur quelque estampe d'Odilon Redon). Mais quelle légende, au contraire, quel thème pour le maître des formes rétrogrades, de la peur, des amorphes grouillements des êtres qui sont presque, — et quel livre, écrit, on l'affirmerait, pour le tenter !

Voici, maintenant, des annotations bibliographiques, et dont le seul système est l'exactitude, sur les *Poésies* et la toute première édition des *Chants de Maldoror* (chant I[er]). Des *Poésies*, brochures rares et inconnues, on a copié (v. p. 103), pour illustration et *preuve*, quelques pages, en les signant du pseudonyme de l'auteur, désormais admis, Lautréamont.

Isidore Ducasse. *Poésies.* I-(II). « Je remplace la mélancolie par le courage, le doute par la certitude, le désespoir par l'espoir, la méchanceté par le bien, les plaintes par le devoir, le scepticisme par la froideur du calme et l'orgueil par la modestie. » — Paris, journaux politiques et littéraires. Librairie Gabrie, passage Verdeau, 25, 1870, 2 fascicules de 16 pages, in-8° un peu grand sous couverture saumon très clair. — La couverture porte sur le titre : Prix : un franc; et à la quatrième page : « Avis. Cette publication permanente n'a pas de prix. Chaque souscripteur fixe lui-même sa souscription. Il ne donne du reste que ce qu'il veut. Les personnes qui recevront les deux premières livraisons sont priées de ne pas les refuser, sous quelque prétexte que ce soit. » — Paris, imp. de Balitout, Questroy et Cie, 7, rue Baillif.

Le fascicule II porte au verso de la couverture imprimée : Envoi; puis, au dessous : Le gérant, I. D., rue du Faubourg-Montmartre, 7. Le fascicule I a été déposé au ministère de l'Intérieur dans la semaine du 16 au 23 avril, et le fascicule II dans la semaine du 18 au 25 juin 1870.

Dédicace : « A Georges Dazet, Henri Mue, Pedro Zumaran, Louis Durcour, Joseph Bleumsteim, Joseph Durand; A mes condisciples Lespès, Georges Minvielle, Auguste Delmas; Aux directeurs de revues Alfred Sircos, Frédéric Damé; Aux amis passés, présents et futurs; A Monsieur Hinstin, mon ancien professeur de rhétorique; sont dédiés, une fois pour toutes les autres, les prosaïques morceaux que j'écrirai dans la suite des âges, et dont le premier commence à voir le jour d'hui, typographiquement parlant ».

Les Chants de Maldoror. Chant premier. Par ***. — Paris, imp. de Balitout, Questroy et Cie, 7, rue Baillif. Août 1868, in-8° un peu grand de 32 pages sous couverture vert clair (prix : 30 cent.)

Cette première édition diffère en quelques points de l'édition complète Lacroix, dont la plus récente est une reproduction. La scène de famille p. 30 de l'édition G.) est typographiée à la manière du théâtre; ainsi :

Maldoror (*se présente à la porte d'entrée et contemple quelques instants le tableau qui s'offre à ses yeux.*) — Que signifie... ta place n'est pas ici. (*Il se retire*). — (*Apparaissant de nouveau quelques instants ensuite*). Moi supporter...

Il en est de même du dialogue entre Maldoror et le Fossoyeur.

Ces différences sont de très peu d'intérêt; on n'en parle que pour être complet et arriver à ceci : dans la première édition, on lit, p. 13 : « *Ah! Dazet!* toi dont l'âme est inséparable de la mienne... »; et dans la seconde, sans aucun changement de contexte : « *O poulpe au regard de soie,* toi dont l'âme est inséparable de la mienne. » — P. 19, on lisait : « Oui, disparaissons peu à peu de leurs yeux, témoin, une fois de plus, des conséquences des passions, complètement satisfait... Qu'on écarte cet ange de consolation qui me couvre de ses ailes bleues. *Va-t'en, Dazet, que j'expire tran-*

quille... Mais ce n'était malheureusement qu'une maladie passagère et je me sens avec dégoût renaître à la vie. » On lit maintenant, p. 36 : « Oui, disparaissons... complètement satisfait... *Je te remercie, ô rhinolophe, de m'avoir réveillé avec le mouvement de tes ailes, toi, dont le nez est surmonté d'une crête en forme de fer à cheval* : Je m'aperçois, en effet, que ce n'était, malheureusement, qu'une maladie passagère, et je me sens avec dégoût renaître à la vie. Les uns disent que tu arrivais vers moi pour me sucer le peu de sang qui se trouve dans mon corps : pourquoi cette hypothèse n'est-elle pas la réalité ! »

Première édition, p. 28 :

« Maldoror. — *Dazet*, tu disais vrai un jour; je ne t'ai point aimé, puisque je ne me sens même pas de la reconnaissance pour celui-ci [Le fossoyeur qui lui offre l'hospitalité]. Fanal de Maldoror, où guides-tu ses pas ? »

Deuxième, p. 54 :

« — *O pou vénérable, toi dont le corps est dépourvu d'élytres*, un jour tu me reprochas avec aigreur de ne pas aimer suffisamment ta sublime intelligence, qui ne se laisse pas lire; peut-être avais-tu raison, puisque je ne me sens même pas de la reconnaissance... Fanal... »

Dans la citation suivante, le nom de Dazet figure, à la première édition, à la place des passages imprimés en italique :

« Le frère de la sangsue [Maldoror] marchait à pas lents dans la forêt... Enfin il s'écrie : « Homme, lorsque tu rencontres un chien mort retourné, appuyé contre une écluse qui l'empêche de partir, n'aille pas, comme les autres, prendre avec ta main les vers qui sortent de son ventre gonflé, les considérer avec étonnement, ouvrir un couteau, puis en dépecer un grand nombre, en te disant que toi aussi tu tu ne seras pas plus que ce chien. Quel mystère cherches-tu? *Ni moi, ni les quatre pattes nageoires de l'ours marin de l'Océan Boréal*, n'avons pu trouver le problème de la vie... Quel est cet être, là-bas, à l'horizon, et qui ose approcher de moi, sans peur, à sauts obliques et tourmentés? et quelle majesté mêlée d'une douceur sereine! Son regard, quoique doux, est profond. Ses paupières énormes jouent avec la brise et paraissent vivre. Il m'est inconnu. En fixant ses yeux monstrueux, mon corps tremble... Il y a comme une auréole de lumière éblouissante autour de lui... Qu'il est beau... Tu dois être puissant, car tu as une figure plus qu'humaine, triste comme l'univers, belle comme le suicide... Comment!.. c'est toi, *crapaud!... gros crapaud!... infortuné crapaud!..* Pardonne!... Que viens-tu faire sur cette terre où sont les maudits? Mais qu'as-tu donc fait de tes pustules visqueuses et fétides, pour avoir l'air si doux? Quand tu descendis d'en haut... je te vis! *Pauvre crapaud!* Comme alors je pensais à l'infini, en même temps qu'à ma faiblesse... Depuis que tu m'es apparu, *monarque des étangs et des marécages!* couvert d'une gloire qui n'appartient qu'à Dieu, tu

m'as en partie consolé, mais ma raison chancelante s'abîme devant tant de grandeur... Replie tes blanches ailes et ne regarde pas en haut avec des paupières inquiètes... » *Le crapaud* s'assit sur les cuisses de derrière (qui ressemblent tant à celles de l'homme) et, pendant que les limaces, les cloportes et les limaçons s'enfuyaient à la vue de leur ennemi mortel, prit la parole en ces termes : « Maldoror, écoute-moi. Remarque ma figure, câlme comme un miroir... je ne suis qu'un *simple habitant des roseaux*, c'est vrai, mais grâce à ton propre contact, ne prenant que ce qu'il y avait de beau en toi, ma raison s'est agrandie et je puis te parler... Moi je préférerais avoir les paupières collées, mon corps manquant des jambes et des bras, avoir assassiné un homme, que ne pas être toi ! Parce que je te hais !... Adieu donc, n'espère plus retrouver le *crapaud* sur ton passage. Tu as été la cause de ma mort. Moi, je pars pour l'éternité, afin d'implorer ton pardon. »

Enfin, le premier chant se terminait ainsi : « Toi, jeune homme, ne te désespère point, car tu as un ami dans le vampire, malgré ton opinion contraire. En comptant Dazet, tu auras deux amis. » La deuxième phrase est devenue : « En comptant *l'acarus sarcopte qui produit la gale*, tu auras deux amis. »

La folie reste indubitable, après qu'on a réfléchi sur ce système de corrections ; elle s'aggrave, même : — cependant, il faut conclure à ce qu'on dénomme une folie lucide, une folie dont les patients ont relativement conscience, qui ne trouble qu'une ou qu'une série de leurs facultés. (« Apprenez, dit l'auteur, dans ses *Poésies*, que l'âme se compose d'une vingtaine de facultés ») ; — et pour l'ensemble des *Chants de Maldoror*, à une folie qui côtoie les frontières du génie, et parfois, insolemment et carrément, les franchit. Maldoror semble s'être jugé lui-même en se faisant apostropher ainsi par son énigmatique Crapaud : « Ton esprit est tellement malade qu'il ne s'en aperçoit pas, et que tu crois être dans ton naturel chaque fois qu'il sort de ta bouche des paroles insensées, quoique pleines d'une infernale grandeur. »

Remy de Gourmont.

POÉSIES (1)

Les perturbations, les anxiétés, les dépravations, la mort, les exceptions dans l'ordre physique ou moral, l'esprit de négation, les abrutissements, les hallucinations servies par la volonté, les tourments, la destruction, les renversements, les larmes, les insatiabilités, les asservissements, les imaginations creusantes, les romans, ce qui est inattendu, ce qu'il ne faut pas faire, les singularités chimiques du vautour mystérieux qui guette la charogne de quelque illusion morte, les expériences précoces et avortées, les obscurités à carapace de punaise, la monomanie terrible de l'orgueil, l'inoculation des stupeurs profondes, les oraisons funèbres, les envies, les trahisons, les tyrannies, les impiétés, les irritations, les acrimonies, les incartades agressives, la démence, le spleen, les épouvantements raisonnés, les inquiétudes étranges, que le lecteur préférerait ne pas éprouver, les grimaces, les névroses, les filières sanglantes par lesquelles on fait passer la logique aux abois, les exagérations, l'absence de sincérité, les scies, les platitudes, le sombre, le lugubre, les enfantements pires que les meurtres, les passions, le clan des romanciers de cour d'assises, les tragédies, les odes, les mélodrames, les extrêmes présentés à perpétuité, la raison impunément sifflée, les odeurs de poule mouillée, les affadissements, les grenouillès, les poulpes, les requins, le simoun des déserts, ce qui est somnambule, louche, nocturne, somnifère, noctambule, visqueux, phoque parlant, équivoque, poitrinaire, spasmodique, aphrodisiaque, anémique, borgne, hermaphrodite, bâtard, albinos, pédéraste, phénomène d'aquarium et femme à barbe, les heures soûles du découragement taciturne, les fantaisies, les âcretés, les monstres, les syllogismes démoralisateurs, les ordures, ce qui ne réfléchit pas comme l'enfant, la désolation, ce mancenillier intellectuel, les chancres parfumés, les cuisses aux camélias, la culpabilité d'un écrivain qui roule sur la pente du néant et se méprise lui-même avec des cris joyeux, les remords, les hypocrisies, les perspectives vagues qui vous broient dans leurs engrenages imperceptibles, les crachats sérieux sur les axiômes sacrés, la vermine et ses chatouillements insinuants, les préfaces insensées comme celles de Cromwell, de Mademoiselle de Maupin et de Dumas fils, les caducités, les

(1) V. P. 97 : *La Littérature « Maldoror »*.

impuissances, les blasphèmes, les asphyxies, les étouffements, les rages, — devant ces charniers immondes, que je rougis de nommer, il est temps de réagir enfin contre ce ce qui nous choque et nous courbe souverainement.

Je viens renier, avec une volonté indomptable et une ténacité de fer, le passé hideux de l'humanité pleurarde. Oui, je veux proclamer le beau sur une lyre d'or, défalcation faite des tristesses goîtreuses et des fiertés stupides qui décomposent, à sa source, la poésie marécageuse de ce siècle. C'est avec les pieds que je foulerai les stances aigres du scepticisme, qui n'ont pas leur motif d'être. Le jugement, une fois entré dans l'efflorescence de son énergie, impérieux et résolu, sans balancer une seconde dans les incertitudes dérisoires d'une pitié mal placée, comme un procureur général fatidiquement les condamne. Il faut veiller sans relâche sur les insomnies purulentes et les cauchemars atrabilaires. Je méprise et j'exècre l'orgueil et les voluptés infâmes d'une ironie, faite éteignoir, qui déplace la justesse de la pensée.

La révolte féroce des Troppmann, des Napoléon Ier des Papavoine, des Byron, des Victor Noir et des Charlotte Corday sera contenue à distance de mon regard sévère. Ces grands criminels, à des titres si divers, je les écarte d'un geste. Qui croit-on tromper ici, je le demande avec une lenteur qui s'interpose ? O dadas de bagne ! Bulles de savon ! Pantins en baudruche ! Ficelles usées ! Qu'ils s'approchent, les Konrad, les Manfred, les Lara, les marins qui ressemblent au corsaire, les Méphistophélès, les Don Juan, les Faust, les Iago, les Rodin, les Caligula, les Caïn, les Iridion, les mégères à l'instar de Colomba, les Ahrimane, les manitous manichéens, barbouillés de cervelle, qui cuvent le sang de leurs victimes dans les pagodes sacrées de l'Hindoustan, le serpent, le crapaud et le crocodile, divinités, considérées comme anormales, de l'antique Egypte, les sorciers et les puissances démoniaques du moyen âge, les Prométhée, les Titans de la mythologie foudroyés par Jupiter, les Dieux méchants vomis par l'imagination primitive des peuples barbares, — toute la série bruyante des diables en carton. Avec la certitude de les vaincre, je saisis la cravache de l'indignation et de la concentration qui soupèse, et j'attends ces monstres de pied ferme, comme leur dompteur prévu.

Il y a des écrivains ravalés, dangereux loustics, farceurs au quarteron, sombres mystificateurs, véritables aliénés qui mériteraient de peupler Bicêtre. Leurs têtes crétinisantes, d'où une tuile a été enlevée, créent des fantômes gigantesques, qui descendent au lieu de monter. Exercice scabreux, gymnastique spécieuse.

Figurez-vous les, un instant, réunis en société avec des substances qui seraient leurs semblables. C'est une succession non interrompue de combats, dont ne rêveront pas les boule-dogues, interdits en France, les requins et les macrocéphales-cachalots. Ce sont des torrents de sang, dans ces régions cahotiques pleines d'hydres et de minotaures, et d'où la colombe effarée sans retour s'enfuit à tire d'aile C'est un entassement de bêtes apocalyptiques qui n'ignorent pas ce qu'elles font. Ce sont des chocs de passions, d'irréconciliabilités et d'ambitions, à travers les hurlements d'un orgueil qui ne se laisse pas lire, se contient et dont personne ne peut, même approximativement, sonder les écueils et les bas-fonds.

Mais ils ne m'en imposeront plus. Souffrir est une faiblesse, lorsqu'on peut s'en empêcher et faire quelque chose de mieux. Exhaler les souffrances d'une splendeur non équilibrée, c'est prouver, ô moribonds des maremmes perverses ! moins de résistance et de courage encore. Avec ma voix et ma solennité des grands jours, je te rappelle dans mes foyers déserts, glorieux espoir. Viens t'asseoir à mes côtés, enveloppé du manteau des illusions, sur le trépied raisonnable des apaisements. Comme un meuble de rebut, je t'ai chassé de ma demeure avec un fouet aux cordes de scorpions. Si tu souhaites que je sois persuadé que tu as oublié, en revenant chez moi, les chagrins que, sous l'indice des repentirs, je t'ai causés autrefois, crebleu, ramène alors, avec toi, cortège sublime, — soutenez-moi, je m'évanouis! — les vertus offensées et leurs inépuisables redressements.

Oui, bonnes gens, c'est moi qui vous ordonne de brûler, sur une pelle rougie au feu, avec un peu de sucre jaune, le canard du doute, aux lèvres de vermouth, qui, répandant dans une lutte mélancolique entre le bien et le mal, des larmes qui ne viennent pas du cœur, sans machine pneumatique, fait, partout, le vide universel. C'est ce que vous avez de mieux à faire.

Le désespoir se nourrissant, avec un parti-pris, de ses

fantasmagories, conduit imperturbablement le littérateur à l'abrogation en masse des lois divines et sociales, et à la méchanceté théorique et pratique. En un mot, fait prédominer le derrière humain dans les raisonnements. Allez et passez-moi le mot! L'on devient méchant, je le répète, et les gens prennent la teinte des condamnés à mort. Je ne retirerai pas ce que j'avance. Je veux que ma poésie puisse être lue par une jeune fille de quatorze ans.

Renouons la chaîne régulière avec les temps passés ; la poésie est la géométrie par excellence. Depuis Racine, la poésie n'a pas progressé d'un millimètre. Elle a reculé. Grâce à qui ? Aux Grandes-Têtes-Molles de notre époque. Grâce aux femmelettes : Châteaubriand, le Mohican-Mélancolique ; Sénancourt, l'Homme-en-Jupon ; Jean-Jacques Rousseau, le Socialiste-Grincheur ; Anne Radcliffe, le Spectre-Toqué ; Edgar Poë, le Mameluck-des-Rêves-d'Alcool ; Mathurin, le Compère-des-Ténèbres ; Georges Sand, l Hermaphrodite-Circoncis ; Théophile Gautier, l'Incomparable-Epicier ; Leconte, le Captif-du-Diable ; Gœthe, le Suicidé-pour-Pleurer ; Sainte-Beuve, le Suicidé-pour-Rire ; Lamartine, la Cigogne-Larmoyante ; Lermontoff, le Tigre-qui-Rugit ; Victor Hugo, le Funèbre-Echalas-Vert ; Misckiewicz, l'Imitateur-de-Satan ; Musset, le Gandin-sans-Chemise-Intellectuelle ; et Byron, l'Hippopotame-des-Jungles-Infernales.

Chaque fois que j'ai lu Shakespeare, il m'a semblé que je déchiquète la cervelle d'un jaguar.

Je me figure Elohïm plutôt froid que sentimental.

Le sommeil est une récompense pour les uns, un supplice pour les autres. Pour tous il est une sanction.

Si la morale de Cléopâtre eût été moins courte, la face de la terre aurait changé. Son nez n'en serait pas devenu plus long.

Je ne permets à personne, pas même à Elohïm, de douter de ma sincérité.

Comme les turpitudes du roman s'accroupissent aux étalages ! Pour un homme qui se perd, comme un autre pour une pièce de cent sous, il me semble parfois qu'on tuerait un livre.

LAUTRÉAMONT.

LE VOYAGE QUI NE FINIRA PAS

Voici donc qu'ont brillé les lanternes des phares
Dans la livide nuit où mouraient les galères,
Et qu'oubliant ses peurs et ses blêmes colères
L'équipage s'exalte en hilares fanfares!...

C'est la fin du voyage et des périls moroses,
Et l'immense bonheur du tardif arrivage!...
Sans doute des mouchoirs s'agitent, au rivage!...
Ils reverront, enfin, des robes et des roses!...

Et l'aube a coloré la lointaine jetée
Où la mer monotone et méchante se brise...
Mais, hélas! nul mouchoir ne flottait dans la brise...
Et sur les quais hurlait une foule emportée

Qui lançait des cailloux vers leurs néfastes voiles!...
— Oh! les rêves, parmi les roses et les femmes!...
Faudra-t-il donc encor se courber sur les rames
Et supplier des mains les propices étoiles?...

— Les matelots navrés ont cessé leurs fanfares
Et, pour fuir le rivage aux sanglantes colères,
Déjà, sous le ciel d'or, s'éloignent les galères
Vers l'illusoire rive où brillent d'autres phares...

G.-Albert Aurier.

6 Novembre 1890.

DES REMEMBRANCES

(ÉTAT D'AME)

De pâles violettes flétries, dont les pétales blancs se sont tristement refermés.

Et devant le bouquet fané elle s'est prise à songer.

Ils les avaient cueillies ensemble. Des souvenirs lui venaient de ce jour de printemps.

Sous la feuillée naissante, ils étaient allés. Une tiédeur parfumée emplissait la forêt de caresses moites et douces. Les grands arbres, aux troncs moussus, s'enveloppaient de soleil, et les abeilles y bourdonnaient. Ils avaient suivi un chemin qui s'ouvrait devant eux, où des arceaux verdoyants s'entrelaçaient au dessus de leur tête. Tout droit, ils marchaient sur le gazon plus tendre, vers les lointains embrumés d'or. Et c'étaient des vols effarés de petits oiseaux s'enfuyant à tire d'aile, des buissons fleuris qu'en passant ils frôlaient, des ballets de moucherons bruissant dans l'air réchauffé, et aussi des tapis d'anémones et de muguets qui ondulaient en frissonnant.

Toutes ces choses les rendaient heureux et ils erraient, enlacés, comme dans un rêve d'amour. Il ne lui parlait pas de peur de rompre l'enchantement; mais ses yeux en les siens se plongeaient parfois, lui disant les adorations ineffables et les inouïes félicités. Elle s'émotionnait délicieusement de cet échange de regards, où s'abîmaient leurs âmes dans l'infini des contemplations. Elle aurait voulu rester toujours ainsi bercée par l'indistinct murmure, qui vibrait continu, perdue près de l'aimé dans cet isolement, au milieu de la forêt protectrice. Une vague langueur envahissait tout son être, elle sentait des bouffées de désirs confus venir brûler ses tempes.

Au pied d'un chêne enguirlandé de lierre, ils

s'assirent, et leurs lèvres se rencontrèrent en un long baiser. Près d'eux des violettes, avec des blancheurs de lys, se recourbaient, gracieuses, sur leurs tiges frêles ; et des fleurettes aux corolles entr'ouvertes montait une buée fraîche, d'odorantes senteurs...

Oh les pâles violettes flétries, dont les pétales blancs se sont tristement refermés!

Maintenant encore l'azur des cieux flamboie, et par la fenêtre ouverte viennent des souffles embaumés. Mais cette vision radieuse pour elle s'assombrit, car elle rend plus poignantes les ressouvenances du passé. Seule elle est à aimer; car tant était fort son amour, qu'il pardonne à l'ingrat la lâcheté de l'abandon. Mais son cœur meurtri toujours saigne, et elle ne peut croire encore à la réalité hideuse. Ses souffrances s'avivent au douloureux retour de ces moments qu'elle avait pu croire éternels. Des pâquerettes émaillent les prairies; elle ne les interrogera plus, les fleurs menteuses qui répondaient faussement. Des oiseaux chantent, qui lui semblent moqueurs. Pourquoi ce printemps est-il revenu, si semblable à l'autre, — et qu'il lui est odieux! Et de nouveaux printemps renaîtront encore sans lui ramener le bonheur envolé!

Des pleurs filent sous ses paupières baissées.

Elle laisse couler ces larmes, dont le cristal prismatise l'horreur de l'à-présent, et peu à peu s'évanouit la douleur qui en est la cause. Son âme se rassérène, et reprend un calme bienfaisant. L'oppression qui l'étreignait de tout le poids d'un irréparable nettement conscient se dissipe. Et, les cils encore humides, mais d'un œil tranquille, oublieuse du passé, inconsciente du présent, peut-être confiante en l'avenir, elle regarde tout ce qui lui reste d'un amour où elle avait mis sa vie: le bouquet fané, et sourit aux pâles violettes flétries, dont les pétales blancs se sont tristement refermés.

Gaston Danville.

LES CORNES DU FAUNE [1]

Les vrais poètes de ce temps, à la différence des autres, ou de nombreux devanciers, proclament le souci de donner à leurs œuvres un titre qui en suggère l'intime pensée. Aussi, la lecture de ces mots : Les cornes du Faune, évoquera-t-elle immédiatement une série de visions symboliques, où s'épanouira l'amour, en ce qu'il comporte de sensationnel, au détriment sinon à l'exclusion de ce qu'il peut avoir de sentimental.

En effet, M. Ernest Raynaud s'est proposé de chanter les contentements de la possession physique et les tristesses qui s'ensuivent.

Son volume, divisé en quatre parties : *Paysages*, *Pastels*, *les Cornes du Faune*, *Deuils et Joies* (*Intermède*, fine parodie de la manière de M Coppée, étant un hors-d'œuvre), débute par une suite de tableautins : jardins, parcs, bosquets, palais, ruines, qu'attriste le regret des amours jolies, et des belles amours, et des étranges amours de naguère et d'autrefois :

Où donc Lamballe? Où donc Marie aux lèvres pulchres?
Où Polignac? fleurs sans gaîté qu'on croit de morts!
O guirlandes qui n'êtes plus que de sépulcres!

Et plus loin :

L'Antinoüs, au fond des Versailles perclus,
Se dresse encor, triste d'un culte qui n'est plus,
Et de survivre à ceux des rois qui l'ont aimé.

Toute distraction dans les innombrables jeux plastiques de la nature est impossible; la dolente obsession un instant chassée revient toujours, là même où l'on croyait la fuir :

Au bord du lac exsangue, en des fleurs d'hyacinthe,
Un temple grec, où l'Amour de plâtre n'est plus,
S'attriste, lui dont la pure gloire est éteinte,
Que les temps aient été si vite révolus.

Pourtant, il existe encore une sorte d'amour, qui a pour objet la chair seule, et guère la chair fraîche, affirme le protagoniste qui prend la parole dans *Pastels*. Regarde-t-il une danseuse : l'art de la ballerine lui importe peu. C'est un détail de costume, et quel détail! qui le préoccupe :

(1) Par Ernest Raynaud (Bibliothèque artistique et littéraire).

Et sous la jupe, à chaque fois qu'elle tressaute,
Incontinent le pli de l'aîne s'aperçoit.

L'œil qui s'amuse à cela ne s'en contente point. Il s'attarde encore à contempler de petits jeunes gens, qui se présentent ainsi :

Leur mine, elle est de mime et s'efféminе; au torse
Pas une soie, ainsi qu'il plairait à la Force,
Ne veloute de brun le safran de leurs creux.

Tous ces êtres poudrederizés, maquillés et faisandés, les *Cornes du Faune* nous apprennent quel culte on leur rendra :

Moi, j'aime tout entier, au seul gré de la Loi,
Qui mit un cœur d'éphèbe antique en ma poitrine.

Après une telle déclaration, peut-on s'étonner de confidences comme celle-ci?

Aussi, de quels transports est-ce, ô Dieux! que je cueille
Ces jumelles splendeurs, où, dans les temps voulus,
La plaisante églantine indolemment s'effeuille.

De tels paroxysmes de luxure sont vite suivis de châtiments, que M. Raynaud nous confesse dans *Deuils et Joies*. Ce sont d'abord des langueurs d'une douceur équivoque, de viles satisfactions que commence à désenchanter une vague conscience de leur nature.

Il semble que je vais tomber en défaillance :
Le bonheur où je suis tient de l'insouciance
Des fleurs qui n'ont de soin que celui de s'ouvrir.

Voilà toutes les joies, purement physiques, des lendemains « du bain d'amour dans les chairs roses. » Elles seront brèves, laisseront las, mais non rassasié, celui qui les a subies, et ne tarderont pas à lui révéler leur bassesse :

Et cette odeur, quoi que j'en aie et que je fasse,
M'émeut, et traîtrement remet en branlebas
Mes sens, ô quelle alerte d'eux! dont je n'ai pas
Rassasié comme il fallait *la populace*.

Alors s'éveillent et crient tous les appétits mal endormis ou mal étouflés de la chair. Des visages et des corps, qu'il est impossible de posséder, viennent obséder l'imagination et le souvenir :

Son image vient s'accouder sur mon sommeil,

est-il écrit d'une amazone.

Et toutes les désirées ou les aimées apparaissent avec la seule royauté de leur sexe :

Toute la bête vit au fond des yeux païens

de celle-ci. Cette autre est parfaitement sotte et indifférente à l'amour qu'elle inspire :

Et voici qu'elle laisse aller la file d'oïes
De gros rires, à me conter les vaines joies
De sa vie, où mon sentiment n'entre pour rien.

Alors un cri de révolte s'échappe des lèvres de l'amant :

O pouvoir m'affranchir du fol amour que j'ai
Des corps charmants évoluant dans leur souplesse!

Il veut devenir :

ce moine qui se lève
Et passe, ayant muré tout son corps au dehors,
Avec, aux yeux, la seule image de la mort.

Mais ces héroïques résolutions s'évanouissent en fumée. C'est folie d'entreprendre la lutte contre les impérieuses habjtudes qu'on s'est données. Il suffit d'un rire éclatant, de l'odeur énervante des bois pour réveiller dans leur fureur les vieux désirs éperdus.

Quel parti prendre?

Redevenir plutôt la brute d'autrefois,

Mais une âme désolée s'est trouvée dans cette brute, et le mensonge de l'étreinte ne lui suffit plus. Seulement, elle est en proie au juste désespoir d'avoir irrémédiablement manqué sa destinée, et il ne lui reste un refuge que dans la mort, la mort sans courage ni grandeur, comme la désire un sybarite :

Les soirs exquis n'ont plus d'oreillers pour mes rêves;
La belle fleur que j'ai cueillie était trop brève.
O quand — simplement comme un qui s'endort — mourir!

*
* *

De cette analyse des *Cornes du Faune*, il ressort que M. Ernest Raynaud, dédaignant le facile rassemblement de pièces disparates sous une étiquette quelconque, a composé une œuvre d'une rigoureuse unité. Chacune des parties de son volume concourt à l'exposition de la thèse morale qu'il lui a plu d'assumer, et toutes sont développées, les unes par rapport aux autres, en proportions harmoniques.

S'il est fait mention ici d'une thèse, savoir : *la brève déception des joies de l'amour charnel*, ce n'est pas à dire que le poète se soit soucié de démontrer quelque proposition. La poésie n'a rien à prouver, rien à enseigner : — c'est affaire aux sciences et à leurs méthodes, — elle a pour unique devoir de procurer l'émotion esthétique.

Celle-ci ne résulte ni de la vigueur des raisonnements, ni de l'ingéniosité d'analyses psychologiques, ni de l'éloquence même. Elle dépend essentiellement de la variété et de la qualité des sensations de son et de couleur au moyen desquelles sera suggérée une idée dans l'esprit du lecteur. Que cette idée soit plus ou moins élevée, selon les hiérarchies inventées par les morales, il importe peu. Etre le lien commun des sensations créées par l'œuvre d'art, voilà le seul rôle qu'elle ait à jouer.

Il n'y a donc point à discuter ici, en moraliste, si M. Raynaud a eu tort ou raison d'imposer à son livre en qualité de dominante la considération morale exposée plus haut. Il s'agit de constater si toutes les sensations de son et de couleur créées par l'auteur convergent exactement vers elle, et de négliger à son égard toute autre préoccupation. Or, l'analyse des *Cornes du Faune* établit, sans qu'il soit besoin d'insister, qu'on se trouve en présence d'une œuvre dont l'esthétique est irréprochable.

Nul raffinement de musique verbale n'a été négligé. Allitérations, césures, rimes, rythmes, tout concourt à donner à la sensation auditive la caractéristique voulue.

Quant aux sensations de couleur, c'est-à-dire quant aux spectacles symboliques évoqués par les mots, qu'on en juge par cet exquis poème :

L'ample étendue est bleue et d'or de tous côtés,
Sa cuisse nue et son beau torse de héros
Opposent leur albâtre aux pourpres exaltées
Des rubis dont palpite, auprès, le « brasero ».

Le basilic fleurit à ses deux mains croisées
Et, pantelante comme un cœur au haut des piques,
Sa lèvre unit pour la prière et les baisers
Tout le sang du Calvaire aux roses de l'Attique.

Le col blanc que Nisus aimait chez Euryale
Ploie un peu sous le faix du front impérial
Où s'alanguissent les miels blonds du doux Jésus.

Si l'Ange se révèle au geste qu'est le sien,
Toute la Bête vit au fond des yeux païens,
Langueurs! qui mieux qu'Eros ou que Jésus vous eût ?

Ceux que n'auront point charmés les évocations de ces quatorze vers au point de leur en dissimuler la technique n'auront pas été sans y remarquer une manière un peu nouvelle de rimer. Les pluriels se marient aux singuliers; les terminaisons féminines aux masculines; enfin la succession, consacrée par un vieil usage, des rimes masculines et féminines n'est pas observée.

Si la rime a pour seul but de satisfaire l'oreille, l'al-

liance de pluriels et de singuliers, dans les mots à terminaison identiquement masculine ou identiquement féminine, n'a rien que de légitime. Dans ce cas, ce sont toujours des syllabes de même quantité qui sont accouplées, et, pourvu qu'elles aient la même articulation, en d'autres termes : qu'elles possèdent la consonne d'appui, elles seront irréprochables : « Héros » et « brasero » s'accorderont à merveille.

Quant à la rime entre un mot à finale masculine et un mot à finale féminine, elle paraît devoir être absolument rejetée, par cette raison : que le nombre des vibrations sonores de l'une ne se trouve en aucun rapport avec les vibrations sonores de l'autre. « Côté » et « exaltées » ne riment pas. Dans chacun de ces mots, la dernière syllabe est bien tonique, mais dans le premier elle est brève, tandis que dans le second elle est longue.

En ce qui concerne la succession des rimes, la question est controversée et paraît devoir demeurer insoluble. Ronsard, après n'avoir tenu aucun compte de la règle aujourd'hui classique : « que les masculines et les féminines doivent se succéder implacablement », finit par s'y astreindre.

M. Raynaud pourrait arguer en faveur de sa manière que certaines terminaisons masculines donnent à l'oreille l'illusion de féminines ; telles sont : *air*, *eil*, et autres analogues.

D'ailleurs, il y aurait mauvaise grâce, en ce moment, où notre poétique française est bouleversée de fond en comble, à trop approfondir la technique des *Cornes du Faune*. Si l'auteur a quelque peu violenté la rime, tout au moins a-t-il toujours respecté l'assonance, qui est un mode légitime d'accoupler deux vers.

Il a cru aussi, et grâces lui en soient rendues ! que les rythmes les plus variés trouvaient leur compte et dans notre vieil alexandrin, et dans le poème à forme fixe. Il a composé tout son volume en sonnets, estimant qu'il n'est pas besoin de chercher de nouveaux vêtements littéraires lorsqu'on possède depuis le distique jusqu'au chant royal pour habiller, selon la nuance qui lui convient, chacune de ses pensées.

M. Ernest Raynaud, bien qu'il ait délaissé la poétique de ses deux premières œuvres : le *Signe* et *Chairs profanes*, est encore plus traditionnel que novateur; un beau souffle d'art passe à travers les *Cornes du Faune* : c'est plus qu'il n'en faut pour la joie des lettrés.

EDOUARD DUBUS.

LA GLOIRE DU VERBE

PAR PIERRE QUILLARD

I

Revivre une joie défunte, est-il joie plus subtile?

L'exquis Souvenir qui, durant notre course noire à la barbe blanche, ravive les vers luisants des jardins vécus! Je professe un culte singulier pour ce vieil adolescent aux pieds à rebours, page du Regret. Peut-être même n'exalté-je l'Avenir que parce qu'il sera le Souvenir.

C'est en 1885. Un soir. J'érigeais le quatrième acte de *Lazare* où triomphe la Mort. Soudain la clochette de l'huis se met à rire. J'ouvre. Ils sont deux. Un Etranger m'évoquant un renard qui serait une brebis, et son Guide : un nôtre ami fort maigre avec, pour cheveux, des feuilles mortes.

Selon son destin, le Guide, très jeune et très ancien à la fois, est pâle infiniment. Les lys de cette argile expriment-ils le regret du lange ou le désir du linceul?

Le désir, hélas! — car le Guide était Ephraïm Mikhaël, éphèbe génial.

Il nomma l'Etranger : Pierre Quillard.

Nos mains, se pressant, durent pétrir aussitôt quelque fraîche statue de sympathie. On se hâta de s'aimer. En ces heures matutinales, ils n'osaient, les trois vivants, se divulguer l'Anadyomène de leurs rhythmes primordiaux; mais, au midi de la hardiesse, nos tentatives s'échangèrent : leurs hymnes impeccables et ma barbare apostasie. Alors ces juvéniles poëtes sentaient flotter sur eux comme un caractéristique costume : Mikhaël la chasuble des moustiers, Quillard le lilas des halliers, le troisième le manteau bariolé de l'Inde védique.

L'idée d'une *revue* naquit avec Jésus le 25 décembre 1885.

D'abord on la voulait baptiser l'*Arche d'Alliance*, le *Symbole*, le *Tabernacle*. Ce nom, *la Pléïade*, prévalut.

L'imminent apogée de trois ou quatre étoiles pouvant historifier cette Constellation, nous croyons littéraire de déclarer ici, puérilement, pour la simple exactitude, qu'elle fut formulée en mon logis par Ephraïm Mikhaël, Pierre Quillard et Paul Roux canonisé depuis.

Quelques amis s'étant joints à la trimourti, la *revue* vagit le 1er mars 1886. Ce vagissement fut une fanfare de Jéricho. Les chauves Ecroulés menacèrent de Bicêtre — Saint-Lazare de l'esprit — cette Magnifique à la si-

marre d'hyacinthe dont les plus fiers caprices demeurent *l'Automne, la Fille aux mains coupées, le Massacre des Innocents...*

Le *Massacre* de Mœterlinck oui certes, car il en était aussi, le petit Will aux épaules de czar.

La Pléïade splendit *sept* fois. Chiffre fatidique et de l'azur. Puis chacun s'aventura dans la vie, vers les larmes, les ris, la chanson, le blasphème, c'est-à-dire existencer son œuvre.

Nous nous sommes retrouvés plus tard, le jour de richesse triste où nos yeux épandirent leurs pierreries sur le tendre Mikhaël fermé dans les planches dernières tel qu'un héliotrope en un missel fantastique.

Cependant il avait

... l'ineffable horreur des floraisons prochaines

celui qui, de par la nature bellement avare, s'éparpille aujourd'hui dans les fleurs, ces fragiles patries du joli de nos chairs !...

II

Célébrons Pierre Quillard d'avoir glorifié la Parole Sainte qui précéda l'onde, l'argile, le firmament et prosterna les ancêtres purs : souveraine puissance des temps abstraits du Solitaire. Les globes jaillirent grandioses du sonore parfum de l'Eternelle Pensée, comme ces féeries dont nous envahit le poëte qui chante en nos chemins ; c'est pourquoi les bras antiques tendirent leur gratitude vers le fils d'Ormudz.

La contemporaine indifférence, hélas ! verrouille les coquilles des tempes humaines. Le Honover est déserté. Grâces soient rendues à Pierre Quillard d'avoir lavé la statue souillée d'ironique mousse !

Je présume tangibiliser l'impression de ma lecture ainsi : l'auteur de *La Gloire du Verbe* écrit avec une plume de paon trempée dans l'arc-en-ciel comme les ailes du sylphe de Pope.

Ses poëmes tressés de sourires bruns ou de blond pessimisme dégagent un effet de pantoum. Il sait dextrement tresser son âme entre un canevas mythique, de la sorte il acquiert des droits imprescriptibles à l'intégrale propriété.

En son *décor* éclate une honorable originalité. Le rendu, surfacier çà et là, est ailleurs généreusement massif.

Mais pourquoi, dans ce domaine du décor, perçoit-il avec sa seule prunelle, non *avec tous ses sens* au balcon ?

Je m'arrête, de propos délibéré, à cette mesquine

chicane des choses, puisque d'exclusifs Cérébraux — de la secte des Nombrilistes — prétendent proscrire la Substance de leur univers ou du moins la bouder, ignorant que, par la sélection de ses reliefs, elle est la mosaïque fondamentale de l'Art, sinon l'inéluctable tonique hors laquelle la dominante spirituelle siffle dans le néant.

Les poëtes, nous sommes des dieux, c'est acquis. Chacun de nous conçoit un monde, d'accord. Cet orgueil est le mien depuis des ans. Néanmoins convenons que notre monde particulier n'est que l'élixir du monde initial si prestement réintégré aux heures corporelles. Notre original s'étaye de l'originel. Le monde foulé — copropriété indivise de tous dans la république de la vie — il nous faut le considérer comme l'apprentissage foncier de celui de notre esprit, lequel n'est, à franc dire, que le résultat d'un désir de réaliser mieux, désir servi par la morale de notre personnelle esthétique.

La floraison du poëte se mesure donc à son génie d'essentiellement comprendre ou d'amender (par un prêt d'intentions foraines) celle de Dieu.

On ne saurait éluder que celle-ci sert de fumier à celle-là.

Blasphème d'art pur, s'entend.

Que si, dans leur transcendantalisme outrancier, messieurs les Cérébraux renâclent à la Substance, c'est qu'ils ne la savent qu'à la manière des Captifs de la Caverne — j'allais écrire Taverne. Le dos tourné, ils voient d'inanes silhouettes réfléchies, ainsi que dans la facile allégorie de Platon.

Or, à l'artiste insigne, toute substance apparaît *l'effort saisissable* d'un centre vers la sphère, d'une base vers le sommet, d'une âme vers la corporéité. C'est le caractère de cet *effort* qui, à ma sentence, doit au moins intéresser l'artiste et qu'il lui sied, le cas échéant, de cristalliser.

Nous parlons en idéaliste qui envisage les choses comme des pensées autrefois tombées d'une intelligence et solifiées par les époques. Ce n'est aucunement prêcher leur comptabilité selon le superficiel naturalisme, mais seulement solliciter qu'on en trahisse l'essence causale ou bien ce phénomène des effets qui est en quelque sorte la vive chevelure de la substance.

Sans ces assises, l'art n'est qu'atmosphérique.

Promptement je répète que les choses doivent être contrôlées et traduites par nos cinq sens. Cette méthode ailleurs étendue, n'est-ce pas la réalisation de la symphonie dans sa plus vaste expansion ? Ainsi l'artiste obtient l'œuvre prismatique aux facettes savoureuse-odorante-

sonore-visible-tangible; le synthétique bouquet à cinq motifs qu'il parachève et paraphe avec le ruban de son émotion. En un mot l'œuvre individuelle et vivante : le Verbe fait Homme.

Si parfois le profane se déclare dérouté, c'est qu'il lit partiellement, du bout des doigts, au lieu d'absorber avec son être entier une œuvre révélée par un être entier, c'est qu'il ne communie point.

Pour compléter ce procès de la Matière nécessairement succinct, il y aurait, entre autres théories, à formuler celle des Reliefs (*Sur un panthéisme, admis comme fond de toile de l'univers artistique, se révolte un polythéisme de parties infimes ou colossales, passives par la patte, lesquelles se proclament indépendantes, ambitionnant de faire planer leur activité personnelle sur l'universelle Activité. La familiarité des rites innombrables constitue l'originalité foncière du quintuple artiste...*) — Mais cela nous induirait à la théorie des Vibrations qui, par correspondance, entrent édifier l'œuvre dans l'hospitalité du lecteur honoré par cela même d'une joie infinitésimalement complice.

Puis il faudrait agiter que l'Art pourrait bien être une résultante, ce qui serait indigeste aujourd'hui.

Au demeurant toute mon Esthétique est mise en pratique dans la *Symphonie humaine* — dont je tais le titre — que, cette année, je confierai au Théâtre-Français, si toutefois n'est point tari son noble sang de guerroyeur.

III

Le Livre de Pierre Quillard est à exalter.

L'admirable *Fille aux mains coupées* est l'expression d'un primitif de l'école mystique de Cologne, la Rome de l'Allemagne.

L'héroïne, lys d'aurore, parle avec son âme comme les contemplatives de Wilhelm. Dans les primitifs, ombres et demi-teintes sont grises; violettes dans Quillard. Tel que ces peintres, le poëte exécute sur fond d'or à dessins.

Volontiers on accorde aux personnages de ce *mystère* le geste anguleux des Saints translucides. Leur parole, on l'imagine s'exhalant des lèvres, réalisée sur des banderoles, comme chez les xylographiques figures de l'*Ars moriendi*.

Qu'on me laisse ici regretter l'opulente postérité dont cette *Fille* fut grosse. La sage-femme dut conseiller un tantinet le seigle ergoté de monsieur Lemerre. A telles

enseignes que certaines pages ultérieures de *La gloire du Verbe* ne nous procurent pas cette joie, criterium du mérite, cette joie chaque fois progressive qui se définirait avec l'*Ethique* : le passage d'une perfection moindre à une perfection plus grande.

Un chef-d'œuvre entre plusieurs : *Marbre.*

Exquis les *lieder* dont le poète daigna me communiquer la plupart en 1887, de sa retraite de Cabourg.

Curiosité, l'art d'aimer de Quillard. Les cordes de son clavecin sont peut-être des cheveux de femme, mais de femmes non vécues. Sa Dame, il l'appréhende et ne la regarde que copiée, dans la psyché. Il en préfère l'absence ou le mirage. Son cœur d'enfant de chœur esquive, contourne ou temporise; et si, du giron de sa nourrice la nature, il évoque la Belle, c'est assez bas pour n'être ouï que de son imagination.

Il pense trop que : l'Amour c'est d'en souffrir. Ne médite pas assez que : souffrir c'est être susceptible de génie.

Laissez-donc, ami, laissez la femme chiffonner votre âme amidonnée. L'Amour, n'est-ce pas la politique du poëte : par son règne, par le désir qui l'antécède, par le regret qui le suit et le perpétue ? Le désir stellifie tout, le regret pleure les mers. De celui-là descendent les moissons jolies, de celui-ci montent les synthèses superbes comme des revanches. A peine vous devine-t-on le désir. Récuserez-vous la Toison Noire de son contraire : la Douleur qui nous évalue l'ici-bas? Sus donc à l'unique joie qui aboutit à l'unique misère — fut-ce à travers le ridicule et le péché! Les cornes du faune sont plantées sur un sourire.

Eh! ne voyez pas ici vaines phrases de pédagogue, mais une solide invitation au piédestal vécu sur lequel se dresseront, plus normales, les cérébralités mêmes.

Jusque-là, l'œuvre se dandine, hypothétique.

Courez vite étrangler le Cygne d'Amour.

IV

Louons Pierre Quillard de sa pieuse dédicace à Ephraïm Mikhaël.

Au cours de cette étude, a palpité sereine, autour de moi, l'âme du Regretté. Le paradis des âmes c'est d'être évoquées par les vivants sans doute. Notre oubli les doit rendre tristes et mendiantes. Oui son âme, je l'ai vue par mon âme, je la vois encore. Informelle, cependant elle imprime en moi l'*idée* sensible d'un Aigle Blanc. Il

est là près du feu — celui de mon cœur ou du foyer? — et paraît se chauffer, trahissant ainsi que froide est l'Eternité.

Enfin l'alerte page aux pieds à rebours me ramène aux heures antérieures et peu à peu, par une insensible magie, il habille du Corps remémoré l'Aigle Blanc qui s'y dérobe graduellement ainsi que dans un sépulcre d'humaine vie : au front du Corps sont des feuilles d'automne.

Et c'est l'Ami vivant!

Alors, sous la treille d'illusion, nous recausons les paroles causées qui partirent en preuses vers l'avenir.

Soudain les voix de la rue, poignardant le charme, en un clin me vieillissent et me rejettent sur le temps de l'Ami mort, au présent, aux choses.

Et le Corps s'efface graduellement, neige moribondant au fer rouge de la réalité.

Déjà ne vacille plus que l'idée substantielle. Avant qu'elle ne s'évanouisse aussi, je veux oh! caresser un peu de ce qui n'est plus, ne serait-ce qu'une place occupée dans le salon de mon imagination. Et je lance mes mains, mais l'Aigle a disparu.

D'un geste prompt, j'ouvre la fenêtre pour le voir s'envoler peut-être par les yeux charitables de la foi... Rien!... sinon que j'entends la Harpe d'un pifferaro gueusant des sous en bas.

Alors, accoudé, je songe : l'espace est sans doute fait d'âmes, et la musique des Harpes pourrait bien se produire par le nostalgique cri qu'ensemble jetterait un million d'âmes pincées à la fois par le doigt du musicien innocemment barbare.

S'il en était ainsi, cette mélodie qui nous parfume serait construite de leurs plaintes!...

Jamais plus, non jamais plus ne joueront les Harpes sans que je prie pour ces Orphelines de la mort, Errantes couleur de l'absence éternelle, Errantes si maigres qu'elles en sont imperceptibles, Errantes qui ne revivront plus la vie chantée par le coq, vivant petit clocher de plumes!...

5 et 6 décembre 1890.

SAINT-POL ROUX.

AU THÉATRE LIBRE

La Fille Elisa, pièce en trois actes, en prose, tirée par M. Jean Ajalbert du roman de M. Edmond de Goncourt. — **Conte de Noël,** *Mystère moderne* en deux tableaux, en prose, par M. Auguste Linert.

La tâche était assez malaisée de transporter à la scène la *Fille Elisa,* non un roman au sens propre du terme, mais — comme tous les ouvrages que M. Edmond de Goncourt écrivit seul — une étude, une monographie de minutieuse notation physio-psychologique. Au point de vue du théâtre « selon la formule », donc, aucune péripétie en ce livre, et en tout cas nulle unité d'action — si tant est qu'il y ait ici une action — puisqu'il s'agit de toute une vie, et qu'une vie totale, si vide fût-elle, n'évolue point en une action unique. L'unité est ailleurs, tout au fond de l'œuvre : surabondant motif pour que telle critique, parmi le fort tapage suscité jadis par *La Fille Elisa,* allât jusqu'à dénier à M. de Goncourt *l'unité de conception!* — Or, de quelle façon M. Ajalbert, qui ne peut apporter au théâtre tous les développements psychologiques de M. de Goncourt, donnera-t-il l'impression synthétique du livre? Fort habilement, à la vérité, en inventant une plaidoirie qui contient en substance la psychique de l'œuvre.

Au premier tableau, Elisa est en promenade — car c'est jour de sortie — avec quelques compagnes, et, tout en batifolant sur des verdures, on la blague de son « béguin » pour le pioupiou Tanchon, qui la rejoindra tout à l'heure. Cette scène est capitale : deux ou trois mouvements de colère et de rage d'Elisa, provoqués par ces plaisanteries anodines en somme, décèlent à la fois la nature de ses sentiments pour Tanchon, véritable amour et non simple caprice, et son irritabilité nerveuse d'hystérique. Cette scène, dis-je, fait comprendre le meurtre du pioupiou, alors qu'il veut posséder quand même Elisa en mal de sentimentalité et qui se refuse obstinément. — Le deuxième tableau : la cour d'assises, est tout entier rempli par la plaidoirie du défenseur d'Elisa, qui résume aussi complètement que possible la psychologie de l'accusée et les idées de M. de Goncourt (des lieux communs aujourd'hui) sur les filles soumises. L'étude de la prostitution finit là. — Le troisième tableau montre la prison où la condamnée achèvera de vivre : l'étude de l'abrutissement de l'être reclus et assujetti au « régime du silence absolu » commence ici dans le roman, commencerait aussi dans la pièce si l'auteur avait traité autrement et mieux ce que l'auteur du livre — « livre de vérité et de *compassion* », dit très bien M. Delzant dans son ouvrage : *Les Goncourt* — a, lui, si parfaitement traité. Comment M. Ajalbert n'a-t-il pas senti que la scène, qui pouvait être si poignante, perd toute grandeur et devient quasi grotesque avec la gasconnade de

cet insupportable directeur du pénitencier, et que ce ridicule bavardage empêche précisément de naître la *compassion* que M. de Goncourt a voulue chez son lecteur? Lourde faute à coup sûr, tare déplorable au même titre que la scène de la faiseuse d'anges dans *En Amour*, le dernier roman de M. Jean Ajalbert. De plus, il est certain que l'entrevue d'Elisa et de sa mère — un bon Forain — manque tellement de vérité en la forme, sinon au fond, qu'on est plus disposé à rire de la maman qu'à s'apitoyer sur la fille, ce qui est contraire encore au but souhaité.

L'interprétation de cette pièce a été excellente. Mlle Nau exprime d'une façon saisissante des choses difficiles : par exemple, au premier tableau, la diathèse nerveuse d'Elisa. M. Antoine plaide avec éloquence, une éloquence *rase*, d'une voix un rien trop brève; le geste aussi est trop anguleux et pas assez ample : M. Antoine n'émeut pas, il convainc, et en cour d'assises ceci ne vaut pas cela. Pour une fois, donc, M. Antoine, dont nous aimons tant le naturel en d'autres rôles, aurait pu être un peu plus *acteur*. M. Janvier est un Tanchon parfait, parfait.

Que dire du *Conte de Noël* de M. Auguste Linert? La fameuse tranche de vie ne devient de l'art qu'au moment où elle cesse d'être photographique pour être synthétique et suggestive; — et si l'on ne tient compte de l'antithèse (comme trop puérile) incluse en cette pièce, il ne reste plus qu'un fait-divers peu intéressant, invraisemblable d'ailleurs et maladroit. Invraisemblable, parce qu'une paysanne ne fait point lit à part et ne saurait cacher une grossesse à son jeune mari, qui l'aime et avec qui elle est unie depuis seulement quelques mois. Maladroit, parce que, au deuxième tableau, il y a disproportion de durée, différence de composition si l'on veut, entre la scène (raccourcie et condensée) de l'accouchement et celle (naturelle) de la fête dans la maison voisine; c'est assurément le déséquilibre entre ces deux actions simultanées bien plus que la violence de l'antithèse qui rend si intolérable le chant des jeunes filles. Je ne crois pas douteux que M. Linert, qui prouve en plusieurs passages des qualités d'observateur et d'écrivain, ne voie maintenant ces évidences. La pièce fut jouée admirablement par M. Janvier, MMmes Daubrives, excellente dans le terrible épisode de l'accouchement, Barny, Lefrançais, etc. Il est impossible d'être plus vrai que ne l'a été M. Janvier : pas un mouvement gauche, pas une fausse intonation, et rien, absolument rien du trois fois saint TRADITIONNEL — si assommant. Seul M. Antoine sait être ainsi nature.

Je constaterai pour finir les prodiges de mise en scène que réalise le Théâtre Libre : la rue de village (2me tableau de *Conte de Noël*), la salle d'audience et la pièce où travaille Elisa dans la prison, sont particulièrement remarquables.

Le programme était signé Forain et Chéret.

ALFRED VALLETTE.

LES LIVRES [1]

Les Cornes du Faune, par ERNEST RAYNAUD (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — V. p. 110.

La Gloire du Verbe, par PIERRE QUILLARD (Librairie de l'Art indépendant). — V. p. 115.

Fleurs d'Oisiveté, *Poésies*, par CHARLES GUINOT (Genonceaux). — C'est moins un livre qu'un recueil : toutes les pièces sont indépendantes les unes des autres. Et il manque un peu d'intérêt à une époque où les poètes cisèlent le vers avec un art auquel n'atteint pas M. Charles Guinot, et arrivent à une telle cohésion entre les poésies d'un même livre qu'en retrancher une seule serait faire *mal à l'âme* de l'œuvre. De multiples influences — dont quelques-unes remontent aux premiers temps du romantisme — y sont aussi trop apparentes. Si, d'ailleurs, il est certain que l'auteur eût sagement agi de cadenasser dans sa Fosse aux ours telle, telle et telle de ses poésies, d'autres sont fort honorables de forme et de fond — mais, je le répète, sans grand intérêt pour nous.

A. V.

La Décoration et l'Art industriel à l'Exposition universelle de 1889, par ROGER MARX. (Ancienne maison Quantin). — M. Roger Marx, qui s'occupe avec une vigilance éclairée des intérêts de l'Art français, vient de publier, dans une édition de grand luxe, la conférence qu'il fit en juin 1890 au Congrès de la Société centrale des architectes français sur la Décoration et l'Art industriel à la grande Exposition. Je ne puis entrer dans le détail des sujets très divers qu'il traite au cours de cette intéressante étude. Signalons les lignes qui concernent M. Emile Gallé, l'un des plus grands maîtres de notre art industriel, et qui « loin de limiter son ambition au plaisir des yeux, se préoccupe sans relâche de solliciter l'intérêt de l'esprit, l'éveil du sentiment par un symbolisme conforme en tous points aux aspirations de l'évolution contemporaine. » Chéret, le maître afficheur, a, au moins, la place qu'il mérite parmi les ornemanistes. Je ne sais, toutefois, si c'est de Goya qu'il convient de parler à propos de Chéret, je ne sais... ? Mais il faut conclure avec M. R. Marx que le premier devoir de l'art décoratif, si justes que soient ses sympathies pour les vieilles traditions nationales ou pour les grâces étranges des artistes de l'Extrême-Orient, est d'*inventer* : à la condition qu'il discerne

(1) Au prochain fascicule : *Le Pèlerin passionné* (Jean Moréas); *Les Quatre Faces* (Bernard Lazare); *Le Curé d'Anchelles* (Georges de Peyrebrune); *Flumen* (Pierre Dévoluy); *Le Don d'Enfance* (Fernand Severin); *Culs-de-Lampe* (Albert Boissière); *Peines de cœur* (Jean Surya); *Le Magot de l'oncle Cyrille* (Léo Trézenik); *Le Songe d'une nuit d'hiver* (Gaston et Jules de Couturat).

nettement le besoin spiritualiste, le besoin de Symbole qui soulève aujourd'hui tous les arts, de la Poésie à la Peinture, contre les sottes prétentions à la réalité des faux maîtres naturalistes. CH. M^es.

Les Vieux, *Drame en un acte, en prose*, par ERNEST BOSIERS (Anvers). — Voici un petit drame point mauvais en soi, et qui pourtant ne saurait avoir de signification. Je m'explique. Avec le procédé de M. Maurice Maeterlinck, M. Bosiers produit une impression — la même — infiniment moins forte que celle donnée par l'*Intruse*. Alors, à quoi bon? Le lieu de ténèbres où opère M. Maeterlinck est exigu, et tellement que lui seul (ou *un seul* qui sera toujours lui, ce qui revient au même) y peut respirer : quiconque tentera l'y rejoindre périra. C'est pourquoi il est vain d'avoir écrit *Les Vieux* — vieux rentiers que chaque jour rassemble sur un banc et dont l'unique préoccupation est la peur de mourir.
A. V.

Un Simple, par EDOUARD ESTAUNIÉ (Perrin et Cie). — La *manière* de Flaubert est encore celle qui tente le plus les jeunes écrivains sérieux d'aujourd'hui, parce qu'elle est merveilleusement claire et qu'elle fait songer, son allure étant douce, à ces machines *qui pourraient bien marcher toutes seules*... Mais il y a dans ces machines-là on ne sait quel petit rouage secret... A le chercher, on perd plus de temps qu'à en inventer un autre, et on reste, malgré de très courageux efforts, un cent vingt et unième Flaubert manqué. M. Edouard Estaunié a écrit l'histoire de ce simple très simplement, c'est-à-dire qu'il a beaucoup peiné, sans doute, pour découvrir le petit rouage. Dans des pages, il nous en donne presque l'illusion, et nous aimerions mieux de bons défauts personnels que cette illusion-là. Son simple est le fils d'une femme dure à l'enfance et tendre aux amours. Ce fils apprend la vie en entendant sa mère vivre... un peu plus fort que d'habitude, et, après une scène grossière qui suffit à déparer tout un volume remarquable, il va se jeter à l'eau. Deci, delà, des paysages méridionaux dessinés du bout d'une plume de roitelet et d'un transparent délicat. ***

De l'Authenticité des Annales et des Histoires de Tacite, par P. HOCHART (Thorin). — En ce livre d'une bonne et curieuse érudition, il est démontré que les œuvres de Tacite furent fabriquées de toutes pièces, à la Renaissance, par un latinisant habile et astucieux. Tromper à ce point la postérité, nous faire prendre jusqu'à la fin des siècles pour « le témoin indigné de la vertu offensée » les élucubrations factices d'un ingénieux truqueur, — ce rôle, paraît-il, tenta Pogge, l'auteur des *Facéties*. M. Hochart donne quelques preuves qu'on a discutées, mais non réfutées. Sans parler de la date des plus anciens manuscrits de Tacite (au commencement du XV^e siècle on n'en connaissait aucun, et ceux que l'on connut étaient d'une écriture contemporaine), il y des détails assez typiques : Ammien Marcelin est le seul

auteur ancien qui avec Tacite mentionne Ninive, et Pogge est le premier à avoir eu en main un manuscrit d'Ammien Marcelin ; Tacite, qui connaissait certainement le golfe de Jaïes, n'aurait pas commis en le décrivant les grossières erreurs qui lui sont attribuées, — tandis que c'est vraisemblable de la part de Pogge qui ne le visita jamais, etc. Enfin il y a l'autorité de M. Hochart, lequel étudie spécialement les temps historiques qui sont le sujet du pseudo-Tacite. R. G.

Le Poème de la Chair, par Abel Pelletier (Vanier). — Est-ce par antithèse que l'auteur donne à sa plaquette ce titre dense et lourd? Ses poésies sont toutes imprégnées d'idéalisme :

Tu seras, pour mon rêve invocateur, la Dame!
Vision qu'on aurait peur de voir s'incarner
Si l'on ne savait pas qu'elle ne peut daigner
Dévoiler la splendeur de son aspect qu'à l'âme.

. . . . . .

Parce que, loin de vous, je vous ai possédée
Toute l'autre nuit dans le lit de mon idée.

M. Abel Pelletier ne recherche point dans son vers cette musique de mots à quoi tendent presque tous les poètes de ce temps : il écrit une langue claire, point prosaïque toutefois, et se contente des rythmes traditionnels. *Le Poème de la Chair* ne révèle certes pas une originalité, mais indique un poète. Il manquerait seulement un peu de « modernisme ». A. V.

Les Psychoses, par Arsène Reynaud (Vanier). — « Ton âme, je le sais, doux Arsène, est trop simple... » C'est ainsi que M. Michel Réallès, dans un sonnet-préface à son « *cher et tendre Arsène Reynaud* », s'adresse à l'auteur des *Psychoses*, libricule qui a l'air d'émaner d'une âme plutôt fumiste que simple. Toutefois, malgré la « gosserie » des épigraphes et les chinois acrostiches de notes (DO MI SOL DO — LA RE FA LA), il y a des choses point banales en ces paginettes, même des rimes banvillesques (... O Vénus esthétique. — ... ta gorge reste étique.) A. V.

Échos divers et communications

Nous recevons la lettre suivante :

« Paris, le 24 décembre 1890.

« Mon cher ami,

« Dans la notice que me voulut bien consacrer notre ami « Ernest Raynaud, et dont l'excessive louange ne laisse pas

« que de me confondre, une « *aguda* » m'est attribuée qu'il « sied de rendre à son auteur.

« *Il n'aura qu'un œil à fermer, etc.* » se doit, je pense, im- « partir à feu Murger, lequel, domestique à la *Revue*, aiguisa « ce quatrain contre le borgne Buloz :

Vienne la mort le réclamer,
Il ne se fera pas attendre :
Il n'aura qu'un œil à fermer
Et n'aura pas d'esprit à rendre.

« Trop généreux ou m'estimant assez riche pour qu'on me « prête sans danger, le poète Raynaud me glorifia de cette « plume que, loyalement, je rétrocède à l'oiseau (jadis pari- « sien !) qu'elle adorna.

« Que ne la puis-je conférer à quelqu'un de mes brillants « confrères, *exemplum ut* Jean Rameau. Ainsi le dit Jean au- « rait poussé tout au moins un bon mot dans sa vie et rimé « quatre vers susceptibles d'être lus. Mais je sais trop les « bienséances pour, sous couleur d'apophorètes, chagriner « vilainement ce doux pasteur de veaux qui, dans les plus « suaves pâturages, broute une herbe de gloire et communie, « aux jours des belles dames, avec Bourget le psychologue, « avec le marin non conformiste aimé de Rarahu.

« *Merry Christmas, dear, and my best love,*

LAURENT TAILHADE.

La Rédaction du *Mercure de France* exprime à M. Odilon Redon tous ses remerciements pour les précieuses étrennes qu'il lui a envoyées: deux superbes compositions tirées à petit nombre : *Yeux clos* et *Serpent-Auréole*.

Trouvé dans notre courrier ces deux amusants triolets :

Barrès, monsieur Rod et Dumur
Tiennent des discours pessimistes.
Verjus à leur prix semble mûr.
Lisez Barrès, Rod et Dumur :
Ils savent que le chien est dur
Et peu tigresses les modistes.
Barrès, monsieur Rod et Dumur
Tiennent des discours pessimistes.

Méténier a dit aux Goncourt :
« Je veux mettre en français vos livres;
— Ce Journal n'est point assez court » —
A dit Méténier aux Goncourt.
L'un est mort et le second court :
Il fuit ce rasoir de cent livres.
Méténier a dit aux Goncourt :
« Je veux mettre en français vos livres ».

Pour paraître ce prochain mois : *Au Pays du Mufle*, ballades et quatorzains, par Laurent Tailhade, avec une préface d'Armand Silvestre.

A la Librairie Académique Perrin et Cie, en mars : *A l'Ecart*, par R. Minhar et Alfred Vallette; en avril : *Lassitudes*, par Louis Dumur.

CONSEILS POUR ATTEINDRE L'ACADÉMIE

Si tu veux être,
Malgré tes vers,
Un gendelettre
Palmé de vert;

Si tu veux braire
Chez monsieur Dou-
Cet, le confrère
De V. Sardou :

Courbe l'échine
Aux discours longs,
Lis des machines
Dans les salons.

Le ciel te garde
De tout écart :
Deviens un barde,
Tel Jean Aicard.

Sois philhellène,
Bois du coco,
Admire Hélène
Vacaresco.

Bavarde comme
Un vieil ara :
Sully Prudhomme
Te sourira.

Peins la bannière
Des Pharaor,
A la manière
De Jean Lahor.

Traite de l'âme
Et de la foi;
Prône madame
Dieulafoy

(Car ses culottes
Au sar Nebo
Font voir les lottes
De Salammbô).

Ainsi, ma vieille,
Loin des Bulliers,
S'accroît la veille
De Cherbuliez.

Huysmans, Batave,
Dans maint feuillet,
Conspue Octave
Qu'on vit Feuillet.

Mais il n'importe :
Le décati
Frappe à la porte
Du quai Conti.

Prends sur la rive
D'élection
A mon frère Yve
L'inversion.

Ainsi la gloire
Vient à qui sait
— Paul ou Magloire —
Mettre un corset.

Et son aurore
Touche Dubus
Quand il pérore
En omnibus.

D. J.

La librairie Albert Savine réunit en volume les articles publiés dans la *Bataille* par Camille de Sainte-Croix sous la rubrique : *Mœurs littéraires*. — A la même librairie, le mois prochain, *L'Eléphant*, par Charles Merki et Jean Court.

Sur opposition au jugement qui condamnait par défaut, le 19 novembre dernier, le gérant de *La Plume* à 15 jours d'emprisonnement et deux mille francs d'amende, la peine a été réduite à mille francs d'amende. — La *Plume* annonce qu'elle paraîtra désormais avec 16 pages de texte au lieu de 8. Le numéro du 1er janvier, tout entier dévolu au Symbolisme et à Jean Moréas, donne des extraits des *Syrtes*, des *Cantilènes*, du *Pélerin Passionné*, et reproduit la *Préface* de ce livre avec

les articles consacrés naguère à Moréas par MM. Anatole France et Maurice Barrès. Dans le même fascicule : *Les Annales du Symbolysme*, par Achille Delaroche ; *Etrennes Symbolistes* (en appendice), par Maurice du Plessys ; *Jean Moréas*, composition allégorique de Paul Gauguin.

Dans *Les Cornes du Faune* (p. 95), une transposition de mots, qui fausse un vers et le dote d'un hiatus, empêche de dormir le poète Ernest Raynaud. Nous rétablissons in-extenso la pièce :

C'est tout mon horizon, ce cadre de fenêtre!
Tout mon Eté l'œillet qui s'y fane, assoiffé,
Et je rêve en cette atmosphère surchauffée
D'Océans de verdure où recréer mon Être.

O routes d'aventure où chevauchaient les reitres!
Forêts vierges dont nul encor n'a triomphé!
Crépuscules marins, si je vous puis connaître
Ce n'est qu'en ces albums qu'on feuillette au café!

Mon front où vit tout le tumulte des orages
Aspire en vain à la fraîcheur des « doux ombrages ».
La Pauvreté m'attache à la Ville où je meurs...

O même rien qu'en la banlieue, une demeure!
Mais que j'approche et vite! un aboi furibond
Ecartera de la grille ce vagabond!

L'Art Moderne du 4 janvier a substitué à son titre habituel un titre allégorique. M. Camille Lemonnier, dans l'article de tête, le définit « Une figure rustique, nue, cheveux au vent, poussant d'arrache-pied le soc d'une charrue dans un sol chardonneux, pendant que le soleil se lève, et que derrière elle, déjà, monte une moisson ». Substantiels articles récapitulatifs sur le mouvement de l'Art et des Lettres pendant ces dix dernières années, signés : Edmond Picard, Eugène Robert, Octave Maus, Emile Verhaeren, V. Arnould.

Le numéro de décembre de l'**Ermitage** publiait d'exquis poèmes en prose de notre collaborateur Laurent Tailhade : *Terre Latine*. Relevé au sommaire de la livraison de janvier les noms de MM. H. de Régnier, H. Mazel, G. Fourest Dauphin Meunier, Marc Legrand.

A la salle des Capucines, dans une récente conférence sur l'interview et le reportage, M. Louis Kolf a établi qu'autrefois le jeune littérateur sans fortune débutait en écrivant des chroniques, tandis qu'aujourd'hui son unique ressource est le reportage. — A cela près que les jeunes littérateurs sont aujourd'hui cent là où ils étaient dix, la chronique obligatoire ne valait guère mieux que le reportage forcé — lequel, au surplus, peut apprendre la vie à qui sait voir.

MERCVRE.

Le Gérant: A. VALLETTE.

Vanves. — Impr. Camille Dillet, 97, route de Clamart.

DEUX POÈMES

I

Les Quarante Heures

Des tous les jours que l'année, cette joueuse au cerveau, chasse devant elle, le jour d'aujourd'hui est le plus singulier, peut-être. Il nous faisait rire autrefois. Nous ne rions plus; je rêve, et toi, tu pries... Seulement ta prière est plus longue que les autres jours, et moi, ma rêverie plus amère.

C'est le jour des masques pour moi,
Pour toi, le jour des Quarante Heures!

Jour double et mi-parti comme l'habit d'un bouffon qui rirait avec le cœur gros et les yeux en larmes. — Vêtu comme Scaramouche — ici, d'un jaune éclatant et joyeux, — là, d'un noir funèbre. Païen et chrétien à la fois. Jour d'éternelle dissipation et d'adoration perpétuelle.

---

(1) Le *Mercure de France* doit ces pages à Mlle Read, la détentrice et la *protectrice* des papiers du grand romancier. Elles font partie d'un volume d'inédits à paraître prochainement. Des *Spectres*, une ou deux strophes furent jadis citées dans un article du *Parlement*. Les *Quarante Heures* sont adressées à son frère, qui, on le sait, était prêtre. — R. G.

C'est le jour des masques pour moi,
Pour toi, le jour des Quarante Heures !

Jour des masques ! Il est bien nommé, quoiqu'on eût pu appeler ainsi tous les autres jours de l'année. Mais ses masques à lui sont plus gais, — et personne ne nie ce jour-là qu'il en ait un sur la figure...

Le soleil lui-même a le sien et se cache sous le *loup* d'un nuage. L'as-tu remarqué ?... Il fait presque toujours, ce jour-là, un équivoque beau temps où grise, comme un domino gris, tombe autour de nous la lumière! Seul, dans l'église où les cierges allumés font le soleil qui manque aux rues, Dieu se fait voir, à visage nu, sous le voile de son tabernacle.

C'est le jour des masques pour moi,
Pour toi, le jour des Quarante Heures !

Oh! mon ami, mon cher Léon, ce jour sinistre dans sa gaîté pour moi, est rempli pour toi de joies saintes! Pour toi, il fait flamber plus fort l'encens de ton cœur embrasé. Pour moi, dans le mien, il ne remue, du bout de son doigt ennuyé, que des cendres à présent éteintes. O prêtre heureux! ô prêtre heureux ! quand dans ta stalle à Saint-Sauveur, sous ces vitraux qui tamisent pour moi tant de pensées, avec la lumière, tu chantes ton Seigneur Dieu, aux longues après-midi des vêpres, tu n'as jamais fermé une fois le Missel orné de rubans, et baissé le front sur la poitrine couverte du surplis tranquille, pour rêver aux jours de ta jeunesse, — et à moi, ce jour, comme un bourreau masqué, apporte la tête de la mienne!

C'est le jour des masques pour moi,
Pour toi, le jour des Quarante Heures!

II

Les Spectres

Vous les connaissez bien ces amants des clairières.
Ces spectres, revenant, de la tombe transis,
Sous la lune bleuâtre et ses pâles lumières...
Ils dansent dans les cimetières,
Mais dans mon cœur, ils sont assis.

Ils sont là, tous, assis avec mélancolie,
Dans l'immobilité des morts, sous leurs tombeaux :
Et pâles et navrés, croyant qu'on les oublie,
Ils ne se doutent pas qu'ils sont pour nous la vie,
Plus puissants qu'elle et bien plus beaux!

O spectres des amours finis, spectres de femmes,
Qui faites nos regrets pires que des remords...
Vous ne revenez pas que la nuit dans nos âmes...
Mais des jours les plus clairs vous noircissez les flammes,
Et, morts, faites de nous des morts!

Et toi, toi qui me crois vivant, — vivant encore,
Car je le redeviens sous tes regards si doux, —
Crains les sentiments fous des cœurs à leur aurore,
Et n'apprends pas qu'il est dans ce cœur qui t'adore,
Un mur de mortes entre nous!

J. Barbey d'Aurevilly.

AU BAL

Les salons devaient, en ce moment, produire leur effet aux yeux des snobs. Peu de maisons eussent pu leur offrir un ragoût si attrayant de gens à blason, de financiers cotés et d'artistes célèbres : l'aristocratie du sang, celle de l'argent et celle du talent se rendant hommage, avaient-ils coutume de dire dans une phrase stéréotypée. S***, dès l'entrée, sentit gonfler en lui son ferment d'indignation. C'était bien là cette société « brillante », ce faux chatoiement de vanités, ces hypocrisies se coudoyant, ces décolletés fielleux, ces sourires niais. Sur ces deux ou trois cents figures les mêmes petitesses luisaient, diverses seulement par leur catégorie. Le premier, ce gringalet vantard et astiqué, dont les yeux vitreux, presque dépourvus de cils, engendraient des regards de satisfaction non déguisée, réalisait, exact jusqu'à la caricature, le type du fin-de-siècle contemporain, l'être abject et grotesque, qui, dans sa minuscule ambition, ne pouvant se distinguer par son intelligence, tient à se faire remarquer par son absurdité. De nombreux exemplaires de cette espèce humaine circulaient sur les parquets, jetant sur eux de complaisants coups d'œil en passant devant les glaces, tapotant de leurs doigts chargés de bagues un pantalon sans plis, ajustant avec infatuation leur monocle, causant et riant très fort avec des exagérations de voix et des nasillements de timbre. Les ventres tenaient aussi un plantureux étalage. Ils appartenaient — on le voyait tout de suite, sans même remonter jusqu'à la tête — aux grands égoïstes de Paris, aux accapareurs du métal or. Des gloutonnements insatiables se devinaient dans ces ventres tendus comme des poches; on y sentait de gros gargouillements de matière. Quels appétits féroces animaient ces panses-là!

Pouvait-on prendre son parti de pareils instincts, supporter ces hommes grossiers, frayer avec eux? Cependant, à juger à la manière dont ils étaient entourés, on flairait en eux des espèces de rois. Oui vraiment, des dominateurs : car cette passion basse, dont ils étaient les fortunés, tourmentait les trois quarts des individus du siècle. Vautré dans une causeuse, de pair avec une vieille aux prétentions fanées, ce sieur pincé, dont les favoris trop soignés témoignaient d'une constante étude à plaire à des autorités femelles, ne pouvait être qu'un quémandeur d'influences occultes, un député en brigue d'un portefeuille ou un auteur de cent lignes sur la monarchie

très chrétienne à l'amorce d'un fauteuil. Le dialogue devait être d'une préciosité sans exemple, la guenon minaudant dans ses falbalas délurés, le singe grimaçant des fadeurs du bout de son museau pointu. Voici un gâcheur de toile très renommé. Il était houspillé par un groupe criailleur de jeunes filles sottes, que toutes sûrement harcelait le désir d'être exposées au prochain Salon dans un nuage de tulle rose. L'artiste choyé — déplaisant personnage, va! — se laissait pomponner, fleurir, enrubanner de fadaises, faisait le coquet et humait avec gloriole les flatteries sucrées de ses complimenteuses. L'aspect de cette collection de fantoches, uniformes dans leur arrogance comme dans leur habit noir étriqué, provoquait de trop nauséeuses réflexions pour ne pas en souffrir étrangement. Mais ce qui déroutait plus encore l'imagination, c'était le spectacle lamentable de la femme.

A l'éclat des lumières, des dos passaient. Nus, cirés, prétentieux, maculant d'un albâtre artificiel les tailles rouges ou sombres, ou mal fondus dans la craie des robes blanches, ils tournoyaient, disparaissaient, revenaient avec un persistant dévergondage. Leurs épaules attachaient des bras de toutes formes : les uns maigres, les autres musclés, parfois grelottant comme de la gélatine, souvent plaqués de reflets maladifs, toujours gantés jusqu'au coude. Sous l'ajustement des soies transparaissaient les héroïques efforts des corsets pour mouler en un buste présentable leur contenu vaseux. Et quel résultat! des cous gonflés, des difformités aux hanches, des excroissances ou des vides imprévus dans la poitrine. Tantôt trop lourds et d'une flaccidité défiant les plus minutieuses précautions, les seins broyés sous les baleines ne savaient où se mettre et risquaient à chaque mesure d'orchestre de déborder la chemisette; tantôt, fâcheusement avortés, leur absence se dissimulait par de pudibondes dentelles, où la curiosité des hommes fouillait sans rien trouver. Ce qui était certain, c'est que tout ce qu'elles pouvaient dévoiler de peau sortable elles l'exhibaient; et cette exposition était si peu alléchante, qu'un malaise prenait le cœur à l'idée de ce qu'elles cachaient. Les toilettes avaient beau être des « merveilles d'ingéniosité », l'habileté des couturières et les longues heures d'essayage remédiaient peu à l'incurable disgrâce des corps. Si, du moins, l'œil avait pu se reposer sur des attraits d'étoffes et de draperies susceptibles de compenser par leur art l'insuffisance des mannequins qu'elles habillaient! Par malheur, le plus affreux goût avait pré-

sidé à ces incroyables attifements. Pour quelques-unes qu'une élégance de meilleur aloi parvenait à flatter, la plupart, étrangement emplumées, chargées d'oripeaux maladroits, grinçantes de couleurs batailleuses, ressemblaient à une ménagerie hurlante de perruches et de kakatoès. Oh! dire la difformité des cols où s'engonçaient les nuques, la gaucherie des manches aux bâillements grimaçants, le rachitisme des corsages, la lourdise des jupes ballonnées, la messéance des froncis gigotant à chaque mouvement des jambes! Quel salmigondis de rouges et de verts, de teintes atroces amalgamées, jurant, tirant la rétine! Le charivari des bijoux et des cheveux faux couronnait, funambulesque, chacun de ces monuments d'outrecuidance; et le nombre des diamants semblait être le taux de la marchandise. Cela n'était rien. Il fallait supporter le décevant spectacle des visages! Sur cinquante femmes, il y en avait difficilement une de jolie. Sur dix, il s'en rencontrait à peine une avec qui il n'eût pas été répugnant de coucher. Ce qui les déparait et leur créait les expressions les plus saugrenues, sinon les plus hideuses, c'était l'épouvantable cacophonie des traits : les fronts doués de toutes les bosses et passant par tous les angles, tantôt proéminents comme des rochers en surplomb, tantôt fuyant comme des horizons écourtés, polis, luisants, jaunes, mats ou ridés malencontreusement, malgré les soins du maquillage; les joues boursouflées ou hâves, avec les pommettes saillantes des poitrinaires et les complexités graisseuses des lymphatiques, blafardes de poudre de riz ou rubicondes, affligées de pois chiches, de grains noirs, de taches de rousseur ou de bouquets de poils; les oreilles pointant ci et là, les unes aux dimensions asines, évasant leur pavillon comme celui d'un cor de chasse, les autres ratées, recroquevillées, faisant corps avec le crâne; puis les yeux enfoncés entre des bourrelets de chairs, trop petits, incolores, s'agitant burlesquement sous des paupières chassieuses, et ceux, au contraire, qui sortaient de la tête, grotesquement myopes, roulant avec de comiques fureurs dans leur orbite agacé, et ceux dont les coins pleuraient, ou dont la sclérotique était lézardée de rouge, et ceux qui ne se soutenaient qu'artificiellement par la douteuse vertu des peinturages; puis les mentons déjetés, aigus, boulots, avançant en éperon de navire ou rétrogradant en museau de requin; puis les bouches distorses, les mâchoires en scie; puis surtout les nez, oh! les nez, de toute catégorie et de tout volume, depuis les nez crochus, stridents,

décochés vers le ciel, jusqu'aux trompes bossues, coulant contre terre, en passant par les nez gonflés, les nez caverneux, les nez en navet, les nez en tire-bouchon, les nez dominateurs, accaparant toute la physionomie, plus vastes par leur monstruosité de solitaire, les nez aplatis, épatés, avec des apparences de mollusque accroché, les nez avortons, perdus dans une vallée de la face, les nez filandreux, les nez cucurbitacés et les becs de perroquet. On pouvait trouver, en cherchant, un détail agréable : une lèvre délicatement tournée et rose, un iris velouté, doux, expressif, des dents régulières, réalisant d'assez près l'image commune de la rangée de perles, un cou moins banal que les autres et s'élevant avec quelque noblesse hors des épaules. Mais où prendre le visage parfait, c'est-à-dire l'ensemble de détails excellents concourant à un tout admirable? Ce n'était pas, à moins d'une chance extraordinaire, sur la quantité limitée des invitées qu'on osait espérer le découvrir : il fallait mettre sens dessus dessous Paris, passer en revue son million de femmes, et s'estimer heureux si le nombre des élues de race divine se montait à une demi-douzaine. Inutile, du reste, et peu désirable la rencontre d'un de ces chefs-d'œuvre : pour n'éprouver devant lui qu'une froide approbation, le raisonnable enchantement qui s'empare du spectateur devant la Vénus de Milo, et séduit son instinct artistique sans captiver son cœur! Toujours, et comme par une loi fatale, quelque vice énorme souillait, en l'annihilant, l'impression favorable causée parfois par l'un de ces détails. L'on devait presque regretter l'apparition et le flamboiement d'une suave prunelle brune sous une arcade sourcilière chauve ou goffe, un sourire radieux surmonté d'une protubérance nasale digne d'un tapir. C'est en vain que S*** observa : au milieu des salles de fête, entre les palmiers du jardin d'hiver, dans les sophas des petits salons, tourbillonnantes ou s'élongeant en poses étudiées, tandis que dans l'atmosphère lourde flottaient les enroulements mélodiques des valses, les créatures angéliques, vraie collection simiesque, passaient et repassaient devant ses yeux las, sans exciter en lui autre chose qu'un amer sentiment de dédain.

Ce bal était ce que sont tous les bals, toutes les réceptions mondaines, toutes les soirées d'Opéra, toutes les réunions où le sexe accourt pour se montrer et pour exercer son empire : la beauté de la femme s'étalait dans toute sa laideur.

Louis Dumur.

LES RELIEFS

LE PÈLERINAGE DE SAINTE-ANNE

A Lulu, dont la chevelure
est un essaim d'abeilles.

Les cinq Gars de faïence, à la peau de falaise, aux yeux couleur d'océan qui s'apaise, vont, bras dessus, vers la chapelle peinte où, vieillement jolie, sourit la bonne Sainte.

Mises dimanchement, emparfumées de marjolaine, bras dessous les accompagnent les cinq Promises de porcelaine mignonnes comme des joujoux et dont la joue rayonne ainsi qu'une pomme d'api, — car ils reviennent des baleines, des lugubres baleines aux vilaines bouches, les salubres marins destinés à leurs couches.

Donc la guirlande juvénile vers Sainte-Anne marche, à travers la lande puérile, les lins et les moulins, les ruches, le blé noir, les meules, les manoirs, les clochers de pain bis, les vaches, les brebis, et les chèvres bêlant à la manière des aïeules.

Et, l'âme vive, l'on arrive à la chapelle peinte où, vieillement jolie, sourit la bonne Sainte.

Viennent offrir, les fils des vagues, leur offrande viennent offrir à la Marraine aux fins yeux d'algue, à la Marraine des marins, qui, les sauvant des loups gloutons du vent noroît, guida leurs grands moutons de bois vers le bercail de Cornouailles.

Et les voici cherchant au tréfonds de leurs poches, sous le bonjour des cloches, et les voici cherchant le Cœur d'or ou d'argent juré devant l'écueil qui peinturlure en deuil les femmes de futaine allant pleurer à la fontaine...

Et les voilà cherchant le Cœur d'or ou d'argent, cependant que sur l'herbe et la mousse, lassées par la route, elles s'étendent toutes, les douces fiancées aux longs cheveux de gerbe.

Mais ils ne trouvent dans leurs poches, sous le bonjour des cloches, ne trouvent que des sous, du corail, de l'amadou, puis des médailles; les Cœurs d'or ou d'argent, nullement.

Surpris, et pâles plus que des surplis, aussitôt ils comprennent qu'ils oublièrent au village l'ex-voto.

Lors pleurent les marins, dociles pélerins, qui point ne veulent faire veuve des cadeaux la Sainte aux fins yeux d'algue envoyant des radeaux aux voyages fragiles, — tant on devient pieux d'aller par la mer bleue sous la superbe croix du mât et de la vergue!

Dans la brise, tout bas, déjà dorment les Promises de porcelaine emparfumées de marjolaine.

*
* *

Tout à coup, dressant le cou, les cinq Gars de faïence tirent de leur ceinture cinq couteaux plus brillants que cinq sardines de Lorient et se dirigent, sur l'orteil, vers les cinq vierges en sommeil.

Les oreilles d'icelles, emmi les tresses blondes, semblent des coquillages dans le sable de l'onde.

Comme pour faire des folies, les cinq Gars s'agenouillent devant les Jolies rêvant sur l'herbe verte ainsi qu'est verte une grenouille.

Lorsqu'a défait, chaque jeune homme, corsage et corselet où rient deux pommes de Quimperlé, voici que vite en les poitrines vives ils font d'un geste prompt, avec des yeux de chandelier, font s'enfoncer les sardines d'acier.

Gîclant soudain, du rose arrose la frimousse des anciens mousses. On dirait qu'un rosier de forge les pavoise d'un reflet, ou qu'ils mangèrent, jusqu'à la gorge et le gosier, des mûres et des framboises.

Leurs mains plongent enfin dans les poitrines belles et retirent cinq cœurs, cinq cœurs battant de l'aile.

Dans la brise, toujours dorment les Promises de porcelaine emparfumées de marjolaine.

Ensuite, ayant cousu les chairs — avec le fil du baiser cher en l'aiguille des dents — et refermé corsages corselets où rient deux pommes de Quimperlé, les cinq Gars de faïence entrent dans la chapelle peinte offrir les cœurs, les cœurs battant de l'aile à la Sainte aux fins yeux d'algue qui, les sauvant des loups gloutons du vent noroît, guida leurs grands moutons de bois vers le bercail de Cornouailles.

*
* *

Hélas! quand ils sortirent devers la mousse et l'herbe, plus ne virent leurs Douces aux longs cheveux de gerbe.

Toutes là-bas partaient, partaient parmi la route qui, blanche, se déroule jusqu'au village où l'on roucoule.

Eux les appellent par leurs noms : Yvonne, Marthe, Marion, Naïc et Madeleine!

Mais point ne se tournent les belles, Yvonne, Marthe, Marion, Naïc et Madeleine ; et les vilaines au loin s'en vont.

Si loin que leur coiffelette, d'abord aile de mouette, devient aile de papillon, puis flocon de neige fondu par l'horizon...

Tombent alors en défaillance les cinq Gars de faïence tandis que disparaissent les cinq Promises de porcelaine emparfumées de marjolaine.

*
* *

De cœur n'ayant plus, elles n'aimaient plus : Yvonne, Marthe, Marion, Naïc et Madeleine.

Novembre 89.

Saint-Pol Roux.

NOTICES LITTÉRAIRES

JEAN MORÉAS

Tous les lundis soirs, au Café Voltaire, se tiennent les assises du symbolisme. Durant qu'en face, au théâtre subventionné de l'Odéon, des adaptations ridicules achèvent de déconsidérer l'art officiel, quelques esthètes — non des moindres — complotent, dans l'azur des cigarettes, des rénovations prosodiques. On y rencontre Henri de Régnier, Vielé-Griffin, Dauphin Meunier, Albert Saint Paul, Maurice Du Plessys, Henri Cholin, Achille Delaroche, d'autres encore dont le catalogue Vanier enregistre les noms. Près de Charles Morice, à l'ovale penché de Véronèse, c'est Moréas qui préside, incontesté Il s'est imposé non seulement par l'éclat de son génie, mais encore par la vertu de sa plastique. L'homme est loin d'être banal. Son profil ou brûle éternellement la flamme d'un monocle, sabré d'une moustache hautaine, détient, sous les ondes bleues de sa chevelure abondante, une assurance royale. Il respire à la fois le mousquetaire et le tzigane. Il a des gestes brusques de corsaires byronien et une voix dont l'airain martèle héroïquement les vers. Les papotages et les caquetages brusquement cessent, quand — toutes les trompettes de sa voix donnant — il tonitrue :

Je suis le guerrier qui taille
A grands coups d'épée dans la bataille

Rien n'est plus piquant certes ! que de voir, au café et à la brasserie, un poète tel forcer au silence les tablées bourgeoises d'alentour et violer l'attention des boulevardiers imbéciles pour leur infliger la grandiloquence de ses vers. Or, c'est fréquemment qu'il les scande, ses vers. La poésie l'accapare et le retient. Il l'aime avec frénésie.

« Je suis jaloux de Pindare, dit-il quelquefois ; je lui pardonne parce qu'il est Grec. »

Je ne me souviens pas avoir jamais entendu Moréas

parler d'autre chose que de son Art. On dirait qu'il n'a que cette préoccupation. C'est d'un tumultueux distique qu'il vous accueille, et longtemps encore après que vous l'avez quitté, sa voix vous poursuit d'un hémistiche fougueux.

Voici quelque six ans qu'il a débuté par les *Syrtes* et les *Cantilènes*, volumes de vers où des beautés fourmillent, mais inégaux et où la main du Poète, parfois, manque d'assurance. Il appartenait au *Pélerin Passionné* de nous révéler dans sa fleur un artiste impeccable, un rhéteur sûr de lui.

Moréas s'est étiqueté symboliste. Il procède effectivement non par équations, non par syllogismes abstraits, mais par images successives. Il est ambitieux de suggérer plutôt que d'indiquer. Toutefois, comme la définition du symbolisme est chose assez flottante, il a pris soin de préciser son but qui est, dit-il, de montrer *comment une sentimentale idéologie et des plasticités musiciennes se vivifient d'une action simultanée.*

Moréas est un exemple éclatant de ce que peut la ténacité jointe à beaucoup de réflexion. On le voit s'avancer progressivement au symbolisme. La transformation ne s'est pas faite d'un coup, mais, le symbolisme rencontré, le poète s'y est jeté furieusement, et il est parvenu, avec la merveilleuse souplesse de sa race, à faire du symbolisme sa renommée, à s'y spécialiser d'une façon plus éclatante que quiconque.

Jean Moréas est foncièrement un élégiaque. C'est, sous des dehors de mameluck outrecuidant, de palicare, opine Anatole France, de timbalier riposte Aurélien Scholl, un petit page timide, un Chérubin frêle, un Fortunio délicat. Fréquente la voix câline murmure : « Allons, Moréas, chantez votre romance ! » et des nuits ioniennes aussitôt s'évoquent, toutes frissonnantes de Guzlas.

Ses vers ont une langueur étoilée. Chez eux pas de brouillards saxons ni de neiges britanniques — mais un fonds de clartés grecques — toujours ! Moréas n'est pas un triste. C'est en vain qu'il se dolente des feintises et des perfidies traitresses de l'Aimée, c'est en vain qu'il proclame sa lassitude de vivre et qu'il implore la mort, on sent permaner chez lui, comme chez les vierges d'Eurépide, l'amour profond de la lumière. Sa plainte de tourterelle apitoie davantage qu'elle n'épouvante, et lorsqu'il se plaint ses symboles sont de riantes images évoquées. Ses mélancolies ont encore la splendeur des cou-

chants vénitiens. Il vous survient parfois même des étonnements à voir de quels soins minutieux et patients il ordonne ses rhythmes de désespoir. Un scholiaste de la bonne époque trouverait à admirer à chaque vers.

Je ne suis pas un ignorant dont les Muses ont ri !

s'écrie quelque part Moréas. Non certes ce n'est pas un ignorant, et peut-être M. Montorgueil, le critique si acéré, n'a-t-il pas tous les torts de s'en plaindre.

Non pas qu'il faille voir chez Moréas, comme le veulent certains esprits malveillants, un simple rhéteur à la façon des *græculi* de la décadence romaine. Je suis convaincu qu'il porte en lui cette âme émerveillée et ce don d'étonnement facile qui est la marque distinctive de tout élu des Muses. Il a gardé toute la fraîcheur d'impressions des aèdes premiers. Il est arrivé à rajeunir des comparaisons que l'on croyait à jamais usées, comme par exemple des femmes et des fleurs. Il parle, sans ridicule aucun, de sa lyre, du zéphir, de Venus Cyprienne. Il chante, comme aux premiers âges, l'amour, le soleil levé et le printemps.

Il s'est façonné une langue adéquate à ses sentiments. C'est sur le terreau poétique des XII^e^ et XVI^e^ siècles qu'il cultive les délicates fleurs de sa rhétorique. Il garde de ces âges-enfants la caractéristique : grâce et mignardise. La langue dont il use, avec ses ingénuités de terroir, excelle à traduire l'amoureuse langueur. Allez donc avec la langue incisive et nerveuse que nous a faite l'ère des armées permanentes et des assemblées législatives (ou tant de manifestes et de placards électoraux !) soupirer des aveux tendres d'amant. Il ne pouvait fixer autrement dans leur toute intensité les adorables langueurs de son âme. Susurres de ruisselets matinaux, frisselis de feuilles mouvantes, chansons d'oiseaux que la saison presse, tous les soupirs, ses vers les ont avec des grâces comme chez Théocrite, et des mollesses comme chez Tibulle.

Moréas n'a pas recueilli seulement d'anciens mots, mais encore d'anciens tours. Il a instauré les coutumes de versification abolies par la réforme de Malherbe à côté d'*aucunes siennes nouvelletées*. C'est un oseur. Il a des rhythmes imprévus et des modes prosodiques étranges où le goût médiocre se déconcerte.

On a reproché aux symbolistes d'éluder les difficultés du vers réglementaire dans le seul but de simplifier leur tâche de poète et d'écrire — pour tout dire — avec moins

de conscience que leurs aînés. C'est là une objection spécieuse. Oui certes! il y a dans un sonnet de tel Parnassien, de M. Albert Merat ou de M. Emile Blémont, par exemple, plus d'art qui se laisse voir, plus de travail apparent, plus d'efforts à première vue appréciables. Les poèmes à forme fixe constituent une œuvre de patience dont nul n'ignore les périls. Tout de suite y éclate le mérite de la difficulté vaincue. Dans les pièces de l'école symboliste, au contraire, le vers s'écourte et s'allonge au seul gré du sens harmonique de chacun. Les lois intimes en échappent, mais — qu'on y prenne garde ! — les lois individuelles du génie sont autrement rigoureuses que celles de la tradition, par cette raison que le caractère d'authenticité dont elles sont douées de par leur origine céleste les rend, sous peine de déchéance, inviolables au poète.

Moréas, à qui suspecte la légitimité et la splendeur occultes de ses innovations, répond superbement : « Et qui me saurait tenir en suspicion ? N'ai-je pas déjà fait preuve de quelque supériorité en la poétique réglementaire ? » Cette crânerie dans la discussion l'honore.

Résumons en disant que le *Pèlerin Passionné* est un livre *qui date*. Quels que soient les effarements et les indignations qu'il suscite, il est appelé à irradier notre histoire des Lettres.

Même dans cette revue forcément si rapide de l'œuvre de Moréas, il sied de prendre le temps d'un salut à cette Galatée où se symbolise — de sorte que glorieuse ! — la navrante destinée du POETE. C'est la *Passion* — entendez ce mot au sens mystique — de toute Ame fière qui ne renonce et qui, ne pouvant oublier sa divine essence, ne veut sacrifier rien de ses vertus. Il y a là, transposé pour flûtes cristallines, mais avec non moins d'intensité douloureuse, ce motif désolé que, déjà, Alfred de Vigny avait orchestré pour les orgues profondes :

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire...

Je finirai sur cette remarque que deux noms naturellement s'imposent à qui s'entretient de Moréas :

Ronsard, qui, parlant à sa lyre, s'écriait :

Je pillai Thèbe et saccageai la Pouille,
T'enrichissant de leur belle dépouille.

et Chénier, dont ce vers implique l'esthétique vœu :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Mille affinités existent entre ces trois génies d'origine commune presque. Comme ses aînés, Moréas a tenté la renaissance gréco-latine et de ramener l'azur et le soleil dans notre littérature menacée de trop de brouillards. Il a tenté même davantage. Il a poursuivi dans les idées et les sentiments, comme dans la prosodie et le style, la communion du *moyen-âge* et de la *renaissance*. Il a voulu que, par lui, prit fin cette hostilité du mysticisme et du paganisme dont la lutte s'est perpétuée implacable durant des siècles, et que son œuvre en fût comme le trait d'union. S'il était vrai que Moréas eût réussi dans cette tâche, il serait plus qu'un homme, il serait un dieu. Notre admiration serait sacrilège d'aller jusque-là. Accordons-lui que de ces deux principes ennemis il a fondu en lui non pas l'esprit mais la lettre, et ce ne sera pas lui faire un mince éloge — non, certes !

Ernest Raynaud.

L'HEURE EN EXIL

I

L'ENNEMIE

D'abord s'en vint l'Ennemie à l'entour
De mon corps inerme et seul dans sa Tour
Déverse sur sa base de sagesse;

Puis s'essouffla l'Atabule brumal
Qui, sur mon corps inaccessible au Mal,
Gerça la Tour comme écorce gélive.

Elle au plus près de moi venue alors,
Ce fut un ineffable corps à corps
Dont geignait et saignait mon corps brehaigne.

Par grièvе blessure elle l'émut,
Et m'enveloppa si bien qu'elle m'eût
Brûlé dans sa chevelure ignivome

N'était l'Esprit soudain aide et vainqueur
Qui rendit vaine et froide pour mon cœur
Sa chevelure détorse, sa force.

Ce ne fut que mon corps qui se damna:
L'Esprit permit que la folle entraînât
La fane de mon corps sur son alfane.

Mais depuis mon cœur surveille à l'entour
Et, pour cacher les brèches de la Tour,
Plante l'aurone dans les chantepleures.

II

VIENNE L'AMIE

Très proche cependant que seulement prochaine,
Pour embaumer sans la troubler l'heure en exil,
Parfum de chair et point de chair mais corps subtil,
Qu'ainsi jamais venue, et présente, Elle vienne!
Pour embaumer sans la troubler l'heure en exil.

Dans mon silence où les syllabes stillent toutes.
Aveux que n'acertainent ses lèvres ni rien,
Frais lacis de ses bras en gestes de liens,
Morsures sans l'arille âpre des fruits qu'on goûte,
Aveux que n'acertainent ses lèvres ni rien.

D'un dessin succinct, teinte claire peinte en fresque,
En si folle peur du cœur qu'on pourrait briser
Qu'à peine en amour, à peine un léger baiser,
Et si peu de sexe qu'insexuée ou presque
Par si folle peur du cœur qu'on pourrait briser,

Telle, bien que plus belle peut-être plus vive,
Qu'Elle, l'Amie ainsi, l'Ennemie autrement,
Vienne! sans que son pied pèse comme un tourment,
Sans que se plaigne même une planche jointive :
Elle est l'Amie ainsi, l'Ennemie autrement.

Dauphin Meunier.

CE QUE L'ON ÉCRIT LE SOIR

Je n'ai pas d'ailes et cependant
mes pensées s'envolent.
(CHANSON CHINOISE.)

I

Une voiture roule dans le silence de la nuit. Qui sait? C'est peut-être l'ami qui vient, le bonheur qui passe... mais l'ami ne s'arrête pas et le bonheur s'en va loin, bien loin. Dans le roulement qui s'endort, j'ai la mélancolie que l'on éprouve au départ d'un ami connu de hier, d'un être qu'on n'aime pas encore, mais qu'on devine que l'on aurait peut-être aimé, s'il fût resté au pays. Cette mélancolie n'est pas bien poignante mais elle est triste, parce qu'il y a de l'irréparable dans cette sympathie qui aurait pu être et qui ne sera jamais.

II

Pauvre chambre où j'ai passé ma jeunesse, pauvre chambre avec le bougeoir connu et le lit où j'ai souffert, où je mourrai peut-être, et tous les objets familiers qui m'ont comme des visages amis, pleins de tendresse et de sollicitude. J'entends si bien ce que vous me dites. Vous me plaignez et de tant de choses! C'est pourquoi, souvent, je pense à vous, dans les pays étrangers où je traîne mon ennui.

III

Dans l'intimité la plus absolue, il y a des minutes d'éloignement, des vides — comme des arrêts d'affection qui indiquent que, malgré tout, l'homme est seul et restera seul, toujours, toute sa vie. Tristan qui n'aura pas d'Isolde!

IV

En général, les âmes vraiment fines et vraiment personnelles n'éprouvent guère de sympathies, leurs sentiments sont comme les fleurs de serre.

Pour les faner, il s'agit d'un jour et d'un peu de fumée.

V

... Une fois, un acteur me racontait une crise sentimentale de sa vie. Il n'y avait ni invention, ni rêverie, rien qu'un grand morceau de réalité triste, et pourtant, malgré lui, il faisait des gestes, il faisait des phrases — et l'on ne savait plus très bien si l'on avait devant soi Monsieur un tel, habitant tel endroit, artiste de tel théâtre, ou le marquis de Presle, ou Horatio, ou Crispin. C'était de la tristesse amusante. Imaginez du fard jaune de danseuse javanaise sur un visage de Parisienne jolie et vous aurez l'effet, transposé.

VI

Parmi les faubourgs d'une ville du Nord. — Il pleuvait, il faisait triste. Dans des terrains vagues, devant un hôpital, des brebis paissaient et sous la pluie d'orage elles restaient immobiles, têtes baissées. Seul, un vieux bouc levait la tête, et, sans une oscillation de ses longues cornes, il regardait silencieusement tomber la pluie. Ce vieux bouc était un philosophe à sa manière, il m'a rappelé ceux qui regardent tomber la vie silencieusement et sans daigner ni frissonner, ni se plaindre.

Seul, le silence est grand, tout le reste est faiblesse.

VII

Il est une ville que j'ai traversée tant de fois, mais que je connais à peine et pour laquelle, néanmoins, j'ai mille sympathies — d'abord, parce qu'elle est aimée de ceux que j'aime et détestée de ceux que je déteste — puis, parce qu'elle n'est ni grande, ni petite, ni catholique, ni protestante, ni française, ni allemande, et que, paisible comme un paysage d'automne, elle doit être bonne à habiter. Cette ville, c'est Bâle.

VIII

Il est des idées qui procurent à l'âme, un repos délicieux, comme un de ces étirements dans la

fraîcheur des draps, après les grandes fatigues — un de ces étirements qui font penser qu'on n'aura plus, plus jamais, la force de se relever, de se rhabiller, de reprendre l'action.

IX

Ce soir nous avons repris les routes où nous passions jadis, nous avons repris le chemin d'autrefois — c'était comme si j'avais revécu quelques heures de ma jeunesse. Or, malgré l'ami avec lequel je faisais ce pélerinage aux choses du passé — l'ami que je n'avais pas revu depuis des années — je n'avais aucune émotion mais seulement l'intérêt banal que l'on a à visiter les galeries d'un musée. Il y a des tombes devant lesquelles il ne faut point revenir car le cœur oublie, parfois, ceux dont la mémoire saura toujours le nom. Hamlet qui a perdu Ophélie mais qui connaît encore la fille de Polonius... « *Je vous ai aimée autrefois !...* » Autrefois, c'est-à-dire le passé — et comme chante Ophélie :

> Non, non, il est mort,
> Il ne reviendra jamais ! —

X

J'aime les violettes, non pas les violettes des bois mais les violettes de Nice aux pétales longs et chiffonnés comme de la soie froissée — je les aime parce que c'est une fleur de luxe, parce qu'elles ont quelque chose d'artificiel, de comme fait à la main. Et puis, lorsqu'elles sont serrées en bouquet; en les respirant je pense, malgré moi, à ces mains de femmes qui sont si habiles à les manier, mains pâles aux longs doigts fiers, constellés de pierreries. Mais, hélas ! dans ces mains, les fleurs se faneront vite et leurs pétales s'en iront un à un, au caprice du vent, car les mains moqueuses des femmes belles sont faites pour froisser et pour torturer les violettes de Nice et les cœurs des hommes.

XI

Parfois, lorsque minuit sonne et que la soirée devient mauvaise, lorsque le travail m'étouffe et que je me sens fatigué comme un vieillard — alors, je m'arrête, je rêve de vous... Vous m'entendez, je ne dis pas que fait-elle, où est-elle?... Ce serait penser à vous. Non, je rêve de vous. C'est-à-dire que j'oublie tout — le livre que je lis, même si c'est du Bourget; la ville où je suis, même si c'est Paris. J'oublie tout et il me semble que vous venez vers moi, doucement... j'entends sur le tapis le froissement de vos chers pieds et je crois que votre main, que votre petite main d'enfant va se poser sur mon épaule, comme jadis, et que vous me direz de votre voix rieuse comme du Mozart :...

XII

Ce jour, le dernier de l'année, je suis allé au cimetière. Il faisait sombre, bien que ce fut à peine deux heures. Le ciel était gris, sans lumière. Or, le cimetière était situé au sommet d'une colline. M'étant accoudé sur le mur d'enceinte, j'ai contemplé le paysage. C'étaient d'autres collines et puis d'autres collines et puis, toujours, d'autres collines, avec de grandes lignes blanches — des routes qui allaient très loin vers des villes inconnues. Au retour, j'ai dû me tromper de route, car celle que j'ai suivie ne menait pas à la Cité du Bonheur.

Ernest Tissot.

UNE LETTRE INÉDITE DE BALZAC

La lettre suivante, cachetée à l'initiale H surmontée d'une couronne vicomtale, se rapporte à la période de juin 1832, pendant laquelle Balzac, à la suite d'un accident de voiture, était au lit, « *saigné, à la diète et sous la défense la plus sévère de lire, d'écrire et de penser.* » (Corr. I. 149). Elle provient d'un monsieur Galisset, mort président du tribunal civil de Pithiviers, et peut intéresser les Balzaciens.

« Mon cher monsieur Galisset, la dernière fois « que j'eus le plaisir de vous voir, vous m'avez « parlé d'un terrain que vous possédiez rue « Notre-Dame-des-Champs et que vous vouliez « vendre; l'on vous proposait en échange des « valeurs qui ne vous plaisaient pas, mais qui « représentaient huit à neuf mille francs. — Or, si « v/. terrain est toujours à vendre, je viens « vous confier assez bonnassement (*sic*) qu'il me « conviendrait de l'acquérir et que je vous don- « nerai par portions égales le pauvre argent du « poète, afin de thésauriser un peu au lieu de « dépenser les revenus incertains de la plume.

« Si donc ma proposition vous agréait, ayez la « complaisance de m'écrire un mot rue Cassini, « numéro 1, avant le 1er juillet. — Comme il « s'agit pour moi de l'emploi d'une somme très « modique, qui doit m'arriver partiellement et « que je voudrais l'utiliser, ma proposition et « mes moyens sont bornés et ne me permettraient « pas d'aller au delà. — Je voudrais bien que vous « m'indiquassiez promptement le gisement de « v/. propriété afin de la faire examiner.

« J'imagine qu'en cas d'affaire vous me donne-

« riez toutes les facilités possibles pour les paie-
« mens qui seraient soumis à mes rentrées, et
« ces rentrées sont des restes de liquidations assez
« difficiles à arracher des mains de mes débi-
« teurs.

« Agréez mes complimens sincères. — Je sou-
« haite que ma lettre vous trouve heureux et bien
« portant au milieu de vos domaines. »

v. d. s.

DE BALZAC.

« 2 Juin

« J'ai dédaigné de vous dire en style d'acqué-
« reur que tout ici est mort et que les affaires poli-
« tiques ont porté tout au plus mal dans les affaires
« immobilières et commerciales, attendu que vous
« êtes homme d'affaires et moi homme d'imagina-
« tion! »

On voit comment l'écrivain savait augmenter ses dettes, en achetant sans argent des terrains inconnus.

R. MINHAR.

DÉCOUPURES

II.

DÉJEUNER DE SOLEIL

La neige, qui suggère les comparaisons fades (voulez-vous que nous partions pour les pays où la neige est noire ?), couvre tout comme..... non !

Dans la rue, un gamin pétrit une boule, la pose sur une couche unie, sans ornière ou marque de pas, et la pousse prudemment. Elle roule et s'enveloppe à chaque tour comme d'une feuille de ouate. Bien que « gobes », les mains suffisent d'abord à la conduire par les sentiers blancs. Puis il y faut mettre le pied, les genoux, les épaules, toutes les forces.

Souvent, la boule résiste, entêtée, s'écorne, se fendille. Enfin, elle s'immobilise.

Le gamin, petit pâtissier en gros, dédaigneux de fignoler son travail, n'ayant plus rien à faire, disparaît.

Aussitôt, le soleil maladif et pâle, las de toujours monter sans jamais bouger de place, suce lentement, jusqu'à l'heure du coucher, lèche doucement l'informe gâteau de neige, comme une personne toute patraque grignote un morceau de sucre, du bout des dents, à petites reprises.

III

LA LIMACE

Cette carte est l'abomination de la dégoûtation.
(JOURNAL DES GONCOURT.)

Il fait un tel froid que tous les promeneurs rendent la fumée par le nez. Soudain, la bonne vieille, en louchant un peu, aperçoit installée sur sa lèvre, et pelotonnée dans quelques poils de barbe givrés, comme dans une herbe rare, une limace rouge.

— « Ah! sale bête, dit-elle, qu'est-ce que tu fais là? Attends, je vais t'en donner, moi! »

Elle lui en donne en effet. Elle s'arrête en plein trottoir, et se mouche bruyamment, sans se servir de son mouchoir, de sa manche ou de ses doigts, sans un geste, et d'un seul souffle, raide comme un soldat au port d'armes.

Le cerveau se vide tout entier. Elle avait de bien vilaines choses en tête, la bonne vieille. Puis, toujours louchant, elle observe. Un moment, ses deux prunelles n'en font qu'une. La limace rouge s'agite, et de sa langue pointue, activement, nettoie la place. Il semble qu'elle nage dans la joie.

— « Te voilà gorgée, dit la bonne vieille. Allons, file, maintenant, ou je te chiquenaude. »

Repue, onctueuse et glacée, la limace, que l'air vif a rendue plus rouge encore, recule docilement, descend, descend, et rentre chez elle, au chaud, sous son palais, dans la bouche de la bonne vieille.

IV

LA PARTIE DE SILENCE

Il semblait par moments qu'on l'entendait.
(Comte de Villiers de l'Isle-Adam.)

Ils ont mangé la soupe et le bœuf. La mère débarrasse la table, l'approche tout près du poêle, pour le père et la fille y dépose la lampe. Le fils choisit dans le coffre à bois une bûche. Ces dames prennent leur ouvrage, le père son journal. Les aiguilles mordillent le linge. Le journal va, vient entre les doigts, avec des haltes. Le poêle ronfle ainsi qu'il faut, car sa petite porte est ouverte à moitié, et le fils le surveille. On n'entend pas de tac-tac d'horloge : il n'y a point d'horloge; mais une bouilloire siffle comme un nez pris.

Y sont-ils?

Ah! La mère oubliait de remonter, une fois pour toutes les autres, la mèche de la lampe, et de baisser l'abat-jour, lequel est bleu. Bien! chut! Et, de huit à dix, lèvres serrées, yeux

troubles, oreilles endormies déjà, vie suspendue, toute la famille, pour savoir qui se taira le mieux, fait, sans bruit, sa quotidienne partie de silence.

V

LE RÊVE

Ha, que mademoiselle de la Basinière est mignarde !

Mme DE SÉVIGNÉ.

Elle demande, en s'éveillant : « Où suis-je? »

Il lui faut reconstituer, détail à détail, la chambre, faire la reconnaissance des objets familiers, se déclarer :

— « Voici la pendule et voilà le paravent. En face : les fenêtres! »

Elle s'est donc grisée?

Elle se croit, au cerveau, une pelote de glu, où toutes ses idées se sont collées comme des pattes de mouche :

— « Qu'est-ce que j'ai fait, sans le vouloir? »

Elle bâille, boursoufle l'édredon, tente de se rendormir, sur le ventre, sur le dos. Elle compte au plafond les taches de plâtre, et presse ses tempes entre ses pouces, comme pour faire jaillir le souvenir hors du front :

— « Tiens, tiens, tiens ! »

Parfois ses lèvres s'avancent, en suçoir, aux succulents « passages » du rêve.

— « Fameux! que serait-ce, si c'était « pour de vrai? »

Un instant, elle prend la pose dite en chien de fusil, croise ses doigts et ramène ses genoux au menton. Puis elle se détend, s'assied sur le lit, et met le premier bas, sans hâte, paresseuse.

Et tandis que la soie, toutes ses mailles titillées, fait ses délices de la peau, la jeune fille penche encore la tête, s'attarde à écouter, entend distinctement des choses, à gauche.

Elle a une tourterelle dans le cœur!

JULES RENARD.

LE SYMBOLISME EN PEINTURE

PAUL GAUGUIN

Que crois-tu qu'il répondrait si on lui disait que, jusqu'alors, il n'a vu que des fantômes, qu'à présent il a devant les yeux des objets plus réels et plus près de la vérité? Ne penserait-il pas que ce qu'il voyait auparavant était plus réel que ce qu'on lui montre? PLATON.

Loin, très loin, sur une fabuleuse colline, dont le sol apparaît de vermillon rutilant, c'est la lutte biblique de Jacob avec l'Ange.

Tandis que ces deux géants de légende, que l'éloignement transforme en pygmées, combattent leur formidable combat, des femmes regardent, intéressées et naïves, ne comprenant point trop, sans doute, ce qui se passe là-bas, sur cette fabuleuse colline empourprée. Ce sont des paysannes. Et à l'envergure de leurs coiffes blanches éployées comme des ailes de goëland, et aux typiques bigarrures de leurs fichus, et aux formes de leurs robes et de leurs caracos, on les devine originaires de la Bretagne. Elles ont les attitudes respectueuses et les faces écarquillées des créatures simples écoutant d'extraordinaires contes un peu fantastiques affirmés par quelque bouche incontestable et révérée. On les dirait dans une église, tant silencieuse est leur attention, tant recueilli, tant agenouillé, tant dévot est leur maintien; on les dirait dans une église et qu'une vague odeur d'encens et de prière volette parmi les ailes blanches de leurs coiffes et qu'une voix respectée de vieux prêtre plane sur leurs têtes.... Oui, sans doute, dans une église, dans quelque pauvre église de quelque pauvre petit bourg breton.... Mais alors où sont les piliers moisis et verdis? où les murs laiteux avec l'infime chemin de croix chromolithographique? où la chaire de sapin? où le vieux curé qui prêche et dont l'on entend, certes, dont l'on entend la voix marmonnante? Où, tout cela? Et pourquoi, là-bas, loin, très loin, le surgissement de cette colline fabuleuse, dont le sol apparaît de rutilant vermillon?...

Ah! c'est que les piliers moisis et verdis et les murs laiteux et le petit chemin de croix chromolithographique

et la chaire de sapin et le vieux curé qui prêche se sont, depuis bien des minutes, anéantis, n'existent plus pour les yeux et pour les âmes des bonnes paysannes bretonnes!... Quel accent merveilleusement touchant, quelle lumineuse hypotypose, étrangement appropriés aux frustres oreilles de son balourd auditoire, a rencontrés ce Bossuet de village qui ânonne? Toutes les ambiantes matérialités se sont dissipées en vapeurs, ont disparu; lui-même, l'évocateur, s'est effacé, et c'est maintenant sa Voix, sa pauvre vieille pitoyable Voix bredouillante, qui est devenue visible, impérieusement visible, et c'est sa Voix que contemplent, avec cette attention naïve et dévote, ces paysannes à coiffes blanches, et c'est sa Voix, cette vision villageoisement fantastique, surgie, là-bas, loin, très loin, sa Voix, cette colline fabuleuse, dont le sol est couleur de vermillon, ce pays de rêve enfantin, où les deux géants bibliques, transformés en pygmées par l'éloignement, combattent leur dur et formidable combat!...

*
* *

Or, devant cette merveilleuse toile de Paul Gauguin, qui illumine vraiment l'énigme du Poème, aux paridisiaques heures de la primitive humanité; qui révèle les charmes ineffables du Rêve, du Mystère et des voiles symboliques que ne soulèvent qu'à demi les mains des simples; qui résout, pour le bon liseur, l'éternel problème psychologique de la possibilité des religions, des politiques et des sociologies; qui montre enfin la farouche bête primordiale domptée par les philtres enchanteurs de la Chimère; devant cette toile prodigieuse, non point, certes, tel banquier adipeux et prudhommesque s'enorgueillissant d'une galerie encombrée de Detaille (valeur sûre) et de Loustauneau (valeur d'avenir), mais même tel amateur, réputé intelligent et ami des juvéniles audaces au point d'admettre l'arlequinesque vision des pointillistes, de s'écrier :

— Ah! non, par exemple!... Celle-là est trop forte!... Des coiffes et des fichus de Ploërmel, des Bretonnes, et de cette fin de siècle, dans un tableau qui s'intitule : *La Lutte de Jacob avec l'Ange!!* Sans doute, je ne suis pas réactionnaire, j'admets l'impressionnisme, je n'admets même que l'impressionnisme, mais....

— Et qui donc vous a dit, mon cher monsieur, qu'il s'agissait là d'impressionnisme?

*
* *

Peut-être, en effet, serait-il temps de dissiper une

équivoque fâcheuse, qui fut incontestablement créée par ce mot d'*impressionnisme*, dont on n'a que trop abusé.

Pour le public — j'entends ce minuscule public à peu près intelligent qui se préoccupe encore de cette futilité anachronique, l'Art — il n'existe, on le sait, que deux classes de peintres : les peintres académiques, c'est-à-dire ceux qui congrûment éduqués, diplômés et patentés par la faculté ès-art de la rue Bonaparte, brocantent, à des prix israélites, du beau officiel, dans le genre antique, moderne ou autre, breveté avec garantie du gouvernement — et, d'autre part, les peintres impressionnistes, c'est-à-dire tous ceux qui, révoltés contre les goûts imbéciles des critiques de boulevard et contre les ignares formulailleurs de l'école, se permettent l'outrecuidante liberté de ne pas copier quelqu'un.

Voilà qui serait bien, et cette appellation en vaudrait une autre. Malheureusement, pour largement entendue qu'elle soit, elle implique un sens, un sens précis même, et qui n'est point sans dérouter le public. Ce vocable : « impressionnisme », en effet, qu'on le veuille ou non, suggère tout un programme d'esthétique fondée sur la sensation. L'impressionnisme, c'est et ce ne peut être qu'une variété du réalisme, un réalisme affiné, spiritualisé, dilettantisé, mais toujours le réalisme. Le but visé, c'est encore l'imitation de la matière, non plus peut-être avec sa forme propre, sa couleur propre, mais avec sa forme perçue, avec sa couleur perçue, c'est la traduction de la sensation avec tous les imprévus d'une notation instantanée, avec toutes les déformations d'une rapide synthèse subjective. MM. Pissaro et Claude Monet traduisent, certes, les formes et les couleurs autrement que Courbet, mais, au fond, comme Courbet, plus même que Courbet, ils ne traduisent que la forme et que la couleur. Le substratum et le but dernier de leur art, c'est la chose matérielle, la chose réelle. Le public a donc fatalement, en prononçant ce mot d' « impressionnisme », la vague notion d'un programme de réalisme spécial; il s'attend à des œuvres qui ne seront que la fidèle traduction *sans nul au-delà* d'une *impression exclusivement sensorielle*, d'une sensation. Si donc, par hasard, il se trouvait dans le groupe hétérogène des peintres indépendants étiquetés du titre en question quelques artistes engagés en des voies d'art différentes, voire contraires, le bon public, cet éternel et béat adorateur des catalogues, ne faillirait évidemment point à,

comme on dit, y perdre son latin, et, déjà, je le vois, haussant ses omnipotentes épaules, ricaner :

— C'est idiot !... Car cet impressionniste me peint des impressions que nul ne peut jamais avoir ressenties !...

Ne serait-ce point là, par hasard, l'explication de l'analogue boutade proférée devant le tableau de Gauguin par « l'amateur réputé intelligent et ami des juvéniles « audaces au point d'admettre l'arlequinesque vision des « pointillistes », dont il fut parlé plus haut ?...

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui qu'en littérature nous assistons — cela commence à devenir évident — à l'agonie du naturalisme, alors que nous voyons se préparer une réaction idéaliste, mystique même, il faudrait s'étonner si les arts plastiques ne manifestaient aucune tendance vers une pareille évolution. *La Lutte de Jacob avec l'Ange*, que j'ai tenté décrire en exorde de cette étude, témoigne assez, je crois, que cette tendance existe, et l'on doit comprendre que les peintres engagés dans cette voie nouvelle ont tout intérêt à ce qu'on les débarrasse de cette absurde étiquette d'« impressionnistes » qui implique, il faut le répéter, un programme directement contradictoire du leur. Cette petite discussion sur les mots, ridicule peut-être en apparence, était pourtant, j'estime, nécessaire : le public, suprême juge en matière d'art, ayant l'incurable habitude, qui ne le sait ? de ne juger les choses que sur leurs noms. Donc, qu'on invente un nouveau vocable en *iste* (il y en a tant déjà qu'il n'y paraîtra point !) pour les nouveaux venus, à la tête desquels marche Gauguin : synthétistes, idéistes, symbolistes, comme il plaira, mais surtout qu'on renonce à cette inepte appellation générale d'impressionnistes et qu'on réserve strictement ce titre aux peintres pour lesquels l'art n'est qu'une traduction des sensations et des impressions de l'artiste.

*
* *

Oh ! combien rares, en vérité, parmi ceux qui se targuent de « dispositions artistiques », combien rares les heureux dont les paupières de l'âme se sont entrouvertes et qui peuvent s'écrier avec Swedenborg, le génial halluciné : « Cette nuit même, les yeux de mon homme intérieur « furent ouverts : ils furent rendus propres à regarder « dans les cieux, dans le monde des idées et dans les « enfers !... » Et pourtant n'est-ce point là la préalable et nécessaire initiation que doit subir le vrai artiste, l'artiste absolu ?...

Paul Gauguin me semble un de ces sublimes voyeurs. Il m'apparaît comme l'initiateur d'un art nouveau, non point dans l'histoire, mais, au moins, dans notre temps. Analysons donc cet art à un point de vue d'esthétique générale. Ce sera, il me semble, étudier l'artiste lui-même, et peut-être faire mieux que la superficielle monographie composée de quelques vingt toiles décrites et de dix clichés complimenteurs dont se satisfait, d'ordinaire, la Critique d'aujourd'hui.

*
* *

Il est évident — et l'affirmer est presque une banalité — qu'il existe dans l'histoire de l'art deux grandes tendances contradictoires qui, incontestablement, dépendent l'une de la cécité, l'autre de la clairvoyance de cet « œil intérieur de l'homme » dont parle Swedenborg, la tendance réaliste et la tendance idéiste (je ne dis point idéaliste, on verra pourquoi).

Sans doute, l'art réaliste, l'art dont l'unique but est la représentation des extériorités matérielles, des apparences sensibles, constitue une manifestation esthétique intéressante. Il nous révèle, en quelque sorte, par contre-coup, l'âme de l'ouvrier, puisqu'il nous montre les déformations qu'a subies l'objet en la traversant. D'ailleurs, nul ne conteste que le réalisme, s'il fut prétexte à bien des hideurs, impersonnelles et banales comme des photographies, a aussi parfois produit d'incontestables chefs-d'œuvre, qui resplendissent dans le musée de toutes les mémoires. Mais, pourtant, il n'en est pas moins indiscutable qu'à qui veut loyalement réfléchir l'art idéiste apparaît plus pur et plus élevé — plus pur et plus élevé de toute la pureté et de toute l'élévation qui sépare la matière de l'idée. On pourrait même affirmer que l'art suprême ne saurait être qu'idéiste, l'art, par définition, n'étant (nous en avons l'intuition) que la matérialisation représentative de ce qu'il y a de plus élevé et de plus vraiment divin dans le monde, de ce qu'il y a, en dernière analyse, de seul existant, l'Idée. Ceux donc qui ne savent ni voir l'Idée, ni y croire, ne sont-ils pas dignes de nos compassions ainsi que l'étaient pour les hommes libres les pauvres stupides prisonniers de la Caverne allégorique de Platon?

Et cependant, si l'on excepte la plupart des Primitifs et quelques-uns des grands maîtres de la Renaissance, la tendance générale de la peinture, on le sait, a été jusqu'à maintenant presque exclusivement réaliste. Beaucoup même avouent ne pouvoir comprendre que la peinture,

cet art *représentatif* par excellence, capable d'imiter jusqu'à l'illusionnisme tous les attributs visibles de la matière, puisse être autre chose qu'une reproduction fidèle et exacte de l'objectivité, qu'un ingénieux *fac-simile* du monde prétendu réel. Les idéalistes eux-mêmes (que, je le répète, il faut se garder de confondre avec les artistes qu'il m'a plu nommer : idéistes) ne furent, le plus souvent, quoi qu'ils prétendent, que des réalistes : le but de leur art ne fut que la représentation directe des formes matérielles; ils se sont contentés d'*arranger* l'objectivité, suivant certaines notions de qualité conventionnelles et préjugées; ils se sont piqués de nous présenter des objets *beaux*, mais *beaux en tant qu'objets*, l'intérêt de leurs œuvres résidant, toujours et encore, dans les qualités de la forme, c'est-à-dire de la réalité; ce qu'ils ont appelé idéal ne fut jamais que le roublard maquillage des laides choses tangibles. En un mot, ils ont peint une objectivité conventionnelle, mais une objectivité, et, pour paraphraser le mot célèbre de l'un d'entre eux, Gustave Boulanger, il n'y a guère, au fond, entre idéalistes et réalistes contemporains, que la différence du choix « entre le casque et la casquette »!

Eux aussi, ils sont les pauvres stupides prisonniers de l'allégorique Caverne. Laissons-les donc s'abêtir en la contemplation des ombres qu'ils prennent pour la réalité, et revenons vers les hommes qui, leurs chaînes brisées, s'extasient à contempler, loin du cruel cachot natif, le ciel radieux des Idées.

*
* *

Le but normal et dernier de la peinture, ai-je dit, comme d'ailleurs de tous les arts, ne saurait être la représentation directe des objets. Sa finalité est d'exprimer, en les traduisant dans un langage spécial, les Idées.

Aux yeux de l'artiste, en effet, c'est-à-dire aux yeux de celui qui doit être l'*Exprimeur des Etres absolus*, les objets, c'est-à-dire les êtres relatifs qui ne sont qu'une traduction proportionnée à la relativité de nos intellects des êtres absolus et essentiels, des Idées, les objets ne peuvent avoir de valeur en tant qu'objets. Ils ne peuvent lui apparaître que comme des *signes*. Ce sont les lettres d'un immense alphabet que l'homme de génie seul sait épeler.

Ecrire sa pensée, son poème, avec ces signes, en se rappelant que le signe, pour indispensable qu'il soit, n'est rien en lui-même et que l'idée seule est tout, telle

apparaît donc la tâche de l'artiste dont l'œil a su discerner les hypostases des objets tangibles. La première conséquence de ce principe, trop évidente pour qu'il faille s'y arrêter, c'est, on le devine, une nécessaire *simplification dans l'écriture du signe*. Si ce n'était, en effet, le peintre ne ressemblerait-il point au littérateur ingénu qui penserait ajouter quelque chose à son œuvre en soignant et en ornementant de futiles paraphes sa calligraphie ?

* * *

Mais, s'il est vrai que, dans le monde, les seuls êtres réels ne puissent être que des Idées, s'il est vrai que les objets ne sont que les apparences révélatrices de ces idées et, par conséquent, n'ont d'importance qu'en tant que signes d'Idées, il n'en est pas moins vrai qu'à nos yeux d'hommes, c'est-à-dire à nos yeux d'orgueilleuses *ombres d'êtres purs*, d'ombres vivant dans l'inconscience de leur état illusoire et dans l'aimée duperie du spectacle des fallacieuses tangibilités, il n'en est pas moins vrai qu'à nos myopes yeux les objets apparaissent le plus souvent comme objets, rien que comme objets, indépendamment de leur symbolique signification — au point que, parfois, nous ne pouvons, malgré de sincères efforts, les imaginer en tant que signes.

Cette néfaste propension à ne considérer, dans la vie pratique, l'objet que comme objet est évidente et, l'on peut dire, quasiment générale. L'homme supérieur, seul, illuminé par cette suprême vertu que les Alexandrins nommaient si justement l'extase, sait se persuader qu'il n'est lui-même qu'un signe jeté, par une mystérieuse préordination, au milieu d'une innombrable foule de signes; lui seul sait, dompteur du monstre illusion, se promener en maître dans ce temple fantastique

Où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles...

alors que l'imbécile troupeau humain, dupé par les apparences qui lui feront nier les idées essentielles, passera éternellement aveugle

A travers les forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

L'œuvre d'art ne doit point, même pour l'œil du populaire bétail, prêter à pareille équivoque. Le dilettante, en effet (qui n'est point artiste, et qui, par conséquent, n'a point le sens des correspondances symboliques), se trouverait devant elle dans une situation analogue à celle de la foule devant les objets de nature. Il en percevrait les

objets représentés qu'en tant qu'objets — ce qu'il importe d'éviter. Il faut donc que, dans l'œuvre idéiste, cette confusion ne puisse se produire, il faut donc que nous soyons mis en état de ne pouvoir douter que les objets, dans le tableau, n'ont aucune valeur en tant qu'objets, qu'ils ne sont que des signes, des verbes, n'ayant en eux-mêmes nulle autre importance.

Conséquemment, certaines lois appropriées devront régenter l'imitation picturale. L'artiste, de toute nécessité, aura la tâche de soigneusement éviter cette antinomie de tout art : la vérité concrète, l'illusionnisme, le trompe-l'œil, de façon à ne point donner par son tableau cette fallacieuse impression de nature qui agirait sur le spectateur comme la nature elle-même, c'est-à-dire sans suggestion possible, c'est-à-dire (qu'on me pardonne le néologisme barbare) idéicidement.

Il est logique de l'imaginer fuyant, afin de se garder de ces périls de la vérité concrète, l'analyse de l'objet. Chaque détail, en effet, n'est, en réalité, qu'un symbole partiel inutile le plus souvent à la signification totale de l'objet. Le strict devoir du peintre idéiste est, par conséquent, d'effectuer une sélection raisonnée parmi les multiples éléments combinés en l'objectivité, de n'utiliser en son œuvre que les lignes, les formes, les couleurs générales et distinctives servant à écrire nettement la signification idéique de l'objet, plus les quelques symboles partiels corroborant le symbole général.

Même, il est aisé de le déduire, ces caractères directement significateurs (formes, lignes, couleurs, etc.), l'artiste aura toujours le droit de les exagérer, de les atténuer, de les déformer, non seulement suivant sa vision individuelle, suivant les moules de sa personnelle subjectivité (ainsi qu'il arrive même dans l'art réaliste), mais encore de les exagérer, de les atténuer, de les déformer, suivant les besoins de l'Idée à exprimer.

*
* *

Donc, pour enfin se résumer et conclure, l'œuvre d'art telle qu'il m'a plu la logiquement évoquer sera :

1° *Idéiste*, puisque son idéal unique sera l'expression de l'Idée ;

2° *Symboliste*, puisqu'elle exprimera cette Idée par des formes ;

3° *Synthétique*, puisqu'elle écrira ces formes, ces signes, selon un mode de compréhension générale ;

4° *Subjective*, puisque l'objet n'y sera jamais considéré en tant qu'objet, mais en tant que signe d'idée perçu par le sujet ;

5° (C'est une conséquence) *décorative* — car la peinture décorative proprement dite, telle que l'ont comprise les Egyptiens, très probablement les Grecs et les Primitifs, n'est rien autre chose qu'une manifestation d'art à la fois subjectif, synthétique, symboliste et idéiste.

Or, qu'on veuille bien y réfléchir, la peinture décorative c'est, à proprement parler, la vraie peinture. La peinture n'a pu être créée que pour *décorer* de pensées, de rêves et d'idées les murales banalités des édifices humains. Le tableau de chevalet n'est qu'un illogique raffinement inventé pour satisfaire la fantaisie ou l'esprit commercial des civilisations décadentes. Dans les sociétés primitives, les premiers essais picturaux n'ont pu être que décoratifs.

Cet art, que nous avons essayé de légitimer et de caractériser par toutes les déductions antécédentes, cet art qui a pu paraître compliqué et que tels chroniqueurs traiteraient volontiers d'art déliquescent, se trouve donc, en dernière analyse, ramené à la formule de l'art simple, spontané et primordial. C'est là le criterium de la justesse des raisonnements esthétiques employés. L'art idéiste, qu'il fallait justifier par d'abstraites et compliquées argumentations, tant il semble paradoxal à nos civilisations décadentes et oublieuses de toute initiale révélation, est donc, sans nul conteste, l'art véritable et absolu, puisque, légitime au point de vue théorique, il se trouve, de plus, au fond, identique à l'art primitif, à l'art tel qu'il fut deviné par les génies instinctifs des premiers temps de l'humanité.

*
* *

Mais est-ce encore tout ? Ne manquerait-il point encore quelque élément à l'art ainsi compris pour être vraiment l'Art ?

Cet homme qui, grâce à son génie natif, grâce à des vertus acquises, se trouve, devant la nature, sachant lire en chaque objet la signification abstraite, l'idée primordiale et supplanante, cet homme qui, par son intelligence et par son adresse, sait se servir des objets comme d'un sublime alphabet pour exprimer les Idées dont il a la révélation, serait-il vraiment, par cela même, un artiste complet ? Serait-il l'Artiste ?

N'est-il pas plutôt un génial savant, un suprême formuleur qui sait écrire les Idées à la façon d'un mathématicien ? N'est-il pas en quelque sorte un algébriste des Idées et son œuvre n'est-elle point une merveilleuse équation, ou plutôt une page d'écriture idéographique

rappelant les textes hiéroglyphiques des obélisques de l'antique Egypte ?

Oui, sans doute, l'artiste, s'il n'a point quelque autre don psychique, ne sera que cela, car il ne sera qu'un *compréhensif exprimeur*, et si la compréhension complétée par le *pouvoir d'exprimer* suffit à constituer le savant, elle ne suffit pas à constituer l'artiste.

Il lui faudra, pour être réellement digne de ce beau titre de noblesse — si pollué en notre industrialiste aujourd hui — joindre à ce pouvoir de compréhension un don plus sublime encore, je veux parler du don d'*émotivité*, non point certes cette émotivité que sait tout homme devant les illusoires combinaisons passionnelles des êtres et des objets, non point cette émotivité que savent les chansonniers de café-concert et les fabricants de chromo — mais cette transcendantale émotivité, si grande et si précieuse, qui fait frissonner l'âme devant le drame ondoyant des abstractions. Oh ! combien sont rares ceux dont s'émeuvent les corps et les cœurs au sublime spectable de l'Etre et des Idées pures ! Mais aussi cela est le don *sine qua non*, cela est l'étincelle que voulait Pygmalion pour sa Galathée, cela est l'illumination, la clef d'or, le Daimôn, la Muse...

Grâce à ce don, les symboles, c'est-à-dire les Idées, surgissent des ténèbres, s'animent, se mettent à vivre d'une vie qui n'est plus notre vie contingente et relative, d'une vie eblouissante qui est la vie essentielle, la vie de l'Art, l'être de l'Etre.

Grâce à ce don, l'art complet, parfait, absolu, existe enfin.

* * *

Tel est l'art qu'il est consolant de rêver, tel est l'art que j'aime imaginer, en les obligatoires promenades parmi les piteuses ou turpides artistailleries qui encombrent nos industrialistes expositions. Tel est l'art, aussi, je crois, à moins que je n'aie mal interprété la pensée de son œuvre, qu'a voulu instaurer en notre lamentable et putréfiée patrie ce grand artiste de génie, à l'âme de primitif et, un peu, de sauvage, Paul Gauguin.

* * *

Son œuvre, merveilleuse déjà, je ne puis la décrire ni l'analyser ici. Il me suffit d'avoir essayé de caractériser et de légitimer la conception très louable d'esthétique qui paraît guider ce grand artiste. Comment, en effet, suggérer avec des mots tout l'inexprimable, tout l'océan d'Idées que l'œil clairvoyant peut entrevoir dans ces magistrales toiles : *le Calvaire*, *la Lutte de Jacob avec*

l'Ange, *le Christ Jaune*, dans ces merveilleux paysages de la Martinique et de Bretagne, où toute ligne, toute forme, toute couleur est le verbe d'une Idée, dans ce sublime *Jardin des Oliviers* où un Christ aux cheveux incarnadins, assis dans un site de désolation, semble pleurer les douleurs ineffables du rêve, l'agonie des Chimères, la trahison des contingences, la vanité du réel et de la vie et, peut-être, de l'au-delà... Comment dire la philosophie sculptée dans ce bas-relief ironiquement libellé : *Soyez amoureuses et vous serez heureuses*, où toute la Luxure, toute la lutte de la chair et de la pensée, toute la douleur des voluptés sexuelles se tordent et, pour ainsi dire, grincent des dents? Comment évoquer cet autre bois sculpté : *Soyez mystérieuses*, qui célèbre les pures joies de l'ésotérisme, les troublants caressements de l'énigme, les fantastiques ombrages des forêts du problème? Comment raconter enfin ces étranges et barbares et sauvages céramiques où, sub ime potier, il a pétri plus d'âme que d'argile?...

* * *

Et pourtant, qu'on y songe, si troublante, si magistrale et si merveilleuse que soit cette œuvre, elle n'est que peu, comparée à celle que Gauguin eût pu produire, placé dans une civilisation autre. Gauguin, il faut le répéter, de même que tous les peintres idéistes, est, avant tout, un décorateur. Ses compositions se trouvent à l'étroit dans le champ restreint des toiles. On serait tenté parfois de les prendre pour des fragments d'immenses fresques, et presque toujours elles semblent prêtes à faire éclater les cadres qui les bornent indûment!...

Eh quoi! nous n'avons, en notre siècle agonisant, qu'un grand décorateur, deux peut-être, en comptant Puvis de Chavannes, et notre imbécile société de banquiers et de polytechniciens refuse de donner à ce rare artiste le moindre palais, la plus infime masure nationale où accrocher les somptueux manteaux de ses rêves!

Les murs de nos Panthéons de Béotie sont salis par les éjaculations des Lenepveu et des Machin de l'Institut!...

Ah! messieurs, comme la postérité vous maudira, vous raillera et crachera sur vous, si quelque jour le sens de l'art se réveille dans l'esprit de l'humanité!... Voyons, un peu de bon sens, vous avez parmi vous un décorateur de génie : des murs! des murs! donnez-lui des murs!...

9 février 1891.

G.-Albert Aurier.

VAINEMENT

A Saint-Pol Roux.

Mon âme est un grand parc où la pousse géante
De mes désirs et de mes rêves s'enchevêtre,
Implorant de leurs bras noués la nuit béante
Sans qu'une aube clémente y veuille m'apparaître :

De trop vastes Vouloirs y tordent leur ramure,
Et des espoirs trop vieux étagent leur feuillage,
Fermant impénétrablement de leur armure
Ma voûte à la splendeur du Magique Sillage.

Tumultueusement ma famine réclame
Une Chair — magnifique pôle des prunelles —
Tabernacle marmoréen prodiguant l'Ame
En avalanche d'opulences éternelles.

Mais la Femme-idéale dérobe son buste
Aux cèdres qu'érigea mon oraison altière :
Elle arbore l'effroi d'une étreinte robuste ;
Mais je n'abdique point sa possession fière.

Si nul est mon espoir de sa chère récolte,
J'en veux perpétuer quand même la semence ;
Qu'importe mon isolement si ma révolte
Peuple d'échos puissants ma solitude immense!

JULES MÉRY.

UN ROMAN DE LA *VIE GRISE*

« LE VIERGE » (1)

Annuellement, d'après de sûres statistiques, la nation française produit environ trois mille tomes de roman : c'est une grande richesse. Là-dedans sont comprises les réimpressions et les traductions et toutes sortes de babioles, — de jouets et de verroteries. Il est à croire que le trafic engendré par cette industrie est spécialement d'importation ; on voit des gens curieux et même dévoués tenter sous l'Odéon la dévirgination subreptice de ces tomes, on n'en voit jamais que la passion exalte au point de leur faire payer, afin d'une possession complète et définitive, la rançon de ces multicolores esclaves. Où vont-elles, apres ce stage à des comptoirs, à des vitrines, ces créatures issues de nous, pour qui leurs fabricateurs rêvèrent des robes brodées d'orfroi comme des chasubles, des colliers de perles noires, des diadèmes d'escarboucles, des souliers en peau d'unicorne, — et des lits de harem où la favorite parfumée d'origan s'évente sur des toisons de lynx avec des plumes de chimères !

Il y a telle sorte d'ivoire vert dont la provenance est inconnue ; presque aussi mystérieux, mais à l'inverse, le commerce des livres. On en sait le départ, on en ignore les suites. Rachilde émettait l'autre jour cette idée que peut-être, en telles régions invisitées, enfilés comme des merluches à de souples baguettes, ou comme des conques à des cordes de ramie, les romans nouveaux servent de monnaie, de régulateur du troc : avec ces ligatures, on dote les filles, on acquiert des chèvres et des armes de guerre, des femmes et de l'eau-de-vie. Bien que cette opinion ne soit encore que probable, et que nulle carte géographique, même de Justus Perthes, ne marque dans les solitudes de l'Afrique centrale une « Région des Livres » comme il y a une « Région des Lacs », bien que Stanley soit resté à ce sujet, non comme sur d'autres, muet, — on peut, néanmoins, l'accepter provisoirement. Cela nous tire d'un grand embarras, — si toutefois, ainsi que je le pense, le doute est supérieur à l'ignorance.

(1) Un vol., par Alfred Vallette (Tresse et Stock).

D'autre part, c'est encore un soulagement. Qui n'avait été froissé de constater, en ces temps si noblement utilitaires, la vanité, le bon-à-rien du roman filosèle, de la bobine vulgaire débobinée en feuilleton puis rebobinée en volume (marques Delpit frères, Rabusson aîné, les Fils de Cotonet, Gréville-Duruy jeune et Vve Theuriet, *Aux 100,000 Bobines* (Ancienne Maison Maupassant), *Aux Fleurs de Médan*, etc.).

Dorénavant, nous voilà consolés et rassurés sur les floraisons funèbres d'un des arbres fruitiers les plus productifs du grand verger de l'industrie française. Travaillons, l'avenir est à nous : qui sait si à la prochaine exposition décennale nous n'aurons pas une place notoire, au pavillon de la République de Libéria, entre les plumes d'autruche et la poudre d'or !

Cependant, n'étant point spécialement qualifié pour les enquêtes commerciales, je me permettrai, au risque de mortifier dans leur dignité et même de léser dans leurs intérêts tant de respectables usiniers, de considérer la question à un point de vue différent, oh ! moins sérieux, et même, disons-le, entièrement futile, — celui de l'art

Pour des yeux inexercés, inhabitués au compte-fil, les marques ci-dessus (et toutes les autres) se différencient très bien : tel amateur des produits galamment mélancoliques et jobardement mondains des « Fils de Cotonet » méprise avec résolution la marchandise « Rabusson aîné »; ceux qui se fournissent aux *100,000 Bobines* (Ancienne Maison Maupassant) haussent les épaules devant les filés prudemment perpétrés sous les auspices de la Vve Theuriet ; et les habitués des cordonnets *Fleurs de Médan* (avec lesquels, disent-ils, on pourrait se pendre) récusent l'usage des pelotons « Delpit frères », qu'ils qualifient de simple filasse.

Il est difficile de compatir aux sympathies et aux dégoûts de ces amateurs, car les produits qu'ils aiment et ceux qu'ils repoussent sont tous taxés de hâtivité et d insolidité, tous fabriqués avec une belle ignorance ou un rare dédain des élémentaires principes artistiques, tous « établis » avec le seul souci de la vente, du succès rapide, de la caisse à remplir.

Un homme de lettres qui, pour gagner strictement sa vie, se livre à des écritures ou médiocres ou volontairement médiocrisées, fourrées, selon la nécessaire clientèle, de cédrats ou de piments, n'est par cela même nullement condamnable : la liberté est une maîtresse

qu'on ne paie jamais trop cher. Mais celui qui, à l'abri de toute pauvreté présente ou future, rédige, dans un but mercantile, de la copie, s'exclut à jamais, par ce seul acte, de la société des honnêtes gens dont nous voulons que la Littérature soit exclusivement composée. M. Zola, par exemple, qui eut du talent, l'a si bien galvaudé à des entreprises du genre de la *Bête humaine* et du *Rêve* que l'annonce actuelle de tel de ses livres nouveaux nous laisse aussi indifférents que les réclames des poëliers et des droguistes.

Il nous suffit d'ailleurs qu'à la suite de maîtres toujours dignes, quelques jeunes écrivains, bien décidés à ne jamais forfaire, publient de temps à autre un livre dont l'art, qui en est le moyen, est aussi le but : *Le Vierge*, d'Alfred Vallette est de ceux-là.

On était accoutumé, dans un cercle, à dénommer ce volume, avant son apparition, « Monsieur Babylas », et il me coûte (moins qu'à l'auteur, sans doute) d'avoir à employer une appellation différente et fausse, — sans être inexacte. Il faut, en de certaines circonstances, capituler avec les éditeurs, il serait parfois périlleux de leur répondre par un « Sit ut est, aut non sit », — mais ces raisons majeures ne peuvent m'empêcher de regretter le premier titre. Non que « Le Vierge » soit spécialement mauvais, mais ces syllabes induisent en erreur sur le but du romancier, qui n'a voulu ni donner un pendant à la vie de saint Stanislas Kostka, ni exciter les imaginations.

C'est une étude très simple, très dense et d'un bon naturalisme de la petite vie de province, synthétisée en une figure falote de petit vieux, figure merveilleusement vivante en son absence de vie, étonnamment vraie en son exagération vers le néant. Monsieur Babylas est la créature à laquelle il n'arrive jamais rien de notoire, qui se meut dans un milieu on dirait fluide où les chocs sont rares et peu violents, à laquelle rien ne réussit, mais qui d'ailleurs n'entreprend à peu près rien, qui est d'une timidité de chien battu et naturellement se fait battre rien que sur son air, souffre-douleur par destination, souffrant réellement, mais pas comme d'autres, souffrant négativement, ne comprenant pas la vie et incapable de chercher à la comprendre, un être faible, facilement roulé, mais jusqu'à un certain point protégé par cet excès d'innocence contre de trop grosses canailleries, incapable également de s'amuser et de s'ennuyer, contenté par l'absence d'activité, passant de longs moments, au bureau où il fait des copies, à jouir de ne rien faire, « dans

une pose de petite fille qui s'ennuie à la messe », ne changeant guère en prenant de l'âge, ne s'apercevant de la puberté que par des désirs très imprécis, ne parvenant, à aucun moment, malgré des luttes contre une sorte de couardise maladive, à se renseigner directement sur la différence des sexes, mourant encore jeune ou toujours vieux d'une phtisie héréditaire, mourant guetté par d'équivoques captations, et après sa mort insulté, lui, le pauvre immaculé Babylas, dans ses mœurs !

C'est une création qui, sans être immense, est bien une création. Babylas nous était inconnu ; désormais il existe, il entre dans les types. Création originale, oui, car si elle doit quelque chose à Charles Bovary, elle pousse ce quelque chose très loin en dehors du type de Flaubert. Bovary est un homme faible, bon, un peu niais, non dénué d'instruction, capable même, avec une autre femme, de faire figure : c'est un homme acceptable et même supérieur à bien des petits médecins et fonctionnaires de province. Babylas n'est pas acceptable ; il y a en lui du gnome, de la larve ; il donne la sensation pénible de l'incomplet, d'un chien sans queue, d'un chat sans oreilles, d'un oiseau sans plumes ; il n'a ni cheveux ni barbe ; dès sa première jeunesse il doit couvrir d'une perruque son crâne de poussin duveté à peine, son crâne guère plus gros, guère plus plein : pourtant ce n'est pas un idiot, ni un noué, — c'est une maquette.

Il est presque prodigieux que l'auteur ait réussi à donner la vie à un être qui semble si peu fait pour vivre. Il vit, néanmoins, même d'une vie très visible, avec les paroles et les gestes, le corps et l'âme, de la vie intérieure et de la vie de relation, bien posé dans son ambiance, debout sur ses maigres jambes, bien logique avec lui-même, du dehors au dedans et du dedans au dehors : pour cela, le mot de création n'est pas excessif. Et l'ensemble est une œuvre d'art comme tel ivoire de Chine, tel bronze du Japon, art qui vaut par le détail autant que par le total et, dans le ramassis condensé de son grotesque intense et suranimé, nous donne une impression d'existence que ne nous donneront jamais, les contemplerions-nous pendant des siècles, les truquages gréco-romains de M. Chapu.

L'histoire de Monsieur Babylas apparaît, pour la contexture générale, ordonnée selon des principes scientifiemment codifiés. Le livre qui a ainsi servi de grammaire artistique à l'auteur est évidemment l'*Education sentimentale*, mais il n'y a pas imitation ; c'est plutôt une

assimilation volontaire de procédés, une expérience résolument tentée et certainement réussie, comme d'un peintre qui emprunterait à un devancier sa perspective, son groupement, ses lointains, son étagement de plans, mais se réserverait la couleur, la forme, l'expression, l'intention, tout ce qui doit être personnel, à moins d'inexistence. Ainsi l'ironie est plus accentuée, les faits sont plus menus, plus tassés, engendrent bien plus que dans tels succédanés de l'*Education* le sourire et même le rire, l'émotion et même la pitié, la curiosité et même la sympathie, — ce qui est très loin des exagérations d'indifférence où se sont complus (pour n'avoir pas compris tout ce qu'il y avait en Flaubert de tristesse, d'amertume et même de tendresse et de bonté sous la rigidité affectée de cet homme au large cœur) de prudents compilateurs comme M. Céard ou M. Alexis.

Le Vierge est plein d'agréables descriptions qu'on devine exactes (il ne faut pas dire vraies), avec dedans de jolis mots, le « grisollis » des alouettes, les tons d'un couchant dégradés jusqu'au « vert putride »; — de très curieuses observations : une nouvelle circule dans l'école, colère du maître, silence, recueillement, « après quoi prudemment une tête se releva, imitée d'une autre, d'une autre encore, et de toutes »; on voit ces oiseaux : c'est tout à fait charmant; — d'autres telles que : les petites filles aiment bien le sage Babylas, mais elles l'utilisent, lui font tourner la corde, brusquement, le jeu fini, le plantent là; — par la forme de sa bouche « abaissée aux commissures, il semblait toujours sur le point de pleurer »; — page 5, une très bonne psychologie de l'enfant pris et dompté par la vanité; — ailleurs, bien notée « la tristesse des journées de fêtes », des jours où les gens ont l'air de jouer à s'ennuyer; — plus loin, la naissance de la puberté, sur le fond toujours gris pointillée en menus coups de pinceau, en minuscules taches, mais fondues et assemblées vers une impression unique; — des remarques d'un humorisme lugubre, d'un comique atroce : Babylas — cette malchance n'arrive qu'à lui — « ferma les yeux de son père, — qui se rouvrirent peu après ».

En général, il y a, tout le long du volume, une bonne représentation de l'acte par le mot qui matériellement le détermine d'entre les autres actes, et un bon choix des actes nécessaires à la différenciation du type Babylas d'entre ses congénères.

Après avoir amusé, vers les deux tiers de cette histoire en images, la pauvre créature, tout d'un coup, par un

imperceptible changement de rhytme, commence à vous navrer : cela s'accentue à partir de la femme fuyante à ses pitoyables velléités, et l'enterrement du chien — fragment d'un tout à fait vrai sentiment — vient encore préciser la sorte de misère dont souffre alors Babylas: celle de l'isolement par timidité sentimentale.

Enfin, tout autour de Babylas, des personnages et des choses bien concordants avec la tonalité de la figurine centrale et qui la repoussent, par les hachures de leur grisaille, vers une lumière doucement trouble : on dirait d'un pays d'éternelle demi transparence, une perpétuelle atmosphère de matin d'hiver, mais d'un matin ni froid ni chaud, ni clair ni sombre.

Ici finit le résumé, en impressions, de ce premier roman d'Alfred Vallette, — roman sobre et solide, consciencieux et achevé, de noble labeur et d'art sincère.

Remy de Gourmont.

LE THÉATRE DES BARBARES

Les comédiens ne sont que des galeux qui se couvrent le visage de vermillon pour venir gambader, de çà, de là, sur la scène ; que signifie cet empressement à aller les voir ?

(Conseils d'une mère. — Traduit du chinois par A. Chion.)

Les présentes notes ne furent point écrites dans l'intention d'un manifeste ; elles ne formulent aucunement l'esthétique attendue, et je m'en voudrais fort si j'allais à l'encontre de quelques théories émises par les personnes quasi-compétentes. A cette heure qu'on affirme de *crise théâtrale*, j'aimerais seulement à parler comme d'aucuns sur l'inanité de plusieurs tentatives, sur la misère des interprétations et l'intervention de l'élément musical ; à répandre ce que de bons esprits croient l'avenir de *leur* théâtre ; enfin à chercher les réalisations possibles devant l'état de barbarie, de niaise machination où se maintient la mise en scène de nos guignols.

INTROIT

I

Le théâtre, est-il dit quelquefois, doit être la suprême manifestation de l'Art, son triomphe et sa mise en lumière. Malgré le factice de la scène, le faux et le conventionnel, le raccourci du cadre, la problématique intelligence du comédien, ceci n'est pas une proposition trop subversive ; si le théâtre n'est point l'*Art*, il peut être un côté de l'art, un aspect victorieux et décoratif ; mais ainsi *art* et *théâtre* n'étant point synonymes, il faut s'entendre au juste, préalablement, sur la valeur des termes et faire quelques distinctions.

De même qu'un livre ne s'adresse pas à tous, une pièce est élue par une caste d'esprits, méprisée par les autres ; une pièce devrait être jouée avec le souci d'*un public*, — non du public ; et quiconque prise les classifications établit déjà, en

dépit des genres, comédie, drame ou vaudeville, le petit tableau élémentaire d'une hiérarchie. Il y a le théâtre des *braves gens*, dans la note des *Ouvriers*, de M. Manuel, de la *Fille de Roland*, de M. de Bornier, de la *Dame Blanche*, du *Châlet;* théâtre moral s'il en fût, empestant la vertueuse Académie et le prix Montyon ; où l'on mène, sans crainte du cauchemar, toute sa famille, de la grand'mère au petit dernier. Il y a le *théâtre du peuple*, où circulent des porteuses de pain, des Dartagnans et des Montechristos. Il y a le *théâtre des imbéciles*, si persévéramment maintenu dans la tradition par M. Grenet-Dancourt (sans qu'il puisse se prévaloir d'une parole d'insulte). Il y a le *théâtre des gens comme il faut*, — vaste confrérie qui s'étend du boutiquier à l'homme du monde en passant par quelques dames et quelques cervelles liquides, — et qui s'appelle le *Maître de Forges*, l'*Abbé Constantin*, ou bien la *Juive*, la *Favorite*, le *Faust de M. Barbier*. Enfin, il existe un *théâtre des artistes*, injouable et injoué le plus souvent, massacré toujours et compris d'un centième quand le miracle intervient. On y trouve Shakespeare, Gœthe, peut-être trois ou quatre autres impollués malgré les traductions, quelques vieux Grecs et une demi douzaine de modernes qu'on nomme rarement pour leur épargner des injures.

Souvent, il est vrai, la *Comédie*, l'Odéon représentent du Molière, du Racine, du Corneille ; mais ces antiquailles, devant quoi la salle et des professeurs jugent devoir se pâmer, les endorment avant la fin. Le Châtelet, la Gaîté, montent des féeries, des pièces *à spectacle* ; divers établissements des opérettes et des revues. Il serait indécent et criminel de les mentionner d'autre façon : ces choses, n'existant point, ne sont point qualifiables. Et tout le théâtre, dès lors, se range dans les cinq catégories susdites. Encore le *théâtre des braves gens* et le *théâtre comme il faut* empiètent si facilement l'un sur l'autre, marchent si cordialement vers un même gâtisme, pataugent si candidement dans une semblable marmelade, qu'on peut les confondre presque, leur accorder la feuille de vigne fraternelle et toutes les palmes des Instituts. C'est aussi la masse énorme et débordante, le fatras. Les temples coutumiers de leurs exhibitions, le Français, le Gymnase, l'Opéra-Comique, l'Opéra, ont abaissé encore par leur semblant de tenue, leur épicerie, leurs prétentions littéraires et musicales, le caractère semi-officiel des solennités, ce que le jeu des planches — grossier en soi — pouvait garder d'un peu acceptable après les ordures de Casimir-Delavigne et Scribe ; après les infamies de M. Ponsard, les panades de M. Legouvé, les sucres d'orge de Mme Sand ; après le sensualisme canaille des musiques italiennes ; après la glaireuse bêtise du genre éminemment national. Par eux, le pauvre théâtre est devenu cette lamentable foire que nous subissons. L'adonis George Ohnet a pu y faire ébattre ses marionnettes, et M. Ludovic Halévy ses bâtons de guimauve ; M. Coppée, doux sirop pectoral de la boutique Lemerre, s'entend traiter

de génie pour l'humble apport de ses bouts-rimaillés, et promène la pourpre des poètes tragiques avec un sérieux et une conviction que ne troublent point des avalanches de vieilles pommes. M. Sardou, chaque hiver, quand viennent les premiers froids et les marrons, nous fait danser quelque Cléopâtre sur la polka des ours. Et cependant que la bonne ville de Bruxelles accommodait, pour une fois, le grand Flaubert dans la casserole de M. Dulocle, les deux théâtres de la musique subventionnée dévidaient leur *répertoire*, ou telles compositions dont les livrets antédiluviens firent sourire jusqu'au *Petit Journal*.

Voilà donc l'art théâtral public et goûté du public. Au résumé : bêtise, anciennes formules rabâchées, conscience absente chez les fauteurs, néant. — Beaucoup, il faut le répéter, le savent d'ailleurs, et le glapissent sur les toits. Ceci, ensuite, n'est point pour récriminer, mais pour établir un classement. Tout bien pesé, il est moins pénible de voir jouer J.-B. Poquelin ou le bonhomme Corneille que M. Dennery, M. Valabrègue, M. Gandillot. On y mène les collèges et cela fait plaisir aux personnes âgées. Encore, il nous est égal que des librettistes fassent fortune avec leurs piètres élucubrations ; si le crottin intellectuel fait la joie des badauds et qu'on s'amuse à *Séraphin*, nous n'avons rien à dire. L'état actuel du théâtre est au niveau de l'idéal actuel, au goût général, *puisqu'il est* ; il faut admettre toutes les aspirations et prendre en pitié l'agrément des médiocres.

Simplement, c'est déclarer que le *théâtre d'art* — le seul qui nous intéresse — n'est point dans les manifestations que propagent, à l'ordinaire, les colonnes Morris ; qu'on le découvrirait difficilement dans les indiscrétions des échotiers. Si l'on insistait, j'ajouterais même qu'il n'est point celui de M. Antoine (car c'est trop rabaisser les idées et les mots), ni celui de M. Paul Fort.

II

Depuis nombre de mois, on a cherché les causes d'une aussi patente décrépitude. Le théâtre, il est certain, n'a pas évolué de pair avec la littérature ; on s'évertuerait vainement à les hisser de niveau sur le pavois. Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly, J.-K. Huysmans ne sont point assimilables aux Emile Augier, aux Alexandre Dumas. La consternante indigence de l'art dramatique, le pitoyable défilé des *fours*, ces derniers ans, firent même crier à l'agonie. Monsieur se meurt! Monsieur est mort! On s'en est pris à des sottises accessoires, aux billets de faveur, aux marchands de billets ; on argumenta du mauvais vouloir de la presse pour excuser certaines déconfitures et tout le désarroi de l'heure. Mais c'est confondre les recettes d'un spectacle avec ce qu'il a d'intérêt, la valeur artistique et la valeur mercantile.

A la vérité, tout art que le public, le gros public, subven-

tionne, est condamné à descendre. La masse va de préférence à ce qui flatte ses instincts goujats, sa sensiblerie larmoyante. Elle aime la parodie (ce crachat) et la petite fleur bleue. Les directeurs ayant exploité ces tendances — calcul naturel en leur esprit de traficants — sont mal venus à se plaindre. Ils s'interdirent d'évoluer, se confinèrent dans leurs idioties et leurs rengaînes; on se fatigua de cogner aux portes et les scènes furent abandonnées à de vagues décrotteurs. Cependant, comme les choses périssent de leur vice propre, l'impressario toujours s'inclinant devant le public souverain, la foule toujours descendant la rampe de sa crapulerie et de ses tendresses, convergent vers l'ignoble café-concert d'une part, de l'autre vers les sucreries d'un théâtre moral, idéalisation de la vertu élégiaque et de la correction mondaine, promis par le Gymnase et ses auteurs à tout bourgeois bon fils, bon époux et bon père.

Il semblerait résulter de ceci qu'un entrepreneur, lorsqu'il parle de monter *du nouveau*, sous-entend *refaire l'éducation du public*. C'est prêter bien facilement de louables intentions; l'Evangile du théâtre ne compte guère de ces dévouements, qui impliquent la Sainte folie de l'Art et non un petit commerce rémunérateur, le sacrifice de cent fortunes et point les commanditaires juifs des combinaisons journalières. La besogne, aussi, apparaît puérile et prématurée. Malgré le *mouvement* actuel, les divers essais qu'encouragent les feuilles, le théâtre d'art, de longtemps, n'a pas à sortir de l'idée purement spéculative.

III

Qu'entendons-nous, en effet, par théâtre d'art? Est-ce seulement jouer Shakespeare, Gœthe, les quelques vieux Grecs, les modernes qu'on injurie en des conditions parfaites d'interprétation et de mise en scène? Est-ce représenter les pièces toutes faites des inconnus et des méconnus lorsqu'elles sont littéraires et *scéniques dans la conception présente?*

Pour le passé, le fait accompli, j'accorde qu'on s'en tienne là; il serait même remarquable d'y arriver. Le futur demande un peu plus et quelque transformation du procédé.

L'incursion d'un moment sur les plates-bandes d'autrui pourrait me servir à spécifier, tout en préparant des conclusions.

M. Muhlfeld écrivit dans la *Revue Blanche* sur le théâtre d'art et parla de l'évocation des vies humaines qui sont *théâtrales et décoratives*. A son avis, le théâtre d'art est l'expression des sensations perçues par les artistes dans les milieux de vie publique et théâtrale. Citant les cas, il ajoute : il fut l'image parfaite de la vie athénienne; sous Louis XIII, naissent en France, avec la vie de représentation, la tragédie et la comédie définitives; vient le Roi Soleil, et c'est l'éclat et l'apogée de la vie publique, son mélange avec le théâtre.

Par ainsi, la société se trouve liée au théâtre d'art; le théâtre d'art la reflète, se développe de son développement, s'étiole et meurt de sa mort.

Toute puissance de la vision rétrospective! La comédie d'Aristophane, la plus vivante reproduction du théâtre grec, est théâtre d'art — au sens indiqué — pour nous qui le voyons à distance. Mais en composant *Les Chevaliers*, *les Acharniens*, *Les Grenouilles*, *Les Nuées*, Aristophane épanchait sa bile et probablement ne cherchait point au delà. Pierre Corneille en rimant le Cid subissait et traduisait le goût espagnol du temps. Facilement on fournirait d'autres exemples, prouvant une fois de plus que les théories se font après les œuvres et non les œuvres d'après les théories. L'argument ne donne rien de mieux, ensuite; car nous aussi nous avons une société; elle est diverse et banale et peu décorative, c'est flagrant; elle a quand même une vie publique et théâtrale. Or, celui-là qui la porterait à la rampe, au besoin dans la farce boulangiste, le tragique de récentes guerres, dans les revendications amèrement burlesques des socialos, ferait-il du théâtre d'art?

Restons dans l'intimité, dans l'ironie et la tristesse du tous les jours, profèrent les réalistes! Dépeignons des caractères, des sentiments humains, clame-t-on de leur bord! D'autres veulent plus spécialement des pièces à thèse, des états d'âme, de la psychologie; sans compter les naturalistes, attelés à leur tombereau d'immondices et qui voudraient nous faire goûter encore à la marchandise que l'on sait.

Ici, le Théâtre Libre triomphe, et M. de Goncourt, qui est son grand prêtre; et M. Bauer, qui est son prophète; et M. Céard, et M. Ancey, et M. Jean Jullien, et quelques sincères de leur cortège, galopant à la file sur de pareils chevaux de bois.

Pour tout concilier, ils ont raison à leur point de vue. On peut faire le théâtre qui sera le reflet ironique de l'époque. On nous découpera de la vie en tranches et nous aurons l'illusion de la réalité. Mais c'est le petit idéal, la mesquinerie de l'art. Flaubert est autrement magnifique dans *la Tentation* et *Salammbô* que dans le terre à terre de *Madame Bovary*, de *Bouvard et Pecuchet*, voire de la prodigieuse *Education sentimentale*. Comparativement, *Les Résignés*, *Les Inséparables*, *Le Maître*, sont de très honorable facture; *La Parisienne* est œuvre supérieure; mais qui ne donnent pas et ne peuvent pas donner le même « frisson d'art » et cette joie presque mystique, cette sensation d'une grandeur qu'on éprouve à *Lohengrin*. — Pour dire d'un mot, il y manque la *beauté*, la *beauté théâtrale :* le théâtre doit être *la suprême manifestation de l'art, son triomphe et sa mise en lumière, son aspect victorieux et décoratif.*

IV

Le drame de Wagner, bien qu'il satisfasse aux conditions de

gloire scénique, n'est pourtant acceptable qu'à demi. Il est avant tout musical ; les personnages y *chantent*, ce qui reste pour les littérateurs l'abomination de la désolation que publièrent les prophètes. Néanmoins, Wagner avait choisi dans les mythologies, le reculement des époques légendaires, nous épargnant d'entendre roucouler des êtres historiques et certains : un Henri III, un duc d'Albe, un Vasco de Gama. Il ne déforma pas les conceptions shakespeariennes sur le thème de quelque eunuque ; ne réduisit point la royale tragédie saxonne à l'attristante frivolité de minuscules opéras. Génie complet et mâle, il édifia ses poèmes à la parité de son rêve harmonique, fut assez heureux pour construire, sans le souci d'un négoce, la scène qui les fit valoir, et se maintient, malgré notre sot patriotisme, la plus haute expression de l'art théâtral et lyrique.

Mais, dès lors, on peut songer à un théâtre d'art qui ne serait point exclusivement musical ; qui placerait au dessus de la pièce réaliste — reflet ironique de l'époque — le beau poème décoratif, évoquant en une formule de littérature telles fictions en dehors de notre quotidien dégoût. Nous n'éprouvons pas tous le besoin de représenter les nôtres, aux chandelles, de faire leur apologie ou de blasonner leurs ridicules. Bien au contraire, il nous plairait souvent d'en faire abstraction, de chercher ailleurs, soit au mirage des civilisations périmées, soit en des affabulations chimériques, la vie chatoyante et décorative que notre américanisme ignore ou méprise. A ceux qui prétextent la difficulté matérielle, on doit objecter que c'est justement le progrès du « spectacle », si souvent incriminé, qui donne l'espoir des réalisations. Il s'agit maintenant d'atteindre au « spectacle artistique », artistique comme vision et comme audition ; au théâtre qui sera la combinaison intime et savante, en vue seulement de l'effet à produire (et non pour mettre en valeur, à tour de rôle, M. le cabotin, M. le musicien, M. le librettiste), de la partie musicale, de la partie littéraire et de la partie scénique.

Loin de supprimer la musique, comme le système actuel, ou d'en faire la servante d'un instant, d'une chute d'acte, ce théâtre idéal lui laisse toute prépondérance. Elle enveloppe le poème, le soutient d'un bout à l'autre, de son déroulement vague, interpose entre l'art brutal et immédiat du comédien et le public quelconque comme une atmosphère de rêve, qui rendra — artificiellement — la flottante illusion de beauté dont fut asservie l'âme de l'artiste créateur. Elle s'efface au cours des dialogues, n'est plus qu'un murmure de ressac sur la lente déclamation des strophes, pour éclater plus loin en clameurs victorieuses avec toutes la sonorité des cuivres, toute la splendeur instrumentale du nombre. Ailleurs montent des chants de harpes et de violes sur les pacifiantes apparitions d'une fin de mystère, sur la miraculeuse féerie d'un paradis chrétien. Voici les marches funèbres aux funérailles héroïques ; les fanfares sacrées célébrant la splen-

deur vengeresse des épées nues ; les psaumes qui soutiennent les orgues, s'élevant aux voûtes des basiliques dans le magique décor d'un avènement impérial.

Lentement, les lourdes ridelles — non pas de toile peinte — du proscénium s'écartent après un court prélude. La salle est presque obscure. L'orchestre, en contre-bas, est invisible et ne se découpera point sur la luminosité du cadre en têtes de basses, en allées et venues d'archets, en gesticulations du conducteur. C'est pour quelque Reine de Saba, quelque Sçulamithe du Cantique des Cantiques, quelque fière légende de notre Moyen-âge, ou le faste orgueilleux d'une sanglante épopée byzantine. Là-bas, le ciel de ce « plein-air » s'incurve, panoramique, et si loin, si haut, qu'on croirait voir le vrai ciel, l'espace extérieur par une baie de l'édifice. On a supprimé les frises, les *bandes d'air*, — ce linge sale éternel de nos trop petits théâtres ; et les herses qu'elles dissimulaient ont été remplacées par un puissant foyer, en élévation. Les personnages, ainsi, n'ont plus d'ombre portée sur le fond, les fermes — parfois sur le ciel même — mais à leurs pieds, comme s'ils étaient dans la rue, sous le soleil. L'éclairage des côtés, de la rampe, ne sert plus que de correctif, au lieu d'illuminer les gens *sous le nez*. Les premiers plans du décor sont en relief ; et la scène est si profonde qu'on n'a presque plus besoin de truquer, qu'on a la perspective vraie, celle que donnent les choses par leur éloignement. Par terre, on a disposé encore les reliefs du sol, le dallage des voies, les inégalités des sites agrestes, en place du *praticable* enfantin, et par dessus les costières, les trappes. Les acteurs parlent, — pas au fond, la voix se perdrait, — mais à l'avant-scène et jamais au-delà du second plan ; ils disent la grande prose, le vers somptueux comme le *leur enseignèrent les poètes*, en dépit des conservatoires. Pour reproduire les masses, on n'a pas ramassé devant la porte, une heure avant le rideau, une ou deux douzaines de journaliers et autant de fillasses ; on a fait la dépense d'un personnel (ce ne sont pas les cabotins qui manquent !) et cette figuration, jusqu'ici scandaleuse et grotesque, sait se tenir, marcher, écouter, *être naturelle*. Si par les nécessités de l'œuvre on doit voir un cortège, on n'en est pas réduit à le faire sortir de la seconde coulisse (sortant de la troisième les êtres seraient trop grands à côté des maisons) ; on peut le faire venir du fond, le faire entrer à l'endroit convenable sans l'obliger à tourner près de la rampe, devant M. le souffleur. Pour le plaisir de la situation, également, on a recherché les instruments de l'âge, et l'on a des personnes qui en jouent au lieu de faire semblant avec un ustensile de carton. Ne pouvant assez modifier la lumière, on a, la nuit, des costumes spéciaux, aux teintes calculées, de même qu'on peignit spécialement les toiles. Enfin, on a perfectionné la machinerie ; les décors s'enlèvent sans entraîner un mur, sans renverser un meuble. Tous les actes de la pièce, toutes les scènes ont été ainsi étudiées, mises au point, avec les restitutions de vêtements, d'armes, d'objets qui furent les acces-

soires de la vie ; et rien ne détonnant de par le fait de l'interprétation et de la mise en scène, on arrive — peut-être — à l'incarnation de l'œuvre littéraire dans l'intensité d'illusion possible au théâtre.

C'est répéter qu'il a fallu batailler contre la routine, les mauvais prétextes des régisseurs, indiquer chaque chose à mesure, empêcher les uns et les autres de tripoter, de remanier le texte, et dépenser adroitement et généreusement de formidables sommes.

V

Qu'une pareille intervention de l'art et de la logique dans les petites habitudes des dramaturges soit aventurée pour le présent, il serait puéril de le contester. Il n'y a pas si longtemps qu'on s'esclaffait au bûcher de Jeanne d'Arc-Sarah. La proclamer et la discuter, la montrer indispensable afin que le poème ne soit pas ridicule, sorti du livre, c'est tout le désir de ces notules.

Et puis, il est temps de crier aux nôtres qu'ils n'ont rien à gagner en favorisant le cabotinage des amateurs et tous les théâtres de jeunes, — de très bonne volonté, sans aucun doute, — mais sans plus de ressources, qui se remuent et foisonnent, et poursuivent « l'a peu près », et sacrifient à nos dépens pour le contestable avantage de feuilletons miséricordieux. Déjà, on a trop affirmé qu'ils faisaient *de l'art*, et qu'il fallait tout pardonner ; en l'espèce, l'intention n'a jamais suffi. Parbleu, qu'on joue, bien ou mal, des dialogues entre deux paravents et quatre chaises, — ou M. Méténier, les risques ne sont pas formidables. M. Antoine offrit quelques soirées suffisantes, ainsi, et pourrait s'excuser. Le danger est plus loin, où commence la littérature, le grand geste et le grand décor. Alors tout essai caricatural est répréhensible.

Nous n'avons point d'opéra pour le vrai Shakespeare et la scène propice à l'œuvre de demain ne se bâtira pas de sitôt ; on réunirait difficilement ensuite, dans tout Paris, de quoi former une troupe affichable. Restons donc au coin du feu, mes frères ; les pieds sur les chenets, en fumant des pipes, nous relirons la brochurette choisie ; nous rêverons de beaux poèmes qu'il nous serait possible d'écrire et qui mériteraient la magnificence décorative et toutes les cloches des triomphes. Et pour n'avoir point la tentation de hasarder des manuscrits, disons-nous bien que Théâtre Libre et ses imitateurs, c'est encore le théâtre des Barbares, — et que tout cela, voyez-vous, ça n'est jamais que de la fantaisie.

CHARLES MERKI.

LES « CENCI » AU THÉATRE D'ART

Que M. F. Rabbe ait traduit les *Cenci* avec conscience et soit parvenu à « conserver, affirme M. George Moore, les teintes et les harmonies aériennes du vers de Shelley, de ce vers qui n'est ni du feu, ni de l'air, mais qui semble comme tissu de l'élément de quelque rêve divin », je n'y veux point contredire : j'en crois les attestations compétentes que le traducteur a placées en tête de son œuvre. Il est toutefois certain que les éminents critiques dont M. Rabbe publie des extraits n'ont entendu parler que de l'expression générale : combien de menues tares n'eussent-ils point relevées s'ils y avaient regardé d'un peu plus près! Et malheureusement nous sommes d'un pays où le rire est prompt. Déjà inaptes, considérés dans notre ensemble, à jouir de certaines beautés, nous avons de merveilleuses — ou déplorables — facultés à percevoir le ridicule, et sur ce point nous manquons d'indulgence. Le lecteur absoudrait encore M. Rabbe de ses petits ridicules, non le spectateur. — Comme je ne me sens nul goût à professer la philologie, je laisse la parole à d'autres. Je cite (*Préface du Dictionnaire de Spiers*, 27e éd., p. XI) :

« Chaque langue, » dit M. Victor Leclerc, « a ses méta-
« phores propres, et tellement consacrées par l'usage que si
« vous en remplacez les termes par les équivalents mêmes
« qui en approchent le plus, vous vous rendez ridicule. »
« Qu'on en juge par un seul exemple. On emploie, en an-
« glais, *bowels*, au propre et au figuré, comme en français *en-*
« *trailles*, et le mot anglais *entrails* ne s'emploie dans la
« prose qu'au propre. Si les dictionnaires avaient marqué
« cette distinction si essentielle, le poète anglais Young, au-
« teur des *Nuits*, n'aurait pas écrit à Fénelon : « Monsei-
« gneur, vous avez pour moi des *boyaux* de père. »

Or, trop souvent dans la traduction de M. Rabbe Shelley écrit à Fénelon. Je prends — et je n'ai que l'embarras du choix — trois exemples de valeur différente. Lucretia, qui ne sait rien encore de l'attentat de Cenci, dit à Béatrice : « Oh! mon enfant *perdue*... » Cette phrase est prononcée sur un ton d'apitoyée câlinerie, et le mot *perdue*, ce semble, a dans Shelley le sens de *folle*, *égarée;* c'est comme s'il y avait : « Oh! ma folle enfant! » Lucretia dit encore : « Si le *tonnerre de Dieu* descendit jamais pour venger... » Ah! ce *tonnerre de Dieu*, si loin, si loin de la langue de Shelley que *foudre du ciel* aurait à peine été assez pompeux, et que peut-être il eût fallu recourir aux antiques *carreaux!*... Enfin Orsino dit : « Je connais deux scélérats ineptes et féroces, qui font de l'*âme* d'un homme le cas de *celle* d'un ver... » Je doute que Shelley, quelle que soit d'ailleurs sa philosophie, ait écrit cela. M. Rabbe n'a-t-il point traduit *vie* par *âme?* On le supposerait : 1° parce que dans toutes les langues ces mots sont fréquemment employés l'un pour l'autre;

2° parce que M. Rabbe, ayant à écrire une ligne plus loin le mot *vie*, n'a pas voulu se répéter. Je n'indiquerai point la *phrase à faire*, mais quiconque relirait le passage (p. 53) verrait combien il était facile de respecter Shelley sans prêter à rire.

La tentative du Théâtre d'Art n'en est pas moins intéressante, et M. Paul Fort a quelque mérite à l'avoir osée, car il y fallait du courage. Monter en *quatorze* tableaux — pour la donner intégrale, sans tripatouillage aucun — une œuvre réputée injouable et que, même tripatouillée, refuseraient les théâtres à subvention, c'est en effet pour une jeune entreprise, nécessairement pauvre encore de moyens, un immense effort, et même un tour de force. Evidemment, il y eut des *gaffes* de mise en scène et l'interprétation ne fut point parfaite, mais — on l'a dit ailleurs — qu'est-ce que cela devant le résultat obtenu? Au total, il est indéniable qu'ait réussi cette périlleuse aventure de dégager, *suffisante*, l'impression incluse en son drame par l'un des plus grands poètes de l'Angleterre, aussi l'un des plus difficiles à bien entendre.

Et l'on ne se doute guère du travail et de la bonne volonté des presque tous très jeunes acteurs de M. Paul Fort en présence d'une œuvre aussi formidable. Seul M. Prad possède tout à fait l'habitude de la scène, et encore sa science l'a-t-elle parfois desservi; mais s'il n'a point sensiblement différencié de telle création romantique française le personnage — d'ailleurs si complexe — du terrible comte italien, il a eu néanmoins de beaux moments, qui ramenaient le silence dans une salle hilare et bavarde. Mlle Camée, elle aussi, sut se faire écouter : elle s'est révélée d'une merveilleuse souplesse dans le rôle Béatrice. Mlle Camée aime passionnément le théâtre, et, intelligente jusqu'à pénétrer les subtilités de l'art nouveau, douée d'une voix qui peut toutes les nuances, elle est certainement appelée à un bel avenir. M. Paul Fort, qu'un incident obligea pour ainsi dire la veille de la représentation à se charger d'un rôle, n'avait pas très bien compris la figure du prélat Orsino. Je citerai encore M. A. Normand (Giacomo), et Mlle Love, qui a dû apprendre en quelques jours seulement le rôle de Lucretia.

ALFRED VALLETTE.

COMÉDIES D'ARISTOPHANE

Les Belles Infidèles ont fait leur temps; c'est les traductions que je veux dire : la Littérature est en progrès sur la Vie. En ce siècle photographe, le Réalisme a gagné l'Archéologie, même le doux songe virgilien (un peu fade et pâlot) des Humanités : le traducteur est exact, il veut l'être, et, maussade comme les lunettes d'un Privat-docent, l'Alceste intellectuel, gavé de grec, a de plus rares occasions de crier à la prose française, frivole Célimène : « Ah! traîtresse... » Que Perrot d'Ablancourt soit mort sans postérité, vous en

voulez la preuve? Dans l'Aristophane, on la treuve, dans l'Aristophane dont M. J. Denis, doyen de la Faculté de Caen, vient d'éditer une traduction posthume, confectionnée de grand ahan par Ch. Zévort; l'Introduction, aux documentations copieuses, a même la mélancolie romantique des choses inachevées... *Pendent...*

Ouvrez ce bouquin; comparer c'est comprendre; choisissez donc un passage à votre goût [non *Lysistrata*, puisqu'en cette année de pudeurs éperdues la *Fille Elisa* se fait interdire, mais, par exemple, les *Grenouilles* et leur querelle si Femmes-Savantes des deux Poésies Eschyle-Leconte de Lisle et Euripide-Coppée (le cri barbare φλαττοθρατ opposé au refrain faubourien λήκυθον ἀπώλεσεν « il a perdu sa fiole »), ou bien les chœurs des *Thesmophories*, ceux des *Oiseaux* surtout, qui vous édifieront sur l'Atticisme, jugé la plus belle des choses humaines par Anatole France; ou encore les *Nuées*, au bouffon débordant de lyrisme, Falstaff jouant Ariel. « Nuées immortelles, prenons notre essor sur cette humide et légère parure qui nous révèle aux regards... »]

Votre choix fait, collationnez le passage lu dans les traductions précédentes : Artaud vous paraîtra douloureusement vieux jeu; Poyard plus terne; Fallex plus lâche (et fourmillant, d'ailleurs, d'extraordinaires strophes si pompier!) Ardant d'un fier courage, le valeureux Zévort a combattu le monstre; précis, nerveux, érudit, philologue, archéologue, il n'a rien épargné pour nous donner une idée exacte de ce Rabelais antique, le charme de la canaille et le mets des Jules Lemaître.

Une idée exacte? parbleu, tout calque est un Idéal! Son portrait du Sophocle scurille, ennemi forcené de toutes les décadences qui subtilisent, κομψευριπικῶς, n'évoque pas, ne pouvait absolument évoquer l'Athénien du v^e^ siècle, voisin de Phidias, dont les lèvres devinrent le sanctuaire favori des Kharites. Mais l'effort est louable, encore un coup.

Très utile, la Préface, indispensable aux pères de famille qui pourront y puiser des renseignements faute desquels ils seraient exposés à demeurer quinauds devant leurs fils, bacheliers récents. La mort ayant trop tôt fauché le professeur Zévort, ils ignoreront toujours ce que fut la Parabase; mais il leur sera désormais loisible de lever des épaules méprisantes en lisant, dans les Manuels, que ce réactionnaire enragé, propriétaire foncier à Egine, plus rétrograde que M. Sardou, plus artiste aussi, moins gêné par la loi des Trente que l'auteur de *Thermidor* par la Censure, causa la mort du grand Novateur. Doctoralement, ils exposeront, entre le Chester et le Beurré gris, à leurs invités stupéfaits, un peu vexés peut-être de découvrir chez leur amphytrion tant de science, que vingt-quatre ans seulement après les *Nuées* — vingt-quatre ans, mon cher, ça compte! — Socrate bu gaiement la coupe empoisonnée, le matin où la blanche théorie revint de Délos à travers la bienveillante lumière.

Au pittoresque argotier de *Truandailles*, à l'helléniste ar-

souille dont on connaît la si j'm'enfoutiste dissertation, honneur du largonji platonicien, sur ὅ τι ἂν τυχῶ; au licencié ès lettres touranien des *Blasphèmes*, qui, dans sa « Réponse du Cyclope » :

Le tonnerre, fit-il, voilà : c'est quand je pète,

manifesta clairement un état d'âme idoine à la compréhension du drame satyrique, pourquoi diable un éditeur intelligent (mais si, mais si, il s'en trouve encore) ne demanderait-il pas une traduction d'Aristophane? Commenté par les amusantes reconstitutions de Rochegrosse — au besoin, on appellerait à la rescousse, pour *Lysistrata*, le phallomane Félicien Rops — l'ouvrage se vendrait comme du (Monté) pin.

WILLY.

LES LIVRES [1]

LA VIE GRISE : **Le Vierge**, par ALFRED VALLETTE (Tresse et Stock). — V. page 167.

Le Curé d'Anchelles, par GEORGES DE PEYREBRUNE (Dentu). — En lisant le *Curé d'Anchelles*, on se croirait en train de rêver devant l'un de ces beaux paysages peints selon la méthode du *grand siècle* pour des chambres à coucher de rois sévères ou des boudoirs de princesses vertueuses; et on ressent, au cours de cette rêverie de luxe, un plaisir secret qui peut aller, ma foi, jusqu'à l'attendrissement. Le roman ne sort-il pas de la légende héroïque ou des contes de fées? Considérer le roman comme un décor ayant le devoir d'offrir à un public généralement vil le spectacle de cette *féerique* richesse qu'on appelle la *vertu*, rien de plus fou... mais aussi rien de plus noble. Le *Curé d'Anchelles* est un prêtre chaste. Il aime une femme chaste et finit par se faire tuer à la place du fils de cette femme en un jour de guerre. Religion, amour, maternité, patriotisme, tout est sans défaillance dans ce livre exceptionnel, d'ailleurs d'une sereine beauté classique. Et pourquoi pas? Ces ouvrages-là sont de plus en plus rares, ils ont leurs amateurs enthousiastes. Je ne parle pas ici de la

(1) Nous sommes obligés de remettre au prochain fascicule les notes bibliographiques annoncées sur : *Le Pèlerin Passionné* (Jean Moréas), *Le Don d'Enfance* (Fernand Severin), et *Peines du cœur* (Jean Surya). — Au mois prochain également : *Vieux* (G.-Albert Aurier); *La flûte à Siebel* (Max Waller); LES CONFESSIONS. *Souvenirs d'un demi-siècle, 1830-1890* (Arsène Houssaye); *Talleyrand, Mémoires, lettres inédites et papiers secrets, accompagnés de notes explicatives* (Jean Gorsas); *Presque* (Francis Poictevin); *Le Jardin de Bérénice* (MAURICE BARRÈS); *Femmes et Paysages* (Jean Ajalbert); *Le Bonheur de mourir* (Auguste Chauvigné).

morale banalement étalée pour les foules, mais d'une morale bien *sertie*, où l'artiste, sans parti pris, peut découvrir la phrase élégante et le mot génial. Ils me font l'effet de ces bijoux longtemps gardés au fond d'un écrin ducal, tout à coup exposés dans la vitrine d'un musée, rendus publics et devenant presque scandaleux à force d'éclat. S'ensuit-il que nous ayons motif de sourire? Certes, il existe des âmes précieuses comme des bijoux; nous ne pouvons nier les actions dites *belles*, les amours sentimentaux; alors je ne comprendrais point qu'on eût envie de railler la très noble folie qui transparaît dans le rassemblement en tas de toutes ces choses admirables.

Si les très pures mains de Georges de Peyrebrune, en croyant fouiller des chairs humaines, élèvent des statues de Paros, elles ont peut-être bien raison : le marbre n'est-il pas impérissable? ***

La Sanglante Ironie, par Rachilde. — *Préface* de Camille Lemonnier (1) (L. Genouceaux). — En un récent article de la *Cronaca d'Arte*, parlant d'un roman par une femme, M. Ugo Valcarenghi reprochait à l'auteur de n'avoir pas posé de thèse, en d'autres termes de n'avoir pas bien su ce qu'il voulait faire, d'avoir eu cet unique but, écrire un nombre moyen de pages. Au contraire Rachilde en a, des thèses; elle en a plein la tête, et ce livre en développe plusieurs : 1° qu'un assassinat simple et propre n'est pas sans beauté; 2° que la mort doit être aimée absolument, étant l'Absolue. Voilà deux bons piliers pour soutenir un roman et assez solidement ironiques pour le prémunir de toute chute dans le banal. Tendant à supprimer une laideur avérée, excessive, le meurtre ne doit pas déplaire : il peut même acquérir une valeur morale ou esthétique. Il y eut un jadis où tout homme vivait sous la perpétuelle menace d'être tué : cela donnait aux actes un intérêt, aux acteurs une responsabilité que l'ordre social leur a enlevés. Un homme qui par son caractère et ses gestes nous reporte en ces temps (tel l'Homme de la *Sanglante Ironie*) est donc fait pour intéresser comme tranchant violemment sur nos mœurs de prudence et de peur. La seconde thèse, que met en images un épisode vers la fin du tome (un épisode, il nous a semblé, de poignante amertume), est plus discutable et même niable, la mort n'existant pas par elle-même, n'étant qu'une simple négation ($1 - 1 = 0$). Puis en ce goût de la mort, je vois moins de logique et de goût réel que d'exaspération et de coquetterie, d'aberration un peu perverse, en même temps un peu simpliste : c'est un Désir qui, en route pour l'Au-delà, s'embourbe et se réjouit de s'être embourbé. A l'ensemble du livre, on reprocherait de ne pas donner tout ce que promet l'introduction, s'il n'était évident que l'auteur, puisant pour une partie en les souvenirs d'enfance et d'ado-

(1) Voir cette *Préface* dans le dernier numéro du *Mercure de France*, p. 65.

lescence, n'a pas voulu, même en vue de démonstrations, faire trop fléchir la véracité autobiographique. Il y a, çà et là, des coins de paysage vus et mieux sentis, beaucoup de pittoresque, du tragique, des évocations visibles et tangibles de créatures humaines ou animales, — dans une langue qui, sans recherches d'art, a néanmoins de l'indépendance et une saveur personnelle. R. G.

Le Songe d'une nuit d'hiver, par Gaston et Jules Couturat (Savine). — Accueilli comme une originale tentative de fantastique ironiquement nouveau, ce poème, destiné cette fois à un nombre moins restreint de lecteurs, se peut avec plaisir reprendre. Sans nulle concession à ce qui d'ordinaire amuse, il séduit par une remarquable virtuosité, de curieuses métamorphoses pas banales, un rythme varié par de hardies brisures, une fantaisie qui va jusqu'à l'audace, l'inattendu d'un esprit très primesautier dont le vers n'étrangle nullement les caprices : c'est, d'un mot qu'il faut répéter, de l'inattendu, — et on nous en fait si rarement, des surprises ! Mas que pensa de ces belles folies le sage, — de cette prodigalité, l'économe, — de cette exubérance, le discret, — de ces provocations, le prudent M. Bourget, à qui fut dédié le lunatique poème ? R. G.

Le Magot de l'oncle Cyrille, par Léo Trézenik (Charpentier.) — Léo Trézenik est un des rares écrivains qui s'occupent encore de la province dans ses romans, non pour y faire se passer des choses qu'on n'ira point vérifier, mais pour en extraire de jolis tableaux simplets et apportant avec eux un parfum de lavande... ou le vinaigre domine ! *Le Magot de l'oncle Cyrille* est l'histoire d'un philosophe campagnard qui laisse pleuvoir ses rentes sur une vieille futaille autour de laquelle s'assemble un tas de flaireurs de testament. A signaler un bijou de satire aigre-douce, la biographie de *la crême à la laurière*, dite crême économique. Ce souvenir de cuisine aiguë, où l'empoisonnement remplace la vanille, me ravit, en esprit, jusqu'au septième ciel familial !... *Le Magot de l'oncle Cyrille* est, somme toute, un bon roman de mœurs, piqué de ci de là de très cruelles observations sur les mesquineries des pingres de petite ville. Pour l'écrire, l'auteur a dû souffrir un certain temps parmi eux... et peut-être, il est de ces mystères chez les auteurs acerbes, comme l'oncle Cyrille a-t-il vidé là-bas, en quelque trou profond, tous les trésors de son cœur. J'estime que la province est capable de tout... même d'enfieller les meilleurs esprits, après avoir, sournoisement, devant eux, empoisonné la crême !... ***.

Les Quatre Faces, par Bernard Lazare (Edition des *Entretiens Politiques et Littéraires.*) — Après cette démonstration que le Poète est fatalement voué aux sarcasmes et aux injures de ses contemporains, tout au moins à leur indifférence, M. Bernard Lazare conclut que les poètes dont le nom est su du vulgaire « acquirent ce los banal par les côtés

d'eux-mêmes qui furent le plus étrangers à l'art ». Et il choisit quatre noms fameux : Théodore de Banville, François Coppée, Armand Silvestre, Catulle Mendès, qui doivent leur renommée à ce qu'ils représentent chacun une des quatre faces « de l'âme vile de la foule ». Juste, mais sévère — et si dur! Non pas, d'ailleurs, que M. Bernard Lazare enfreigne certaines convenances trop dédaignées aujourd'hui de la critique; mais nulle part un rien de cette tendresse que, presque tous, nous gardons aux quatre poètes nommés, précisément parce qu'ils « détinrent, au moins une minute de leur existence, le don du Verbe ». A. V.

Les Pommiers en fleur, par Emile Blémont (Charpentier). — Il y a de l'art exquis et un amour profond de la Nature dans ce volume : « *Les Pommiers en fleur* », que M. Emile Blémont vient de publier chez l'éditeur Charpentier. Le Poète chante la Campagne, qu'il aime à la façon d'un citadin, astreint, tout l'hiver, à la vie du gaz. Ses vers sentent bon la forêt et la mer, la « grande mer retentissante », comme il dit. Ils évoquent les ciels rayés du vol des hirondelles et des mouettes, et des coins délicieux de bois, où des sources pleurent sous les mousses. M. Blémont célèbre, en des vers pétillants comme le cidre, la Normandie, ses filles accortes et ses ménagères robustes. Il est de ceux qui placent dans la vie des champs la félicité suprême, et on s'attend à le voir s'écrier, à chaque détour de vers : « *O fortunatos nimium!* etc... » C'est donc surtout un paysagiste. Ses tableautins s'étayent d'un idéalisme discret qui, parfois, se fait jour, à la dernière strophe, en des vers de pure spéculation métaphysique; mais c'est le moins souvent possible. Toute une partie du volume note, avec des grâces charmantes, des motifs de rondes enfantines, de chansons populaires, dont me restent ces vers :

Tant qu'on n'aime pas,
On est Barabbas;
Aussitôt qu'on aime,
On est Jésus même.

Si quelques pièces, comme, par exemple, « *Baptême des fleurs* » et « *Dinette au bois* » rappellent par trop la manière de Victor Hugo, du Hugo de la *Chanson des rues et des bois*, il se dégage, en revanche, de la plupart des autres, une note bien personnelle. M. Blémont est un formiste remarquable. Sa facilité à disposer des rimes et des rythmes est presque miraculeuse. Il a des vers comme celui-ci :

... Le firmament mêle à la forêt mouillée
Des palpitations de clarté pâle.

Somme toute, un livre de vrai poète, à lire et à relire et qui consacre définitivement M. Blémont, l'un des plus ingénieux Parnassiens. E. R.

Graaf de Villiers de l'Isle-Adam, door Dr Jan Ten Brink. (Extrait de la revue « *Nederland* ». Amsterdam, 1890,

40 p. in-8°).—**Villiers de l'Isle-Adam**, par A.-S. (A. Symons), dans l'« *Illustrated London News* », 24 janvier 1891).

Très bonnes études bien nourries de fait, de citations, de rapprochements. Après avoir esquissé la généologie intellectuelle de Villiers, montré comment il procède de Hoffmann et de Poë, de Baudelaire et de Quincey, etc., l'auteur analyse les œuvres, en rappelant encore, çà et là, ce qu'elles doivent à telles et telles influences, y compris celles de la naissance et de l'éducation. Pour l'excellent critique hollandais, Villiers fut un romantique attardé, un romantique énigmatique et ironique dont la présence, la parole et les écrits, en un temps de naturalisme souvent très bas, furent une haute protestation. Et entendue : car Villiers reste et le naturalisme n'est plus; il a disparu sans presque rien laisser, car l'observation exacte — dont M. Zola, d'ailleurs, se moque parfaitement — date, semble-t-il, d'un peu, un peu plus loin. Lire de « *Tribulat Bonhomet* » le long des si calmes, si gris canaux de Leyde (où demeure M. Jan Ten Brink), une page d' « *Axël* » dans les sombres allées qui tournent autour du Burg, — et en revenant considérer les bizarres et presque assyriennes bêtes qui en gardent l'entrée désormais ouverte : dans cette ville de vieille culture française et classique, janséniste et protestante, — cela doit être bien spécial : et pour cela, sans doute, l'article est intéressant.

La brève notice de M. Symons est anecdotique : elle est surtout fine et spirituelle. R. G.

Culs-de-lampe, par Albert Boissière, (Fischbacher). — Chacun des courts poèmes de ce petit recueil possède une épigraphe empruntée aux aèdes les plus divers, dont voici la liste : René Ghil, Henri Heine, Sully-Prudhomme, Richepin, Mallarmé, le Dante, Swedenborg, Leconte de l'Isle, Villon, Musset, Glatigny, Mathurin Régnier, Sapho, Baudelaire, Verlaine, Vigny, Banville et Ronsard. Monsieur Boissière leur doit tout. Il emprunte le fond de l'un et l'habille avec la forme de l'autre, ce qui lui permet de parcourir en vingt pièces, avec une dextérité méritoire, toutes les gammes connues, commençant au naturalisme et finissant à la déliquescence. E.D.

Flumen, par Pierre Devoluy. — De beaux vers lyriques, composant des poèmes bien rythmés, qui s'harmonisent les uns avec les autres, afin d'exprimer symboliquement une seule idée dominatrice. Peut-être trop de cette éloquence à laquelle Verlaine veut tordre le cou. Voici une strophe :

Les générations en flottilles compactes
Voguant vers les Toisons des Futurs fastueux
Jettent par-dessus bord l'argile des vieux dieux ;
Et, veuves graves, rompant les liens des pactes
Tiennent la barre sur l'effroi des cataractes.

M. Devoluy nous révèle là bien du talent. Combien plus en montrerait-il s'il ne subissait l'influence du grand Pontife qui proclame « la méthode évolutive-instrumentiste d'une poésie rationnelle! » E. D.

Les Suppliantes *d'Eschyle, drame lyrique en deux tableaux et en vers, traduit et adapté pour la scène par* Paul Abaur (Marpon et Flammarion.) — Des trois tragiques grecs, deux sont d'habiles dramaturges, pleins de talent et de ressources, connaissant à fond le métier ; Sophocle est un peu dur et amer ; Euripide, pour plaire à un public devenu pitoyable, se fleurit de sentiment, intercale dans telle sombre légende des amourettes et des galanteries, — ce qui rend insupportable son *Iphygénie*, non moins que l'adaptation de M. Racine (le père). Eschyle a écrit le *Prométhée*, la seule œuvre grecque qui soit redevenue adéquate à notre besoin, en littérature, de l'horrible et du fantastique, du rêve trouble et de l'inexpliqué. Sans avoir le même intérêt de mystère, les *Suppliantes* ont, néanmoins, une grande valeur tragique et lyrique : c'est faire preuve de hautes préoccupations d'art que de les adapter pour tenter, je suppose, la Comédie Française. Les traductions en vers ne me séduisent guère : on y prend trop de libertés, à moins d'une méthode spéciale, avec le texte : celle-ci vaut bien celles de M. Lacroix. R. G.

CHOSES D'ART

Voici que s'inaugure la fatale saison des expositions. A peine closes les salles de Durand-Ruel, où, parmi d'authentiques horreurs, on pouvait voir des *Rodin*, des *Carrière* (portrait de Verlaine) et un beau tombeau de femme de *Bartholomé*, ce sont les petits salons des cercles qui ouvrent leurs portes, l'Epatant, le Volney, sans compter l'Exposition des Aquarellistes, le tout encombré des coutumiers chefs-d'œuvre que l'on sait.

Paul Gauguin vient de terminer un portrait à l'eau-forte du maître Stéphane Mallarmé.

Nécrologie : *Meissonnier*, *Chaplin* — mais heureusement Pierre Petit et Fragonard vivent encore.

Nous apprenons la mort de *Théodore Van Gogh*, le sympathique et intelligent expert qui s'employa tant pour faire connaître au public les œuvres des artistes indépendants les plus audacieux d'aujourd'hui, pendant les trop courtes années qu'il resta directeur de la maison Boussod et Valadon du Boulevard Montmartre. G.-A. A.

Échos divers et communications

Le Banquet du 2 février. — Il serait bien oiseux de narrer tout au long, après tant d'autres, la fête organisée par le groupe symboliste en l'honneur de Jean Moréas, et que présidait M. Stéphane Mallarmé. Toutefois, avant de publier la liste complète — ou à peu près! — des personnes présentes, nous noterons les toasts.

M. Stéphane Mallarmé :

« *A Jean Moréas, qui, le premier, a fait d'un repas la con-*
« *séquence d'un livre de vers, et uni, pour fêter le* Pélerin
« Passionné, *toute une jeunesse aurorale à quelques ancêtres,*
« *Ce toast,*
« *Au nom du cher absent Verlaine, des Arts camarades et de*
« *plusieurs de la Presse, au mien, de grand cœur.* »

Jean Moréas répond :

« *Seul, un silence ému saurait signifier combien je garderai*
« *doux le souvenir de cette fête. Je me tairai donc, mais non*
« *avant d'avoir porté la santé de Paul Verlaine.* »

M. Henri de Régnier remercie l'assistance de la faveur avec laquelle fut accueillie l'invitation au banquet; il remercie spécialement M. Stéphane Mallarmé, « qui a bien voulu, en acceptant de présider cette réunion, l'honorer de l'autorité de sa présence ». Puis il nomme Théodore de Banville, Sully Prudhomme, Léon Dierx, de Hérédia, André de Guerne, Philippe Gille, Francis Poictevin, Armand Silvestre, qui, empêchés, ont « notifié leur absence par les lettres les plus courtoises ». M. Henri de Régnier termine en buvant « aux uns et aux autres, et à Leconte de Lisle, le doyen des Lettres françaises, et aussi à notre ami Jean Moréas. »

M. Maurice Barrès boit à un mort, à Charles Baudelaire, — et M. Vanor à un autre défunt : Jules Laforgue. M. Albert Saint-Paul remercie les organisateurs de la fête. Charles Morice lit un beau sonnet : *A Jean Moréas*. M. Bernard Lazare boit à M. Anatole France, « au très habile écrivain, au plus autorisé représentant de la critique parisienne, cette critique toujours bienveillante (*sic*) pour la jeune littérature, cette critique pour laquelle nous avons tous la stricte reconnaissance due à tant de si généreuse et vaillante bonne foi ». M. Achille Delaroche boit à la Poésie Symboliste et à Stéphane Mallarmé (longs applaudissements). Dauphin Meunier salue « les Arts camarades ». Maurice Duplessis lit — trop vite — un superbe poème. M. Georges Lecomte boit « à ceux qui ne mangent pas ». Et M. Clovis Huges, après quelques mots drôles qui rattachent Marseille à la Grèce, dit avec chaleur une longue poésie, — ce qui lui vaut un toast de M. F. Vielé-Griffin. M. Tellier boit à la Poésie. M. Emmanuel Chabrier unit — avec quelque difficulté — la poésie et la musique, et boit à Mallarmé et à Moréas. M. Daurelle dit qu'« il est ici un éminent journaliste et grand romancier », et il toaste en l'honneur d'Octave Mirbeau : applaudissements frénétiques, après lesquels R. Minhar et Raoul Gineste collaborent à se rappeler tels vers de Baudelaire, avec quoi Gineste porte la santé de Félicien Rops.

Voici maintenant, telle que nous avons pu l'obtenir, la liste de Babel des personnes présentes :

Stéphane Mallarmé, Jean Moréas, J. Huret, Octave Mirbeau, Schuré, Henri Lavedan, P. Quillard, F. Hérold, Ch. Morice, A. Delzant, Emm. Chabrier, Sherard, Hugues Rebell, G. Heymonet, Mathias Morhardt, Paul Percheron, Tausserat,

Albert Saint-Paul, Dufay, G. Sénéchal, Ach. Delaroche, Gauguin, Dauphin Meunier, Alexis Boudrot, Paul Roinard, Ernest Raynaud, Maurice du Plessys, Souday, Aug. Germain, Dodillon, Doncieux, G. Trarieux, H. Quittard, Signac, Jules Renard, Ch. Bouguereau, Champsaur, Meyerson, Corbier, Pierre Hermant, L. Barracand, Gayda, Eug. Tardieu, Bunand, Léopold Lacour, Clovis Hugues, Daurelle, A. Fontainas, Odilon Redon, G. Vanor, J. Christophe, R. Gineste, Seurat, Maurice Fabre, Maurice Barrès, Henri de Régnier, Bernard Lazare, F. Vielé-Griffin, H. Mazel, Beraldi, R. Minhar, E. Jaubert, Lintilhac, Daniel Berthelot, Alfred Vallette, Félicien Rops, André Gide, Albert Samain, Raymond Bonheur, Quiquet, Dubreuilh, l'éditeur Lacroix, docteur Barbavara, G. Lecomte, Jean Carrère, Collière, Fuchs, Fourest, Anatole France, Bartoux, Bonnet, Saint Silvestre, R. de Bonnières, Capillari, Ch. Raymond, Félix Fénéon, Bailliot, J. Le Lorrain, La Tailhède, J. Tellier. — M. Catulle Mendès est arrivé vers onze heures, descendant du train de Belgique.

Ne quittons pas le chapitre des banquets sans parler du dernier dîner des *Têtes de bois* (5 février), présidé par Jean Dolent, et où l'on remarquait les peintres Eugène Carrière, Paul Gauguin ; le poète Charles Morice ; l'*affichiste* Jules Chéret ; le statuaire Jean Dampt. Etaient là aussi Marc Amanieux, Armand Renaud, Paul Dupray, Henry Piazza, Charles Masson, Félicien Champsaur, P. Giat, Ernest Carrière, Agache, Albert Maignan, Jules Valadon, Armand Berton,—Grand succès pour Charles Morice ; bon accueil à MM. Marc Amanieux, Armand Renaud, Henry Piazza.

Ont paru ces derniers jours : chez L. Genonceaux, le *Sanglante ironie*, par Rachilde ; chez Savine, *Vieux*, par G. Albert Aurier ; chez Tresse et Stock, *Le Vierge*, par Alfred Vallette.

Le catalogue complet des œuvres d'Odilon Redon — tableaux, dessins et lithographies — sera prochainement publié par l'éditeur Deman, à Bruxelles.

Ce n'est pas la première fois que, soit comme député, soit comme avocat, M. Millerand plaide « pour la Littérature ». Dans la question de *La Fille Elisa*, mû par son respect de la liberté de l'art et de la pensée, il a prononcé à la Chambre quelques paroles spirituellement ironiques dont il faut le congratuler (*Thermidor* ne nous a pas fait oublier cet incident plus ancien, mais plus intéressant). Avec tact, il n'a pas trop insisté, comprenant qu'on ne raisonne pas avec l'hypocrisie et qu'on ne peut, en deux mots, instruire le provincialisme de gens ignorant que M. de Goncourt a montré, depuis quarante ans, plus de talent et plus de courage qu'il n'en faut pour être, — de droit, — au-dessus de la critique préventive. Je me figure que tous les hommes de lettres désintéressés trouveraient en M. Millerand, à l'occasion, un défenseur contre l'arbitraire, la sottise ou la pudibonderie : c'est avoir choisi la bonne part. R. G.

Notre collaborateur Laurent Thailhade vient d'avoir la douleur de perdre son père. Nous le prions de trouver ici l'expression de nos plus cordiales condoléances.

Nous n'avons point voulu, l'autre mois, risquer d'enterrer vivante la revue **Art et Critique**; mais l'appel inclus en la lettre très digne que son directeur, M. Jean Jullien, publia dans son dernier numéro n'a pas été entendu, et cette excellente publication a cessé de paraître. — Les anciens rédacteurs d'**Art et Critique** se réunissent le dimanche, de 4 à 7 heures, au Café Gutenberg, 25, boulevard Poissonnière.

Une circulaire de M. L. de Saunier nous informe que « **Le Carillon** vient, par acte en date du 12 février, d'être vendu ». L'ancienne rédaction s'est retirée tout entière. — **Le Carillon** transformé (toujours 25, rue de Lille), dont nous recevons le premier numéro, parait dans le format des grands quotidiens.

A nos confrères curieux de littérature étrangère « moderne », nous recommandons la revue hollandaise **De Nieuwe Gids** (Amsterdam), qui suit attentivement notre évolution littéraire. Rédaction : Frederik van Eeden, F. van der Goes, Willem Kloos, etc.

Signalons dans **Fin de Siècle** — hebdomadaire grand format dont le Rédacteur en chef est M. René Emery — les amusants dessins de P. Balluriau.

Un des meilleurs romanciers italiens, M. Ugo Valcarenghi, a récemment fondé à Milan une intéressante revue : **Cronaca d'Arte**, qui s'occupe beaucoup du mouvement littéraire et artistique français. Notre confrère M. Ernest Vinci est chargé de la correspondance parisienne. — La **Gazetta Letteraria** (Turin) publie un article sur le *Régime moderne*, de M. Taine.

Nous avons reçu la première livraison du **Magazine Français illustré**, jolie publication dont le directeur littéraire est M. A. Lacroix. — Curieux numéro de **La Plume**, consacré à Aristide Bruant et au *Mirliton* (illustrations de Steinlen, Lautrec, Jean Caillou, etc.). Y lire une émotionnante nouvelle d'Alcide Guérin : *A l'Opéra*, d'un style souple et nerveux, et un article d'Alexandre Boutique : *A propos du Symbolisme*. — Au sommaire de la **Revue Blanche** : Alexis Noël, Robert Bernier, Thadée Natanson, Paul Leclercq, Claude Cehel, etc.

MERCVRE.

Le Gérant: A. VALLETTE.

Vanves. — Impr. Camille Dillet, 97, route de Clamart.

LE JOUJOU PATRIOTISME

Un de ces tomes cartonnés, niaisement abjects, que d'universitaires ou d'ecclésiastiques matassins produisent sans relâche pour la falsification des juvéniles cervelles; on l'entrouvre et cette image surgit : un vieux militaire, le poitrail illustré de la devanture en toc d'une bijouterie de faubourg, gémit accablé dans son fauteuil, et un gamin, signalant d'un air entendu, avec le bâtonnet de son cerceau, les symboliques oreilles de tatou qui fleurissent la coiffe d'une nourrice alsacienne appendue au mur : « Pleure pas, grand-père, nous la reprendrons! »

Immédiatement, on pense à cet enfant monté en graine, plus hautement pédonculé que ces choux de Jersey dont on fait des cannes, — à M. Paul Déroulède. Lui aussi fait rouler, mais avec fracas et en tapant dessus avec un vieux sabre ébréché, le cerceau avarié du patriotisme, et se penchant vers la France, qui n'est pas sourde, lui hurle dans le tympan : « Pleure pas, grand'mère, on te la rendra, ta symbolique nounou! »

Moins gnan-gnan que le vétuste et lacrymatoire retraité, la matrone impatientée finit par répondre: « J'aimerais assez qu'on me confiât d'autres secrets.»

Nous aussi : le désir de renouer à la chaîne départementale les deux anneaux rouillés qu'un heurt un peu violent en a détachés ne nous hante pas jour et nuit. Nous avons d'autres pensées plus

urgentes; nous avons autre chose à faire. Personnellement, je ne donnerais pas, en échange de ces terres oubliées, ni le petit doigt de ma main droite : il me sert à soutenir ma main, quand j'écris; ni le petit doigt de ma main gauche : il me sert à secouer la cendre de ma cigarette.

Inutile, à ce propos, de me traiter de mauvais Français ou même de Prussien; cela ne me toucherait pas : Kant était Prussien et Heine aussi; puis je vous demanderais, par curiosité pure, ce que vous donneriez de vos précieuses peaux pour joindre à la France la Wallonie belge ou la vallée de Lausanne, — pays, ce me semble, un peu plus français de langue et de race que les bords du Rhin? Personne n'aboie contre les Anglais, qui détiennent les Iles normandes, et le lointain, mais clairement français, Canada, province d'outre-mer, mais aussi nettement province de France que les Charentes ou la Picardie.

Au fait, ces coins de terre d'au-delà les Vosges, sont-ils donc devenus si malheureux? Les aurait-on, par hasard, fait changer de langue, de mœurs, de plaisirs? Ont-ils subi un service militaire plus long ou plus dur, une administration plus pointilleuse, des fonctionnaires plus rogues, des maîtres d'écoles plus pédants et plus fats, des embêtements de conscience plus notoires, des impôts plus lourds, un gouvernement moins digne, moins sympathique, moins probe?

Il me paraît qu'elle a duré assez longtemps la plaisanterie des deux petites sœurs esclaves, agenouillées dans leurs crêpes au pied d'un poteau de frontière, pleurant comme des génisses, au lieu d'aller traire leurs vaches. Soyez sûr qu'avant comme après, elles mangent leurs rôtis à la gelée de groseilles, grignotent leurs dretzels salés et lampent leurs amples moss. N'en doutez point, elles font l'amour et elles font des enfants. Cette nouvelle captivité de Babylone me laisse froid.

La question, du reste, est simple : l'Allemagne a enlevé deux provinces à la France, qui elle-même

les avait antérieurement chipées : vous voulez les reprendre? Bien. En ce cas, partons pour la frontière. Vous ne bougez pas? Alors foutez-nous la paix.

Jadis, en de permanentes guerres, avec de vraies armées, c'est-à-dire composées de soldats de métier et de carrière, on se trouvait vainqueur sans vanité, vaincu sans rancune. La défaite n'avait pas cette conséquence : une nation pleurnichant et hihihant pendant vingt ans, telle qu'une éternelle fillette ; oui, comme une fillette qui a laissé tomber sur le bon côté sa tartine de confitures.

Jadis, le lendemain de la paix signée, les sujets des deux pays trafiquaient ensemble sans amertume, franchissaient indifférents les frontières modifiées, et les officiers des deux armées, la veille aux prises, buvaient à la même table, en gens d'esprit. Je verrais sans nul effarouchement des officiers français trinquer avec des officiers allemands : font-ils pas le même métier, et pourquoi, noble ici, ce métier deviendrait-il, là, infâme?

Ce désintéressement supérieur, la France l'éprouva, tant qu'elle fut une nation spirituelle et de haute allure. Les Français d'alors disaient, ayant perdu, délicats et sourieurs : « Messieurs, nous vous revaudrons ça », — puis parlaient d'autre chose. Serions-nous devenus, à cette heure, des brutes rancunières, douées de cervelles éléphantines?

Dépurons-nous de ces humeurs ; prenons quelques pilules de dédain qui fassent issir par les voies naturelles ce virus nouveau, dénommé : Patriotisme.

Nouveau, oui, sous la forme épaisse qu'il assume depuis vingt ans, car son vrai nom est vanité : nous sommes la civilisation, les Allemands sont la barbarie....

Oh !

On ne peut, il est vrai, nous dénier une littérature et un art supérieurs à la littérature et à l'art allemands; mais cet art même et cette littérature, demeurés tout cénaculaires, sont inconnus à nos

derviches hurleurs, et de ceux d'entre eux qui les soupçonnent, méprisés : ce qu'on en montre dans les journaux et dans les expositions devrait, au contraire, nous engager vers une certaine modestie. Quelle fierté les patriotes ont-ils jamais tirée des œuvres de, par exemple, Villiers de l'Isle-Adam ? Soupçonnaient-ils son existence, alors que le roi de Bavière l'accueillait et l'aimait ? Ont-ils subventionné Laforgue, qui ne trouva qu'à Berlin la nourriture nécessaire à la fabrication de ses chefs-d'œuvre d'ironie tendre ? Et pour ne citer qu'un seul nom d'artiste, est-ce par les patriotes que sont achetées les lithographies de Redon, dont les admirateurs sont presque tous scandinaves et germains ? Il y a un patriotisme à la portée de tous ceux qui possèdent trois francs cinquante, c'est d'acheter les livres des hommes de talent et de ne pas les laisser mourir de misère.

Laissons donc l'art et la littérature, puisque les productions par lesquelles on nous clame supérieurs sont au contraire de celles qui nous humilieront à jamais dans l'histoire de l'esprit humain, — et parlons du reste.

L'érudition, mais elle est allemande. Les Allemands ont inauguré, et détiennent encore, la philologie romane, et s'il faut chercher des professeurs connaissant mieux l'ancien français que les maîtres de l'Ecole des Chartres, c'est en Allemagne. Qui nous a fait connaître notre littérature dramatique d'avant Corneille ? Des Allemands, et les bonnes éditions de ces poètes sont allemandes.

Qui a connu mieux que nul l'histoire de la Révolution française ? Des Allemands, les Sybel et les Schmidt.

Qui a débrouillé l'histoire grecque et l'histoire romaine, sinon les Mommsen et les Curtius ?

Je ne dis rien de la philosophie, rien de la musique : domaines allemands, — et je me borne à ces indications pour ne point répéter un ancien article de M. Barrès, dont le spirituel antipatriotisme jadis m'avait charmé.

Le vrai, c'est que l'intellect germain et l'intellect français se complètent l'un par l'autre, sont créés, dirait-on, pour se pénétrer, se féconder mutuellement : du cerveau de l'Europe, l'un des peuples est le lobe droit, l'autre est le lobe gauche, et rien, en ce cerveau, ne peut fonctionner normalement si l'entente n'est parfaite entre les deux inséparables hémisphères.

Peuples frères, il n'y en a guère qui le soient plus clairement, ni mieux faits pour une entière et profonde sympathie, malgré des différences évidentes dans les modalités de la pensée. Ils sont calmes et nous sommes de salpêtre; ils sont patients et nous sommes nerveux; ils sont lents et un peu lourds, nous sommes vifs et allègres ; ils sont muets et nous sommes braillards ; ils sont pacifiques et nous avons l'air belliqueux : dernier point où l'entente est extraordinairement facile, car il semble certain qu'ils en ont, de même que nous, assez et, de même que nous, ne souhaitent rien, si ce n'est qu'on les laisse travailler en paix.

Non, nous n'avons nulle haine contre ce peuple; nous sommes trop bien élevés pour afficher une enfantine rancune, trop au-dessus de la sottise populaire pour même la ressentir : quant à moi, entre les assourdissants jappeurs ligués contre notre quiétude et les placides Allemands, je n'hésite pas, je préfère les Allemands.

Les défiances s'assoupissaient, lorsque M. de Cassagnac s'est mis à trouver mauvais que l'impératrice, cette charmante femme, ait voulu voir Saint-Cloud et Versailles : ce sont cependant d'agréables promenades, et les choisir, une preuve de bon goût, car cette étrangère, n'aurait-elle pas aussi bien pu manifester le désir d'assister aux courses d'Auteuil ?

Dire qu'il ne s'est pas trouvé en cette ville, qui se targue d'esprit et de bravoure, un peintre assez indépendant de l'opinion populaire, assez courageux contre la sottise journalistique pour oser obéir à cet instinct naturel qui domine aujourd'hui

ce qu'on dénomme l'école française : l'intérêt de la vente ! Le Patriotisme à été le plus fort, étant la sottise suprême, — pourquoi s'étonner ?

Ah ! si Henri Regnault n'avait pas été tué à Buzenval, si ce peintre patrouillait encore ses noirs savoyards, ses roses souillés, ses blancs de panaris, s'il se livrait encore, en de luxueux ateliers, à ce que Huysmans appelle « son vagabondage du dessin et son cabotinage édenté des couleurs » ! Mais les Prussiens l'ont occis. Cela ne fait jamais qu'un artiste médiocre de moins, — et il y en a tant !

Puis, à chacun son métier : le sien était de faire de la peinture, même mauvaise, — comme le métier de Verlaine est à de divines poésies. Le jour, pourtant, viendra peut-être où l'on nous enverra à la frontière : nous irons, sans enthousiasme ; ce sera notre tour de nous faire tuer : nous nous ferons tuer avec un réel déplaisir. « Mourir pour la Patrie » : nous chantons d'autres romances, nous cultivons un autre genre de poésie.

Leur supprimer, à ces « s... b... de marchands de nuages », — il s'agit de nous, selon Baudelaire, — leur couper toute religion, tout idéal et croire qu'ils vont se jeter affamés sur le patriotisme ! Non, c'est trop bête et ils sont trop intelligents.

S'il faut d'un mot dire nettement les choses, eh bien : — Nous ne sommes pas patriotes.

Remy de Gourmont.

LE CALICE ENGUIRLANDÉ

Pour le Dr Rémy Giroud.

Pour que s'immortalise un merveilleux supplice,
L'Eternel féminin lève au ciel un calice
Enguirlandé de folles fleurs de volupté.

La haute coupe, d'un métal diamanté,
Où se profilent de lascives silhouettes,
A l'attirance d'un miroir aux alouettes,
Et nos divins Désirs, qu'elle éblouit un jour,
Viennent, l'aile ivre, éperduement voler autour,
Criant la grande soif qui nous brûle la bouche,
Jusqu'à l'heure de la communion farouche,
Où chacun boit dans le métal diamanté
La science : qu'il n'est au monde volupté
Hormis les fleurs dont s'enguirlande le calice,

Pour que s'immortalise un merveilleux supplice.

EDOUARD DUBUS.

NEIGES

A Eugène Jublin.

I

L'Angelus tombe enfin des clochers et des tours...
Pour parer l'Heure nuptiale,
La neige ourdit des blanches nappes de velours
Dans une clarté vespérale.

Les arbres du vieux parc enlinceulés ont l'air
D'un cortège fantômatique;
Le haut jet d'eau répand des pleurs de cristal clair
Dans les vasques de Penthélique.

Et par ce soir d'hiver, par ce soir endormant
Que nul soleil brutal n'enflamme,
Il monte un si vague et si triste apaisement
Qu'on se sent vraiment mal à l'âme.

Un mal pacifiant et douloureux aussi,
Comme un baiser sur une plaie...
— De son socle de stuc, un chèvre-pieds transi,
Perdu sous la châtaigneraie,

Nargue un groupe d'Amours que les males saisons
Ont rendus frileux et moroses
Et qui songent sans doute au temps des fenaisons
En dép orant la mort des roses.

De profundis! les Belles aux yeux de béril
Avec les fleurs s'en sont allées,
Et l'âme des printemps erre en parfum subtil
Par le veuvage des allées.

II

Or, voici que soudain l'orgue d'un malandrin,
Dans le recueillement de l'heure,
Moud dolemment un lent et chevrotant refrain
Où tout un vieil Autrefois pleure.

On dirait des sanglots clamés par le Passé
Sur un deuil cher qui s'éternise...
— Un lamentable oiseau mortellement blessé
A travers la bise agonise...

Le vent coulis rôdant parmi les corridors
Mêle des complaintes funèbres
Aux sons criards de l'orgue et plaque des accords
Frigides comme des ténèbres.

Imperturbablement la chanson d'Autrefois
Pleure dans le vent, monotone...
— Maints souvenirs perdus tels des cerfs aux abois
Brament en mon cœur qui s'étonne,

Et tandis que le parc s'efface lentement
Dans le clair obscur équivoque,
Tandis qu'au ciel rosit un vague enchantement,
Mon âme endolorie évoque

La magique splendeur des rêves abolis
Qui se jouaient dans les lumières,
Vers les couchants d'or pâle où sommeillaient des lis,
Des lis plus blancs que des Prières!...

JEAN COURT.

SUR ÉCHASSES

Aucune voix intérieure ne m'a crié : « Par ici ! » — Il s'en faut de plusieurs longueurs que j'arrive à l'enthousiasme. J'écris bien, mais je ne sais lire que dans les journaux. J'ai étudié des choses autrefois, je *m'en* rappelle, quand j'allais à l'école. Je ne regarde ni autour de moi où je ne vois que moi, ni en moi où je ne vois rien, et je n'en suis pas moins littérateur qu'un autre.

*
* *

J'ai fait d'abord de la critique, pour enlever le morceau, ensuite du roman, pour le rendre, et puis j'ai continué, pour me curer les dents, et toujours j'aurai la bouche mauvaise. Si cette image vous dégoûte, j'en chercherai de plus sales encore.

*
* *

Bons confrères, j'ai aboyé à toutes vos lunes. Que ceux qui ne m'ont pas entendu me pardonnent et considèrent l'intention. J'ai agi de mon pire. Que les autres ne prennent pas mes gros mots de travers. On me rendra cette justice, qu'en insultant tout le monde je n'ai voulu me brouiller avec personne.

*
* *

Je fais tour à tour, à m'y méprendre, du Goncourt, du Daudet, du Zola, du Bourget original. Ils croient à un vol, feuillettent leurs cartons, pensifs, furieux!

*
* *

Un conseil : pas trop, trop d'art. Je vous as-

sure que le peuple, mon seul juge, comme disait le général Boulanger, n'y tient pas. Songez à Démosthène. Quand on s'applique, ça sent le gaz. L'idée en forme a peur, ainsi qu'un lièvre. Venez donc me voir, vous me trouverez toujours cul sur table, en train de pondre sans douleur. Si cette image.....

*
* *

Cependant il y a un mépris de l'art qui est excessif. X écrit trop vite. Je ne peux plus le suivre. On doit souffler.

*
* *

J'ai du métier : voici mes petits accessoires : un pinson pour les passages gais; une vieille pendule pour les palpitants; de l'odeur achetée au litre pour les tendres; des plumes de corbeau pour les lugubres.

En somme, je cuisine habilement les divers ingrédients d'un roman, hors les larmes. La sensibilité n'est point ma partie. J'ai beau mouiller, avec mon doigt, les yeux de mes bonshommes : ils les ont toujours secs comme des pissotières mal entretenues. Est-ce que ça se voit?

*
* *

On dit que la pensée est une sécrétion du cerveau. C'est étonnant comme le mien salive.

*
* *

20 ans. — En tout nouveau présenté je devine un ennemi, et j'observe avec intérêt le premier mouvement de sa main. Elle se détache du dos ou sort de la poche, et vient à moi lentement. Est-ce qu'elle s'avance pour une étreinte cordiale ou pour une gifle? Douces transes !

*
* *

30 ans. — Ça va; je suis de première force en sympathie instantanée et en stéréotypie de sou-

rires. Je tape sur les ventres qui ont quelque chose. Les ailes me travaillent les épaules, et la sagesse les gencives. Chaque jour, c'est une dent de plus qu'on a contre moi; mais je me retourne, je compte les kilomètres d'écriture parcourus et me voilà consolé. Il me semble que je tiens mon avenir, en forme d'œuf, au creux de ma main.

*
* *

La grenouille tenta d'égaler le bœuf en grosseur, pour l'avaler. Je suis envieux au point d'accorder, sans le leur dire toutefois, aux incompris, quelque talent.

*
* *

Le toi est haïssable. Pour vivre dans une société de muets où je parlerais tout le temps tout seul, je consentirais qu'ils fussent sourds.

*
* *

J'aime dans ma gloire ce qu'elle a de vexant pour les autres. A part cela, je m'en f... Il ne faut pas me faire plus mauvais que je ne suis.

*
* *

Le commerce des lettres a une belle âme. Par année on imprime, dit-on, trois mille romans environ. C'est donc, ô rage, une moyenne de deux mille neuf cent quatre-vingt-quinze que je n'ai pas signés !

*
* *

— « Ah ! ce garçon m'ennuie. Il est là, c'est ma place. Il est jeune à ma place. Il a du talent à ma place. Que faire ? »
— « Tue-le ! »

*
* *

Quand un monsieur me dit :
— « Nous avons une revue où viennent se poser,

à notre signe, tous les talents, comme des colombes savantes. »

Je prends son bras et je lui serre le poignet légèrement :

— « Par sympathie ? Merci ! »

— « Non pas : je suis le faiseur d'anges de la littérature, le médecin des revues qui vont mourir, et je vous tâte le pouls. Votre heure est proche, mon ami. Vous en avez encore pour deux numéros. Deux et un font trois. Aujourd'hui la mode est aux collections courtes. »

*
* *

Je n'ai plus d'affection que pour les inoffensifs, les vieux littérateurs en enfance qui, bavant déjà, écrivent, une serviette nouée autour du cou, et les tout petits emmaillottés qui ne poussent encore que de vagues cris d'imitation.

*
* *

— « C'est du joli ! poseur, va ! »

— « Impitoyable éventeur de mèches, subtil chipeur de clefs, gros malin aux fosses profondes, on ne pourra donc jamais vous en faire accroire ? Ah ! vous connaissez les sépulcres blanchis, le coup de la vessie et de la lanterne, les trucs des faiseurs d'embarras et de tours, et c'est bien vous, n'est-ce pas, qui disiez ce matin, en voyant passer le convoi de troisième classe d'un riche défunt : « Encore un qui veut se faire remarquer sans ostentation ! »

Jules Renard.

LES FIANCÉS

Depuis dix ans couchés dans la tombe suave,
Sous la prairie en fleurs où bêlent les troupeaux,
Ils écoutent languir la voix suprême et grave
Du bonheur éternel dans l'éternel repos.

Un chêne épand sur eux le velours de son ombre;
Les laboureurs hâlés y bornent leurs sillons;
Et la nuit, quand tout dort, des étoiles sans nombre
Jusque sur leur linceul filtrent de bleus rayons.

Tous deux, entrelacés comme en un rêve étrange,
La lèvre sur la lèvre et les yeux dans les yeux,
Sous les érosions de terrain qui les mange
Fondent conjointement, hors de l'azur des cieux.

Des ais vermoulus suinte, émollient et rance,
Un noirâtre brouet où se baignent leurs chairs.
Ils gisent sans terreur, sans honte et sans souffrance,
Intimement unis, sucés des mêmes vers.

Et du Temps qui croupit sépulcrale pâture,
Sublime effondrement de corps décomposés,
Ils retournent sans hâte à l'immense nature,
Qu'ils graisseront épars et métamorphosés.

Amen! semblent-ils dire, amen au décret pâle
Qui nous précipita dans les bras du tombeau!
Notre lit nuptial est froid comme l'opale,
Mais plus stérile il est, plus il nous parait beau.

Nous n'avons pas vécu sur la houleuse terre
De quoi couler ensemble un seul instant d'amour.
Dans la bière profonde, au sein du grand mystère,
Vierges nous fûmes mis, tous deux le même jour.

Nous bénissons la main du hasard magnanime;
La mort qui nous faucha nous est un doux destin :
Le cœur qui bat encore au souffle qui l'anime
A des frissons au soir et des pleurs au matin.

Nous ne redoutons plus les venimeuses larmes
Que la douleur amasse aux cils des respirants;
Ici plus de sanglots, plus de deuils, plus d'alarmes,
En nos rigides fronts plus de cris déchirants.

Nous ne percevons plus les verbes d'une langue;
C'est un silence saint qui sur nous vient peser;
Et nous nous oublions dans le cercueil exsangue,
Où pourrit lentement notre humide baiser.

Louis Dumur.

LA GRAPPE VOLÉE

Qui ravit les raisins sonores de mon Rire
En le val de Caresse aux bons glaïeuls du dire ?

Evaporés des thyrses vierges du sonneur,
Ils mûrissaient : essaim de la treille au bonheur.

Oyez au creux du val la plorance qui meugle,
Oh rendez ses muscats à mon sourire aveugle !

Espoir qui me guidas vers l'ultime pressoir
Où s'épavent les perles qui n'ont pas le soir,

Oncques n'ai retrouvé mes vives de vendange,
Et la neuve douleur m'a pâli de son lange.

Apprends-moi, vert silence, en quel flacon voisin
De harpe maintenant jouit le clair raisin ?

Alors une brebis, sans doute ma vieillesse,
Au loin bêla devers ce deuil de gentillesse :

— « Ami, qui désormais as le raisin sans peau
Nommé le pleur et fuis le jovial troupeau,

Ta Jouvence a passé, des adieux plein la robe,
Ainsi qu'un paon coupable, sous le soleil probe.

A l'ombre du fleuve émanant de ses péchés
Clignotait une musique de fruits cachés.

Or tes ris, prisonniers dans un orgueil d'abeille,
Appendaient à l'âpre feuille de son oreille. »

O brebis, si la dépouille, mise en pendants,
Doit jolir ma vendangeuse aux ongles ardents,

Je lègue les raisins sonores de mon Rire
A Celle qui laissa les bons glaïeuls du dire.

17 novembre 89.

LE CYGNE D'ILLUSIONS

A Gabriel Randon.

Cette boule de neige où se pavane une âme
Est le Cygne ingénu de nos illusions
Qui matinalement cingle sur l'oriflamme
Avant l'aigre soleil des noires visions.

Ricane l'heure où le fer rouge de la preuve
Irréfragable inscrit l'alphabet infernal;
La virginité lors défaille sous l'épreuve,
A jamais se fondant le duvet hivernal.

Institués l'écaille de cette agonie
A la strophe de fin, nous gardons le parfum
Qu'uniquement légua la lunale harmonie,
Et nos cordes s'émeuvent du joli défunt.

L'héritage de songe, aromant notre allée
Entre les perses mares de joyaux salins,
Prêche nos pas, appareillés pour la vallée,
Au gré des roseaux purs devant les loups malins.

Jusqu'à ce que le Cygne, aux cendres de mémoire
Oiseau semé, germant sous les regrets d'aïeul,
Nimbe le phare usé par les âges de moire
Et neige vers l'orteil ses ailes de linceul.

3 février 90.

Saint-Pol Roux.

JEAN DOLENT

Obtenir d'exquise sorte des suffrages exquis; triompher par des moyens rares, dédaigner les procédés vérifiés, bouleverser volontiers les notions proverbiales, fuir le sens commun pour rester dans le bon, échapper aux effets classés : près d'attendrir s'arrêter au bord des larmes sans toutefois solliciter la gaîté — ne faire ni rire ni pleurer, émouvoir à toutes les possibilités, faire surtout sentir et penser : c'est le style, l'œuvre et le tempérament de Jean Dolent.

Cet artiste épris de la VIE, cet homme épris de l'ART, est de ceux qui ne se résignent point aux efforts médiocres : il se peut donc que la renommée bruyante — puisqu'elle est aujourd'hui plus justement que jamais prévenue et convaincue de *modérantisme* — ait mal lu de cet écrivain certains ouvrages que nous préférons à beaucoup de centaines d'éditions. Dans cet universel champ d'œuvre de la vie et de l'art, dans cet unique champ de bataille, la vraie victoire n'est pas toujours celle qu'accompagnent le plus de trompettes. — D'autant plus est-il précieux de chercher, en cette œuvre non dédiée au grand nombre, l'expression d'une des âmes les plus subtiles et sensibles de ce temps.

Deux mots de Jean Dolent lui-même me guideront.

« Le style, c'est l'état innocent de l'esprit. »

Cette définition — qu'on a eu tous les torts du monde de rapporter au fameux apophthegme de M. de Buffon — nous en dit long sur l'esprit qui la trouva. Elle émane d'un perpétuel désir de perfection; elle marque cette belle frénésie de pureté, la première des vertus esthétiques. Cette définition n'est pas, comme sa sœur de l'autre siècle, une constatation : c'est un conseil, c'est le résultat d'une expérience passionnée, c'est un mot plein de clartés. — Il faut être pareil aux petits enfants pour entrer dans le paradis : et c'est-à-dire qu'il faut être innocent pour jouir du bonheur comme pour le mériter. Or il y a une vérité dans l'art qui correspond à cette vérité dans la vie. (Eh! l'art et la vie, puisque c'est tout

un!) Etre innocent, en art, c'est n'avoir point de préoccupation étrangère à la recherche personnelle et sincere, — aucune préoccupation ni de stupre, ni de lucre, ni de vaine curiosité, ni de vaine gloire, ni même de vain enseignement; c'est parler parce qu'on ne peut plus se taire, c'est se délivrer, c'est uniquement s'efforcer de s'exprimer soi-même dans ce qu'on a de plus hautement « spécial, » — soi-même, c'est-à-dire un *Désir* ! (Car notre pensée peut s'ignorer en ses contingentes réalités, elle sait toujours quel idéal d'orgueil et de beauté elle a, une fois pour jamais, choisi vers l'Absolu.) A ce prix on a l'inviolable virginité, l'éternelle enfance des poëtes, à ce prix on est innocent; on a du style.

« L'innocence de l'esprit, » — ajoute Dolent, « une innocence conquise. »

Ces deux mots, qui révèlent un tempérament et indiquent une histoire spirituelle, tracent au mieux le plan de cette Etude.

I

La nature, la couleur des ouvrages (1) qu'il a choisi d'écrire, reflète nécessairement la nature et la couleur d'un esprit qui ne chercha jamais que sa propre expression. Tous les livres de Dolent, à ce point de vue, sont explicites. Mais je m'attacherai à l'étudier principalement dans le roman de *L'Insoumis*, livre pour lequel je ne cache pas ma prédilection : il est de cette heure, en dépit des dates, et je l'estime des meilleurs de ce temps. C'est là que nous verrons juste comment la pensée, nette et simple dans l'ensemble, se complique harmonieusement au détail de l'exécution : comment alors mille fins fils viennent croiser, pour les y retenir prisonnières, la trame du réseau où se sont prises les ailes des idées.

La composition entière évolue autour d'un type constant en tous ses développements :

(1) Jean Dolent a publié jusqu'ici : *Une volée de merles* — livre de libre critique d'hommes et d'idées; *Le Roman de la Chair* et *L'Insoumis*, romans; *Avant le Déluge*, pamphlets et salons; *Petit Manuel d'Art à l'usage des Ignorants*, *Le Livre d'Art des femmes*, *Amoureux d'Art* (1873, 1877, 1888), livres d'art. Seront prochainement réunies en un volume *Les Parades de Jean Dolent*. Deux ont été imprimées : *La Parade des Joueurs* et *La Parade de la Dette*. — Un nouveau roman va paraître : *Monstres*.

« Il avait le fanatisme de la liberté. Ceux qui disent Colonnis est grossier, ils mentent; brutal, ils mentent. Colonnis savait dire la vérité avec grâce..... Il manquait de l'air fatal, ce sceau des grands révoltés. »

Insoumis et maître ironiste, il dresse son rire comme un rempart entre sa liberté et quiconque prétendrait entreprendre sur elle. Il rit! non, il n'a pas le sceau des grands révoltés : c'est qu'il n'a pas eu à s'affranchir, il est né libre. Il ne consent même pas qu'on lui impose d'être l'heureux mari d'une femme charmante, il l'a quittée peu de mois après la noce, effrayé de cette pensée que « N'aimât-on plus, on serait encore *lié*. » Voilà un petit mot que Colonnis ne peut pas entendre.

« S'aimer par contrat définitif, sans clause échappatoire ! un bonheur jusqu'à la mort, sans fin possible !... Un paradis sans issue ! Ah !... j'ai pris la fuite. »

Il a la prétention de ne relever que de lui-même, d'être seul dans son âme. Or, un insoumis de cette sorte est nécessairement un lutteur : quel emploi faire de sa liberté, sinon s'assigner des tâches difficiles ? et un tel lutteur est nécessairement un vainqueur. Mais, par coquetterie, Colonnis n'épuise jamais ses sujets. A la chasse il se contenterait de faire lever le gibier. S'il a révolté un peuple — ou un village contre les *autorités*, il se dérobe, la chose faite, au devoir de diriger les destinées de ses hasardeux élèves ; ce n'est pas lui qui se laissera prendre par les gendarmes et tout l'émoi qu'il aura causé n'est que « Terreur pour rire. » Il est vrai que « Rire mène à démolir » : les fantaisies de Colonnis ont toujours un caractère d'utilité. Mais il a trop d'orgueil pour manquer de paresse élégante : il confie à d'autres le soin d'achever la besogne, souci secondaire. Ce railleur indépendant, cet enthousiaste et ce généreux ne saurait tolérer d'être le second nulle part, mais il laisserait la première place vide, plutôt que d'assumer les charges de la dictature. Prendre en main les libertés de tous, c'est renoncer à la sienne.

Ce caractère, si composite dans son unité, a ses reflets et ses contrastes en tous les autres personnages du roman. —*Gambarda*, c'est la caricature de l'Insoumission. « Il n'y a pas d'entraves légitimes ! » Mais il en sait qu'il adore : s'il les rompt, par folle vanité, c'est au prix de son cœur, « bien plus né pour la soumission que pour la révolte. » Pourtant, il juge Colonnis timide, « un esprit indépendant, mais timide. » Il a des regards de défi « pour le

poële de fonte et le comptoir d'étain. » Victime en définitive, pris au piège de ses fanfaronnades, c'est un grotesque touchant. — Maître *Tontonne* est plus sage ; voici ses règles de conduite : « S'attaquer seulement à ceux qu'on peut aisément vaincre, moissonner les épis à cause du grain, ménager les moissonneurs à cause de leurs faux et respecter la pâture des vautours. » Ce n'est pas l'amour de la gloire qui ferait délirer Tontonne, ni l'amour de la liberté, ni quelque folie d'enthousiasme ou de générosité : « Ses divagations ont pour point de départ la raison pure et Tontonne extravague au nom de la logique. » Au revers ne reconnaît-on pas la médaille ? — *Le Jeune Monsieur Lagouette* est un autre aspect du même contraste. C'est le Médiocre infatué qui cache son irrémédiable impuissance et les glaces de sa native sénilité sous des prétentions à quelque si pur idéal qu'aucune réalité ne saurait l'effleurer sans le souiller. « Il dit vouloir réagir contre le plaisant lyrisme de Joseph Prud'homme et se complaît dans une fausse simplicité. Ce jeune monsieur est circonspect, il prend soin de prémunir les gens contre leur penchant à l'enthousiasme... Quotidiennement il parle de sa soif d'admirer et se plaint lamentablement d'être ainsi laissé sur sa soif. » Point vulgaire toutefois, il semble avoir pris pour principe unique cet aphorisme : « Avoir les jambes faibles, c'est un malheur, boiter, c'est une faute. »

Quatre principales figures de femmes traversent le roman.

Jacq'uine, la femme de Colonnis, et *Guillaumette*, la fiancée de Gambarda, sont de douces ombres aux traits jolis, la première toute de tendresse si vraie, si intense qu'elle atteint à l'intelligence par la sensibilité, — et la seconde toute en bon sens et en belle gaîté.

Mais parler des deux autres femmes ce sera dire le roman.

Colonnis a pris à Tontonne, dangereux mari facile, sa femme, la plus terrible des femmes aimables. Ce qui surtout retient auprès d'elle Colonnis, je soupçonne que c'est le caractère improbable, impossible de Jeanne :

« Lui être fidèle, c'est avoir chaque jour une nouvelle maîtresse. Les mêmes causes produisent sur elle des effets différents... Elle se rend sur le ton de la résistance, élève la voix sans cris et se désole sans larmes... Un nez parisien qui débute en nez grec... On ne se lasse pas de la voir, elle ne se lasse pas d'être regardée. »

Une insoumise. Colonnis aime à la vaincre : c'est la

plus chère et la plus malaisée des périlleuses tâches qu'il a choisies Il aime en elle tout ce qu'elle est de grâce et de beauté : mais plus il perdrait en la perdant, plus il goûte de poignant plaisir à se sentir sans cesse au moment de la perdre, à vaincre en elle plutôt qu'elle-même l'asservissante terreur de la voir s'en aller. Aimer une telle femme, être aimé d'elle et rester libre ! Une fois, Colonnis a été défié par sa maîtresse, en riant, d'aller chez *M^lle Tonyne*, — sorte de femme d'esprit et de galanterie que la maîtresse légitime redoute ; il ira donc. Jeanne, revenant de son caprice, menace, l'inquiétante et vague menace des femmes qui se savent aimées : « Prends garde ! » Mais Colonnis porte aussitôt les sentiments aux dernières extrémités : « Sois libre, » répond-il, et il ajoute ces mots qui résument le plus bel évangile d'insoumission amoureuse et la plus belle philosophie de l'amour : « *Il faut toujours se faire préférer*... Entraîner vingt fois la même femme, c'est plus malaisé que de séduire vingt femmes. » Et dans la chambre où sa maîtresse dort, dort en rêvant de lui, ce cérébral, qui aime avec sa tête autant, ce sentimental aussi, qu'avec son cœur, entreprend d'ajouter, pour se bien prouver à lui-même la pleine liberté de son esprit, quelques pages au livre depuis longtemps commencé. Il écrit. Puis, affrontant tous les dangers, il ose réveiller Jeanne pour lui lire ce qu'il vient d'écrire. Pendant que Jeanne se rendort, il décide qu'il oubliera jusqu'à la présence de sa maîtresse.

Mais : « La main de madame Tontonne pendait hors du lit. La paume enflammée de cette main blanche troubla Colonnis. Il alla vers cette main. » La jeune femme se réveille et entoure de ses bras le cou de son amant :

« — Tu n'iras pas !
Colonnis se dégagea. »

Ce chapitre, une demi-douzaine de brèves pages, est peut-être le plus singulier témoignage de la sensibilité moderne. Je ne sais rien de plus passionné que la paume enflammée de cette main blanche.

Pourtant, cet empire de soi, la force que Colonnis a toujours, malgré son amour, « d'empêcher de se nouer autour de son cou ces mains mignonnes de femme, » est-ce un élément de bonheur ? On peut être dupe de la défiance, on peut être esclave de l'insoumission. En hiver, je me suis surpris à marcher dans la neige pour

éviter le sentier noirci par le troupeau des pas : Gambarda ou Colonnis ? Eh ! Colonnis comme Gambarda finit par sacrifier à la féroce passion de ne relever que de soi son amour et son bonheur.

Mais s'agit-il, ici, de bonheur, du moins au sens normal ! Il s'agit plutôt de parvenir, par la satisfaction d'une passion maîtresse, à cette intensité de vie à tout prix, qui est l'idéal — inconscient ou conscient — fatal, de l'homme moderne. Quand la maîtresse de Colonnis le quitte, il souffre, certes, et, au-delà de l'adieu qu'il pourrait effacer d'un baiser, il voit au présent le morne avenir de la définitive solitude. La douleur est si vive qu'il ne s'y peut résigner, il poursuit la bien-aimée, — qui s'en va, lente, espérant qu'on la rappellera, — il la dépasse, l'attend sur le chemin qu'elle doit prendre, la laisse venir jusqu'à lui : *et la laisse passer*. — En réalité, et quoi qu'il en pensât lui-même, ce n'était pas pour rejoindre sa maîtresse qu'il courait si vite : c'était après sa douleur ! Jamais il n'avait autant souffert — qu'en voyant sa maîtresse franchir ce seuil : jamais il n'avait autant vécu, — et il venait savourer une seconde fois ce sentiment de déchirement intime.

De telles crises d'ailleurs Colonnis est assez friand. Il a le goût de l'adieu. Il commence pour finir. Cette M^lle^ Tonyne, le second important personnage féminin, étudie ses poses « en femme qui sait n'avoir qu'une vertu, la grâce » ; elle a refusé — encore *à sauver*, c'est-à-dire naguère — de se laisser aimer par le plus sincère des amants, et c'est maintenant une âme libre, elle aussi, mais désœuvrée, et qui butine des madrigaux en attendant, en espérant la catastrophe de sa propre et monotone tragédie, et qui se joue à des feux allumés à demi, et qui donne à des Tontonne, pour passer le temps, des velléités de belles actions dont elle serait le prix : la catastrophe qu'elle désire portera le nom de Colonnis. Le mot Amour entre eux n'est pas prononcé, il sonne dans toutes les syllabes qu'ils échangent. Mais au moment d'une séparation qui pourrait être courte et qui va décider de tout leur avenir :

« — Au revoir, Colonnis, dit-elle.
— Non, adieu, Tonyne.
— Ah ! »

Ainsi cet artiste, Colonnis, autour de qui les gens perdent leurs proportions naturelles, grandissent ou diminuent hors de toutes mesures, ce fiévreux, impi-

toyable ou imprudent prosélyte de sa fièvre, cet exclusif amoureux de la divine statue de liberté belle qu'il a conçue dans les plus hautes régions de son humanité, — passe indifférent, en somme, au bien comme au mal qu'il fait — en passant : artiste, imprudent ou impitoyable, amoureux !

Au sens psychologique, ce livre est d'un poëte en qui le courage de vivre s'est altéré de dégoût. Point de haine, un peu de mépris, du renoncement tacite.

Essayer de dire aux vivants ce qu'il conviendrait qu'ils fissent ! Que ce serait long, compliqué, minutieux ! Contentons-nous de leur faire toucher au doigt la sottise épaisse de leurs habitudes ou de leurs conventions : « Electeurs, nommez Tontonne ! autrement, pas de visite du Souverain dans votre ville, quel affront ! » — (Cela sent son homme de liberté, que décourageait la « prospérité » du Second Empire).

Au sens artistique, c'est l'œuvre d'un poëte qui a dû hésiter entre de directes spéculations philosophiques et de grandes compositions poétiques. Il n'a ni cherché de juste milieu ni mêlé les genres. Il a créé un personnage aux attitudes factices, voulues telles et invérifiables, et lui a commis ses croyances, ses doutes, ses besoins d'aimer, d'agir, de souffrir, ses désirs, — et ses propres hésitations.

Il est bien un peu guindé, ce Colonnis, sur un étroit promontoire entre les grands dévoûments et les grandes négations. Il raffine et subtilise dans l'enthousiasme : mais comme le héros de Sénancour, s'il veut bien être un peu victime, il ne consent pas à passer pour dupe.

Ce rapprochement de hasard entre deux figures que tout sépare — *Obermann* et *Colonnis* — n'est pas pour accommoder *L'Insoumis* aux exigences d'aucune classification. Les figures astrales de la nuit légendaire, ces visages à demi masqués de l'ennui moderne dans l'élite du monde, se font de mélancoliques signes de connaissance et gardent un air de famille. Colonnis n'a point leurs qualités, bonnes ou mauvaises. Il est à part. Nul n'a comme lui tant de vie et si peu de consistance. Nul n'a cette gaîté dans cette amertume, cette activité dans ce dédain des conclusions, tant de fougue et, pour la réfréner, tant d'énergie, tant de cordiale expérience des âmes simples, avec tant de finesses et de chantournements personnels, un si furieux besoin de dominer avec si peu de constance dans le commandement, tant d'amour avec une telle incapacité de se laisser conduire par l'amour...

Non, Colonnis ne s'arrange pas de la comparaison : s'il pense, au fond, comme Obermann, « que, tels que nous sommes, nous pourrions séjourner dans un monde meilleur », ce n'est, en Colonnis, qu'une pensée empruntée au vieux trésor commun, elle reste dans son âme et il conçoit le « monde meilleur » : mais il a consenti à vivre dans ce monde tel qu'il est, tout endolori qu'il puisse être aux angles des différences; il s'oublie dans ce goût qu'il a pris à la vie, et ne se plaint pas : bien plus, il cache ses blessures, l'orgueilleux, ou, si vous les devinez, il affecte d'en rire, le vaniteux : tous les Werther, ces vaincus, étalent leur défaite, leur tristesse; Colonnis trouve partout sujet de rire et prétexte à victoire.

Il était tout autre, alors que, sous le nom de Patrice (1) il s'allait faire tuer à la guerre parce qu'une jeune fille — la M^lle^ Tonyne de l'un et l'autre romans — avait refusé de l'épouser. Il était alors plus dur et plus droit, il ne riait pas alors. Tonyne signait du nom de Patrice ce rigoureux programme :

« Un seul visage à la vertu, l'austérité. Une seule note à l'éloquence, la langue sacrée. Une seule grandeur à l'homme, le mysticisme. Une seule règle de conduite, l'intolérance. »

Beau vainqueur, avec cela, et Prince Charmant, mais incompréhensif à force de rectitude :

« Il parlait de charité la main ouverte; il parlait de fraternité les mains étendues; il est vrai que si l'on attaquait son culte, il discutait comme on menace, la main haute. »

De tels traits indiquent, ce semble, qu'au moment où il écrivit le *Roman de la Chair*, les croyances et l'idéal de Patrice venaient de s'effacer à l'horizon des pensées de l'écrivain. Est-ce Colonnis qui nous a conté la vie brève de Patrice? — Mais en changeant de nom, Patrice a perdu sa sérénité. Il a compris la souplesse des opinions et que, si tout le monde a tort (2), chacun a ses raisons : ne trouvant pas en soi la force lâche de l'indifférence, il a pris le parti de rire — juste dans le même temps où lui échappait ce seul plausible prétexte de la gaîté : l'ignorance. Malgré ce qu'il garde d'espérance, ce qu'il

(1) *Le Roman de la Chair* parut avant *L'Insoumis*.

(2) Plus tard, dans *Amoureux d'Art*, on lit : « Tout est un peu vrai. » Mais une Note corrige : « Non! quelle porte ouverte aux neutres! » Et le texte et la note donnent assez juste l'écart entre l'esprit, qui s'explique cette triste élasticité des certitudes, et le tempérament, qui ne s'y résigne pas.

montre d'énergie, il est désenchanté, le rire de Colonnis

La grande différence entre ces deux physionomies d'une même âme est sans doute dans cette vérité acquise entre les deux écrits : qu'il ne faut pas violenter les consciences, puisque nous ne savons rien des fins, et presque rien des motifs. Les seules certitudes indiscutables sont si grossières qu'on les pourrait exprimer dans l'idiome des plus rudimentaires lointaines peuplades sauvages. Mais il faut CHERCHER.

Patrice agissait matériellement et voulait toujours ainsi agir; Colonnis écrit, pense, cherche. S'il se répand dans la vie extérieure c'est par boutade plutôt que par principe. Il pense, cherche : voilà son essence, et tandis que Patrice, chrétien, bornait à l'Evangile son esprit et le monde, Colonnis s'efforce sans cesse vers un développement nouveau, s'étudiant, étudiant en lui et dans les autres les passions, la Passion. Dans son style, — dans cette sorte d'écrire sentencieuse et fragmentée, qui ne risque les dehors de la gravité qu'en se jouant, mais qui ne se joue qu'autour des choses graves, qui tient peu compte des apparences, — il met en œuvre les richesses d'une observation constante, constamment synthétisée, réduisant tout à des rapports psychologiques pressés dans leur dernière expression. Si bien que le livre, léger à la main, pèse son poids pour l'esprit et qu'il n'y eut jamais plus solide unité sous un tel jeu simulé d'allure capricieuse. Par quelque point qu'il s'éveille dans la mémoire, ce livre ressuscite tout entier : selon la logique succession de ses plans, grâce aux rappels des contrastes nuancés et des similitudes.

Je ne puis toutefois m'empêcher de regretter, souvent, le paysage toujours sous-entendu. Je ne puis me passer tout à fait des agréments du décor, et je tiens que ce moyen d'expression, le Paysage, enlèverait aux concentrations familières à l'auteur ce qu'elles peuvent avoir de monotone, jetterait à propos, dans cette atmosphère où passent des ombres, la lumière de reflets gradués et indéfiniment retentis. Dolent est un grand peintre de portraits, bien exclusif; l'air se fait rare dans les fonds. Elle est non avenue pour lui, cette nature en mouvement que les Romantiques substituaient à l'humanité intime, et pas davantage il ne se soucie du rôle animal des êtres humains. Ses idées voisinent avec celles de Rousseau, mais les couleurs sont incompatibles. Il passe entre Théophile Gautier et M. Zola en songeant à Racine.

Nous sommes en présence d'un homme qui, sans ignorer aucun des efforts contemporains de rénovation littéraire, s'y intéressant même vivement, et, d'autre part, très féru des idées dites « modernes, » garde, dans les habitudes de son style, dans l'expression de ces idées elles-mêmes, des préférences étrangères aux habitudes, aux sympathies du style dit « moderne. » De sentiment vrai, c'est surtout dans la pensée qu'il cherche le mouvement. Amant de la vie, amoureux de l'art, il fait œuvre classique d'intellectualiste et de moraliste.

Cela vient, je crois, d'un sentiment très juste des nécessités les plus nouvelles — et les plus anciennes! — de la littérature. On lui a enseigné la peinture et la musique, il lui faut se ressouvenir de penser, — et ce n'est pas dans la physiologie naturaliste qu'elle puisera cet essentiel vin du Verbe. Avec les Romantiques, toutefois, elle apprit que l'angle fondamental de l art est dans une certaine convenance de tons, de lignes, de proportions qu'on nomme Beauté, et elle ne peut plus l'oublier. La Beauté sait tout, prenons-la pour guide dans notre retour à l'esprit pur :

« La beauté, c'est la qualité supérieure de l'homme. Donner un coup de couteau, c'est disgracieux. Fuir, c'est avoir la tête basse et le ventre rampant. La colère creuse des rides. L'envie jaunit la face. Autant d'atteintes portées à la beauté. Etre beau, c'est être bon. S'efforcer de s'embellir, c'est tendre à se rendre meilleur. Les bossus et les boiteux sont dignes de pitié; une difformité du corps, c'est un vice de l'âme apparent. Les Grecs ont passé près de la vérité sans la connaître : ils étaient amoureux de la forme, mais ils rendaient un culte distinct à la vertu; c'était une faute. Ils n'ont pas deviné que la beauté se compose de tous les dons. On a de beaux yeux si l'on a de l'esprit, la voix harmonieuse si l'on a le cœur tendre, et la tête haute si l'on a de la fierté. »

A travers les intransigeances de formule qui prêtent à la pensée les fausses apparences du paradoxe, cette doctrine est profonde et recèle, je crois bien, les principes les plus sûrs de la plus pure morale : la vérité et la bonté de la beauté. Ce petit paragraphe du *Roman de la Chair*, écrit à trente ans, dans la retraite excentrique d'un coin de Belleville, trancherait nombre de longues discussions. Artistes qui entendez dire que vous avez charge d'âmes et mission de moralistes, contentez-vous vous-mêmes et vous aurez rempli tout votre mandat : faites beau, c'est toute la morale.

Des préoccupations de cet ordre et le goût de l'auteur

pour les phrases brièvement expressives, pour le trait court qui va loin, sans le souci d'impersonnaliser son drame et d'objectiver ses personnages, conduisirent Jean Dolent à écrire des livres d'art aux feuillets apparemment dénoués. Dans une incontestable unité de vues et de conduite, ce sont des alinéas qui font mine d'ignorer « l'art des transitions. » Point d'intrigue à résoudre et les thèses se dissimulent. « Pas de déformation par une inutile mise en œuvre..... Des notations d'harmonie.... Des notes prises à l'atelier — au Musée — dans la rue (dans la rue le plus souvent).... » Tels le *Petit Manuel d'Art à l'usage des ignorants*, puis *Le Livre d'Art des femmes*, enfin *Amoureux d'Art*. Or, dans les trois lettres de ce mot trois fois répété, ART, il faut lire les trois autres lettres de cet autre mot, VIE. Car peut-on le redire assez ? il n'y a point de frontières entre les deux domaines. C'est dans la vie que nous cherchons tous, artistes et poëtes, à inscrire notre nom. Ces deux pays ne font qu'une patrie. (Aussi pensé-je, au contraire de ce qu'on a beaucoup dit, que tout poëte est exactement l'homme de son œuvre ; seulement, il y faut regarder de près.) *Dans ma rue — Façons d'exprimer — Mots de femme — Confidences reçues — Dédicaces* — etc. Ces sortes de sous-titres commentent le texte, éclairent le projet de l'auteur : « Je reste dans mon sujet : je ne sors pas de la vie. »

II

Les livres d'art de Jean Dolent nous conteront l'histoire de sa pensée, comme ses romans ont pu nous expliquer son tempérament. Quoiqu'il manque plus d'un volume dans la série qu'il semble avoir, par ses premiers ouvrages, pris vis-à-vis de lui-même l'engagement d'écrire — (un long silence intervint dont nous n'avons pas à scruter les causes) — les premiers livres sont en route déjà vers l'Idéal que l'auteur devait plus tard formuler : « Réalités ayant la magie du Rêve. » C'est bien dans le rêve que s'ébattent les personnages du *Roman de la Chair* et de *L'Insoumis*, dans le rêve de la vie, multiples effigies d'une individualité qui elle-même évolue, réalités d'une âme spirituellement sentimentale et qui n'a guère trouvé de foi que dans la constance de son propre désir. Voilà l'atmosphère d'orage aux promesses de belles accalmies où le poëte a dégagé « l'innocence de son esprit. »

Nous retrouvons la même atmosphère dans ses œuvres

critiques. (Désignons-les provisoirement ainsi, bien que, en les séparant, pour un besoin d'ordre, de ses œuvres d'imagination, il aille sans dire que j'abuse des droits de l'analyse, car nul écrivain n'a moins que celui-ci scindé les facteurs de sa production.) Les trois livres d'art et *Une volée de merles* ont, à notre point de vue, cet avantage, qu'ils formulent des préférences et que la divergence des dates y souligne les étapes parcourues.

Entre ces volumes et les romans s'inscrit *Avant le Déluge*, curieuses pages d'art et de politique. — C'était sous l'Empire. Dolent collaborait à la *Démocratie* et au *National*. La censure impériale réduisait alors le journalisme à des subterfuges de style qui comportaient un peu d'art : il en faut pour dire quelque chose quand rien n'est permis. Alors le talent parvient à se faire écouter : mais on n'entend plus personne si tout le monde a le droit de crier. Logiques illogismes : la tyrannie engendre l'art, qui la tue, — mais c'est un suicide ! — On parlait donc alors, et Jean Dolent, pratique Colonnis, garda longtemps à force d'adresse le droit de plaider utilement la cause de la liberté — jusqu'au jour où l'autorité s'en mêla. Depuis, la liberté de la presse le trouva occupé d'autres soins, entièrement conquis à un art moins contingent que celui de la politique. Mais on peut attribuer à ce silence de Dolent à propos de choses qui jadis le passionnèrent des motifs plus profonds:

Comme chacun sait, en politique, l'Opposition n'a jamais tort. Il n'y a de vérités sociales qu'au passé et au futur. Le présent n'existe dans nos pensées qu'en qualité de notion métaphysique, d'entité de raison où nous percevons un écho des vibrations de l'éternité : le présent est la négation du temps. Or, les vainqueurs du combat politique sont tenus, en montant au pouvoir, de gouverner selon les principes qui triomphent avec eux ; mais, — pour leur grande part, — ces principes vivaient eux-mêmes de la lutte, et la victoire les stérilise. Elle révèle avec une impitoyable clarté le point naguère obscur où se dérobait leur faiblesse. Faire le moins de changements possible, se maintenir en un certain équilibre, dans une prudente expectative qui ne trouble pas les recherches individuelles de la vérité, — voilà sans doute la sagesse, en politique. C'est là que sont le plus déçus nos naturels désirs de sûres assises spirituelles. — L'action, pourtant, a toujours son départ dans une doctrine : mais celle-ci émane des esprits qui sont le plus étrangers à l'action : les poëtes et les philosophes.

Les grands agitateurs, les réformateurs actifs et immédiats ne sont jamais que des intermédiaires. Dans le délicat problème social peut-être peut-on dire qu'il n'y a pas d'influence directe : le peintre qui, dans le calme de l'atelier, exprime de son âme sur la toile une face nouvelle, jusqu'à lui voilée, de la Beauté, fait plus, pour le renversement ou l'édification des empires, que le fameux politicien ; et ni l'un ni l'autre ne savent exactement ce qu'ils font ; le peintre ignore quelles révolutions il déchaîne d'un coup de pinceau, le politicien ignore au nom de quoi il parle.

Dans la fièvre et la force toujours un peu aveuglées de la jeunesse, il se peut qu'on soit uniquement offusqué des torts de l'heure qui sonne. On veut alors les effacer. On sent, on affirme, on prouve qu'on a pour soi le droit et la justice, — et c'est vrai, puisqu'on est l'Opposition. L'expérience faite, chacun prend le rang définitif où l'appellent ses facultés. Les moins patients gardent le rôle intermédiaire du politicien. Les meilleurs s'enferment dans le domaine des recherches individuelles — art, philosophie, science — et chacun dit qu'ils sortent de la lutte. — C'est alors, au contraire, qu'ils y entrent. Du mystérieux recul de l'étude, on voit plus clair et plus loin vers le trouble but. Les artistes rendent aux peuples de plus réels services *politiques* que les hommes d'État. Cette conséquence lointaine et sûre de l'action artistique, l'artiste l'atteint sans dessein, hors même des bornes de sa volonté : par le simple accomplissement de sa fonction. Mais l'activité humaine, comme le composé humain, est un tout indissoluble et qui se synthétise harmonieusement en chacune de ses parties. « Là où il y a une idée d'humanité, a dit M. Taine, il y a un idéal de l'humanité. » Une puissante rénovation esthétique renouvelle nécessairement la morale et la psychologie générales et par là exerce une influence invincible sur les croyances sociales du même instant. Bossuet a sa part dans la politique de Louis XIV. Un Voltaire produit un Louis XV. Châteaubriand permet la Restauration

L'essentiel et le difficile, dans cette pénombre spirituelle du travail individuel, c'est d'échapper au double danger de l'affirmation hâtive et de ce dilettantisme abominable, livrée hideuse et légère de l'esprit qui cherche sans gémir. Il faut que l'esprit agisse : rêver, croire, c'est agir (1). Mais il faut que la foi s'éclaire et s'élève avec l'esprit

(1) « Un rêve est un fait. » JEAN DOLENT.

« J'ai changé bien des fois de certitude, » écrit Jean Dolent.

Il s'agit ici des certitudes esthétiques, non pas des certitudes sociales et politiques. Dolent n'a rien à désavouer, devant le progrès de sa pensée, des coups donnés dans l'immédiat combat, jadis. Telle page d'*Avant le Déluge*, — où il n'a fait qu'un choix très réduit de ses écrits politiques, — le Dialogue des Trois-Valets, par exemple, est une merveille d'audacieux bon sens et ces valets-là sont des cousins germains de ce *Landolet* — un valet du *Roman de la Chair* — qui disait :

« On n'écrira jamais de poëme sur les douceurs de la servitude, je le prévois ; ma foi, tant pis, la France n'aura jamais alors de poëme national. »

Dès le temps de ces petits pamphlets, Dolent était épris des arts plastiques. C'est par eux que commença l'éducation de son esprit. Mais entre eux et les préoccupations ou religieuses ou sociales il a pu hésiter et ce mot d'*Amoureux d'Art* nous éclaire, à ce sujet : « Si je n'étais pas épris d'art je serais mystique. » Cela revient à dire que l'Art est la grande mysticité, que c'est Dieu que nous cherchons dans la Beauté : la religion suprême. « L'Art, » ajoute-t-il, deux lignes plus bas, « *Musica sacra*. » Il ne faut assurément pas entendre le mot « mystique » dans son sens général et philosophique : puisqu'on ne peut être artiste sans être mystique ; puisque les lois de l'harmonie des lignes, des tons, des sons, des inflexions délicieuses du vers et de la phrase, des rapports cachés entre la résonnance des syllabes et la note qui vibre dans la pensée qu'elles traduisent, puisque toutes ces correspondances — et bien d'autres ! — impliquent un essentiel mystère. — « Mystique » signifie donc ici religieux et, sans doute, chrétien.

Cet aveu conditionnel et le souvenir du personnage de Patrice, intransigeant disciple de l'Evangile, nous indiquent, chez Dolent, le départ et l'arrivée.

A un autre point de vue, voici encore les deux termes extrêmes.

Dolent a laisssé leur poétique aux Romantiques, mais il les a aimés. Dans *Une volée de merles* on lit des lignes éloquentes qui vengent M. Vacquerie — depuis, le poëte de *Formosa* — de la chute des *Funérailles de l'honneur*. Cette résurrection de la « poétique discutée » faisait de l'air parmi le lourd triomphe de l'École du Bon Sens. Auguste Vacquerie, c'était un noble reflet de Vic-

tor Hugo. Les pièces bien faites — bien faites? — ne valaient pas ces noblesses hardies et moins adroites, et Dolent disait :

« Le froid logicien se sert de la passion; le créateur exalté s'abandonne à elle : vivre d'amour, vivre de l'amour... Mettons Athalie et Marie Tudor dans le même palais. Rubens prouve Raphaël, Rude complète Pradier; laissons l'artiste choisir son outil. Les hommes de 1830 avaient la fièvre, mais ils vivaient. Le champ dramatique est morne depuis qu'ils se taisent. On pleura de rage d'abord, on raille aujourd'hui : la douleur augmente. »

Maintenant comme alors, celui qui applaudissait aux efforts beaux encore des derniers Romantiques les préférerait aux choses follement pondérées qui maintenant comme alors font prime dans les lieux subventionnés. Je ne crois pourtant pas qu'il soit prêt à maintenir Marie Tudor et Athalie dans le même palais, l'Amoureux d'art qui déclarait hier : « A distance, le Romantisme n'est plus qu'un décor éclatant. » C'est que sa pensée s'est toujours davantage élevée, quêtant toujours plus loin à la chasse sans trève dans la forêt sacrée :

« Je suis moins, toujours moins sensible aux efforts immédiats. J'aimais, j'aime toujours le beau fracas, l'aptitude à mettre les formes en action, le don de trouver l'accord des tons intenses. J'aime la belle matière; mais ce qui me prend le plus fortement, c'est l'œuvre où l'artiste me mène plus loin que là où il s'arrête — où il paraît s'arrêter..... J'ai pris l'horreur, mieux, le dédain des choses circonscrites. Mon idéal : Vérités ayant la magie du Rêve. »

Parti donc, selon les conseils de l'heure, des environs du Romantisme et d'un respect singulier pour le Mysticisme formulé, Dolent aboutit à ce Symbolisme où confluent nécessairement nos désirs de vérité et de beauté. Il a vu que les formes immédiates, loin de révéler, masquent, qu'on se leurre au mensonge des conventionnels cadres où les choses font semblant de se limiter, qu'il n'y a de poésie que dans l'atmosphère vague où la pensée solide et le modelé puissant se laissent deviner :

Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'indécis au précis se joint.....

a dit M. Paul Verlaine.

Je ne crois pas, aujourd'hui, que Jean Dolent soit d'humeur à répéter ses jugements d'autrefois sur l'œuvre de Sainte-Beuve qui fit ce merveilleux livre, *Volupté*, et sur Barbey d'Aurevilly, — deux poëtes qui furent des

premiers à faire entendre quelques-unes des vérités que nous proclamons maintenant : n'eussent-ils point parlé, peut-être nous tromperions-nous encore aux « choses circonscrites » ou serions-nous moins sûrs de trouver dans la vie « la magie du rêve »

Aujourd'hui, les poëtes aimés de Dolent sont Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé, Verlaine. Il reste fidèle à Lamartine, à Châteaubriand, à Racine. En peinture, il s'arrêtait davantage autrefois au talent de Henner, de Vollon, de Jongkins. Autrefois il adorait les « Petits Maîtres » hollandais : il les aime; son culte est pour les Primitifs. Parmi les maîtres vivants qui le passionnent : Puvis de Chavannes, Gustave Moreau, Rodin, Eugène Carrière. Je m'arrête avec joie à ce dernier nom et je m'associe à cette opinion de Dolent : « Eugène Carrière exprime ce que je sens; il montre l'objet même de mes constantes tendresses. »

Quelques-uns s'étonnent de la prédilection qui retient cet écrivain devant les œuvres plastiques. Peu s'en faut, oubliant l'initial respect que nous devons tous au libre choix de l'artiste, qu'on le mette en demeure de faire un choix définitif entre la littérature et la peinture.

« Pourquoi je ne suis pas peintre ? » répond Dolent : « Le peintre ne voit qu'en soi. Il est bien que parmi ceux qui regardent, plusieurs regardent et voient. » Des circonstances particulières ont fait cette exquise initiation de son regard, ont donné cette direction à son esprit. Il débuta par une complète éducation picturale. Des souvenirs lui en restent. « Artiste, je voudrais peindre un homme ayant conscience d'injustes défaites. » Les œuvres d'art lui apparaissent à la fois comme un refuge et comme une intensité de double réalisation vitale : il y étudie le tempérament personnel du peintre et la vie même où le peintre a pris son thème, — puis il s'y repose de la vie. Car ce n'est pas le moindre prodige que réalise pour notre consolation perpétuelle la Beauté des lignes et des couleurs : elle sollicite notre esprit en nous promettant une révélation nouvelle du rêve de vivre et nous retient en nous faisant oublier au charme de ses infinies combinaisons les désirs que la vie trompe.

Quoique Dolent réunisse sans doute, par un miracle dont la nature est avare, les conditions spirituelles et morales sans lesquelles la « critique d'art » est impossible, il n'a pas ambitionné ce titre de critique et je ne sais s'il en serait flatté. La critique d'art : est-ce chose *possible ?* est-ce chose *utile ?* A d'autres la réponse. — Je constate

seulement que, d'un tableau dont Dolent a parlé, la critique proprement dite reste à faire, mais qu'elle n'ajouterait rien à ce qu'il a dit, parce qu'il en a exprimé d'un trait le sens esthétique et le sens vital. — Le sens vital autant que le sens esthétique, la vie à travers l'œuvre autant que la vie dans l'œuvre, voilà ce qu'il cherche et ce qu'il rend : c'est pourquoi il écoute dans la rue plus encore qu'il ne regarde aux musées.

Il en est, à ce propos, qui, ne se reconnaissant pas — est-ce de la modestie ? — le droit d'être indulgents, lui reprochent de faire des livres de mots qui ne sont pas tous de lui (ainsi s'expriment ces aristarques) : l'auteur n'a que le mérite de les avoir entendus. — Il est pourtant bien naïf de le croire si vite, quand il nous propose sous des couleurs anonymes tel mot (1) auquel cette sorte de dromatique présentation a surtout l'avantage de suggérer un décor. Mais soit... Il fait donc ce que de mille manières nous faisons tous, car les livres nous sont, d'un geste ou d'un mot, dictés par des passants qui ne se doutent pas des confidences qu'ils nous ont faites. A ceux qui l'ignorent est-il bien utile d'apprendre qu'il s'établit, quand c'est un poëte qui écoute, entre lui et les parleurs, une occulte collaboration ? On parle entre hommes autrement qu'on ne parle devant des femmes : on parle devant les femmes autrement qu'on ne parle devant un poëte.

* * *

« J'aime le livre fait pour les gens dédaigneux des décors et des comparses. »

« Le livre que j'écris m'inquiète, le livre que j'écrirai me rassure. »

« J'aime à lire à haute voix pour quelqu'un qui ne sait pas lire; je m'applique. »

« J'écris, non pour enseigner; pour m'instruire. »

« J'aime le chemin qui nous y mène. »

* * *

« Si, de deux femmes qui m'écoutent, l'une rougit, l'autre pâlit, c'est de celle-ci que je me souviens. »

« Je garde des lettres écrites au crayon, effacées, illisibles. » (Amoureux d'Art.)

* * *

Ces lignes indiquent bien dans leur état le plus récemment noté par lui l'idéal d'art de Jean Dolent et cette sensibilité aiguë, — non pas maladive, aiguisée d'une finesse qui lui interdit les prétextes secondaires, — qui est peut-être le caractère le plus saillant de cet artiste.

(1) « On peut croire répéter des mots non entendus et qui sont vrais. » Jean Dolent.

Nulle part ailleurs, après *L'Insoumis*, on ne le trouvera mieux lui-même que dans cette *Parade de la Dette*, très dédaigneuse, en effet, « des décors et des comparses, » — imprimée, non encore publiée et qu'on espère bientôt relire dans le livre des *Parades de Jean Dolent*.

Des difficultés rares, cherchées, vaincues, ces Parades; des sortes de poétiques gageures. Peu de choses dites, assez pour qu'on devine tout, à condition d'écouter. C'est là par excellence que la comédie s'établit, selon le mot de M. de Banville, entre les acteurs et les spectateurs. On nous montre le but: comment va-t-on l'atteindre? Voilà la vraie pièce; elle est dans le choix des moyens.

Colonnis et Lagouette sont rentrés en scène. Ils vont faire la parade « pour dîner, » — pur prétexte! Colonnis est l'auteur d'un livre inédit « La Dette, » où il a noté tous les moyens possibles d'emprunter, de ne pas prêter, ayant emprunté, de ne pas rendre, etc. Et c'est le maître en cette science cruelle qui défie Lagouette de lui emprunter le moindre ducaton. Voilà le sujet de la Parade. Lagouette accepte le défi et finit par emprunter à Colonnis tout ce que Colonnis possède — et ses bottes! Après que d'adresse trompée, que de bassesses inutiles! Colonnis avait oublié sa propre sensibilité, — inaccessible aux grossières feintes, mais toute livrée d'avance à de la noblesse imprévue : or, Lagouette s'était résigné à recevoir du pied au cul : mais, déjà en position, il se retourne : « Non! pas cela! » — furieux, les yeux brillants, le bon comédien! Colonnis est ravi, sa vanité même trouve dans ce tour une louange : « On ne peut rester quelque temps mon ami sans prendre un peu de fierté, » et quand il s'aperçoit aux cyniques railleries de son vainqueur qu'il est joué, lui Colonnis, le vainqueur ordinaire, il se complait en artiste aux agréments de la pièce : « Colonnis *riant*. — Le traître! »

* * *

Dolent dit quelque part que sa modestie est feinte si son orgueil est simulé. Je ne crois l'un ni l'autre. On n'a pas tant de modestie sans beaucoup de réel orgueil, et qu'elle est peu moderne, cette modestie solitaire, en fuite de tout bruit s'enfermant en d'éternelles recherches d'harmonie, de perfection! Mais quel orgueil celui-ci, qui attend sans impatience le reflet glorieux promis à l'œuvre faite dans la vie! — une vie désenchantée peut-être de toute plus lointaine espérance.

Charles Morice.

LE SUBTIL EMPEREUR

En l'or constellé des barbares dalmatiques,
La peau fardée et les cheveux teints d'incarnat,
Je trône, contempteur des nudités attiques,
Dans la peau royale où mon rêve s'incarna...

Je regarde en raillant agoniser l'empire
Dans les rires du cirque et les cris des jockeys,
Et cet écroulement formidable m'inspire
Des vers subtils fleuris de vocables coquets!...

Je suis le Basileus dilettante et farouche!
Ma cathèdre est d'or pur sous un dais de tabis...
Quand je parle, on dirait qu'il tombe de ma bouche
Des anges, des saphirs, des fleurs et des rubis...

Mars 1980.

G.-Albert Aurier.

EN BÉMOL

« *Pas la couleur, mais rien que la nuance.*
« *Oh! la nuance seule fiance*
« *Le rêve au rêve et la flûte au cor.* »

PAUL VERLAINE.

I

— La courtisane féline, la courtisane lascive, de ses yeux étranges, dont les iris d'or vert, prometteurs de voluptés inconnues, mystérieusement luisent sous la trame légère des cils demi-baissés; la courtisane belle, aux lèvres rougies, fixement regarde l'éphèbe, qui balbutie, tremblant, de naïves et saintes litanies d'amour.

*
* *

— Dans le boudoir tendu de soie bleue, aux teintes claires d'aigue-marine et de saphir, où, sur l'étoffe, s'effeuillent des pivoines d'argent, plane la frêle remembrance d'un parfum étrange, evanoui, de senteurs vaguement hiératiques, que nuance faiblement l'agonie de jacinthes mourantes, pâmées en une coupe de cristal.

*
* *

— Il est blond comme les blés qui frissonnent aux soleils d'été, rose et diaphane comme les roses et diaphanes nuées qui voguent dans les cieux assombris et encore lumineux, aux crépuscules d'automne. Il est beau de toute sa jeunesse,

de la pure et délicate harmonie de ses formes d'adolescent.

Il la prie...

II

Elle sourit...

— La courtisane pâle, aux hanches de canéphore, en l'écroulement des étoffes chatoyantes, la rutilance de draperies pourpres saignant à ses flancs éburnéens, laisse étinceler l'orient merveilleux de ses dents, dont la cruelle blancheur attire. Elle s'attarde ainsi, muette, presque dédaigneuse, encore qu'énigmatique, et surtout charmeresse incomparable.

*
* *

— Et lui : « O Femme, méchante, insensible, et rebelle à mes prières, je voudrais te haïr, car je t'aime, las! à mourir... et un de tes regards glauques me désarme. Devant ton impassibilité d'idole, il me vient des désirs fauves de brute : il me semble que ce me serait une âcre et forte jouissance de déchirer tes membres frêles, d'épandre sur le satin de tes chairs un peu de ce rubis qui est ton sang; et, enroulant les tresses nombreuses de tes cheveux resplendissants autour de mon poignet, de te traîner sur les tapis tièdes, demi-nue, hurlante, martyrisée par une agonie lente, dont je m'éjouirais...

*
* *

— « Mais ces folles colères s'apaisent, à la seule vue de Toi. Ah! quels sortilèges, quels invisibles maléfices me font donc entendre parler ton cœur vide, ton froid, ton implacable cœur, alors que se tait ta bouche menteuse, et que l'écarlate silencieux de tes lèvres semble m'être d'un bienveillant accueil? Ne sens-tu donc pas que je souffre... et de quelles tortures, Dieu ! »

Or, des larmes lui vinrent
aux yeux...

III

Qu'elle effaça pieusement,
de ses doigts roses...

— Avec des mouvements gracieux, semblant des envolées d'ailes blanches, elle caressa les paupières meurtries, qui bientôt demeurèrent baissées, se laissant clore par la douce berceuse. Ses traits se détendirent en un sourire heureux ; il joignit les mains, écoutant, extasié.

*
* *

— « Je t'aime, disait-elle — et sa voix passait, dans l'air embaumé, plus douce que les brises murmurantes et plaintives frissonnant, aux soirs d'été, par les saules tremblants — je t'aime, entends-le bien, cruel enfant qui doûtes, je t'aime, oh! plus que je ne puis te dire...

*
* *

— « Je voudrais t'emporter loin d'ici, de partout, dans un pays de rêve, aux horizons vermeils, où nous serions heureux. Seuls. Et les soleils mourants, comme les jeunes soleils, nous verraient toujours beaux, toujours purs, nous aimant. Loin de nous la Vieillesse, la Mort s'en iraient, détournant la tête, nous laissant aux Baisers. Les nuits s'empliraient de parfums ; les harmonies de souffles invisibles, bruissant dans les ramures, flotteraient dans leur ombre. Puis des flambées d'étoiles s'allumeraient aux cieux, comme des torches nuptiales, versant sur nous, par les espaces radieux, des ondes de lumière... »

*
* *

— Droite, elle parlait, transfigurée d'amour, la courtisane pâle, aux lèvres rouges, prêtresse d'idéal, dont un rai de soleil, glissant à travers les tentures mal jointes, auréolait d'un nimbe d'or le profil, aux lignes impeccables de marbre grec.

Près d'elle, un grand lys se penchait,
achevant de vivre.

IV

De la fleur pure, un frêle arôme monta,
s'exhalant, comme le dernier soupir
d'une vierge.

— Plus triste alors, avec un sourire navré, elle reprit : « Ce que je t'ai dit là... folles chimères! Vois-tu, enfant, il ne faut pas m'aimer. Tu as peut-être au tréfonds de ton cœur de saintes illusions. Tu ne sais pas encore le Mal : tu espères, tu crois. Je ne veux pas qu'un jour de souvenirs mauvais, tu penses : Celle-ci a pris mon âme. Je la lui avais donnée, naïve et confiante. Elle, la très perverse, la très cruelle, la Femme menteuse m'a laissé, après m'avoir douloureusement meurtri, virant aux souffles froids des doutes, désespéré, errant sans but dans la vie, en maudissant la néfaste initiatrice... »

*
* *

Brusquement, il se leva; des reproches en les yeux, il lui ferma la bouche d'un baiser. Dans son rapide mouvement, il avait brisé la tige du grand lys, qui tomba, s'abattant avec un bruit mat.

*
* *

— Dans le boudoir tendu de soie bleue, aux nuances claires d'aigue-marine et de saphir, où, sur l'étoffe, s'effeuillent des pivoines d'argent, plane la frêle remembrance d'un parfum étrange évanoui, de senteurs hiératiques.....

GASTON DANVILLE.

« VIEUX »

L'auteur a donné pour épigraphe à la première partie de son livre un passage de Scarron, et c'est bien en effet au *Roman comique* qu'il nous fait songer souvent. Car si, de toute évidence, la conception de ce roman fut naturaliste, seulement naturaliste, la psychologie précise et l'observation exacte s'y mélangent singulièrement avec une bouffonnerie qui va parfois jusqu'au lyrisme.

Aussi bien était-ce une erreur d'Albert Aurier de se croire appelé au sacerdoce naturaliste : il se trompait d'église. Je dis « était-ce », ayant tout lieu de présumer que l'auteur de *Vieux*, aujourd'hui conscient des qualités de son esprit et de ses aptitudes, ne retombera pas dans ce qu'il doit considérer maintenant comme une « faute de jeunesse ». Un tel esprit manque d'espace en cet art nécessairement étroit : à tout instant il en franchit la limite imposée, s'échappe, fuse, et, comme pour se récompenser de s'être maintenu un temps — le temps strictement obligatoire — au terre à terre de la formule, il vagabonde beaucoup plus loin qu'il fût allé s'il ne s'était astreint à une tâche pour lui ennuyeuse, à quoi il ne se dépense pas normalement. Et, on le sent, ces brides-sur-le-cou enragées le ravissent : il s'égaie alors de tout, même des choses les moins drôles ; il est verveux, persifleur, sarcastique, fumiste, goguenard, ironique, cocasse ; il pantalonne, il culbute ; et son exubérante joie est si bien un peu folle qu'en l'absence d'un objet de rire — cet objet fût-il la Douleur en personne — il rit tout seul ! Ah ! la délicieuse lecture que serait, en ces années de littérature morose et morne, un livre tout entier de ces écoles buissonnières de l'imagination autour d'une idée ! Le malheur est que, greffées sur une « étude », elles arlequinisent le ton de l'œuvre, en cacophonisent le son, et de telle sorte que se produit cet inattendu phénomène : Albert Aurier a d'abord senti et voulu, évidemment, une page sérieuse où s'inscrirait tout ensemble la faiblesse et la toute puissance de la chair, livre de constatation triste par conséquent, et le procédé de déformation très particulier a son esprit lui a donné une page des plus amusantes — du moins en tant qu'impression générale.

L'étude conçue, l'idée, y est bien, mais à l'état d'indication plutôt que réalisée, et l'ambiance, le secondaire, le non essentiel y tient trop de place. Ce non-essentiel, en tout cas, est d'une telle exagération de lignes et d'une

si vive coloration que souvent l'essentiel, le fond indispensablement gris puisque « étude », s'obnubile, s'efface presque, semble n'être plus que l'accessoire. C'est ainsi que le père Godeau, principal *sujet* de l'aventure, apparait dans un éloignement, silhouette embrouillardée, tandis que de simples *objets* : Bertha, Cassignol, Tournesol, Coquillart, et jusqu'à cet extraordinaire Monsieur Hyacinthe Thomas, directeur de l'ineffable *Conservatoire Libre des Deux-Mondes*, se dressent au premier plan et agissent en pleine lumière.

Principal sujet M. Godeau, non pas l'unique pourtant. L'idée du livre n'est pas seulement la graduelle déchéance morale et physique, du jour où il voit la chanteuse Bertha, de ce vieux homme d'esprit droit et d'aplomb, de corps sain, de nerfs accalmis et de mœurs honnêtes, — c'est encore l'irrésistible attrait et le tout-puissant empire de la Bête. La Bête triomphe du père Godeau parce que c'est lui qu'elle a élu, mais elle n'avait qu'à choisir parmi la foule implorante et prosternée des mâles : son pouvoir de fascination est tel, sa seule vue allume si bien les convoitises et les ruts, que tous n'attendent qu'un signe pour s'offrir en pâture. Et comme la Bête est une chanteuse de café-concert et que l'auteur a placé la scène dans une petite ville, à Châteauroux, *Vieux* contient, outre quelques notes sur la vie des « artistes lyriques », un tableau de certaines mœurs provinciales. Il n'est pas douteux qu'Albert Aurier se soit beaucoup diverti à caricaturer les familiers habituels — et partout les mêmes — de la « petite salle » des cafés-concerts départementaux : il y applique une ironie et une humeur des plus réjouissantes, et les figures, sous la charge terrible de ce crayon un rien... fumiste, conservent néanmoins leur vérité. J'ai pour ma part très bien connu l'inénarrable poète de clocher Coquillart, le commis voyageur loustic Cassignol, les vieux paillards de célibataires ou de veufs; et je regrette qu'il manque des types à la galerie, par exemple le tiré-à-quatre-épingles employé de la Recette Générale, des Contributions ou de la Sous-Préfecture, et le bellâtre et paonnant sous-officier de cavalerie, marchef ou adjudant. Tous ces personnages falots, extraordinairement déformés, amplifiés parfois jusqu'à l'épique, restent, je le répète, vrais au fond.

Quelques-unes des bouffonneries de ce livre, au surplus, semblent, comme celles de Maître Rabelais, avoir une signification en dehors de l'œuvre, une portée générale : elles deviennent alors affligeantes et poignent

comme l'ignorante placidité d'un homme qu'on saurait devoir mourir le lendemain, comme les scurrilités d'un paillasse qui se couchera sans manger faute de recette, comme la Joie que guette le Malheur embusqué. Je citerai cette scène. Le père Godeau, après la représentation, a emmené souper Bertha ; mais elle lui a imposé la présence de son amant Tournesol, et deux autres personnes encore sont de la petite fête ; de sorte que le vieux homme, affolé d'amour et de concupiscence, mâche sa rage. « Tout à coup, Bertha se leva de table, et, signifiant à tous, sans nulle périphrase, qu'elle allait simplement où l'appelait certaine naturelle petite nécessité, du caractère le plus intime, elle s'éclipsa, un peu titubante... » Le père Godeau la suit dans un corridor, la supplie de l'écouter : elle s'échappe en raillant dans la rue claire de lune et silencieuse. Godeau ne la quitte point, et, soudainement audacieux et brutal, lui saisit le poignet : « — J'ai à te parler, Bertha... entends-tu ? — » Elle l'injurie, furieuse, puis se ravise : « — Ah ! et puis, après tout, parle si tu veux, mon petit... Mais, pardon, tu sais, je suis venue ici pour faire autre chose que la conversation... Tu permets, hein ?... » Eloignée d'un pas, « debout, les jambes écartées, elle se soulageait, longuement, cyniquement, sur le trottoir... » Et le vieux lui baise dévotieusement les mains, lui murmure des mots tendres, « sans même remarquer l'abjecte et ridicule posture de l'aimée, sans comprendre l'intempestive grotesquerie de pareils soupirs, de semblables baisers, de telles passionnées exclamations, sans daigner entendre le rythmique clapotement des ignobles cascades qui, railleur accompagnement pour sa chanson sentimentale, pleuraient, ruisselaient, gargouillaient sous les jupons de la fille....»

Il n'est pas besoin, je pense, d'insister sur la signification possible de ce « mythe »....

Vieux est la première œuvre de longue haleine d'Albert Aurier. Il l'entreprit voici longtemps déjà, en 1886, alors qu'il était encore très jeune. Il n'écrira certainement plus de tels livres, où du reste plusieurs de ses qualités deviennent des défauts. C'est un esprit d'une compréhension merveilleuse en même temps qu'un véritable tempérament d'artiste, et je l'imagine volontiers réalisant en littérature un art parallèle à celui que, le dernier mois, il formulait pour la peinture dans son bel article sur Paul Gauguin — un art idéiste et synthétique, où le geste de l'individu et la vraisemblance des fabulations ne comptent pas.

Alfred Vallette.

LES XX

Voici la huitième fois que, fidèles à leurs idées progressives, les XX ouvrent leur Salon d'Art. Cette association de talents aux tendances diverses eut, en Belgique, cet immense et incontesté mérite de faire connaître de très notoires artistes, y restés inconnus ou presque, il est pénible de l'avouer : Besnard — Raffaelli — Claude Monet — Renoir — Pissarro — Seurat — Signac — Dubois-Pillet — Anquetin — Henri Cros — Toulouse Lautrec — Gauguin — Cross — Rodin — Carrièss — Redon — Bracquemond — Cezanne — Van Gogh — Berthe Morizot — Stott — Swan — Steer — Thornley — Chase — Whistler — Crane — Oberlander — : on le voit, mieux qu'une pléiade. Ils sont, ici, les seuls représentants en arts plastiques de la formidable poussée en avant qui aujourd'hui balaye impitoyablement ceux qui, vains fantoches, tentent de la braver : des conférences littéraires et des concerts complètent cette courageuse tentative.

Cette année, malheureusement, plusieurs Vingtistes d'un art particulièrement suggestif n'ont exposé, et l'absence de Rops, Rodin, Picard, Schlobach, Van de Velde, est vraiment déplorable.

Néanmoins, l'ensemble reste l'une des plus intéressantes manifestations d'art que nous ayions vues.

Dès l'entrée, une série de toiles de l'admirable artiste feu Vincent Van Gogh ; nous regrettons qu'on n'ait pas envoyé celles, plus belles, exposées l'an dernier aux Indépendants. Cependant le *Semeur* est un tableau à la couleur et à l'allure tragiques, le *Bouquet d'Iris* est d'une merveilleuse splendeur, et le cloisonnisme de Van Gogh semble particulièrement apte à figurer ces étranges fleurs héraldiques. Ses dessins sont très supérieurs à ses peintures, et plusieurs d'entre eux : *Fontaine*, *Dans le jardin de l'hospice*, *Marine*, sont de purs chefs-d'œuvre.

Après le très bel article publié le mois précédent en ce *Mercure de France*, nous ne nous étendrons pas aussi longuement que nous l'eussions désiré sur Paul Gauguin. Notre admiration va très sincère à ce grand artiste, et nous y avions senti ce que M. A. Aurier a éloquemment dit ici même. Ce qui nous a surtout frappé, c'est le côté éminemment décoratif de ses étranges bas-reliefs en bois. (Il y en a trois : *Soyez amoureuses* — *Soyez mystérieuses* — *Des négresses*). Tout ce que le vice con-

tient de misère et de souffrances abjectes, de jouissances abrutissantes et de grandeur résignée, se démontre en ce panneau décoratif dont nous ne détestons que l'inscription : *Soyez amoureuses, vous serez heureuses*, diminue l'impression, donnant un sens exact, déterminé, enlevant la suggestion et créant une façon de rebus. Hélas, que n'est-il quelque veau d'or, un peu moins bête que ses contemporains, pour employer à quelque grande besogne le génie décoratif de ce prodigieux artiste. Quelques merveilles de poterie émaillée complètent l'exposition de Paul Gauguin.

Le hasard du tirage au sort a mis l'un à côté de l'autre Seurat et Signac. Hasard vraiment heureux, car, tout en faisant éclater la splendeur du procédé de la division des tons, ce voisinage démontre, ce que d'aucuns niaient, la personnalité si différente de ces deux artistes.

Outre son *chahut*, toile très intéressante mais plus de technique que d'art pur, Seurat a envoyé six études de toute beauté. L'atmosphère est d'une étonnante transparence, et rien n'égale la douceur des colorations ; un seul reproche, et ce surtout en son *chahut*, parfois un peu de sécheresse.

Chez Signac, un éploiement de lumières vibrantes, un étincellement de tons chauds d'une incomparable beauté. De plus, Signac a su rendre d'une façon inconnue les menus mouvements d'eau, les longues et frêles vagues des rivières, alors qu'en des horizons orange et de feu le soleil s'en va, s'en va en des gloires mortelles. L'op. 206 est à cet égard l'un des tableaux nous ayant le plus impressionné, et tous ceux ayant l'amour de l'eau et du fleuve resteront frappés de toute la mélancolie des souvenirs devant cette si suggestive toile.

L'envoi de Camille Pissarro est vraiment insuffisant, et nous saluons le maître glorieux d'après ce que nous connaissons de lui et non d'après les quelques toiles qu'il a envoyées.

D'Angrand nous ne dirons pas grand chose, la plupart des œuvres actuellement à Bruxelles ayant été vues aux Indépendants l'an dernier. Nous citerons cependant une coquetterie : Angrand, en même temps que des toiles datant de 90, en a envoyé une de 85. La distance séparant ces productions est énorme, et très à l'honneur de leur auteur.

Quelques affiches et deux pastels pas extraordinaires rappellent Chéret plutôt qu'ils ne font connaître le très grand artiste qu'il est.

Deux artistes bien différents exposent aussi en ce si composite Salon : Walter Crane et Oberlander.

Walter Crane est célèbre à la fois par ses illustrations d'album et par la poussée qu'il a donnée, en Angleterre, à divers arts industriels : outre la collection (admirable mais très connue) de ses Albums, il a envoyé deux exquises aquarelles : *Pegasus—Flora*. Parmi ses *Picture books* nous mettrons hors pair, et parmi les plus pures productions de l'art contemporain : *Pan Pipes*, *The Sirens Three*, *Flora steast*, etc. Oberlander est, lui, l'incomparable humoriste des *Fliegende Blatter* de Munich, et celui qu'en le transformant un peu ont imité les Caran d'Ache et C^ie^. Il a aux XX des albums et des planches d'une gaieté vraiment folle. Les cinq dessins : le chevalier Eisenhart de Blechengen montrant un héros bardé de fer attaqué en le désert par un couple de lions, qui y laissent leurs dents, sont certainement des chefs-d'œuvre de bonne humeur caricaturale. Que dire de ces ironies, qui, bien qu'allemandes et bavaroises, sont très fines en leur sel spécial : le *Salut*, *Au Port d'Armes*, les *Eléphants*. Une collection d'albums complète l'envoi.

Nous prendrons maintenant les XX proprement dits (nous avons déjà parlé de l'un d'eux, Paul Signac, élu l'an dernier).

Nous avons déjà signalé quelques abstentions regrettables.

Parmi les exposants se signalent à des titres divers Minne, van Rysselberghe, Khnopff, Toorop.

Minne, dont, l'an dernier, les étranges et si belles sculptures provoquèrent une explosion d'enthousiasmes et de clameurs dénigrantes, n'envoie cette fois qu'un groupe : *Deux hommes*, très beau, et un dessin : une mère emportant son enfant mort, la sœur suit. Dire la quintessence de misère et de désolation contenue en ce tout petit cadre ne nous est pas possible ; toute la douleur maternelle, et pour la petite le désespoir inconscient d'une chose pas encore très bien comprise, sont fixés sur ce frêle papier. Certes, ceux qui affirmèrent qu'en Minne ils voyaient apparaître l'un des plus émotionnants artistes de l'époque, ceux-là virent bien. De telles œuvres consolent de tant d'autres.

Van Rysselberghe continue la marche graduelle et sûre de ses progrès, mais est actuellement, évidemment, préoccupé du perfectionnement de son métier, qui s'affirme de jour en jour. Sa gloire est d'avoir su, seul jusqu'à présent, avec le procédé du pointillé, créer des per-

sonnages vivants, remuants et tenant vraiment dans l'atmosphère. A cet égard, sa grande toile est certes la plus réussie produite par le néo-impressionnisme. Quelque belle que soit sa marine : le *Per Kiridy*, elle n'égale pas encore en lumière, en blondeur, les marines de Signac et de Seurat. Ses dessins *Intimité* et *Cirque* sont très beaux. Nous aimons beaucoup moins son *Portrait*, qui est un peu sec.

Fernand Khnopff est pour la journaillerie locale le triomphateur. Il est la seule excuse des *turpitudes* exposées en un *local de l'Etat* qui fait vraiment, là, preuve d'une *inexcusable* indifférence. Nous regrettons pour M. Khnopff ce concert universel de louanges, mais il faut avouer qu'il semble se l'être attiré volontairement. Par un symbolisme de pacotille, que nous appellerons un simple rébusisme, il a sollicité l'attention; un faire fignolé et méticuleux lui a instantanément attiré la sympathie d'Israël, qui fut si féru de van Beers (le petit portrait de gamin exposé cette année par Khnopff n'est pas un médiocre van Beers), quelques jolies têtes qui parurent énigmatiques à des artistes mal renseignés les séduisirent; mais la connaissance croissante des Burne Jones, des Rossetti et des Gustave Moreau a beaucoup diminué l'admiration que ceux-là eurent. Le grand défaut, l'impardonnable faiblesse de Khnopff est sa stagnation. Ce qu'il fait aujourd'hui, il le fit il y a six ou sept ans, et alors il le faisait mieux. Son exposition actuelle est de beaucoup la moins bonne qu'il fit. Nous ne voyons rien à y citer.

Toorop, dont la sauvage nature javanaise ne parvenait pas à s'accommoder au procédé vraiment trop civilisé du pointillé, l'a courageusement abandonné et est retourné tout droit aux tons presque plats à traits noirs. Il a envoyé deux morceaux de premier ordre dont nous mettrons hors pair : *En levant l'ancre* : au fond d'un bateau de pêche qui prend le large (un large dont on voit les émeraudes se briser en opales à l'avant frappé), des marins, des pêcheurs poussent et tirent au cabestan; ce qu'ils sont de leur métier et à leur besogne! Quels autres gaillards que les marins hâleurs de Charlet, sculpteur peut-être très consciencieux, mais dont on se demande la raison d'être aux XX. Paul Dubois se signale par de très rares dons d'élégance qui font pardonner à plusieurs de ses sculptures leur insuffisance de personnalité. M^lle^ Anna Boch est certainement la femme peignant le mieux en Belgique; mais c'est de l'art de femme, c'est-à-

dire où se découvrent toujours et quoi qu'on fasse certaines influences masculines. Nous citerons également les curieux essais de peinture céramique de Willy Finch, et des dessins de Lemmen. D'autres artistes seraient encore à citer, mais ils ont exposé soit des œuvres insuffisantes, ou bien certains voisinages leur ont-ils nui. Mais Steer (sauf une bien jolie scène de ballet et une marine), Guillaumin, Filliger, Sisley, sont restés au dessous de l'impression qu'on espérait d'eux. Il en est d'autres aussi dont il vaut mieux ne pas parler.

PIERRE-M. OLIN.

AU THÉATRE LIBRE

La Meule, *pièce en quatre actes, en prose, par* M. GEORGES LECOMTE

Encore, toujours du naturalisme, et point de la vérité bien simple. Mais non, ce M. Rousselot, ce papa qui révèle à sa fille, et dans une occurrence aussi peu capitale, que M^me^ Rousselot l'a trompé, qui lui confie en quelque sorte la garde de sa mère pour la durée d'un bref séjour à Paris, ce papa-là n'est pas vrai. Et puis la fin de la pièce ne répond point à l'idée que propose le titre : le mariage de Jeanne Rousselot, jeune fille de vingt-deux ans, avec ce vieux beau de M. de Stellanville, l'amant de sa mère et précisément l'homme redouté par son père quand il lui faisait promettre de veiller sur M^me^ Rousselot, ce mariage n'est pas absolument inévitable, n'apparaît pas du tout comme *l'unique* solution de la circonstance. Alors, où la Meule ? où cette Fatalité qui, dans la pensée de l'auteur, devait planer sur le drame ? La synthèse réaliste qu'avait conçue M. Georges Lecomte s'est transformée à l'exécution en un cas très particulier, un cas quelconque traité selon la dangereuse, la déformante, la déplorable méthode naturaliste.

Ramenée à ces proportions, la pièce de M. Georges Lecomte est encore défectueuse, mais au moins elle est debout. Jeanne n'est plus *obligée* par la force des choses à épouser M. de Stellanville, *la Meule ne broye plus son existence :* elle se dévoue *de son plein gré* à sa famille, elle *se* résigne au sacrifice du bonheur rêvé d'une union assortie.

Cette pièce n'est d'ailleurs point sans qualités. On y voit très bien la faiblesse, le défaut d'entregent, le manque d'initiative du magistrat dégommé Rousselot, réduit pour vivre à plaider et à donner des consultations pour quarante sous ; — la coquetterie de M^me^ Rousselot, sa lassitude de la vie provinciale, son impatient désir de restaurer, coûte que coûte, une situation déchue. La scène entre le mari et la femme, au premier acte, est excellente d'observation. Quant à Jeanne,

elle est la jeune fille ordinaire, sans caractère spécial. Et au deuxième plan se silhouettent assez bien la figure falote du vieux viveur de Stellanville et celle d'Edmond Morin, jeune homme positif, pratique, qui songe beaucoup plus à son avenir qu'à conter fleurette à sa cousine Jeanne, mais qui en revanche s'offrirait volontiers la mère.

M. Antoine est toujours absolument parfait en ces rôles de père faible, de mari qui ne porte point les culottes : mais ne l'avons-nous pas vu trois ou quatre fois dans ce même personnage? M. Antoine est capable d'en créer d'autres tout aussi parfaitement, et il serait à souhaiter que les auteurs lui en fournissent bientôt l'occasion. Pourquoi Mme Régine Martial, dans la discussion un peu vive, scande-t-elle ses phrases comme son directeur? Dans le présent cas, du reste, les époux s'empruntant souvent de mutuels tics, ce petit travers ne manquait point de piquant. Les autres rôles étaient très bien tenus par Mlle Théven et MM. Lérand et Grand.

Jeune Premier, *pièce en un acte, en prose, par* M. Paul Ginisty.

C'est une bluette sans prétention aucune, de la comédie de salon : je serais bien surpris qu'on ne la montât point, cette prochaine *season*, dans quelques châteaux en mal de cabotinage. — Le vieux Montgerol, qui toute sa vie a joué les jeunes premiers, s'ennuie à dépérir de ne plus recevoir, depuis qu'il a quitté le théâtre, de ces billets doux qui pleuvaient chez lui naguère. Mme Montgerol ne se méprend point sur la cause de son souci, et, pour lui rendre sa belle humeur, imagine lui écrire des lettres enflammées : truc qui réussit jusqu'au jour où la bonne dévoile le pot aux roses. — Cette intriguette, pas très neuve il me semble, est gentiment conduite. Mais, de vrai, sa place n'était guère au Théâtre Libre. L'*Amant de sa femme*, de M. Aurélien Scholl, justifiait encore sa présence là par le risqué de certaines situations, impossibles ailleurs; tandis que *Jeune Premier* est possible même dans un pensionnat de jeunes filles...

Interprétation excellente par M. Antoine, qui a fort drôlement donné à Montgerol la physionomie de Delaunay, et par MMmes Barny et France.

Alfred Vallette.

LITTÉRATURE ITALIENNE

Don Chisciottino, par Salvatore Farina. (Milan A. Brigola). — « Ta folie est ancienne, dit l'auteur en s'adressant à son petit Don Quichotte. Déjà, quand tu allais à l'école, tes livres sous le bras, tu te croyais destiné à de grandes choses; et la première fois que tu vis, de l'Histoire du Moyen-Age, surgir la troupe des chevaliers sans peur, amoureux de leur dame et de la

justice, tu te jugeas aussitôt pareil à eux, armé, comme eux, en guerre, et comme eux sans peur et sans reproche. » A-t-il été obligé de rosser un de ses camarades, cet enfant prédestiné le relève et lui demande : « T'ai-je fait mal ? » Ces dispositions à la pitié et au sauvetage de ses contemporains s'aggravent avec l'âge. Amoureux, Don Quichottin emmène sa belle à la promenade, lui déclare à peu près ceci : « Je vous aime, mais celui qui a des droits sur vous est jaloux de moi, il pourrait vous arriver malheur... » — « Je le sais, dit Luciette, qu'importe ! » Mais l'homme timide et bon s'entête dans ses scrupules. Plus tard, il entreprend de réconcilier des ménages où la femme se contenterait de consolations effectives et tierces ; plus tard, de réhabiliter la pauvre Luciette qui a mal tourné ; déjà vieux, il s'offre à rendre l'honneur, en l'épousant, à une de ses nièces victime d'un séducteur et d'un mariage nul, tout en se demandant s'il agit réellement en homme de devoir et de sacrifice, ou si c'est l'amour qui le pousse.

Finalement, il me coûte de le dire, tant le roman est faussé par ce banal dénouement, Don Quichottin se marie. Tel est, résumé en quelques-uns de ses épisodes, le dernier livre d'un humoriste très distingué et depuis longtemps bien connu en France. L'idée seule de ce *Don Chisciottino*, comme celle d'un roman antérieur, *Monsieur Moi*, montre un écrivain moins préoccupé de larmes et de rires productifs que de larges et curieuses synthèses. Il est cependant nécessaire de lui reprocher une fâcheuse timidité, une peur de choquer les pudeurs bourgeoises, des aphorismes sur le progrès que M. Bonghi suffirait à émettre, enfin un style qui tourne trop prompt au badinage attendri, ce style qui entache de snobisme les créations de Dickens. Malgré ces restrictions, que me dicte la naïve sincérité, *Don Chisciottino* est un livre d'une jolie logique, — jusqu'à la pénultième page, — d'une fine observation. Je le vois, peuplier souple et clair, émergeant de la *selva oscura*, du vague taillis de la littérature cisalpine, où quelques bons bûcherons — quelques cognées critiques — attendent patients la croissance et la poussée d'un tas de balivaux nains, — et c'est très beau qu'il nous vienne un tel livre d'Italie : il n'en vient pas souvent. R. G.

Les dernières revues italiennes. — A noter, dans la **Gazzetta letteraria**, de Turin : une curieuse étude de M. Adolfo Zerboglio sur les fous de bibliothèques

(*I Mattoidi in biblioteca*), ces maniaques du livre, compilateurs sans but, copistes par dilettantisme, etc. (n° du 21 février). — Le n° suivant (28 février) donne la conclusion de la très solide étude de M. Rodolfo Renier : *Pour l'histoire des arts et du dessin*. — Toujours intéressante, la *Letteraria* se complète par une bibliographie étendue, revue de lecture et instrument de travail.

Dans la **Cronaca d'arte**, de Milan (22 février), en citation ces deux vers récemment déchiffrés dans les manuscrits de Léonard de Vinci :

Sichome. vna. giornata. bene. spesa. dallieto. dormire.
Cosi. vna. vita. bene. vsata. da. lieto. morire.

(Comme une journée bien se passe au doux dormir, ainsi une vie bien se consume au doux mourir.)

La **Critica sociale** (Milan) nous convie à un socialisme « scientifique et positif ». Articles sérieux et bien renseignés.

R. G.

LES LIVRES [1]

Vieux, par G.- Albert Aurier (Savine) Voir page 233.

Le Pélerin Passionné, par Jean Moréas (Vanier). — Nos lecteurs de cette revue partagent avec tout le monde le plaisir de connaître ce livre de précieuse essence poétique. Nulle part mieux qu'ici la science et le talent de Jean Moréas ne sont appréciés, et je n'intéresserais personne en traitant — du moins si rapidement — de questions techniques de composition, de rhythme et de style.

Je voudrais seulement donner à penser à propos de la philosophie de cette poésie, de la *philosophie sentimentale* de ce poëte.

(Des *sentiments pensés*, voilà, en effet, ce que vous trouverez au fond de ces subtiles et tendres harmonies, et j'entends mal que bien des gens se soient étonnés de n'y trouver que cela! Le grand malheur de la littérature, c'est qu'elle se sert du même outil, la plume, qu'usitent aussi la psychologie, l'histoire, la trigonométrie... De là une sotte confusion préétablie dans un certain nombre d'estimables esprits moyens qui, si vous leur parlez d'un *nouveau* poëte, se jettent sur

(1) Au prochain fascicule : *Enivrances* (Alfred Gauche) ; *Vingt-cinq Sonnets* (Paul Dulac) ; *Les Cahiers d'André Walter* (œuvre posthume) ; *Les Pharisiens* (Georges Darien) ; *Les Dernières Fêtes* (Albert Giraud) ; *Poéeies variées et nouveaux Chats* (Alfred Ruffin) ; *Les Aphodèles* (Martin Paoli) ; *Poèmes et Ballades de A. C. Swinburne* (Gabriel Mourey) ; *Les Fusillés de Malines* (Georges Eekhoud) ; *Les Adolescents* (Daniel de Venancourt).

son livre avec l'espérance décidée d'y trouver tout de suite la solution définitive de tous les problèmes de la Destinée. Mais ce chanteur ne sait leur dire que ses propres émotions : son désir et son choix, et le regret qu'il a de laisser fuir tout ce qu'il ne peut étreindre, de l'infini, en un rapide moment d'éternité. Et les estimables esprits lui gardent rancune de quelque déception qui n'est que de leur fait, et s'en vont. Qu'ils restent, au contraire : au second regard ils percevraient les causes et les résultats, les fins dernières de ces passagères émotions : et peut-être leur apparaîtrait, à travers les justes, les providentiels moyens de l'art, une face jusqu'alors voilée de la Vérité qu'ils cherchent. Elle les toucherait doucement du bout des lumineux rayons de la Beauté.)

Un profond amour de la vie, une poignante expérience de ses mensonges, une résignation amoureuse encore, et la conscience de ses propres « contre-temps », — voilà, je pense, le fonds et le fond du *Pélerin Passionné*. A peine ému des premières espérances, le poëte — alors des *Syrtes* — avait cruellement ressenti combien nous trompent les belles apparences, — et ses premiers accents assumaient une prématurée vieillesse, la couleur douloureuse d'un deuil encore futur; le poëte maintenant de ce nouveau livre s'en ressouvient, de cette juvénile erreur, avec une ironie attendrie :

Alors que j'étais, ô Æmilius, le nouveau
Temps, alors que, la feuille de primerole;
Que mon âge allait plus éclairci que l'eau
De la source matinale en sa rigole
De gravier : devis ni son,
Fredons comme de tourtres et passes,
N'envolaient de ma bouche aimée des Grâces,
Mais, soupirer complainte et tenson.

Vraiment, c'est qu'il prenait alors trop au sérieux la vie et qu'il ne savait pas que la sagesse est de chercher le rire mystérieux qui sommeille au fond du désespoir. Un instant vient, quand les cheveux vont blanchir, où l'erreur éclate, et l'âme se déride quand les traits vont se rider. Cela ne va guère sans transitoire tristesse :

O Æmilius, pourquoi sur l'agreste flûte, ai-je
Dit l'automne maligne et le cortège
Des pluies, alors que Flora versait
Beau-riante l'étrenne de sa corbeille,
Et, d'un tortis, Cyprine mes boucles pressait,
O Æmilius; et la barbe, à peine, entour l'oreille
Me naissait?

Le souvenir seul a raison, et la fête de la vie ne se révèle guère qu'au regard détourné, à la barbe sur l'épaule, aux pas vieillissants. Le fardeau des jours peu à peu s'allège, comme si son poids n'était que du nombre déterminé des heures à subir, lesquelles tombent une à une de notre besace : et l'heure de lamenter, serait-ce la vraie de s'éjouir?

L'été, maintenant, grandit l'ombre de mes pas;
La mi-été, maintenant, boit la rosée. Ah, n'est-il pas
Levé, l'astre qui fait s'ouvrir la fleur tardive
Du safran! Æmilius, Æmilius, voici bruire
L'heure au roseau que mon souffle avive,
L'heure de lamenter.

C'est pourquoi :

Ore je vous vais dire :
La folâtre Amarylle, et le joyeux Tityre.

C'est pourquoi :

Qu'un marmouset pleure,
Rions, car c'est l'heure.

C'est pourquoi :

Les feuilles pourront tomber,
La rivière pourra geler!
Je veux rire, je veux rire.

Et l'âme, dans son secret, qui regrette et tremble, a beau dire :

Je suis si triste,
Comment rire hélas!

et :

Dormir est si doux,
Que ne mourrons-nous!

l'expérience, qui est cet allégement de la fin promise, en répondant :

Ah, la Mort, ah, n'est-ce
Une menteresse!

garde à bon titre le dernier mot, dans cet éternel dialogue, fût-ce avec cette raison de déraison, qui mystérieusement poétise, d'un vague désespoir qui craint seulement que la conclusion garde un lendemain. CH. M^ce.

Le Don d'Enfance, par FERNAND SÉVERIN (Lacomblez, Bruxelles). — L'un des plus charmants poèmes parmi ceux qui composent ce livret de vers débute ainsi :

Mon cœur est éperdu des étangs et des bois,
Comme s'il les voyait pour la première fois!
Mais je me sens troublé d'une étrange science
Et mon cœur est pensif, malgré ce don d'enfance.

Etre un enfant : regarder avec étonnement encore la vieille merveille du monde, trouver dans les choses qui semblent mortes aux sages de vivantes et fraternelles analogies, dévoiler en leur ingénuité première la haine et la tendresse, saisir par intuition ce que cache chez les hommes la nécessaire habitude du mensonge, et cependant être un homme auxieux et troublé, qui connaît bien la vanité de ce décor et de ces acteurs et de sa propre pensée, unir en soi cette mons-

trueuse dualité, ce rare phénomène constitue le Poète. M. Fernand Séverin a reçu le terrible don, et avec une honnêteté trop scrupuleuse il a révélé le secret qu'il eût fallu peut-être tenir caché. Mais il y aurait bien mauvaise grâce à s'en plaindre ; cela nous vaut une série de poèmes d'une tristesse et d'une douceur infinies, et réellement *simples* en ce temps où les artistes les plus byzantins prétendent seuls, en général, à l'ineffable naïveté des primevères et des petits oiseaux.

L'uniformité voulue du vocabulaire, l'extrême concision des images, la passion latente exprimée par des mots tout en demi-teintes, apparentent directement M. Fernand Séverin avec Racine et Madame Desbordes Valmore ; ceux-ci ne se sont point mésalliés en l'accueillant dans leur mélancolique paradis, entre les arbres pâles, sous le ciel de cendre lumineux ; car parmi les poètes de notre âge, il n'en est point de plus délicat et de plus pur. P. Q.

Les Confessions, *Souvenirs d'un demi-siècle*, 1830-1890, tomes V et VI, par Arsène Houssaye (Dentu). — Il y a dans certains châteaux de ces jolies consoles Louis XV à pieds de biche dont le milieu est occupé par un panier fleuri, autour duquel tournent des colombes et des nœuds de ruban. Elles sont dorées, recouvertes d'un marbre rose ou blanc, supportent une glace ornée d'amours... Sans un mur où s'accrocher, elles s'écrouleraient d'elles-mêmes, car elles ne se tiennent pas debout toutes seules, mais elles sont bien merveilleuses d'aspect. Ajoutez à la poussière du siècle dernier un peu de poudre de riz de la cocotte ou de la grande dame qui les possède actuellement, et ces consoles, toilettes Watteau ou socles de statue provocante, vous donneront peut-être une idée du style d'Houssaye dans ses confessions toujours galantes.

Mais, mon Dieu, que le pénitent qui se confesse a de fatuité !... et qu'il est délicieux de songer qu'on a dû le tromper quelquefois... L'Arsène Houssaye de ces confessions-là, c'est Almaviva, et j'ai la conviction qu'il ne se flatte jamais.

Hélas, cher Maître, nous avons terriblement marché depuis votre première conquête. Il n'y a plus de société choisie, plus de maîtresses intelligentes (et parlant le style d'Houssaye), plus de soupers, plus de fêtes vénitiennes, plus de coups d'état machinés entre un directeur de Comédie-Française et un empereur gracieux, plus de jongleries avec les bracelets des comédiennes, plus rien pour faire des mots, plus rien pour faire des femmes, pas davantage pour faire des hommes spirituels... Il nous reste nos deux yeux pour pleurer... car vous nous avez tout pris, si j'en juge par la nomenclature de vos exploits d'amoureux et d'homme spirituel... Et vous nous reprochez d'être pessimistes, névrosés !... Mais, cher Maître, à pères trop gais, fils tristes... C'est vous qui êtes un monstre...

***

Le Jardin de Bérénice, par Maurice Barrès (Perrin et Cie.) — Scandaleuse confession, sans doute : — je n'aime pas

M. Barrès. Quand je lis un roman de M. Barrès, je crois lire un roman de M. Renan, — oh ! d'un Renan bien surélevé, bien au-dessus (sans que cela me donne des sensations de surélévation transcendante) du pauvre farceur qui a passé sa vie à découvrir des idées anti-religieuses familières aux Allemands d'il y a soixante et quatre-vingts ans. L'ironie de M. Barrès est franche, du moins; elle méprise sans hypocrisie et sans regrets; elle méprise tout, hormis M. Barrès lui-même, perle unique entre les valves de ce monde vain.

Pourtant (c'est vers la fin du volume et comme en note), un respect est avoué pour l'Argent : « L'Argent, voilà l'asile où des esprits soucieux de la vie intérieure pourront le mieux attendre qu'on organise quelque analogue aux ordres religieux..! » Cette attitude adjuratoire n'est pas chez M. Barrès bien caractéristique : il ne cherche, en la fortune qu'il appète ou qu'il détient, rien autre chose qu'une condition indispensable aux efflorescences de son narcissisme spirituel. Il faut bien, pour vivre, prendre un vague intérêt à soi-même; il y a des devoirs intérieurs; il y a aussi une nécessité transcendante qui nous oblige à regarder en nous pour voir ce qui se passe extérieurement à nous; mais il me semblerait dur, en ce qui me concerne, de me borner à l'examen incessant d'un mécanisme toujours identique à lui-même, de regarder les mouvements du locomobile en me répétant sans cesse : « Comme je fonctionne bien ! » De cette admiration, M. Barrès ne se fatigue pas, — ce sont les autres qui se lassent, qui finissent par trouver inadmissible une complaisance si prolongée. Car, enfin, les talents de M. Barrès — quoique variés, quoique étendus selon une gamme qui va de la causerie intime à l'éloquence parlementaire, du journalisme politique à l'essayisme dilettante et renanesque — ne sont pas de ceux qui justifient l'admiration sans bornes qu'il ressent et qu'il clame pour cette gemme précieuse, son *moi*. C'est un genre de littérature : soit, et c'est bien pour cela qu'il nous est permis de le juger et de le trouver insuffisant, malgré de l'esprit, une manière d'ironie qu'on ne peut nier spéciale, un mode même neuf de blasphème et qui, en ce dernier volume, s'accentue, un dédain justifié pour la fausse tenue morale du bourgeoisisme contemporain, etc. L'homme, enfin, est d'un grand intérêt comme exemplaire bien complet d'un genre inédit de cynisme : c'est un Jean-Jacques aristocrate et bien portant. R. G.

Nota. — Tout ceci est peut-être inexact, M. Barrès ayant la monomanie, comme les femmes, de ne montrer que l'envers ou l'à-côté de sa pensée.

Presque, par Francis Poictevin (A. Lemerre.) — « Gardons-nous d'écrire trop bien » : ce pernicieux conseil, un samedi des années passées, chuchoté par M. Anatole France à Charles Morice, l'auteur des *Songes* ne l'eût pas compris non plus. Ecrire trop bien, c'est à quoi M. Poictevin passe la moitié de sa vie, l'autre étant réservée à presque vivre les impressions qu'il notera en des phrases d'une musicalité unique d'orgue byzantin. Phrases moins que vibrations, et

vibrations si spéciales que peu d'âmes s'y trouvent d'accord. Musique de plain-chant grégorien, tel qu'on l'écoute en une somptueuse église flamande, avec de soudaines fugues de prière exaltée qui planent sur les lignes hautes, se jettent vers les voûtes peintes, avivent les vieux vitraux, illuminent d'amour les chemins de la Croix assombris. Le moine mystique, le vrai moine, le Fra Angelico et un peu le Bonaventure, revit davantage le long des pages de ce *Presque*, de chatoyante spiritualité, qu'en toute la littérature pseudo-monastiqne de notre temps. Plairait-elle pas, mieux que de protectrices et fructifères déductions, à l'auteur du *Recordare sanctæ crucis*, cette oraison : « Le Christ apparaît ici-bas la plus resplendissante, la plus aimante, la plus absorbée figure de l'éternelle substance, elle embaume de toutes les vertus; elle a les bleus dulcifiants, les jaunes brûlés et clairs de la topaze ou du chrysanthème, les ensanglantements des gloires futures. Et malgré et contre mes rechutes de chaque jour, je m'efforce, selon la parole de Jésus à la Samaritaine, à l'adoration en esprit et en vérité. » M. Poictevin est entré dans le « jardin de toutes les floraisons » que chanta saint Bonaventure,

(*Crux deliciarum hortus*
In quo florent omnia...)

et à genoux il a baisé le cœur des roses dont la roseur est faite de sang, — le sang du grand Supplice. Pendant que le Matin, jeune homme aux cheveux blonds, livre aux femmes folles sa moite adolescence, il va, vers une paix « ecclésiale », à des messes de solitude, et l'une des grâces recueillies c'est l'imprégnement de son âme par la « lumière intérieure, clariras, cavitas. »

R. G.

Femmes et Paysages, par Jean Ajalbert (Tresse et Stock). — M. Jean Ajalbert vient de réunir en un respectable volume tous les vers qu'il a publiés depuis 1886. Si l'on veut bien lui concéder qu'employer le langage rimé et rythmé à donner l'impression exacte d'un paysage, à camper de précises visions de femmes, à détailler l'analyse d'amours bourgeoises, c'est accomplir une œuvre poétique, on pourra se complaire à le lire, et beaucoup. Il a du vers alexandrin à libre césure une science bien mise en valeur par les excentricités de certaines poétiques contemporaines, et ce n'est pas un mince mérite. Quant au fond, une très personnelle ironie, dont l'expression du sentiment est à noter. Mais où M. Ajalbert se montre d'une incontestable maîtrise, c'est dans l'évocation de la banlieue de Paris, dont les moindres aspects nous sont révélés dans toute leur désolante laideur. La Nature, que l'auteur a voulue pour seule inspiratrice, l'a parfois si royalement servi que tel paysage, conçu objectif, devient un véritable paysage d'âme — pour la plus grande gloire du symbolisme.

E. D.

Une Idylle à Sedom, *par* G. de Lys (Savine). — Cette

maigre historiette valait-elle d'être rééditée? L'auteur nous parle que « la presse ourdit la conspiration du silence » et déposa sur son livre l'éteignoir de la perfidie. C'était surtout lui rendre service. Pour des restitutions il faut quelque ampleur de poème, une acuité de vision quasi-géniale et divers dons de nature qui ne sont point remplacés par l'habituelle dédicace à Flaubert. L'intrigue enfantine effarouche moins ici, d'ailleurs, que le style odieusement pompier, paraphrasant le mauvais Chateaubriand des *Natchez* et plusieurs feuilletonnistes : — *O rage! Pourquoi m'as-tu fait épargner cet infâme!* — *Le fils de Un tel a parlé!...*, etc.

Quant à l'érudition, c'est celle de tout le monde, avec un Lenormand et un Maspéro sous la main. M. de Lys ignore jusqu'à la véritable situation de Sodome, au Sud de la Mer Morte, au point que les Arabes appellent Sdoum, et dont les ruines informes subsistaient lors du voyage de M. de Saulcy (1851). M. de Lys place Sodome près du Jourdain, c'est-à-dire au N. du lac Asphaltite, et l'a peut-être confondue avec Gomorrhe? C. M.

Peines de cœur, par Jean Surya (Vanier). — Il y a bien du *cœur* dans la littérature contemporaine. Maupassant, Bourget, Champsaur, Peladan — et qui? et qui? — exploitent ce viscère dans leurs titres. M. Surya le choisit aussi. Sait-il pourquoi, et qu'il subit l'influence déjà surannée d'une école qui n'a pas grand âge? Faibles vers, parfois mauvais tout court, parfois ou souvent. D'aimables exceptions, tels :

Et mon cœur souriait au travers de ses pleurs,
Car vos yeux étaient bons et vos yeux étaient doux
Et moi qui refusais de ployer les genoux,
Le bonheur m'a vaincu bien mieux que la douleur.

Que valent ces vers, isolés? — Dans le livret ils sont bons.
X.

La flûte à Siebel, *par* Max Waller. (Lacomblez, Bruxelles). — Les pièces en vers octosyllabiques de ce recueil sont d'un sentimentalisme mi-triste, mi-folichon, qu'essaye en vain de relever une petite pointe de paillardise. Elles furent évidemment composées après boire. La réelle science de leur facture parnassienne, ô combien! n'en justifie pas la publication, d'ailleurs posthume, et due à des amis dont la clairvoyance n'a certes pas égalé la piété. E. D.

Tête d'or (Librairie de l'Art indépendant). — Par une modestie quasi-divine, l'auteur n'a point signé son œuvre, un drame étrange et visionnaire, où de mystérieuses figures, Tête d'or, Cébès, la Princesse, l'Empereur, représentent l'avènement des rustres aventureux, la lassitude de ceux qui pensent, la pitoyable déchéance des races anciennes, tandis que des images tumultueuses — souvent nouvelles — évoquent le spectacle des victoires et des déroutes emportant les foules serviles vers les rapines et vers la mort. P. Q.

Marat inconnu, *l'homme privé, le médecin, le savant, d'après des documents nouveaux et inédits*, par le Docteur Aug. Cabanès (Genonceaux). — Mademoiselle de Corday, cette blonde Normande aux yeux hallucinés, eut grand tort de poignarder Marat, — dans cette baignoire qui était la coquille de colimaçon de l'Ami du peuple. Elle eut tort, d'autant plus que, insinuée par le hasard entre les familiers de Marat, elle aurait aussi bien pu en assassiner un autre, même le beau Barbaroux; et puis, elle activa, par cet acte inconsidéré, une apothéose qui se serait difficilement érigée aux hauteurs voulues; d'un simple Chabot, d'un simple Hébert, elle fit un martyr destiné aux bustes couronnés de crêpe, aux biographies pieuses : — mais le peuple, qui se choisit ses saints, n'a jamais que ceux qui le portraiturent, qui le synthétisent. Sans la folle Charlotte, donc, Marat serait différent, presque inconnu; c'est cet inconnu que le Dr Cabanès exhume, le Marat physicien, médecin, chimiste, droguiste et un peu charlatan. Le livre voué à cette tâche est fort bien composé; avec science et persévérance toutes sortes de documents curieux sont coordonnés et pressurés jusqu'à ce qu'en jaillisse un personnage nouveau. Le Dr Cabanès avoue une certaine sympathie pour son Marat, mais il l'analyse sans nulle passion politique, aboutit à une excellente étude de biographie scientifique, — ce dont il faut le louer, sans rancune pour le sujet choisi. R. G.

Le Bonheur de Mourir, par Auguste Chauvigné (Ollendorff). — Un vieux beau de l'armée française séduit une jeune fille. Tout naturellement, ce général possède un fils qui s'éprend de la même jeune fille : de là, combat, tirades, torsion de cœur et torsion de nerfs. Le jeune homme part pour le Tonkin, désespéré; la jeune fille meurt de consomption avec autant de joie qu'on peut en mettre à mourir de la sorte. Roman faux d'un bout à l'autre, mais qui se rachète par de jolies descriptions féminines, point décolletées du reste. François Coppée peut s'en permettre la lecture ! ***

Le Dernier des Clarencieux, par Ouida (Perrin et Cie).— Une adaptation ou une traduction de roman anglais, faite avec une telle négligence que très souvent les phrases ne finissent pas; laissant le lecteur perplexe devant les non-sens les plus baroques. Le style est soutenu... comme imbroglio, exemple cette phrase étrange prise au hasard dans ce livre énorme, une histoire en deux tomes : « Il marchait sans bruit, sans s'inquiéter de la neige qui tombait sur sa tête nue, *de l'âpre vent du nord qui soufflait comme une bise glacée.* »

Il s'agit de la grandeur et de la décadence d'un grand seigneur anglais qui se fait la victime volontaire d'un frère bâtard. Il y a une vengeance commencée par un garçon de sept ans qui dure trente ans. Le reste à l'avenant ! Quand on veut écrire des romans pareils, il faudrait au moins se souvenir que Paul Féval avait du génie. ***

Talleyrand, Mémoires, Lettres inédites et Papiers

secrets, *accompagnés de notes explicatives*, par JEAN GORSAS. — Il ne s'agit pas des fameux Mémoires tant et depuis si longtemps attendus, mais d'une correspondance inédite, de trouvailles dans les Archives des Affaires étrangères et les Archives nationales, de curieux rapports de police. « Tout cela, dit l'auteur dans un Avant-Propos, rassemblé, relié par une documentation biographique et des annotations sérieuses, nous a permis de mettre en relief un Talleyrand peu connu, qui éclairera certainement et complètera les Mémoires dont le duc de Broglie nous donne les deux premiers volumes. »

X.

La Négra, par FR. TUSQUETS (Savine). — Mœurs espagnoles, ou mieux mœurs de feuilleton espagnol, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Une jeune fille, la *Négra* (ainsi nommée parce que son teint est d'une blancheur extraordinaire), épouse un vieux général et le trompe avec *le neveu*, presque l'obligé, le fils adoptif de son mari. Comme on le voit, la donnée semble furieusement française. Vengeance d'un fou qui tue enfin l'amoureux après la mort de l'amoureuse et mille péripéties extravagantes. Bon roman pour les concierges lettrés. De temps à autre, un aperçu sur l'existence de Dieu et un *pur régalia* ou un non moins *pur havane* fumé en l'honneur de la morale. A part le personnage d'un prêtre qui ne sait pas le latin, tous les compagnons de la *Négra* manquent absolument d'originalité.

***

La Banque Nationale de France, par E. DE WERBROUCK (Savine). — Opuscule d'un intérêt tout spécial, où l'auteur expose une combinaison de reconstitution de la Banque de France.

X.

CHOSES D'ART

MUSÉE DU LOUVRE. M. J. Maciet vient de faire au Louvre un don important : un grand *Calvaire* sur fond doré, du commencement du XV^e^ siècle (offrant certains rapports de ressemblance avec le panneau du *Martyre de St-Denis* que possède le musée) et un tableau allégorique appartenant à cette école de Fontainebleau encore si mal représentée au Louvre.

On parle actuellement de la création d'une salle spéciale des Primitifs français. Le Musée de Cluny abandonnerait au Louvre les tableaux de l'Ecole Française antérieure à la Renaissance qu'il possède. Voilà un projet excellent. Quand le réalisera-t-on ?

A voir :

Chez DUMONT, 27, rue Laffitte, des lithographies de *Manet*, de *Redon*, des eaux-fortes de *Wisthler*.

Chez DELAREBEYRETTE, 52, rue Laffitte, des *Monticelli*.

GALERIE LAMBERT, rue de Châteaudun, des *Guillaumin*, *Raffaelli*, *Monticelli*.

Chez THOMAS, boulevard Malesherbes, un portrait de femme d'*Anquetin*, une Avenue de peupliers d'*Emile Bernard*, un portrait de Mme C. de *Schuffenecker*, un *Lautrec*.

Chez BACHEREAU, rue Le Peletier, 26, une tapisserie du XVe siècle représentant un épisode du siège de Troie, et une autre tapisserie un peu postérieure représentant un mage avec « *En vous en est* » en devise.

Chez l'éditeur VANIER. Vient de paraître dans LES HOMMES D'AUJOURD'HUI *Odillon Redon*, texte de Ch. Morice, dessin de Schuffenecker. — Prochainement *Cesanne* (dessin de Pissaro).

G.-A. A.

Échos divers et communications

Notre collaborateur Laurent Tailhade, interviewé par M. Jules Huret, a formulé de façon piquante son opinion sur le mouvement de la littérature contemporaine (ECHO DE PARIS du 6 mars 1891. *Enquête sur l'évolution littéraire*). Nous reproduisons ci-dessous cet entretien.

.....

J'ai rencontré hier, par hasard, Laurent Tailhade, et comme je lui soumettais mon projet d'interview, il acquiesça sous cette réserve que je placerais son opinion partout ailleurs que parmi celles des poètes : « Ces gens-là, comme dit Rivarol, ont reçu leur cerveau en gosier ».

Voilà pourquoi je classe ici ma conversation avec l'auteur d'*Au Pays du Mufle*, conversation que je reproduis sténographiquement, sans commentaire.

— D'abord, dis-je, le naturalisme est-il fini ?

— C'est-à-dire que Zola ne fera plus que continuer dans sa formule. Quant à ses successeurs, ils se sont vus forcés de chercher d'autres éléments que l'observation quotidienne de la vie sur le trottoir. Lorsqu'on eut noté tous les propos des blanchisseuses et des égoutiers, on s'est demandé si l'âme humaine ne chantait pas en d'autres lyres. Comme la fréquentation des gens qui se servent de brosses à dents et à qui l'usage des bains est familier répugne aux romanciers expérimentaux, ils ont dû s'adresser à d'autres couches sociales rudimentaires. M. Daudet ayant casé son fils et s'étant assuré l'héritage des Goncourt, M. Zola postulant l'Académie, les jeunes disciples de ces maîtres inventèrent le roman slave et le drame norvégien, sans compter le parler belge qui est le fonds même de leur quiddité littéraire. Ils ont mangé de la soupe aux choux fermentés avec les paysans de Tolstoï, découvert, avec M. Hugues Le Roux,

les jongleuses foraines, — ces sœurs d'Yvette Guilbert — et surtout créé, avec Méténier, les rapports de police accommodés en langue verte

— Quels vont être leurs successeurs ?

— Il me paraît que l'évolution sera partagée nettement entre deux catégories, c'est-à-dire : les jeunes hommes qui, n'ayant aucune fortune ni métier avouable dans la main, se destinent à un riche mariage, ce sont les psychologues; puis ceux à qui suffit l'approbation des brasseries esthétiques et d'intermittentes gazettes, ce sont les symbolo-décadents-instrumento-gagaïstes, à qui le français de Paul Alexis ne saurait plaire et qui le remplacent par un petit-nègre laborieux.

Un peu « estomaqué », comme dirait M. de Goncourt, par cette sortie inopinée, je demandai à M. Tailhade, avec un léger ahurissement :

— Vous n'êtes donc pas symboliste ?

— Je n'ai jamais été symboliste, me répondit-il. En 1884, Jean Moréas, que n'avaient pas encore élu les nymphes de la Seine, Charles Vignier, avec Verlaine, le plus pur poète dont se puisse glorifier la France depuis vingt-cinq années, et moi-même qui n'attribuai jamais à ces jeux d'autre valeur que celle d'un amusement passager, essayâmes sur l'intelligence complaisante de quelques débutants littéraires la mystification des voyelles colorées, de l'amour thébain, du schopenhauérisme et de quelques autres balivernes, lesquelles, depuis, firent leur chemin par le monde. J'ai quitté Paris et vécu de longs mois en province, trop occupé de chagrins domestiques pour m'intéresser à la vie littéraire. Ce n'est qu'accidentellement que j'appris l'instrumentation de M. Ghil, les schismes divers qui déchirèrent l'école décadente et les démêlés de Verlaine avec Anatole Baju.

— Du symbolisme lui-même, que pensez-vous ?

— Mais de tous temps les poètes ont parlé par figures ! Depuis Dante et la *Vita Nuova*, depuis même toujours, ceux qui composèrent des poèmes ont été symbolistes ! Pourtant, il faudrait s'entendre. Si l'on désigne par symbole l'allégorie et la métaphore, il y en a partout, même chez Nicolas, qui montre le Rhin appuyé d'une main sur son urne penchante. . . . . .

Mais, de vrai, les symbolistes, qui n'ont aucune esthétique nouvelle, sont exactement ce qu'ont été en Angleterre les euphuistes, dont le langage a laissé de si détestables traces dans Shakespeare ; en Espagne, les gongoristes dont le parler « culto » sigilla toute la poésie

des siècles derniers, depuis les « agudas » amoureuses de Cervantès jusqu'à la glose de Sainte Thérèse : « Yo muero porque no muero » (1); en France, la Pléiade au redoutable jargon, continué par les Précieuses, que railla et pratiqua Molière ; en Italie, les secentistes fauteurs de si terribles pointes, le cavalier Marin, l'Achillini et tant d'autres : « Sudate o focchi a preparar metalli ! » (2).

— En voulez-vous donc aussi aux archaïsmes ?

— Les archaïsmes des ronsardisants modernes ont été fort agréablement raillés par Rabelais, pour ne rappeler que des souvenirs nationaux (car s'il faut en croire Suétone, Auguste reprochait à son neveu Tibère ce genre de cruauté). L'Ecolier Limousin ne parle pas d'autre sorte que les plus accrédités poètes de notre temps :

« Nous transfretons la Séquane au dilicule et au crépuscule ....nous cauponizons ès tavernes méritoires.... nous inculcons nos vérètres ès pudendes de ces meretricules amicabilissimes... m'irrorant de belle eau lustrale, élue et absterge mon anime de ses inquinaments nocturnes. »

La Collantine de Furetières et les amis de Gombault faisaient paraître le même style. Il fallut que Malherbe vînt et biffât tout son Ronsard pour détourner le goût français de ces chemins rocailleux. Le principal effort des jeunes littérateurs contemporains consiste, comme je le crois, à découvrir la Pléiade et à la traduire en moldo-valaque.

Récemment, Barrès inventait Ignace de Loyola, auquel il voulait bien reconnaître des mérites égaux à ceux de M. Deschanel. Je ne désespère point, avant ma mort, de rencontrer un hardi novateur par qui nous seront appertes les *Oraisons funèbres*, et qui nous fera savoir qu'il existe, sous le nom d'*Athalie*, un drame assez honnêtement charpenté.

— Vous avez lu le *Pèlerin Passionné ?*

— Et je suis passionné pour ce pèlerin, encore que la facture moins inattendue des *Cantilènes* et des *Syrtes*, par quoi nous fut révélé Jean Moréas, s'accorde mieux à mes habitudes spirituelles et me laisse goûter sans effort les riches trouvailles de ce glorieux artisan. Sous le même titre (*Passioned Pilgrim*), Shakespeare écrivit un poème qu'ont fait oublier la *Tempête* et le *Roi Lear*. Jean Moréas, dont les lectures s'étendent sur diverses

(1) Je me meurs de ne pas mourir !
(2) Suez, ô feux, à préparer les métaux !

nationalités, favorisa le grand Will dans le choix de son titre, mais pour consoler nos nationaux emprunta au vieil Rutebeuf « le dict du chevalier qui se souvient », sans compter les grâces vendômoises dont je vous parlais tantôt.

— Quel avenir accordez-vous à ces deux écoles nouvelles : les psychologues et les symbolistes?

— Ceci est plus sérieux : je crois que le premier poète qui, dans la langue savamment préparée par nos devanciers du Parnasse et par les écoles contemporaines, exprimera simplement une émotion humaine, et pleurera d'humbles larmes en racontant que sa bonne amie lui a fait du chagrin, ou qu'elle a cueilli des pervenches sous les arbres en fleurs, sera le maître indubitable des générations d'artistes qui viendront après lui. Entre Musset et Verlaine, toute voix sincère avait fait silence, étouffée par les rugissements méthodiques de M. Leconte de Lisle, ce bibliothécaire pasteur d'éléphants. Cette circonstance est pour expliquer la fortune sans précédent mais non illégitime de *Sagesse* et de la *Bonne Chanson*.

Quant aux psychologues, MM. Bourget et Barrès ayant contracté d'opulents mariages, l'école a certainement accompli sa destinée, tout aussi bien que le héros Siegfried, quand il eut reconquis le fameux anneau.

— Quelle est donc votre formule littéraire, à vous ?

— Je vous le dis tout de suite :

Je considère que, lorsqu'on n'est point un sot, ni un bélître, ni un pion, ni un quémand, l'art de faire des vers est la manifestation *intellectuelle* d'un ensemble d'élégance qu'à défaut d'autre terme je qualifierai de dandysme, nonobstant l'abus qu'on a fait de ce vocable, éculé par les génitoires de Maizeroy et le pied de Péladan. Je réprouve donc toutes les exhibitions foraines ou mondaines qui assimilent le poète à un phénomène ou à un cabotin, et je n'aime pas plus les veaux à deux têtes des parlotes symbolo-décadentes que les Vadius des salons basbleuesques où Jean Rameau gasconne ses pleurardes inepties.

Voilà.

.....

Avec Théodore de Banville disparaît le dernier héritier immédiat de cette — pour nuos du moins — fabuleuse époque de 1830. Bien des écrivains de ce cycle nous sont indifférents, quelques-uns même insupportables, mais le poète des *Odes Funambulesques* et de tant de délicieuses fantaisies res-

tait, reste un de nos maîtres aimés. Nous nous associons pieusement au deuil de sa famille.

Nous apprenons la mort de M. Louis Germain, jeune poète auteur d'un *François Villon* représenté naguère au Théâtre Mixte (depuis Théâtre d'Art), pièce un peu jeunette où s'annonçait toutefois un tempérament d'auteur dramatique.

Deux coquilles — deux! ô vandales de typos! — déforment de la plus regrettable façon *Les Quarante Heures*, de Barbey d'Aurevilly (nº de mars). Au lieu du charabia qu'on lit p. 129, ll. 1 et 2, il faut lire : « De tous les jours que l'année, cette joueuse au cerceau... » Ces coquilles ne sont dailleurs point les seules, hélas! et nous publierons désormais une liste d'*errata* dans le dernier fascicule de chacun de nos tomes.

Voici un nouvel hebdomadaire illustré : **Le Messager Français** (18, rue Vavin. Secrétaire de la rédaction : Léon Perrin; administrateur : Marius Trébla). Article de Jules Renard, Nouvelle et poésie de Marcel Schwob, Chronique musicale de Willy, etc. Dessins de A. Calbet, Lebègue, E. Rousseau, Camille Langlois. — Nos meilleurs souhaits au nouveau-né.

Réunion particulièrement intéressante, le 7 mars, à l'Auberge des Adrets. Parmi les *Têtes de bois* présentes : Bracquemond, Charles Morice, André Lemoyne, Armand Renaud, Léveillé, Constantin Leroux, Paul Gallimard, Comble. Présidence de Jean Dolent. — La petite fête recommencera le 6 avril.

Pour paraître prochainement : *La Chanson du Grillon* (Premières Chansons), par Ed. Teulet, 1 vol., chez l'éditeur E. Meuriot.

La dernière livraison de **La Société Nouvelle** (Bruxelles, 32, rue de l'Industrie. — Paris, A. Savine), revue internationale, où la littérature et l'art occupent une large place, donne la fin d'un bon article sur *Odilon Redon*, par Jules Destrée.

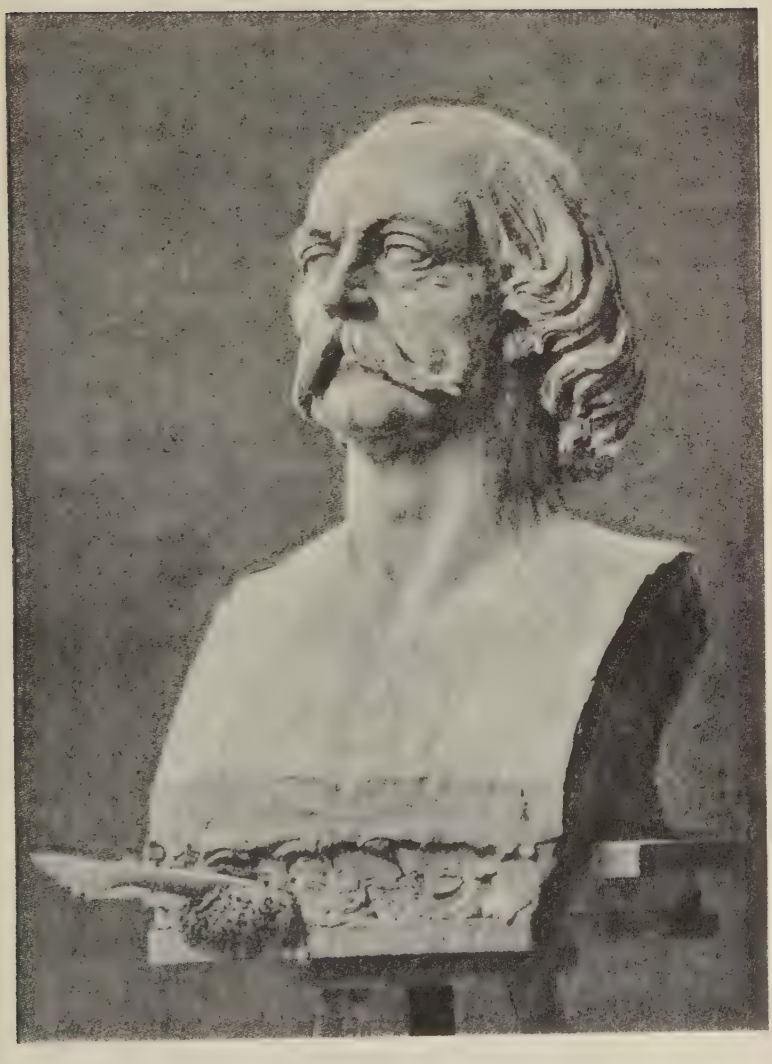
Le Magasin Littéraire (Gand. Président du Comité de rédaction : Hermann de Baets; secrétaire : Jean Casier. — Paris, A. Savine) publiera dans ses prochains fascicules : *Villiers de l'Isle-Adam* (Henry Bordeaux); *La Chevalière de la Mort* (Léon Bloy); *Un Fragment de Ruysbroeck l'Admirable* (Maurice Maeterlinck), etc.

Chez E. Bouhaye, 31, rue de Chabrol : **Le Sillon**, revue mensuelle, littéraire et artistique.

Mercvre.

Le Gérant: A. Vallette.

Vanves. — Impr. Camille Dillet, 97, route de Clamart.



MERCVRE DE FRANCE MAI 1891
REPRODUCTION INTERDITE

PORTRAIT INEDIT DE GUSTAVE FLAUBERT

D'APRÈS SON BUSTE PAR CLÉSINGER

NOTICE

SUR LE BUSTE DE GUSTAVE FLAUBERT

PAR CLÉSINGER

Quelques mois après la mort de l'auteur de la *Tentation de Saint Antoine*, un « Comité Flaubert » se forma, — avec, entr'autres, MM. Tourguéneff, d'Osmoy, de Goncourt, de Maupassant, — pour faire exécuter un buste de Flaubert et l'offrir à la Bibliothèque de la ville de Rouen. La famille du romancier s'était, paraît-il, adressée à M. Guillaume, lequel abandonna ce projet pour se consacrer à la création — toujours attendue — du chapeau de Napoléon Ier. A ce moment Clésinger proposa au Comité un buste qu'il achevait de modeler. Malgré les efforts de M. de Maupassant (1), il ne

(1) Il écrivait à Clésinger : « *Sartrouville, 26 avril, 38, quai de Seine.* — Je n'ai pu, malheureusement, obtenir du comité pour le monument de Flaubert ce que j'aurais voulu. J'ai expliqué à Madame *** où les choses en étaient : le buste du maître ayant été commandé à M. Guillaume par la famille, je pensais que le comité ne ratifierait pas ce choix, et, dès lors, il devenait facile de vous prier de vous charger d'exécuter ce buste.

Tourguéneff, à qui j'en avais parlé, a proposé au comité de nommer quelques-uns des membres qui se rendraient en votre atelier ; mais la crainte d'amener des complications pénibles, de soulever des difficultés de toutes sortes, a décidé la majorité à accepter le fait accompli et à ratifier le choix fait par la famille.

J'ai été fort ennuyé de cette résolution...

... Je m'empresserai, Monsieur, de me rendre à votre invitation et d'aller causer avec vous et vous apporter mes souvenirs sur mon cher et grand ami... »

fut pas donné suite à ce projet, et le Comité — se perpétuant jusqu'à nos jours — ne sortit que récemment de ses hésitations en commandant à M. Chapu la chromolythographie en bas-relief qui s'inaugura à Rouen l'été passé, sous une pluie salutaire.

Depuis, l'œuvre de Clésinger, énergique et de haut idéal, — ce portrait d'un Flaubert compagnon de Rollon et dévastateur des vieilles rhétoriques, — est restée en les mains de personnes qui l'ont conservée comme souvenir. Telle l'origine de ce buste que le *Mercure de France* est spécialement et uniquement autorisé à reproduire.

R. G.

MALVEILLANCE (1)

Quelques brèves lignes en tête de ce recueil, il y a dix-sept mois, exposaient que, d'aventure, et entre autres matières qui pourraient aussi bien être insérées ailleurs, il s'y publierait des articles *assez hétérodoxes pour n'être point accueillis par les feuilles qui comptent avec la clientèle.* A défaut d'un but plus noble, c'était comme un programme : on nous en reproche aujourd'hui l'exécution. Jamais plus nous n'avons reparlé de nous depuis lors. Nous sommes si peu gens à manifestes que la discrétion des « Mercuriens » — une naïveté sans doute en ce temps de puffisme — est passée en force de chose jugée dans de hauts milieux littéraires. Mais la... violence à notre égard d'une éminente personnalité de la presse nous oblige, pour un court moment, à changer d'attitude. Au reste, nous ne sommes point de mœurs « engueulantes » — une sottise peut-être — : nous nous distinguons en cela de tant d'autres, et c'est encore une justice qu'on nous rend.

Je prie qu'on remarque que je ne viens pas défendre et justifier — il n'a pas à l'être — M. Remy de Gourmont, un lettré rare, esprit spéculatif un peu métaphysique, dont l'ordinaire souci est à mille lieues du sujet qu'il traita le mois dernier. Il a même fallu que la comédie patriotique se manifestât par de bien véhémentes clameurs pour être perçue du nuage qu'il habite, et où il était déjà remonté quand M. Nestor le vouait, dans *L'Écho de Paris* du 26 mars, à un genre de supplice tel qu'il « envierait alors les damnés du Dante. » La pénitence est douce. Je désirerais seulement remettre les choses au point.

D'abord, le fond même du débat : il ne s'agit

(1) Ces quelques pages étaient composées quand M. Nestor publia, dans *L'Écho de Paris*, son article : *Les Jeunes et les Vieux*.

nullement de l'*idée de patrie*. Encore que cette idée-là soit assez peu « excitante », d'un intérêt relatif et infiniment au-dessous — M. Nestor le concède — de l'idée d'humanité, très permise à l'heure actuelle, elle n'est pas en question, en tant du moins qu'abstraction dégagée des soi-disant nécessaires préjugés contemporains. M. Camille de Sainte-Croix l'a bien compris (*La Bataille* du 29 mars). Après avoir précisé l'économie de l'article de M. de Gourmont, il conclut :

« Il n'y a là motif à aucune ligue pour ou contre « l'idée de patrie. Ces raisons vont plus haut. « D'autant qu'avec lui encore nous répétons : — « Tous les Français gardent une solidarité nationale. « Faites la guerre et nous partirons. Mais si vous « ne la faites pas, fichez-nous la paix. »

Et M. George Hère dans le *Constitutionnel* — le sage *Constitutionnel* — ajoute :

« Ce dilemme n'a rien de subversif ; il est sim- « plement imbus du bon sens français, cette vertu « dont on parle toujours et qu'on n'éprouve « jamais... La vision de M. de Gourmont est plus « sensée certainement, et plus noble je crois, que « celle de M. Déroulède. »(1)

Ce même journal a très axactement défini le mobile, d'ailleurs patent, du signataire de l'article tant incriminé : l'attitude indécente des revanchards quand même. De plus, et il n'est pas le seul, M. de Gourmont n'estime pas du tout la fameuse revanche indispensable au bonheur de l'humanité. Mais fût-on partisan d'une nouvelle guerre, admît-on avec *La Bataille*, ce qui est soutenable à un certain point de vue, que « le besoin de revanche n'est même pas discutable », de quel œil contempler les pitreries de ces étranges énergumènes toujours prêts à partir, jamais partis, et qui compromettent une fois par mois la sécurité publique ? On finit par en rire : ils rappellent invinciblment ces cocasses personnages de l'opérette

(1) Voir également *La Chronique* du 11 avril (Bruxelles).

d'Offenbach, qui, un quart d'heure durant, sans bouger d'une semelle, chantent avec énergie : « Détalons et fuyons ! Détalons et fuyons !... » Ah ! combien se trompe *La Cocarde* en disant que M. de Gourmont a « tourné en ridicule ceux dont « la pensée est constamment orientée vers l'Al- « sace-Lorraine ! » Il n'a que noté un fait. Ce n'est pas sa faute, pourtant, si ceux-là grimpent sur les tréteaux, hurlent et gesticulent, au lieu de se préparer dans le recueillement à l'œuvre souhaitée. La perspective d'une conflagration de deux millions d'hommes, de l'arrêt ou de la rupture de tous les rouages sociaux, est certes très folâtre et justifie surabondamment le « caractère français », le « vieux sang gaulois », les vrais patriotes enfin de leurs... exubérances — innocentes facéties pour égayer la longue veillée d'armes. Et la farce tapage si fort, atteint de telles hauteurs dans le grotesque et s'offre d'une si franche drôlerie, qu'ils sont en effet bien étonnants les esprits assez chagrins pour ne s'en point divertir. Conçoit-on ces gens moroses saisis d'une nausée rien qu'à ouïr les lointains éclats de la parade, et qui ne regardent pas à se faufiler par les petites rues, quittes à beaucoup allonger leur route, afin d'esquiver la place où paillaissent, bobèchent et fantochent les délicieux revanchards !... Une belle musique est vite insupportable une fois en bobine dans les orgues de barbarie, de fervents admirateurs de la *Marseillaise* — goût point blâmable en soi — ne peuvent plus l'entendre depuis qu'on en a tant mésusé : trop d'Amiati ont braillé et braillent encore la Revanche pour que nous soyons les seuls, nous qu'on dénomme d'une lèvre méprisante les « raffinés », à penser ainsi. L'ensemble des écrits provoqués par l'article de Remy de Gourmont le témoigne de reste. On n'est pas patriote de ce patriotisme-là ; quotidiennement grossit le nombre de ceux qui se débarrassent de ce « virus » nouveau, « nouveau, oui, sous la forme épaisse qu'il assume depuis vingt ans ».

Or, où l'idée de patrie en tout cela ? — Comme M. Nestor, mais avec courtoisie au moins, *L'Eclair*, M. Edmond Lepelletier dans *Paris*, M. Antoine Salvetti dans *Le Pays*, M. Vielé-Griffin dans les *Entretiens Politiques et Littéraires*, déploraient donc à tort, implicitement ou apertement, que M. de Gourmont s'en prît à l'idée de patrie : ce n'est que *presque* exact. Mais encore, M. Octave Mirbeau n'imprimait-il pas naguère dans *L'Echo de Paris*, à propos de l'incident Renan-Goncourt, que les paroles attribuées à M. Renan décelaient — je reproduis de mémoire — « une hauteur de vues fort « louable chez quiconque ne vit point dans l'at- « mosphère intellectuelle de M. Déroulède » ? Et M. Camille de Sainte-Croix, en son article précité de *La Bataille*, met le sentiment public de la partie : « Le récent débat soulevé par M. Renan « contestant à E. de Goncourt l'authenticité de « certaine relation d'un dîner littéraire où l'auteur « de la *Vie de Jésus* se serait élevé contre l'idée « de patrie, a prouvé que l'étonnement public « était non pas que M. de Goncourt eût arbitrai- « rement rapporté ces choses, mais que M. Renan « s'indignât de les voir rapportées. » Parlerai-je enfin de la *Critica sociale*, de Milan, qui s'empoigne avec l'idée de patrie et l'appelle « la carcasse d'un idéal putréfié » (1).

Que de bûchers ! Que de potences !

Mais M. Nestor lui-même risquerait fort d'être pendu, car le début de son article émane le parfum de cette hérésie qui nous vaut la hart. Il y semble déclarer : « Au fond, je suis parfaitement « de votre avis ; mais on ne profère pas ces cho- « ses, sinon entre dilettantes — mes amis et moi « pour tout dire — et surtout on ne les publie « pas, parce qu'elles sont un danger public. » Opinion judicieuse à coup sûr, qui toutefois s'applique mal à notre espèce et à quoi il serait peut-être intéressant de répondre par un chapitre intitulé :

(1) Voir aussi *L'Egalité* du 7 avril (A. Hamon).

Du droit au dilettantisme en l'an 1891 et de ses dangers au point de vue social. Je passerais sur la réjouissante prétention de M. Nestor à l'accaparement du dilettantisme

Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis

si je ne tenais à dire un mot sur cette qualification de *Jeunes* qu'à tout propos on nous lance avec dédain. Oui, des adolescents qui joueraient le dilettantisme seraient des poseurs, des illusionnés ridicules ou d'imbéciles jobards ; mais, enfin, si nous n'avons ni l'âge, ni l'expérience, ni sans doute — bien qu'il ignore Laforgue, que nous savons par cœur — l'universalité de connaissances de M. Nestor, nos seize ans sont loin ; nous avons suffisamment pratiqué nos semblables, beaucoup vu, retenu un peu, jeté sur le monde assez de coups d'œil pour nous en former une idée—point fière à parler net. Et peut-être que de la douzaine que nous sommes l'un a pu tout de même aboutir au dilettantisme, à celui qui est dans le domaine public, puisque aussi bien M. Nestor en possède un breveté S. G. D. G.

Quant au danger « d'exprimer des idées qui « sont cependant justes, qui devraient assurer le « bonheur intellectuel de sages délicats..... en un « mot, de pratiquer l'aristocratie des opinions », il est indéniable si la feuille qui les répand est un organe populaire. Mais imagine-t-on *Le Joujou Patriotisme* offert au *Petit Journal ?*...Ah! nous l'avouons sans mélancolie, nous ne tirons pas «encore» à un million d'exemplaires, et le *Mercure de France* n'est pas très apprécié dans les ateliers de fleuristes : il manque de feuilleton.

Voici donc détruite toute l'argumentation de M. Nestor, décidément parti contre des moulins à vent. Et ce lui est une malveine d'avoir bataillé, en cette fallacieuse occurrence, avec des armes qu'il ne sort guère, forgées pour des aventures plus glorieuses : je veux dire ces épithètes terribles dont il a semé son article, et qui, de la

part d'un esprit si sage et d'habitudes si benoites, seraient *presque* des injures. — Injures méritées en somme ! Qu'est-ce que ces gens nés d'hier, groupés dans une publication durable, dont on s'occupe quoiqu'ils se tiennent à l'écart, ne paraissent point dans les rédactions et ne sollicitent jamais rien de personne ? Car pourquoi le taire : ces « raffinés, avides de bruit et de scandale », oncques ne prient qui que ce soit de seulement signaler leur recueil. *Mercure de France* ignore les « prière d'insérer », les petites notes aux journaux, les multiples machinations par lesquelles on s'insinue et on obtient de la réclame ; il néglige même de profiter des très nombreuses relations qu'il a dans la presse, et au lieu de s'indigner lorsque quelque journaliste, qui a demandé à le recevoir contre promesse d'entrefilets, omet de se rappeler la condition du contrat, il s'amuse philosophiquement de ces aimables mœurs (1) — et continue le service. Voulez-vous des noms, messieurs des quotidiens ? Gageons que vous ne m'autoriseriez point à publier vos lettres. Il est à peine besoin d'ajouter que nous sommes profondément reconnaissants à ceux qui nous aident.

Non, la vérité, contre quoi s'insurger serait par trop naïf, est telle : efforcez-vous à un livre qui soit une œuvre, nul ne se soucie de le constater ; commettez un écrit qui ait seulement l'apparence d'une sottise, et dont on suppose la divulgation de nature à vous nuire, nul n'y faillira. C'est dans la presse comme un devoir. Voici, par exemple, M. de Gourmont précisément, « l'homme sans nom », qui publie *Sixtine*, une des plus belles œuvres parues l'an dernier et qui relève assurément de la haute critique : M. Nestor se garderait bien d'en écrire un seul mot. Mais ce même

(1) Pour plus de détails sur cette intéressante question, lire l'article de M. Jean Jullien : *Document pour l'édification des abonnés, acheteurs, lecteurs d'*Art et Critique, *et de ceux qui reçoivent gratuitement cette revue* (Art et Critique, nº 84).

« homme sans nom » choque, par un articulet aussitôt oublié que fini, le plus formidable de nos préjugés, renie publiquement le faux dieu Patriotisme : tout de suite M. Nestor lui dispense une large part de réclame. D'où cette morale, recommandée aux jeunes chercheurs de notoriété : « Des œuvres? Peuh ! Le moindre pétard ferait bien mieux votre affaire. » Et l'on sait si M. de Gourmont, une manière de moine constamment plongé en d'érudits travaux, de qui Savine éditera cet automne *Le Latin mystique*, étude sur les poètes latins du IIIe au XIIIe siècles, est un habituel allumeur de pétards...

Au fait, nul doute que Minerve, sa pourtant vigilante patronne, ne vaquât à d'autres soins quand M. Nestor écrivait son article. « ... Je commence « à trouver, y est-il dit, que notre patience indul- « gente (?) envers tous ces prétentieux farceurs « doit prendre fin. Tous, tant que nous sommes, « et moi le premier, nous avons souri à leurs « œuvres vides et obscures, nuit d'où, dans notre « naïveté (!) bienveillante (??), nous espérions « toujours voir surgir quelque clarté. Mais d'inu- « tiles et de ridicules... » etc. Ce sont là des appréciations *critiques* qu'il ne m'appartient pas de discuter; cependant, une remarque : ces « prétentieux farceurs », en moins de dix-huit mois, ont publié six volumes de prose : *Vieux* (Savine), *Albert* (Bib. artistique et littéraire), *Sixtine* (Savine), *La sanglante ironie* (Genonceaux), *Sourires pincés* (Lemerre), *Le Vierge* (Tresse et Stock); et trois de vers : *La Néva* (Savine), *Les Cornes du Faune* (Bib. artistique et littéraire), *Au Pays du Mufle* (Vanier). Avant l'été paraîtront encore, signés d'eux, quatre livres de vers et trois de prose : *Les Trèves*, — *Quand les violons sont partis*, — *Lassitudes* (Perrin et Cie), *Strophes d'Amant* (Lemerre), *L'Eléphant* (Savine), *A l'écart* (Perrin et Cie), et un volume de *Théâtre* (Savine). Total : seize ouvrages. Pour des « larves d'hommes », on avouera que c'est joli. Et je ne cite, bien entendu, que les

productions des rédacteurs en titre du *Mercure de France*, non les livres de ceux d'entre nos confrères qui nous font l'honneur de collaborer à notre recueil. Or, la plus stricte sapience ne conseille-t-elle point d'espérer en des gens d'une bonne volonté si manifeste ? Et puis, est-il bien prouvé que leurs œuvres d'aujourd'hui soient tant que cela « vides et obscures » ? Ne serait-ce point plutôt que M. Nestor n'en a pas même ouvert une seule ?... En somme, cette nullité générale exigerait la réunion des douze crétins de lettres les plus crétinisants que la terre eût jamais portés, ce qui est presque aussi drôle que l'accaparement du dilettantisme par M. Nestor, et d'ignorer « le tendre et ironique » Laforgue — dont hier encore, dans *L'Echo de Paris*, MM. J.-K. Huysmans, Lucien Descaves, Jean Ajalbert, proclamaient le talent.

Je dirai pour finir — car, persévérants dans nos us, nous n'avons l'intention de reparler de nous de longtemps — que la désignation de *Symbolistes* nous étiquette tout juste aussi exactement que celle de *Jeunes*. Il faut bien le répéter, puisque les *i* qui ont perdu leur point sont de simples bâtons pour cette sagace fin de siècle : ce n'est pas en vue de prosélytisme au profit d'une esthétique déterminée, du triomphe d'une école, pas même par sympathie de talents que nous nous sommes groupés, mais *uniquement* et plus modestement pour avoir un coin propre où imprimer, sans craindre les refus, coupures et tripatouillages d'un directeur, ce qu'il nous plaît écrire. Est-ce clair ? Au début, toutefois, tel était le *hic* : aurait-on des lecteurs ? — On en a.

ALFRED VALLETTE.

* * *

Incomparable effroi, l'effroi bref du Réveil !
L'instant qui nous arrache aux Semblances heureuses
De la couche sans mémoire, ô Mort que tu creuses,
Ouatée et grise au fond du Silence éternel !

Frisson rompant les nerfs, rêche frisson de l'âme
Glissante et s'agrippante aux franges de l'Oubli
Où se redissolvait... si doucement !... sa trame
Moite d'un lourd relent de fruit blet amolli !

Ah, ce premier regard du jour qui souffre à naître !
Si pallide, si débile !... plus sépulcral
Qu'un cierge verdissant le rigide Peut-être
Du Dormeur dont l'œil clos s'ouvre au Possible astral !

Ah, rouler aux brumes blêmes, aux défaillances
Charnelles !.. ah, jamais s'éveiller !.. Plus gravir !
Plus Etre !.. rien vouloir !.. rien.. pas même ravir
Vers un féroce azur ses fugaces Croyances !

Ne plus voir sur les mers virer le Boulet d'or,
Ne plus sentir la froide rosée aurorale
Leurrant l'horrible soif qui ne meurt pas... encor
Glacer mon cœur forçat de chaque Aube spectrale !!

TOLA DORIAN.

NAISSANCE [1]

Point blanc, aussi grand que les mondes,
Infime autant que l'infini,
Germe blanc, blanche gerbe, ni,
Déjà, vain être, un des immondes,

Ni de ceux, verts, rouges ou bleus,
Flottant, quêteurs d'un souffle en joie,
Entre les flocons de la Voie,
Bercés parmi les mols Alleux,

J'ÉTAIS, et n'étais pas encore,
Du moins celle-ci, celle-là
Ou d'autres que depuis voila
La chair et qu'un voile décore.

Point vibrant, ivre de chaleur,
En délice du futur être,
En délire de voir paraître
L'aube du fruit promis : la fleur,

Germe pur qu'un pollen veloute
Demain, qui frissonne aux baisers
Rêvés, s'ouvre aux secrets jasés,
Prête aux divines lèvres, toute,

(1) Extrait de « *Chants d'une Passante* », plaquette à paraître.

Gerbe une, nue, en prisme ardant,
Fière étincelle de substance,
Nuances en préexistence
Latentes, l'éther confident,

J'ondoyais, j'ondulais, caresse
D'une main faite d'un reflet
Sur un sein dont l'Esprit soufflait
La forme au gré de sa Paresse.....

Or, le pollen vivant venu,
Je tressaillis, NÉE. Et la Science
S'évanouit de ma conscience,
Qu'avait avant mon esprit nu.

Je fus un immonde, un vain être,
Je dus tâter l'aveugle aller,
Ramper pour rapprendre, exhaler
Un souffle impur, vagir, renaître.

Puis se moule en les moelleux lins
Ma chair, cythare des pensées ;
Elles s'éveillent, balancées
Entre les instincts des matins.

J'atteins le temps des blanches cires,
L'enfance aux doigts mélodieux,
Et bientôt s'éclairent mes yeux
Des lueurs de savants sourires.

ADRIEN REMACLE.

PAGES INÉDITES [1]

LORD LYONNEL

Souvent, la nuit, lorsque éveillé par les premiers aquilons d'octobre heurtant les jalousies, lord Lyonnel considérait sa maîtresse endormie, il lui arrivait de se demander obscurément s'il avait bien le droit de se prêter à l'œuvre, au moins étrange, qu'essayait Edison ; — s'il n'était pas, lui, lord Lyonnel, coupable d'une duplicité tacite ; — et, chose encore plus grave, si, en définitive, ce n'était pas, oui, si ce n'était pas tenter Dieu.

Un fait singulier (une de ces mille coïncidences, sans doute fortuites, mais qui, — chose, à la longue, digne d'attention, — se produisent toujours d'une manière quelconque autour de ceux dont l'esprit est en proie à cette sorte d'inquiétude occulte), — un fait des plus saisissants s'accomplit une nuit, où il avait exprimé pour la première fois cette pensée à voix basse et se parlant à lui-même. Il l'avait formulée en paroles précises, espérant que cette précision même dissiperait le vague et le *trop* lourd d'une conjecture de cet ordre.

Comme elle persistait, sa conscience lui suggéra l'idée d'en écrire sur-le-champ à Edison (Il voulait suspendre l'exécution de l'œuvre terrible). Il ne pouvait supporter de s'endormir avec cette obsession. S'étant donc levé, il passa une robe de chambre, s'approcha de son secré-

(1) A quelle œuvre de Villiers de l'Isle-Adam se rapporte ce Fragment ? Probablement à l'*Eve future*, mais à une version de ce livre très antérieure à la définitive rédaction, très différente, du moins en ses détails accessoires et en sa marche, de celle que nous connaissons. Peut-être ne s'agissait-il que d'une nouvelle, ou d'une étude du genre et de la longueur de *Tribulat Bonhomet* ? Dans le doute, et ne pouvant les rattacher à rien, nous donnons ces curieuses pages inachevées sous un titre spécial. Elles nous semblent caractéristiques de cette sorte de romantisme particulier à Villiers, où la science n'est introduite qu'en vue de produire des effets, — nullement scientifiques, — de fantasmagorie psychique. — R. G.

taire, trempa la plume dans l'encrier. A ce moment précis, et comme il fermait à demi les yeux, regardant un point fixe dans l'angle de la muraille, comme un homme qui cherche ses expressions et les pèse avant d'écrire, il aperçut d'abord vaguement, puis distinctement, un objet qui d'abord l'étonna, puis le stupéfia, — puis le glaça d'une impression inconnue.

C'était la chose du monde la plus simple, une tête de mort, oh ! tout bonnement, très grise, d'aspect ancien et qui semblait faire effort pour apparaître sur la trame de l'obscurité, en cet angle du mur. Détail d'une absurdité sinistre, elle semblait porter une forte paire de besicles devant les deux trous de ses yeux.

Lord Lyonnel était non seulement un homme courageux, mais un homme intrépide. La force d'une fière devise amalgamée à son sang par l'action des siècles courait dans ses veines, — il se remit, bien qu'un peu pâlissant, et considéra l'objet en silence.

En essayant d'analyser la *provenance* de ses sensations, il se convainquit très vite que son hallucination était due à certaine lassitude nerveuse qu'entraîne parfois le plaisir et qui détermine alors, sinon une perversion visuelle, du moins une sorte d'excitation très intense des prunelles. En ces instants, en effet, pour peu que les yeux se referment à demi, la rétine est sujette à une sorte de mémoire, qui ressuscite des objets en les agrandissant, comme sous l'influence de l'opium. — Des panoramas de paysages, d'arbres, de rochers, d'avenues lointaines s'évoquent sous les paupières ; de grandes villes mortes, des Pompéïas, des Atlantides, des Palmyres se prolongent resplendissantes ; des Thébaïdes, à perte de vue s'étendent, où passent, à perte de vue, d'étranges caravanes ; des Pactoles roulant leurs vagues aux paillettes d'or étincellent sous des rives ombreuses, — et toutes ces visions sont rapides.

Celle-ci était d'un ordre funèbre, voilà tout. Cela tenait à la *couleur* d'imagination qu'il avait en cet instant. Voilà tout. Certes, c'était tout. Néanmoins, il ne se dissimulait pas que la vision était moins rapide et plus intense que les autres : Oui ! mais cela pouvait venir aussi de l'intensivité même gravée en sa pensée tout à l'heure et qui fixait l'image plus profondément en sa correspondance visuelle.

Enfin, ce n'était qu'une hallucination comme une autre, plus fiévreuse, se disait-il. Et il regardait toujours la tête de mort qui persistait.

En ce moment, miss Evelyn, qu'il voyait endormie et qui, dans l'alcôve, avait le dos tourné à lord Lyonnel, lui cria, d'une voix un peu ensommeillée et banale :

« — Oh!... Lyonnel!... Si tu savais... c'est drôle... Je vois un tas de choses depuis un moment... Tiens!. . Une tête de mort!... Oh! elle est toute grise!... Elle est vieille, hein?... On dirait qu'elle a des lunettes! .. Ah! mais, — c'est ennuyeux! Elle ne veut pas s'en aller!... »

Le jeune homme avait jeté sa plume en écoutant ces petites phrases horribles, et s'était levé, mais sans prononcer une parole...

. . . . . .

Elle saisit le candélabre et marcha vers l'angle.

Le mouvement, sans doute, avait dissipé la vision : la tête de mort avait disparu.

« — Eh bien! qu'est-ce que tu as? qu'est-ce que tu fais donc? Tu es tout singulier, depuis quelques jours?.. dit miss Evelyn, en écartant le rideau. Comment! tu te lèves pour écrire la nuit?... »

Et l'espiègle fut prise d'une espèce de fou rire qui sonna dans l'ombre de l'alcôve.

« — Votre rire tombe mal cette nuit, chère!... » dit lord Lyonnel, d'un ton qui calma subitement l'intempestive gaîté de la frivole enfant.

Laissant le candélabre allumé, il la rejoignit, sans rien ajouter, lui tourna le dos, s'accouda, se mit à réfléchir à l'incident.

« — Quel dommage, se disait miss Evelyn, en bâillant et se rendormant, qu'un si beau garçon, si riche, soit un peu fou!.. »

Au bout de quelques minutes, lord Lyonnel se rendit compte du fait de la manière suivante :

« — C'est un phénomène curieux, très curieux même, mais ce n'est qu'un phénomène de l'ordre des hallucinations magnétiques. Voilà tout. C'est la simultanéité, l'ubiquité de la vision partagée entre Evelyn et moi qui m'a impresionné tout à l'heure. Et c'est à cause de l'état de mes pensées, que la nature de la vision, — la tête de mort, — jointe à ces deux circonstances ultérieures, m'a si fort impressionné. En effet, j'ai eu le premier cette hallucination dont je crois bien m'être nettifié l'origine probable. Or, un courant de magnétisme très intense, une chaîne d'affinités, renforcé d'un demi somnambulisme, *était* encore établi entre miss Evelyn et moi, — ne s'était pas encore dissipé, enfin —, au moment où le phénomène se produisit pour moi. L'émotion sensorielle

qu'il me causa, par sa soudaineté, et le caractère de solennité presque surnaturel que mon esprit, alors sous l'influence de la pensée de Dieu, lui attribua, dont il la revêtit alors, pour mieux dire, dans son état d'irréflexion, de prostration même, cette tête de mort, objectivée par mon cerveau, incarnation de mon idée, — cette émotion, dis-je, passa, par sa violence même, dans ce courant intime et occulte qui unissait nos deux systèmes nerveux. Cela est sûr... Le fait est du domaine magnétique, — non encore très élucidé, — mais c'est de ce domaine!... J'ai été contagieux pour elle, j'ai été électrique : bref, elle a vu comme moi, par moi, cette tête de mort dont les terrifiantes lunettes devaient provenir de mon lorgnon; — elle l'a vue, dis-je, par la même raison que deux personnes, vivant ensemble, ont souvent, à la fois, la même idée, laquelle est, parfois, fort difficile à ramener à un point de départ appréciable. »

S'étant donc expliqué scientifiquement le phénomène, lord Lyonnel, subissant encore, malgré lui, un reste d'anxiété nerveuse, regarda fixement, entre ses cils, brûler les bougies du candélabre jusqu'au petit jour. Il souriait à l'idée qu'elles prenaient pour lui des aspects de cierges brûlant devant un catafalque. Il savait maintenant d'où ces sortes d'idées lui venaient. A la longue, il s'endormit aussi, pensant que le soleil de l'aurore dissiperait son fastidieux cauchemar, — ce qui eut lieu : seulement, lord Lyonnel, en sa subtile et très raisonnable analyse, n'avait pas fait attention à cette petite chose, c'est que le phénomène, d'où qu'il vint, en distrayant sa conscience, lui avait fait oublier d'écrire la lettre en question. Les jours se succédèrent, et, soit par respect humain, soit par oubli, soit par négligence, il laissa les choses s'accomplir.

Villiers de l'Isle-Adam.

SIRÈNE

A Remy de Gourmont.

Ainsi par tes brûlants soirs de rêve,
Psalmodiant tous les vœux railleurs,
Comme un décor d'opéra, se lève
L'ironique beauté de l'Ailleurs

— Jeune homme! ton désir jeune et vague
Vole à l'inconnu de ma beauté.
Partons; la mer est bleue et la vague
Soupire à ton départ enchanté.

Pourquoi rester dans la cage noire
Où ta fierté s'ankylose en vain?
Ma voix t'ouvre une porte de gloire
Sur l'horizon frais de mon matin.

Viens : Le matin frais comme un sourire
Berce la trame frêle des mâts.
Les mâts frêles ont, comme les lyres,
Des cordes où le vent rit, là-bas.

Oh! là-bas, le soir, la voile rose
A le vol d'un oiseau fabuleux,
D'un oiseau qui jamais ne se pose
Sur l'Iceberg-Réel, trop frileux.

Tes désirs du Réel, éphémères,
Sont morts, dans les dégoûts gangrenés.
Pleure. On a bien vu pleurer des mères
Sur la tombe des enfants mal-nés.

Oh! bien morts, tes désirs misérables!
Les amours de jadis sont bien morts!
Mais les nefs aux voiles secourables
Rêvent là-bas, prêtes aux essors.

Viens : on mettra des tapis de mousse
Sous tes pieds qu'ont meurtris les graviers.
N'est-ce pas que ma chanson est douce?
A mes concerts peu sont conviés.

Viens dans mon empire inaccessible.
L'empire du désir immortel,
Du désir, voyageur inflexible
Qui ne dort pas au mauvais hôtel.

J'ai dans mes magiques crépuscules
Des philtres pour tous les vœux ardents.
Mais les satiétés ridicules
N'ont pas osé pénétrer dedans.

Oh ! viens : Les ombres de mes allées
Ont des violets inespérés.
Combien de flottes s'en sont allées
Loin... sans trouver mes récifs dorés ?

Combien ont sombré de ces nefs frêles
Où gémissaient les héros-amants,
Cœur las des cœurs et des voix trop grêles,
Fauchés par le flot aigu, charmants !

Ne m'entends-tu pas, Fils de la terre,
Cœur ouvert au scrupule alarmant ?
Ou craindrais-tu d'ouvrir le mystère
Où t'attend la Belle-au-bois-dormant ?

Faut-il chanter toutes les musiques ?
Nommer tous les plaisirs de mes seins,
Et mes délices métaphysiques
Dont l'extase a trompé tant de Saints ?

Désir profond qui passe et caresse
Silencieusement, ignoré
De la pauvre âme folle qu'il presse,
Comme un lourd vendangeur altéré...

Je suis Celle en la mer solitaire
Qui t'attend pour rire et pour s'offrir.
Je suis, ô mon cœur trop las, le Mystère
Qui peut dire son nom sans mourir.

Oh ! viens : L'écrin brillant de tes rêves,
Tes imaginations des soirs
Pâliront, quand tu toucheras mes grèves,
A l'embrasement de tes espoirs. —

Ainsi par les brûlants soirs de rêve,
Psalmodiant tous les vœux railleurs,
Comme un décor d'opéra, se lève
L'ironique beauté de l'Ailleurs.

LOUIS DENISE.

SIMPLES NOTES

Pour Jules Renard.

I

Pourquoi tapons-nous toujours sur le bourgeois? Il est visible qu'il s'amende. Déjà, certains boutiquiers comprennent l'infamie du commerce et n'accusent plus qu'un prénom sur leur porte. Couramment, on écrit : *Maison Gustave*, *Maison Paul*, *Maison Prosper*. Les bistros, les coiffeurs, pour faire plaisir à leur clientèle, ajoutent : *Ancienne Maison Victor*, et les plus méticuleux : *gendre et successeur*.

Le renseignement suffit au public, et la famille n'est pas déshonorée.

2

Quand on débute dans la vie, on est très choqué d'y surprendre tant de goujats. Des gens qui vous ont été présentés, avec qui vous avez soupé chez les filles ou ergoté dans un salon, vous tournent le dos, ne répondent point à votre salut. Pendant des mois, ils vous croiseront sur le trottoir, vous heurteront sans même s'excuser. Néanmoins, ils ne vous reprochent rien d'infamant, car, un matin, ils arrivent la gueule souriante, les mains ouvertes, et causent comme s'ils vous quittaient de la veille. C'est qu'ils quémandent un service ou se préparent des compères pour un mauvais coup.

Il faut réfléchir aussi et penser qu'on connaît trop de monde. En observant avec chacun les strictes lois de la politesse, on userait deux chapeaux tous les ans.

3

Littérateurs, nous ne multiplierons jamais assez les mesures sanitaires. Méprisons-nous les uns les autres ; défions-nous d'autrui comme nous devrions nous défier de nous-même, c'est ainsi que parle la Voix de Sagesse. N'oublions pas qu'en jouant au « cher Maître », on est très cabotin, et que tout disciple est un gobeur. N'admettons point de faire nombre dans les coteries et repoussons toute idée de rivalité. L'égoïsme nous défend de reconnaître des supérieurs; et puisque nous savons être la Toute-Science et l'âme que favorise l'inspiration divine, nous n'avons point d'égaux. Rendons-nous enfin justice : notre personnelle esthétique prévaudra dans les siècles des siècles. Elle est la seule et la vraie.

Des chroniqueurs peuvent surgir, qui nous questionneront sur « l'Evolution littéraire »; nous leur débinerons systématiquement ceux qui se disent le *prochain*. Modestement, il nous faut le hurler : nous avons du génie.

— Ah! vous avez eu le nez creux, M. du journalisme!... Vous êtes venu où il fallait!... Il n'y a pas à dire, l'art, c'est Moi!

Dès l'abord, ce raisonnement épate et scandalise les camarades; mais on s'y accoutume; on se représente qu'à moins d'être idiot, on en aurait affirmé autant.

4

L'homme en blouse a trois principales haines : le haute-forme, la canne, le pince-nez, — c'est-à-dire ce qui constitue, pour lui, le Monsieur. — Jalousie de brute qui se torche avec sa manche, n'ayant point de mouchoir, — révolte de crapule, proclamée souveraine, et qu'une apparence de mépris pour son fumier fait rêver de vengeresses agressions.

Mais n'est-il pas délirant de rencontrer des gens de lettres, réputés gens d'esprit, qui s'affublent de ces colifichets d'aristos et réclament pour

la Sainte-Populace, et barbottent dans la sociologie?

C est à courir dessus, à saisir quelqu'un de la bande par le collet de sa redingote, pour lui crier : — Triple imbécile, comprends donc! Le jour de l'anarchie, tu seras le premier que l'homme en blouse étendra dans le ruisseau, de son fusil volé. Il te prendra ton paletot, ta culotte et le reste. Il se fiche bien de tes déclamations et de la fraternité. Ce qu'il veut, c'est ta place, ton dîner qu'il sait meilleur, tes souliers plus fins, ton absinthe mieux sucrée. Quand tu lui auras aidé à *descendre dans la rue*, il montera jusqu'à ta chambre, il te passera sur le ventre et se paiera ta femme!...

5

Il arrive de temps à autre qu'un directeur de théâtre vous refuse une pièce. Le traiter de crétin, en refermant la porte très fort, est une vengeance facile et certainement théâtrale, mais qui ne l'atteint guère.

Mettez-vous quatre, pauvres auteurs transis, et criez par les rues que la boîte du susdit ne fait pas d'argent. Si vous l'imprimez, c'est mieux encore. L'entrepreneur peut se démener, envoyer des notes rectificatives, arguer de son livre de recettes, la chose se répandra quand même, — tant on se plaît à désobliger le voisin. Le vide fera le vide, ainsi que la foule fait la foule par les billets donnés et les réclames impudentes. Vous aurez ainsi le réjouissant spectacle d'un homme qui mange les bénéfices malhonnêtement acquis avec les Ohnet et les Sardou du vaudeville, et se lamente devant les boursiers véreux qui le commanditent, au lieu de tripoter les mollets des petites figurantes.

Pour nombre de ces flibustiers qui détiennent les scènes, c'est autrement désagréable que de recevoir du pied au cul.

CHARLES MERKI.

HEURES GRISES

Horloge où le balancier pleure
Sa lourde lacryme d'or,
O colombier de l'heure
Aux œufs de leurre
Et d'ancien cor,
Cesse tes tourterelles
Vers mes tourelles!

L'aspic de trahison
Garrotta ma raison
Dans le désert de jusquiame
Où la cendre complice ensabule mon âme.

Alors que les missels
Grisaient de jolis scels
Ma foi riant à la paresse,
Le chacal a bu ma citerne de caresse.

Hors des ris et du fruit,
Les ongles de la nuit
M'entent l'inane lassitude
En l'insipide et malévole solitude.

Oh tant! que les désirs
Sués dans les loisirs
De cette opaque somnolence
N'accédent même pas à rayer le silence.

O mer des sabliers,
Bannis ces peupliers
De brume ensorcelant le calme
Et verse-moi l'adolescence de la palme!

Cesse tes tourterelles
Vers mes tourelles,
Colombier de l'heure
Aux œufs de leurre
Et d'ancien cor,
Prodigue horloge où le balancier pleure
Sa lourde lacryme d'or!

11 avril 87.

CHANSON
DE FUNÉRAILLES AMOUREUSES

Mon Cœur est chevauché par des sabots allègres
De cavales maigres!

Pendant la dense danse,
Les Fantômes en selle
Le cavent de leur lance
Ainsi qu'une nacelle.

Mon Cœur est chevauché par des sabots allègres
De cavales maigres!

Sous les lunaires linges,
Ce semble une disette
Où d'hystériques singes
Curent quelque noisette.

Mon Cœur est chevauché par des sabots allègres
De cavales maigres!

Adieu, chères corbeilles
De mes jeunes golcondes :
Corbeaux, palmes, abeilles
Des vigiles fécondes!

Mon Cœur est chevauché par des sabots allègres
De cavales maigres!

Vide coque d'alarmes,
Leste-toi de grenouilles
Et cingle sur mes larmes
Vers les neuves quenouilles!

Mon Cœur est chevauché par des sabots allègres
De cavales maigres!

Vite! aux donjons d'ivoire
En l'île de vengeance
Où je serai la Gloire
Aux bagues d'indulgence!

Mon Cœur est chevauché par des sabots allègres
De cavales maigres!

30 octobre 89.

LA PLUIE PURIFICATRICE

Les arrosoirs volants s'épanchent sur la geôle
Où le serpent noua la rogue humanité;
Sous les orteils divins, c'est comme un vaste saule
Éparpillant ses longs rameaux d'humidité.

Néanmoins, j'ai quitté la tuile maternelle
Et je m'offre sans linge au ciel extravagant;
Même je fuis l'égide parvule d'une aile,
Ayant soif du pardon que pleure l'ouragan.

Saintes perles de l'altière Mélancolie,
Entreprenez l'âpre lessive des péchés
De cette viande laide autrefois si jolie;

Et viens, Cygne, au vieux parc de mes os débauchés,
Réaliser le ciel de ma chasuble en pluie
Moyennant le remords de la Ténèbre enfuie!

Ile Tristan, 18 octobre 90.

SAINT-POL-ROUX.

PROSES MOROSES

L'OPÉRATEUR DES MORTS

A Rachilde.

J'étais près de celle qui ne remuera plus, jamais, — j'étais à genoux et je pleurais près de celle qui n'aura plus, jamais, de pleurs.

Je pleurais, — intérieurement, car j'avais trop peur pour pleurer des larmes humaines, — je pleurais divinement.

On entra. C'était un personnage vêtu de noir, de tenue probe, et ganté de noir.

J'interrogeai par le simple geste de la tête dressée, tournée un peu du côté de l'intrus.

D'une voix basse, calme et presque vive, pourtant, — oui, d'une voix presque vivante, il répondit :

« Madame, je suis l'Opérateur des morts. »

Et comme je comprenais, trop bien, hélas ! ce qu'il fallait laisser faire, je me levai, m'écartant du lit, les doigts encore joints, presque crispés sur mon chapelet.

Il se pencha vers la morte adorée, — je regardais, — il replia le drap jusqu'au-dessous des seins morts de ma morte, et, appuyant l'index au bord intérieur de la mamelle gauche :

« C'est là, » dit-il.

Il l'avait mise en travers de sa bouche, l'épingle des cœurs morts, la grande épingle, pour l'avoir à portée de la main et frapper vite.

Il dit : « C'est là, » — et du coup il piqua, d'un seul coup.

Le visage de ma morte était toujours pareil : elle n'était pas plus morte maintenant qu'on l'avait tuée deux fois, — mais peut-être que son cœur immortel subissait, dans les au-delà, la transfixion!

Ah! lance métaphorique du soldat romain qui tous les jours transperces Jésus, et toi, épée mortuaire, n'êtes-vous pas du même fer?

Alors, avec un sourire de complaisance consolatrice, il dit :

« Elle ne sera pas enterrée vivante. »

Il parlait de ma bien-aimée et me tendait un papier.

Je lui fis signe : Sur la cheminée. Ayant déféré à ma douleur avec l'assentiment poli qui signifie : Je suis sûr de vous, — il sortit.

Je me penchai vers la morte adorée : c'était une longue épingle d'acier à pommeau d'argent bruni, en forme de croix, — une épée de croisé, une épée de milicien du Christ... Ah! le symbole, amie, se réalisait donc, — puisque tu l'avais réelle et sanglante en ton sanglant cœur, la Croix!

Nov. 1890.

Remy de Gourmont.

CANTILÈNE POUR CÉLÉBRER

LES

CENT BEAUTÉS DE LA PETITE VIERGE

Pour toi, petite sœur de Madame la Vierge,
Des cierges, l'on voudrait brûler pour toi des cierges
Et te faire un tapis des bleus pourpris du ciel
Et que le croissant d'or te soit un tabouret !
— Est-ce un geranium, les fleurons de tes lèvres ?
Ah ! tes cheveux, couleur de lune qui se lève,

Couleur de poésie et couleur d'auréole !...
— Ce grand vol triomphal, ce vol de cygnes roses
S'effarouchant au froid de ces neiges d'automne
Dont s'effarent les lys et les roses d'automne,
Ce beau vol, n'est-ce pas le parfum de ton corps ?

— Qui donc ne te dirait : Tu seras le jardin,
L'exquis jardin fleuri de lys et de jasmins,
Où, sous le ciel rose et or d'éternels matins,
Grisés d'effluves blonds et d'aurore et de thym,
Bondiront des troupeaux de biches et de daims ?

— Il pleut, il pleut, dans les jardins, il pleut, il pleure...
— Entends-tu le silence d'un astre qui meurt ?...
— Ah ! tes mains !... Et tes doigts, qui finissent en fleurs !..

Ah ! le puits bienveillant, parmi les blondes mousses,
Blondes, tels les duvets des Blondes ! et si douces !...
Le charitable puits où j'ai bu bien des coups !...

Ah ! tes gestes, pâlis comme un refrain d'antan !
Et ta subtile robe, en effluves d'encens !
Et ton rire de givre ! ah ton rire d'enfant !

Et tes yeux, qu'il faudrait pour le bandeau du roi,
Opales qu'on voudrait pour le bandeau du roi,
Tes yeux, ah ! tes grands yeux, bénévoles étoiles
Vers qui vole, en la nuit, la prière des voiles !

Et tes seins ! Et ton front ! Et ta mignarde oreille
Faite d'un peu de nacre et de beaucoup de rêve !...
Et tes pieds longs et fins, tels ceux de Ganymède !...

Tes cuisses ! N'est-ce pas celles d'un jeune archange
Qu'emporte dans l'azur un beau vol d'ailes blanches ?
Et ta voix, paradis immarcessible où chantent

Les Séraphins ailés et les mystiques Harpes !...
Et tes sourcils, tes purs sourcils, d'un blond trop pâle !
Et les serpents très carressants que sont tes bras !
Et tes ongles aigus qui semblent des pétales !
Et ton corps ! Tout ton corps ! Et ta tête, si chaste !...
— Mais ton ventre, on dirait un rêve de vieillard !

20 novembre 1890

LE SARCOPHAGE VIF

A Charles Wiest

Les Doigts ont dit à la Cervelle : Non !
Et, fors les yeux maléfiques du Rat,
Nul doux espoir d'étoile n'éclaira
Le ciel moisi du sanglant cabanon !

La Tarentule immonde, en faction,
Raille mes cris d'un fou rire moqueur !...
J'ai dans le corps, à la place du Cœur,
Un vieux cadavre en putréfaction.....

Un vieux cadavre où la horde des vers
A découvert, pour assouvir sa faim,
Un fin festin, digne des séraphins!...
— Moi! je mettrai, dans mes lugubres vers,

Ainsi que dans mes proses, afin qu'au
Pinde je sois acclamé le vainqueur,
Le plus possible de mon pauvre Cœur!...
— Tant pis, si l'on y trouve un asticot!

Les Doigts ont dit à la Cervelle : Non!
Et, fors les yeux maléfiques du Rat,
Nul doux espoir d'étoile n'éclaira
Le ciel obscur du sanglant cabanon.

Le Scolopendre hydrophobe et pelé,
Le Stercoraire aux airs de matador,
Le Capricorne et la Limace d'or
S'estramaçonnent parmi les bolets,

L'Araignée acéphale fait le guet...
— Toi, ma maîtresse aux suçons trop ardents,
Plante en mon Cœur tes ongles et tes dents!...
L'Araignée acéphale fait le guet.....

— Vois-tu les yeux maléfiques du Rat?
— Mange mon cœur, commensale du ver!...
Tu me diras s'il sent le vétyver
Ou le cédrat, ah! ah! ah! ah! ah! ah!

19 Mars 1890

G.-Albert Aurier.

DÉCOUPURES

VI

LA PETITE MORT DU CHÊNE

A L. de Saunier.

— « Mais, se dit monsieur Sud, pourquoi n'as-tu pas tiré? »

— « J'ai oublié », se répondit monsieur Sud avec simplicité.

Il ne se gourmanda point davantage, et suivit de l'œil les perdrix qui se posèrent là-bas, dans un carré vert.

— « Bien! dit monsieur Sud; elles sont à moi! »

Il fit le geste d'appuyer son index sur l'endroit, exactement. Il portait son fusil par le milieu, d'une main, les bras écartés, marchait en levant haut ses courtes jambes, et s'efforçait de maintenir derrière lui Pirame, un vieux chien de location, d'ardeur modérée.

Arrivé au carré vert, monsieur Sud se baissa, cueillit une plante et demeura quelque temps rêveur. Etait-ce de la luzerne? Etait-ce du trèfle? Parisien têtu, il ne les distinguait encore que malaisément. Comme il se relevait, il entendit les perdrix « bourrir et cacaber ». Monsieur Sud avait trouvé dans un livre de chasse et retenu, pour de fréquentes citations, ces deux termes d'une sonorité étrange.

— « Elles m'ont surpris, les diablesses! j'ai encore oublié de tirer », dit-il.

Les perdrix, l'une d'elles en tête et guide des autres, emportaient au loin leur lourde traîne pendante. Monsieur Sud les regardait avec un

bon sourire, admirait leur vol comme un feu d'artifice, et tortillait son brin d'herbe ou de luzerne. Elles passèrent la rivière, désunies un instant par les branches des saules, et tout de suite, presque au bord, se remisèrent, hors de danger.

— « Voilà qui n'est plus du jeu, dit monsieur Sud. Je n'ai pas de pont sous le pied, moi. Décidément, les malignes refusent le combat et me narguent ! »

Il s'imaginait caché dans le ventre d'une vache artificielle. Les perdrix se rapprochaient, confiantes. Un bras de fantôme sortait pour les ramasser une à une. Il leur cria ce mot d'esprit :

— « Bonsoir, la compagnie ! »

et, vengé, incapable de leur en vouloir, il ne les regretta même pas, tout aise d'échapper à des nécessités cruelles. Il se promena en pleine verdure, s'y rafraîchit les cuisses, y trempa ses fesses même, au moyen de brusques flexions. Il caressait aussi sa belle barbe blanche, et le cordon de son lorgnon dessinait sur le plastron de sa chemise une fourche fine.

— « Vais-je rentrer bredouille ? »

Heureusement, des alouettes tireliraient dans tous les sens. Que n'avait-il, au lieu d'un fusil, un filet à papillons !

D'abord elles tournoyaient, incertaines de la route à suivre, puis s'élevaient lentes et grisollantes, sans doute en quête de miroirs. Monsieur Sud fit la remarque que toutes montaient vers le soleil, le long de ses rayons, comme suspendues au bout de fils d'or qu'on pelotonne. Quelques-unes allaient certainement jusqu'aux flammes, pour s'y perdre, s'y rôtir, et monsieur Sud, la nuque douloureuse, la bouche ouverte, les yeux brouillés, espérait leur chute.

— « Il faut pourtant que je les tire ! »

Au cul levé, c'eût été hasardeux. Il préférait s'en désigner une et la voir s'abattre, se motter, là, entre ces deux taupinières. Il s'avancerait sur elle,

le fusil à l'épaule, et viserait un peu en dessous, pour ne point l'abîmer. Violemment étourdie, elle n'aurait plus que la force de sauter dans la gueule de Pirame. Mais l'alouette était couleur de terre. Monsieur Sud cherchait en vain la petite robe grise imperceptible, fondue. Il piétinait, tournait sur place, s'égarait comme quelqu'un qui vient de laisser tomber une pièce d'argent.

Il s'assit quelques minutes, afin de souffler, de renouer les cordons de ses guêtres et les nombreuses ficelles de son costume. Toutes les taches roses de son teint d'homme savamment nourri s'étaient rejointes et n'en formaient qu'une. Il s'épongea, se sourit dans une glace minuscule, fier de soi, et assuré de faire plus tard une belle conserve.

— « N'aurai-je pas l'occasion de décharger mon arme? »

Il l'ajustait contre sa joue, trouvait enfin la mire, et, pour terminer, étudiait de nouveau les incrustations de la crosse, ces damasquinures si riches qu'elles semblaient garantir l'adresse du chasseur.

— « Certes, j'ai là un objet d'art, un fusil de luxe, quoique de précision. Mais part-il bien? J'en ai connu qui ont éclaté. »

De grosses pierres le tentaient à cause de leur immobilité. Toutefois elles étaient par trop mortes, tandis qu'un arbre a de la sève, presque du sang. Il fit choix d'un chêne sérieux, vivace, trapu, isolé au milieu d'un champ et dont l'apect devait épouvanter, la nuit. L'écorce, comme une vieille manche au coude, s'en était çà et là usée à la râpe des garrots que les chaleurs démangent. Tout autour du tronc, les sabots avaient battu, aplati le sol, et, pour n'être que de chevaux paysans, n'en empêchaient pas moins les herbes d'y pousser.

Monsieur Sud calcula ses distances, car les plombs tantôt s'écartent et passent, les uns à droite, les autres à gauche, tantôt par répercussion peuvent vous blesser grièvement.

Debout, il doutait de lui-même et craignait le recul. A plat ventre, il n'apercevait plus le chêne. Il adopta donc la solide, confortable position du tireur à genoux. Il épaula non sans méthode, point pressé, grave et pâle. Le canon du fusil, d'abord vertical, s'inclina, se coucha sur le plan de tir.

Monsieur Sud était agité de petites secousses, éprouvait des palpitations légères. Il transformait l'arbre en bête, en homme. Est-ce vrai, ce qu'on raconte, qu'une forte détonation peut décider la pluie? Il patienta, attendit le calme de ses nerfs et le silence de son cœur. Il voulait éviter l'à-coup, ne lâcher la détente, celle de gauche bien entendu, comme toujours, qu'après une pression graduée, tendre, interminable. De temps en temps, il risquait un coup d'œil : au bout d'une allée d'acier éclatante, la mire se dressait ainsi qu'une borne. Au-delà s'étendait un espace vide, glace sans tain. Enfin le chêne apparaissait, trouble, mouvementé, remuait toutes ses feuilles inquiètes comme une multitude d'ailes, et gémissait, oscillait dans un doux et long effort pour s'éveiller de sa torpeur mortelle.

Pirame, en arrêt d'étonnement, faisait avec sa queue des signes discrets.

JULES RENARD.

LA GLOIRE

Pour M. Jules Michaut

Les drapeaux du soleil vainqueur, où se marie
Le rose triomphal avec l'or souriant,
Poursuivent de rayons mortels la rêverie
Des astres, qui gardaient la Nuit à l'Orient.

Et lorsque pavoisé de pourpre et d'écarlate,
Il apparait dans sa gloire d'ascension,
Vers Lui, du chœur universel des fleurs, éclate
La rosée en regards chargés de passion.

Ce, pendant qu'élargis, d'innombrables pétales
Sur les tiges, où bout une sève d'amour,
Même les lis, aux attitudes de Vestales !
Livrent leur âme à la merci du Roi du jour ;

Et l'essor des parfums chante dans la lumière
Jusqu'au soir, où vaincu de l'éternel combat,
Sous l'ombre qui reprend sa royauté première
A l'horizon gorgé de carnage, il s'abat.

Puis, dans la grande paix lunaire les calices,
Dédaigneux de Celui que la Nuit vint bannir,
Rêvent de se blesser encore, avec délices,
Aux baisers ruisselant des soleils à venir.

EDOUARD DUBUS.

BARNABÉ

Un vif tumulte dans le soir d'été. C'était son cœur qui battait à se rompre : de la joie en inondation, et de la frayeur presque — une frayeur ineffable — d'être si joyeux. Comme ses yeux intérieurs regardaient en lui-même, il vit un flot de lumière envahir son être et le remplir d'une incandescente magnificence. L'abondance de cet éclat aveuglait son âme ; il se sentait sombrer en un vertige éblouissant ; tout s'écroulait de lui en violentes cascades d'or.

— O ma vie ! cria-t-il.

Le dernier déchirement terrestre se produisit. Il se trouva tout à coup dédoublé. Il lui sembla voir se profiler sur le lit sa forme maladive, et, autour d'elle, des ombres se pencher en pleurant. Sombre, trop sombre était ce décor extérieur : mais en lui vibrait tant de rayonnement, que ces ténèbres n'épouvantaient peut-être que par contraste. Et peu à peu, dans un enchantement, et par lents dévoilements successifs, se manifestait un milieu nouveau, merveilleusement fertile en sensations radieuses, dont celles produites par la matière ne donnaient qu'un informe aperçu.

Il hésita, comme au sortir d'un rêve, à éprouver sans scrupule la suavité de ces impressions bienveillantes.

Il chercha d'abord à se ressouvenir.

Comment s'appelait-il, dans ce rêve bizarre, troublant, long, amer ? N'était-ce point *Barnabé* ? Oui, oui, il jouait un personnage de ce nom. Barnabé ! Il avait été Barnabé. Il venait de souffrir un martyre horrible : une suffocation qui avait duré quinze jours. Ce devait être une fluxion de poitrine. Oh ! quelle angoisse ! quelle angoisse ! Râler, chercher haletant à ressaisir une respiration qui se dérobe, aspirer enfin le vide, s'épuiser en efforts pour apaiser cette soif d'air qui enfièvre le sang, et la sentir augmenter d'heure en heure jusqu'à l'extrême consomption : quelle épouvantable torture ! Tout s'était brouillé dans cette fin atroce de son rêve. C'est, sans doute, n'en pouvant plus, incapable de subir davantage

qu'il s'était alors éveillé, ahuri encore de ces catastrophes récentes et terribles.

Avant cette effroyable maladie, d'autres événements s'étaient succédés : et il se les remémorait, remontant de l'un à l'autre, jusqu'aux confins extrêmes du souvenir, au-delà desquels il ne percevait plus rien que d'obscur.

Il devait avoir vécu cinquante ans : c'est, du moins, l'âge que lui laissait dans l'esprit la dernière notion lucide qu'il avait des choses. Sa face de vieillard précoce portait une barbe déjà toute blanche, tandis que sa moustache restait à peu près brune. Cette barbe en avance du côté de la tombe l'avait toujours beaucoup troublé. Il ne possédait plus de cheveux que deux bandes floconneuses autour des oreilles. Ses yeux avaient jadis été beaux, et il en avait conçu quelque vanité ; mais, avec le temps, ils étaient devenus chassieux, et l'un même, fermé à demi par une blépharite, n'était plus utile à la vue. Divers malaises tourmentaient fréquemment son corps ; diverses incapacités paralysaient ses désirs. Il souffrait chaque fois qu'il se départait d'une hygiene rigoureuse ; il n'osait manger au-delà d'une limite fort exacte ; la boisson le mettait à bas ; s'il s'occupait d'un travail intellectuel plus d'un nombre restreint d'heures, un flot de sang affluait à ses tempes et les battait précipitamment.

Ces misères physiques se compliquaient d'infortunes morales. Des embarras d'argent empoisonnaient son existence. Etait-ce assez navrant d'avoir, tant d'années, travaillé pour aboutir à une si pitoyable décadence ! De mauvaises affaires l'avaient à peu près ruiné ; et son courage défaillant ne lui laissait pas l'énergie de reprendre position dans l'implacable bataille des intérêts. Sa sensibilité exacerbée ne supportait ce malheur qu'avec plus de honte et de poignante humiliation. L'idée fixe de sa ruine labourait son cerveau et y semait la folie.

Ce Barnabé n'avait-il point une fille ? Eh oui ! Une fille dont le mariage avait été irrémédiablement compromis par ces pertes d'argent. La pauvre enfant ! Quels contristants remords l'étreignaient, lui, son père, à la pensée toujours rongeante qu'il était la cause de sa lamentable destinée. Il traînait après lui la vision de ces deux grands yeux voilés qui lui reprochaient muettement son peu de soin du bonheur de sa famille. Que de larmes versées ! que de soucis désespérants !

Sa femme encore : cette femme qu'il avait tant fait souf-

frir, et par laquelle il avait tant souffert! Oh! comme tout cela, cette combinaison de personnes, de choses, d'événements autour de lui, était odieux! Sa femme particulièrement, avec sa présence continuelle, sa patience d'ange, sa douceur tenace, sa sévérité de caractère, ses plaintes dissimulées, mais qu'il n'apercevait que trop, lui était un supplice, d'autant plus dur qu'il était inavouable. Il se voyait prisonnier de cette femme, elle l'enserrait de mailles inextricables, sa voix monotone clapotait sans cesse à ses oreilles, son regard froid le poursuivait, le scrutait : et il ne trouvait pas un mot à dire, tellement cette tyrannie était pratiquée avec une constance impalpable.

Délaissant ces impressions, si fraîches qu'elles lui serraient le cœur, ce fut un Barnabé plus ancien, moins misérable, moins gris, mais toujours chargé d'épreuves, qui revécut dans cette aiguë et rapide réminiscence. Il repassa les phases de son activité, se rendant compte de l'inutilité de son labeur, revoyant avec honte les péripéties nombreuses, gonflées d'espérances déçues et de vaines tentatives, par où l'avaient traîné ses petites ambitions. Que d'efforts il avait dépensés pour se créer une aisance, debout du matin jusqu'au soir, la tête bourrée de chiffres et l'imagination encombrée de projets! Que de tracas! que d'incertitudes! que de surexcitations! Que cela faisait mal aux nerfs, rien que d'y songer!

Puis, ce furent des faits plus saillants, qui ponctuaient, comme des points de repère, cette longue, terne et mauvaise existence. Qu'ils paraissaient ridicules, à distance!

Il se rappela son duel. Et, tous les incidents de cette minuscule histoire se représentant avec une particulière netteté à son esprit, il se demandait avec pitié si ce n'avait pas été, hélas! la page capitale de son pauvre roman : sa personne discutée dans une feuille publique, son nom accolé à des épithètes malsonnantes, son honorabilité suspectée, sa colère d'homme flagellé, son embarras sous l'attaque, son recours aux armes, la promenade matinale dans une petite bruine transperçante, sa crispation d'âme en face de la vibration luisante de l'épée, sa blessure, dont la guérison interminable l'exaspéra et dont les suites l'inquiétaient encore dix ans après.

Il se rappela la naissance de sa fille, cet enfant attendu et qui aurait dû être un garçon. Quels soins vigilants avaient entouré l'être faible et captivant, source tout d'abord d'une joie immodérée, objet ensuite de soucis

infinis! Le bas âge avec ses misères criardes, l'éducation avec la surveillance de chaque jour, l'adolescence et ses dangers, l'heure enfin sonnée de se mettre à la recherche du mari, les déboires et le risque de plus en plus grand pour l'infortunée de rester vieille fille : et les années avaient coulé ainsi, gaspillées à de menus devoirs, émiettées en d'humbles et quotidiennes besognes, qui laissaient ressembler le temps à une insipide et continue pluie d'automne.

Il se rappela son mariage : ces fiançailles mi par raison, mi par amour avec une parente éloignée qui lui apportait une petite dot et menaçait de constituer dans toutes les règles ce qu'on appelle une bonne femme. Presque heureux, presque ému, le jour de ses noces, il avait sincèrement cru aux vœux formulés autour des époux par la cohorte larmoyante des deux familles. Comment, par quelles insensibles dégradations en était-il arrivé à ne plus respirer dans le mariage qu'une atmosphère lourde, enfermée, pleine de miasmes?

Il se rappela plusieurs traits de sa jeunesse, avec moins de déplaisir que le reste, peut-être parce que cette époque était plus éloignée. Enfin, il revit vaguement son enfance, l'enfance de ce personnage Barnabé qu'il avait été, qu'il était encore, tant ses dernières manifestations se confondaient avec ce qu'il éprouvait, lui, lui qui pensait.

Ces souvenirs se pressèrent et se bousculèrent étrangement dans son esprit. L'impression qui s'en dégageait était triste : comme de quelque chose de douloureux qu'on a vécu et dont on vient seulement d'être exonéré.

Mais, ainsi qu'au réveil après la morosité du cauchemar, la conviction de cette délivrance s'imposa dans un éclat de joie de plus en plus lumineux. L'évidence splendide du grand jour repoussa victorieusement dans un abîme de moins en moins reconnaissable les affres de ce qui s'était passé. L'immensité ensoleillée de gloire s'ouvrait. C'était l'oubli : c'était la Vie.

D'une dernière souvenance jetée au mélancolique tableau, il aperçut encore le lit avec sa forme maigre et pâle de Barnabé. Il crut voir s'agiter confusément les ombres, et distingua ces mots gémis dans des sanglots :

— Il est mort!

Alors, soulevé d'une allégresse infinie, il s'élança dans les régions nouvelles — ou retrouvées.

Louis Dumur.

AUX INDÉPENDANTS

Il serait d'un mauvais conseil d'engager le public, hélas ! peu nombreux en cette exposition, de s'attarder dans les premières salles où c'est, comme chaque année, un lamentable spectacle que nous donnent des peinturlureurs qu'un peu d'habileté eût rendus dignes du Palais de l'Industrie, et qui s'en consolent par leur conviction naïve d'être des indépendants Dans la salle avant-dernière, MM. Rauft, Perrot et Perier montrent des velléités de tendances originales.

M. Perier seul a quelque mérite ; il y a des intentions dans sa *Convalescente* M. Perrot n'entend rien au pointillisme. M. Rauft aime Degas et Chéret, ce qui est bien, mais il n'a ni la fantaisie du dernier, ni les qualités de dessin du premier, qui est un maître : c'est plus que médiocre.

Dans la dernière salle, la seule intéressante, si tout n'est pas admirable, une partie tout au moins des toiles accrochées méritent la discussion.

La société des Artistes indépendants est cette année en deuil de trois de ses membres : Vincent van Gogh, qui fut et reste un grand peintre de ce siècle ; Seurat, tempérament de chercheur et d'initiateur, un militant d'avant-garde ; Dubois-Pillet, qui fonda la société et fut un bon administrateur. Mais faisons un tour de salle :

Dubois-Pillet. — Soixante toiles. C'est l'œuvre d'un amateur d'art qui eût pu employer plus mal les loisirs que ses occupations lui laissaient. Quelques jolies natures mortes de sa dernière manière ; nous préférons l'autre.

Georges Seurat. — L'an dernier *le Chahut*, cette année *le Cirque*. Recherches curieuses peut-être, mais cette géométrie est-elle de l'art ? Des tons rares et fins dans ses marines. Peint ses cadres : puérilité.

Paul Signac. — Beaucoup d'habileté et d'assimilation. Harmonie conventionnelle, aucune sensibilité. *La Mer*, c'est *le Fleuve*, et réciproquement. Le portrait de M. Félix Fénéon est bien amusant.

Charles Angrand. — Nous en parlâmes louangeusement l'an passé. Il est à craindre que trop d'adresse n'émousse la sensibilité de ce peintre qui, après Camille Pissaro, est le plus bel artiste de son groupe.

Van Rysselberghe. — Ecole des Beaux-Arts, classe

de M. Lefebvre, — voyez le dessin. La couleur est jolie et d'un virtuose qui se croit sans doute un révolutionnaire.

Henri Cross. — J'aime mieux Carolus Duran.

Leo Gausson. — Rendez-nous, cher Monsieur! le Gausson d'autrefois. Bien que peu, il valait mieux. Horreur!

De Toulouse-Lautrec. — Belle exposition. Nous sommes restés longtemps devant le tableau : *A la Mie.* Grandes qualités de style. Pas très personnel, mais enfin!...

Armand Guillaumin. — Un peintre puissant qu'on peut ne pas aimer. Il est brutal. Discutable, mais incontesté : c'est Zola peintre. Du rouge et du bleu (ses jaunes sont rouges, ses verts sont bleus) et avec ses deux couleurs il nous donne sa vision fortement matérialiste d'une nature exubérante.

Anquetin. — Dans une manière joliment décorative, son *Torse de jeune fille* vous sollicite au passage. Le dessin est pur. Des roses du visage aux crèmes chaudes du torse c'est d'une magique dégradation de tons. Cette toile compte parmi les trois ou quatre qui de cette salle sont les meilleures. Nous aimons aussi le profil de femme (N° 17). Les paysages et le décor sont inférieurs. Par la composition et les particularités du dessin, *le Pont des Saints-Pères* tient de la fresque, mais il semble que la couleur n'en soit pas assez murale.

Emile Bernard. — Un tout jeune peintre de beaucoup de talent qu'il ne faudrait pas juger sur les toiles qu'il expose. Une seule, *Peupliers au déclin*, vaut d'être citée. Ajoutons-y la nature morte où l'on sent les qualités du peintre. Le reste n'a rien de définitif. On n'expose pas le produit de recherches incomplètes.

Maurice Denis. — Ce mystique nous arrête. Il expose pour la première fois. Il est à souhaiter que ses dessins de *Sagesse*, de Paul Verlaine, trouvent un éditeur pour une édition luxueuse de ce beau livre. Dans la femme nue de son *Décor*, il n'y a pas harmonie entre la couleur qui vibre trop et la ligne qui est silencieuse et doit l'être. Belles promesses.

Pierre Bonnard. — A mentionner son petit tableau : *L'exercice.*

Anna Boch. — Admire van Gogh et ça se voit.

Daniel-Monfreid. — Admire Gauguin et ça se voit.

Willumsen. — Parmi ceux qu'a influencés Paul Gauguin, c'est un des rares dont la personnalité soit ap-

parente. Qu'on rie devant ses toiles, c'est affaire aux niais. M. Willumsen a du tempérament. *Deux bretonnes sur la rue* et *la fin du bavardage* sont dans un caractère de puissante originalité. Ses eaux-fortes sont fort belles. Sa sculpture sur bois est mieux qu'intéressante. Il y a chez ce peintre un don d'ironie qui n'est pas à fleur d'âme.

Vincent van Gogh. — *La Résurrection* est le chef-d'œuvre de l'exposition des Indépendants, et, de plus, un chef-d'œuvre. On a tout dit sur cet admirable artiste.

Lucien Pissaro. — Nous n'aimions pas sa peinture. Ses gravures sur bois sont remarquables.

Albert Trachsel. — L'architecte symboliste. *Le lever de lune* (fragment de décoration d'un temple à la lune) ne renseigne pas suffisamment. Mais son épure du *Palais des extases*, dans sa simplicité de lignes, nous montre à quelle volupté architecturale on peut atteindre par des courbes. L'architecture n'avait pas encore exprimé cela.

JULIEN LECLERCQ.

THÉATRE D'ART

Le Théâtre d'Art, définitivement sorti de ses langes le soir des *Cenci*, s'affirme l'entreprise dramatique la plus originale de ce temps. Sa dernière représentation — la cinquième en comptant les deux qu'il donna sous le nom de Théâtre Mixte — si vraiment artistique, si audacieuse avec *La Fille aux mains coupées*, lui a conquis des sympathies précieuses : M. Paul Fort n'a plus qu'à continuer son œuvre pour grouper tous les talents qui seraient mal à l'aise sur la scène naturaliste du Théâtre Libre, et partant ne s'y risqueraient point. Voici, dans l'ordre de l'interprétation, les pièces au programme du 20 mars.

Les Veilleuses, *pièce en 1 acte, en prose, de* M PAUL GABILLARD. — Autour d'une idée jolie, c'est une scène naturaliste de fond, souvent romantique de forme. — Le sonneur d'un village est mort; des femmes, des voisines, le veillent en compagnie de sa fille, qui pleure auprès du lit. Mais les heures sont longues; la parlerie des femmes, d'abord grave et toute au sonneur, dévie en un jabotage sur leurs petites affaires; elles rient parfois — aussitôt rappelées à la situation par la fille du défunt. Ce rôle austère de veilleuse, qui commanderait le silence, finit

par leur peser, et elles profitent de l'arrivée de « la folle », un pauvre être sans famille et sans toit qui vit d'aumônes dans le pays, pour rentrer chez elles. La fille du mort reste avec l'idiote, qu'après d'énergiques refus elle a autorisée à demeurer. Cependant elle tombe de fatigue, se violente pour résister au sommeil, et l'autre lui persuade d'aller dormir : elle veillera seule. Rideau. La jolie idée est dans le mobile de la folle : un jour qu'elle errait par les chemins, selon l'accoutumée, le sonneur l'a prise, elle que nul ne regarde et dont personne ne veut; et de cette circonstance elle a un tel souvenir que le sonneur est pour elle comme le bon Dieu...

M. Paul Gabillard prouve des qualités d'observation et possède l'art des nuances. Mais sa pièce gagnerait, j'imagine, à ce que la folle — l'éternelle folle des romantiques! — fût une simple fille laide. Il n'était peut-être pas indispensable aussi qu'elle survint tout juste alors que minuit sonne, et que précisément ce soir-là éclatât un orage : moyens impressionnants sans doute, mais un peu surannés et puérils. C'est le gros reproche que je faisais naguère à M. Van Lerberghe à propos des *Flaireurs*.

MM^lles^ Lemorié (la folle) et Camée (l'orpheline) ont été parfaites. Quant aux veilleuses, MM^mes^ Suzanne Gay, Dénac, etc., on n'a pas très bien entendu ce qu'elles disaient.

La Fille aux mains coupées, *mystère en 2 tableaux, en vers, de* M. Pierre Quillard. *Décor de* M. Paul Sérusier. — Ce poème, inséré voilà cinq ans dans *La Pléiade* (1^re^ série) et qui est un des plus beaux de *La Gloire du Verbe*, le livre récemment publié par M. Pierre Quillard chez Bailly, est trop connu des lecteurs du *Mercure de France* pour que je le raconte — tâche périlleuse d'ailleurs et profane, car on ne touche pas au rêve des poètes... Je ne veux que noter la délicieuse impression qu'il a produite, et la hardiesse de sa mise à la scène. Sur ce dernier point, je ne saurais mieux dire que M. Marcel Collière, à qui j'emprunte le début de son article dans le journal-programme du Théâtre d'Art :

« L'ordonnance scénique de ce poème est pour laisser « toute sa valeur à la parole lyrique, empruntant seul le « précieux instrument de la voix humaine qui vibre à la « fois dans l'âme de plusieurs auditeurs assemblés, et né- « gligeant l'imparfait leurre des décors et autres procédés « matériels. Utiles quand on veut traduire par une imita- « tion fidèle la vie contemporaine, ils seraient impuissants « dans les œuvres de rêve, c'est-à-dire de réelle vérité.

« On s'est fié à la parole pour évoquer le décor, et le « faire surgir en l'esprit du spectateur, comptant obtenir, « par le charme verbal, une illusion entière, et dont « nulle contingence inexacte ne viendra troubler l'abs- « traction.

« Aussi le dialogue en vers est-il enchâssé dans une « prose continue qui dévoile les changements de lieux « et de temps, indique les êtres, révèle les faits et laisse « ainsi au vers sa fonction essentielle et exclusive : « exprimer lyriquement l'âme des personnages. La prose, « assidue coryphée, suit l'action; elle la débarrasse de « tout récit, de toute explication qui gênerait ou alour- « dirait son vol. Le chant ne contient que le chant. »

On remarquera que cette ordonnance scénique, à peu près analogue à celle des tragiques grecs, est la première tentative en les temps modernes de simplification du décor. — Sur le fond d'or des Primitifs, un fond d'or au semis d'icônes naïves d'anges en prières, les figures se meuvent, lentes, rythmiques; elles disent, ou plutôt elles *chantent* leurs âme, et, quand elle se taisent, une *récitante* (debout, à gauche de la scène et en deçà du rideau de gaze) les explique d'une voix uniforme et monotone, ou bien le *chœur* épand une musique suave de paroles : la Voix de l'Invisible. Et de ces chants alternés l'âme des personnages surgit, concrète pour ainsi dire et quasi palpable.

Le public, en majeure partie des poètes et des artistes, a beaucoup applaudi ce spectacle rare, une des plus pures jouissances esthétiques que je sache.

M^lle^ Camée fut exquise en son rôle de vierge mystique, aux mouvements si lents et si « mélodieux », et elle a chanté le vers d'une façon que ne lui enseigna certes point le Conservatoire : difficulté de plus. J'eusse préféré M^me^ Gay (la récitante) plus monotone encore qu'elle ne fut, et M. Paul Franck (le choryphee) plus « chantant ». MM. Prad, Beuve et Félix tenaient les autres rôles.

Madame la Mort, *drame cérébral en 3 actes*, par Rachilde. — Cette pièce a le mérite de n'être point bâtie selon l'une des deux ou trois formules dramatiques habituelles, et elle est curieuse d'invention autant qu'intéressante par la psychologie du principal personnage, Paul Dartigny. D'une intelligence trop affinée pour s'avouer nettement matérialiste, il ne croit cependant plus à grand'chose au moment où il résout le suicide, et, dégoûté de tout après avoir essayé de tout pour se prouver l'existence supportable, il n'aspire alors qu'à l'anéan-

tissement total de son être. Mais cette conclusion nihiliste de sa raison répugne à son imaginative, et une sorte de sens esshétique — non un vieux levain de foi — l'induit en la conception d'un au-delà païen, étrange paradis fait de calmes contrées dans une lumière trouble qui ne viendrait point du soleil, et où la Mort — une femme long voilée de gris-poussière, une femme très belle, grave et douce — est la maîtresse définitive, maternelle, câline, l'Absolue qui panse toutes les plaies et console pour l'éternité.

C'est au second acte que se révèle cet état d'âme. Le premier a mis aux prises le pessimisme névrosé, aristocratique et artiste de Paul Dartigny avec le bourgeoisisme bon garçon, benoît et heureux de vivre de Jacques Durand : ce Jacques et Lucie, la maîtresse de Paul, synthétisent là les gens de nerfs placides, d'humeur quiète, d'esprit fermé au rêve, les *gens de sens commun* qui s'accommodent et même se satisfont du train des choses. Mais au second acte — qui est le rêve *in articulo mortis* de Dartigny et par quoi il assiste à son agonie — Lucie est l'*apparence* sous laquelle la Vie se manifeste au mourant pour lui reprocher de la volontairement quitter, s'efforcer à le reconquérir, la Vie qui combat la Femme voilée attendue depuis tant d'heures et enfin venue. Le « drame cérébral » est ici. A proprement dire, c'est la Vie et la Mort se disputant une humanité ravagée d'incroyance et qui, trop faible ou trop raffinée pour la résignation à la fin matérialiste, tâche à tromper sa misère spirituelle par de hasardeux mysticismes. Si le débat n'a point cette ampleur, il la suggère néanmoins. Tout le morceau est d'un mouvement dramatique et d'une concision remarquables. Au crescendo de passion de la Vie, la Mort oppose son implacabilité sereine ; et un instant Paul faiblit, laisse échapper comme un regret :

Paul Dartigny. — Ses cheveux étaient si longs !...

La Femme voilée. — Mon voile est encore plus long.

Et lorsqu enfin la Vie s'en va, clamant le désespoir de sa défaite en des appels éperdus, la Femme voilée est douce et caressante au pauvre amant. Mais il voit peu à peu se rétrécir l'au-delà de son rêve : la maîtresse ne se livre point, ne peut pas se livrer, et, impuissante à répondre à ses interrogations, ce sont des ambiguïtés qu'elle profère :

Paul Dartigny. — Enfin peux-tu me dire qui tu es, toi, la Mort?

La Femme voilée. — Je ne sais pas.

Elle ne sait pas. Elle s'ignore. Elle est la Fatalité. Le paradis entraperçu, ces contrées de paix et de suavité *où l'on aurait conscience de la perpétuité du repos*, se brouille davantage, disparait presque en des amoncellements d'ombre. Que va-t-il advenir? — Il dormira.

La Femme voilée. — Pour toujours.

Et d'un mouvement lent et dolent elle l'ensevelit en la nuit sans fin de son voile.

Ce deuxième acte est, je crois, la page la plus complète, à coup sûr la plus élevée, que l'auteur ait jamais écrite.

Lucie reparait au troisième acte avec Jacques Durand. Mais elle n'est plus alors une semblance, une projection du cerveau de Dartigny : elle représente, comme au début de la pièce, la moitié féminime du Tout-le-monde pratique et de sens commun dont Jacques incarne la moitié masculine. Et le rideau tombe sur la pitié quelque peu méprisante de ces deux êtres pour le pauvre fol, ces deux êtres qui sont l'Humanité inconsciemment cruelle au rêveur, si indifférente à des maux dont elle est l'abri et que d'ailleurs elle ne conçoit point.

Beaucoup de personnes eussent aimé mieux que la mort de Dartigny achevât la pièce. Je ne discuterai point le plan de l'ouvrage. Je reprocherai seulement, au premier acte, un manque de concision qui m'a parfois donné l'impression d'un bavardage, et le romantisme de l'empoisonnement au cigare saturé de *nerium oleander* — bien qu'un tel suicide soit très possible scientifiquement et tout à fait dans le personnage de Dartigny.

M^lle^ Camée, si vivante, jouait la Mort, enveloppée toute dans un long voile gris. Elle a dit les brèves phrases de son rôle avec infiniment d'intelligence, et a su conserver à la Femme voilée, même quand elle chasse la Vie avec des paroles violentes, même alors qu'elle se fait caresseuse et consolatrice, la sereine majesté que volontiers on imagine à la reine éternelle. La grâce du lent et grave mouvement dont elle enlinceule Dartigny a enthousiasmé la salle. — M^me^ Suzanne Gay (Lucie) est une parfaite maîtresse « sans cœur » : la fille qui a de la tenue et fait son petit métier avec une certaine décence. Mais je ne crois pas que la passion soit dans ses cordes : la véhémence n'est point de la passion. — Le masque amer et l'attitude hautaine de M. Paul Franck s'adaptent merveilleusement à la figure de Dartigny, qu'il a bien rendue; toutefois, au second tableau, peut-être eût-il dû s'efforcer à une diction spéciale, plus suave, qui signifiât

que le drame est dans son cerveau et non sur la scène.— Il est regrettable que M. Albert Félix, dont je sais la conscience, pense utile, pour raison d'optique, d'exagérer sa mimique et ses intonations : après avoir fort bien compris la physionomie de Jacques Durand, il a perdu maintes de ses trouvailles en grossissant ainsi son jeu. — Il faut remercier M. Prad d'avoir accepté, par sympathie pour le Théâtre d'Art, le bout de rôle du docteur Godin. — Enfin M Ricqmer a tracé la silhouette du domestique moderne, une sorte de fonctionnaire correct peu attaché à qui le paie.

Le Guignon, *poème de* M. Stéphane Mallarmé. — Moins encore que de *La Fille aux mains coupées* je n'ai à parler du *Guignon*, qui est dans toutes les mémoires. Mais il était intéressant d'entendre dire sur la scène, par la voix souple d'une interprète qui sait au besoin désapprendre la diction classique, les beaux vers du maître. Mlle Camée y a remporté un grand succès, et les acclamations et les applaudissement dont on a salué le nom de l'auteur prouvent — une fois de plus — combien M. Stéphane Mallarmé a d'admirateurs dans les « générations montantes ».

Prostituée, *scène naturaliste en 2 tableaux*, par M. de Chirac. — Est-ce une parodie ? Si oui, tout est pour le mieux Sinon, ah ! M. de Chirac est encore un peu loin de la littérature d'art. Je serais désolé qu'il en prît le moindre chagrin, mais je ne puis ne point constater que sa pièce est toute en ceci : le premier chapitre de l'*Assommoir* cousu à une scène postérieure du même livre, et ce non par M. Zola, mais par un Dennery *mal en train*. M de Chirac observera que je n'en veux nullement à ses mots grossiers, presque tous bien en situation — quoique inutiles. Mais quelles métaphores !... M. Prad, un excellent Coupeau, et Mlle Camée (et même le petit Fernand Rouquet, un bébé en chair et en os que j'ai revu l'autre soir dans le *Camille Desmoulins* de Marc Legrand) ont vaillamment tenu la scène jusqu'au bout, malgré les huées de la salle, vociférations, trépignements, sifflets, cris d'animaux, etc., etc.

Programme illustré par Paul Gauguin et Paul Sérusier.

Alfred Vallette.

A l'association des étudiants. — Le vendredi 10 avril, dans la salle des fêtes de la mairie du IV arrondissement, en présence de peintures allégoriques mi-crême mi-fumée et d'un Sarcey vivant beau comme

un jeune dieu, la troupe du Théâtre d'Art a représenté, pour l'Association des étudiants, à ses invités le *Camille Desmoulins* de M. Marc Legrand. Je conçois mal qu'on puisse faire parler en alexandrins les hommes de la Révolution; la prose — fût-elle « artiste » et d Edmond de Goncourt — s'accommode de toutes les niaiseries et de toutes les emphases, et peut-être ferait-elle revivre cette étrange époque de déclamations puériles et d'actes prodigieux. Mais le vers ne saurait, sans déchéance, exprimer telle ou telle manière de dire, spéciale à des individus déterminés : il semble destiné uniquement à proférer les choses éternelles. Si consciencieusement ouvré que soit le drame de M. Marc Legrand, il est en somme marqué d'une tare native et nécessairement on y devait trouver des vers regrettables :

Pour moi, nul ne pourra m'ôter mon encrier

. . . . . .

M'enfermer tout vivant dans la médiocrité.

. . . . . .

On peut marcher au but sans tomber dans le gouffre.

Ces erreurs ne sont point imputables au poète, mais au genre.

Camille Desmoulins a été supérieurement interprêté par *M. Fenoux:* une voix superbe, une grande noblesse de geste et d'attitude; par *M. Paul Franck :* Robespierre après Dartigny, une figure sèche, une voix d'acier en coquetterie avec la nuque des suspects; et par *M. Gauley.* Mlle Camée — Lucile — doit être mise hors de pair : elle a dit les vers comme il faut les dire, d'une voix chantante et sonore : tour à tour mutine, tragique, attendrie, observant toujours le rhythme et ne permettant pas même à la passion de déranger l'harmonie des lignes, dans cette grande salle, sans décors, qu'elle emplissait toute de sa déclamation éperdue, elle apparaissait comme une vivante image de l'éternelle poésie, une de celles qui éveillent le frisson sacré — et les poètes la remercient pour la pure émotion d'art qu'ils lui doivent et qu'ils n'oublieront point.

Après *Camille Desmoulins* venaient : *Le Plumet*, une comédie inédite de MM. *Collias et Rémond* où se trouvait au moins une idée heureuse, et une ineptie de *Busnach et Gastineau.* Mais, pendant l'intermède, une œuvre de pur génie nous a été révélée par M. *Georges Berr;* c'est une miraculeuse complainte : *Sur les bords de l'Ohio*, d'une fantaisie tellement excessive qu'elle

put sans scandale exciter en même temps le rire inextinguible des poètes lyriques et la furieuse tempête d'hilarité qui secouait les flancs vastes — mais vénérables — de M. F. Sarcey, beau comme un jeune dieu.

P. Q.

LITTÉRATURE ITALIENNE

Revues. — *Gazetta letteraria* : Notice sur Théodore de Banville, par Federico Musso, — meilleure et mieux renseignée que la plupart de celles que nous lûmes en des journaux français (21 mars). — Étude sur l'*Argent* de M. Zola, par Giuseppe Depanis : le critique prend à ce livre un intérêt qui nous étonne ; il suffirait peut-être de constater l'étiage du tirage pour épuiser l'esthétique afférente au sujet (28 mars).

Cronaca d'Arte : Curieuses notes de Giuseppe Robiati sur un romancier italien, tout à fait inconnu, Ottone di Banzole. Cet écrivain, dans ses trois livres, *Al di là*, *No*, *Quartello*, apparaît tel qu'un romantique décadent, s'inspirant de Leopardi, de Baudelaire, de Schaupenhauer, assez indépendant pour avoir écrit : « A dire vrai, je n'ai jamais senti ni compris l'amour de la patrie » ; dans un autre roman, tout de jeunesse, *Memorie inutili*, il avait analysé les plus étranges observations de l'amour, en un mélange, dit M. Robiati, de Stendhal et de De Sade. Nulle critique ne parla jamais des livres de Banzole : cependant ils ont été achetés et lus, puisqu'épuisés en librairie. (15 mars).

La Critica sociale, toujours intéressante, mais sur des sujets où nous ne pouvons la suivre en détail, nous a fait l'honneur de traduire presque intégralement, en y joignant des comment ires sans équivoque, « Le joujou Patriotisme ». La traduction est élégante et d'une langue très fine. Cette expression italienne m'amusa beaucoup : pour dire : Va-t'en te promener : « *Vatti un po' ad ungere*, » — va te faire *oindre*, — gavrochement, en français : « Va te faire couper les cheveux ! » R. G.

M. Antonio Zaccaria vient de faire paraître à Faenza une brochure *In Memoria di sua altezza reale il principe Amedeo di Savoia, duca d'Aosta.*

LES LIVRES [1]

Les Fusillés de Malines, par Georges Eekhoud (Bruxelles, Lacomblez). — Voilà un très bon livre, malgré quelques pages d'un naturalisme un peu trop de kermesse à la phase excrémentielle. C'est l'histoire de la révolte des Flandres, en 1798, contre l'occupation française et la stupide tyrannie des jacobins. On avait fermé et pillé les églises, déporté les prêtres à Cayenne, supprimé toutes les gildes, confréries, corporations et fêtes locales ; à toutes ces vexations (imaginées naturellement au nom de la liberté et l'égalité) ajouté la conscription : — les paysans, un jour, trouvèrent que cela allait un peu loin et prirent les armes. Ils surprirent Malines, mais, surpris à leur tour et cernés, ils furent massacrés, et ceux qui avaient échappé à la tuerie fusillés le lendemain après un simulacre de jugement. L'auteur méprise et hait la Révolution française, — sentiment que tout artiste ne peut que hautement approuver. Ah ! Gantois et Brugeois, si vous nous aviez appartenu, comme nous aurions rasé vos maisons à pignons, vos beffrois, vos couvents, vos hôpitaux, vos chapelles, vos églises ! Comme nous aurions redressé vos rues qui s'en vont sans savoir où ! Et comblé les inutiles canaux de Bruges ! Et rendu toutes ces villes un peu modernes ! Songer que Bruges pourrait ressembler à Saint-Denis ! Sous couleur de patriotisme flamand, cette étude de M. Eekhoud, fort bien écrite d'ailleurs, avec plein de trouvailles de mots et style, est un plaidoyer de l'art contre le vandalisme et de l'idéalisme contre le despotisme utilitaire : donc, à tous les points de vue, un très bon livre.

R. G.

Les Pharisiens, par Georges Darien (Genonceaux). — Un jeune homme de lettres, qui serait sans doute l'auteur lui-même si nous étions encore au beau temps des romans à clef, s'introduit dans les dessous d'une librairie quelconque où il rencontre un célèbre anti-sémite portant le pseudonyme extraordinaire de *l'Ogre*. Ce jeune homme, un peu candide, s'aperçoit que les grands éditeurs et les grands auteurs cherchent avant tout leur intérêt, les uns quand ils éditent, les autres quand ils écrivent. Ça l'étonne. Il explique son étonnement dans une langue véhémente, ornée de périodes à effets, comme les discours académiques. On ne sait pas bien s'il est pour ou contre les juifs, mais on finit par s'apercevoir qu'il est amoureux d'une petite femme. L'idylle est très jolie, trop jolie. Les juifs ne comprendront jamais, eux, que l'indi-

(1) Au prochain fascicule : *Les Cahiers d'André Walter* (œuvre posthume), *Confiteor* (G. Trarieux), *Là-Bas* (J.-K. Huysmans), *Daniel Valgraive* (J.-H. Rosny), *Au Pays du Mufle* (Laurent Tailhade), *La Création du Diable* (Raymond Nyst), *Le Circulaire 94* (J. de Beauregard); *L'Androgyne* (J. Péladan); *Diptyque* (F. Vielé-Griffin).

gnation contre l'Ogre, leur ennemi, en arrive fatalement à une histoire d'amour. Le défaut du pamphlet, en général, c'est d'être ennuyeux quand il est long, mais tout l'esprit du monde, toute la fougue des périodes à effets, ne feront pas qu'il soit sérieux quand il tombe dans le roman... idyllique. Si *Les Pharisiens* sont un roman, ce roman est beaucoup trop plein de questions d'économie sociale. Si ce n'est qu'un pamphlet, alors pourquoi l'histoire de la femme ? Pour terminer, le héros, qui esquisse une vilenie en l'honneur de sa dame avant de l'avoir conquise, renonce à la même vilenie lorsqu'il a tâté de la femme. C'est, intellectuellement, oublier de poser le louis sur la cheminée et, en somme, la seule morale à tirer de l'œuvre. Je crois que G. Darien, l'auteur de *Biribi*, a une revanche à prendre.

***

L'ornement des noces spirituelles. *par Ruysbroeck l'Admirable, traduit du flamand par* Maurice Maeterlinck (Bruxelles, Lacomblez). — Sur ce livre, un des plus hauts de la littérature mystique, je me réserve de revenir un jour (un mois ou l'autre) en une étude. Celle du traducteur est si complète, si pénétrante, si écrite en le style qu'il fallait, — que cela pourrait paraître superflu et même téméraire ; mais M. Maeterlinck, seul grief, n'a pas assez délimité les deux mysticisme : le catholique et l'alexandrin. Je ne voudrais pas que l'on citât Plotin pour expliquer Ruysbroeck, ou bien il y faudrait apporter une grande prudence. Il y a deux grandes classes de mystiques : les grecs, les latins. Le mysticisme grec évolue dans l'Intelligence : le mysticisme latin, dans l'Amour : l'un, c'est saint Denys l'Aréopagite ; l'autre, saint Boniface ou saint Bernard. Ruysbroeck, tout en les ignorant également, semble résumer les deux écoles. Pourquoi spécialement en référer à Plotin ? Je sais bien que M. Maeterlinck donne à ce sujet de très subtiles explications, — justement à discuter.

« Ce saint personnage, dit la très intéressante revue de Gand, Le *Magasin littéraire*, né au village de Ruysbroeck, entre Hal et Bruxelles, en 1274, fonda dans la forêt de Soignes, au lieu dit Graenendael (Val-Vert), un monastère qui suivit la règle des Ermites de Saint-Augustin. C'est là qu'il écrivit en flamand ses étonnantes œuvres mystiques. Ces œuvres, éditées pour la première fois dans le texte original, il y a quelques années, par les soins de la *Maatschappij der Vlaamsche Bibliophilen*, n'ont jamais paru en français, sauf quelques passages traduits par Hello sur le texte latin, rédigé au 16e siècle par Laurentius Surius ». Ajoutons que ces « quelques passages » traduits par Hello donnent la quintessence de Ruysbroeck en un petit livre, qui ne doit pas être, il est vrai, littéralement exact, mais qui n'en garde pas moins sa valeur de bréviaire, de « Petites Heures » mystiques.

R. G.

L'Instituteur, par Théodore Chèze (Savine). — Plus impartial, débarrassé de quelques gibbosités, et si l'on n'y recourait de ci de là aux procédés naturalistes, ce livre serait

une exacte expression de ce que j'appellerai, faute d'un mot, l'esthétique réaliste *de premier degré*, à savoir : la notation — point trop analytique, pas encore synthétique — des choses visibles, tangibles, du concret, et la simple constatation des agissements humains, le tout d'une ordonnance qui donne l'illusion du tous-les-jours de la vie. Œuvre de vision grise par conséquent, quelle que soit du reste chez l'auteur la façon de *voir*. « Simple constatation des agissements », car il est évident que l'œuvre vaudra d'autant plus que l'auteur jugera moins partialement les actes de ses personnages. Cet art, qui est bien un art malgré qu'on en ait dit, exige l'effacement le plus complet possible de la personnalité de l'écrivain quant à l'appréciation des faits, et l'auteur ne peut montrer d'originalité que dans la disposition des matériaux et la qualité du rendu. Il est donc regrettable que le livre de M. Théodore Chèze tourne parfois au pamphlet. On s'y propose la vie — un fragment de vie — d'un instituteur d'école primaire : il est certain que le personnel universitaire déclame et se mutine — c'est si humain ! — contre l'université, mais il semble que l'auteur ait forcé la note. Ceci mis à part, voilà bien l'existence d'un instituteur, l'indifférence au travail, la mesquinerie, la sottise, les petites ambitions, la banalité, la misère du corps enseignant et l'intégral fonctionnement de la machine à instruire. M. Théodore Chèze possède de tels dons d'observation qu'on a le doigt sur la chose : on y est. Nulle exagération, une ironie discrète, et souvent une grande délicatesse de touche. Bien des passages sont remarquables de sobriété, et certaines scènes d'enfants en classe sont absolument neuves. A. V.

Harmonies de formes et de couleurs, *démonstrations pratiques avec le rapporteur esthétique et le cercle chromatique*, conférence de M. Charles Henry (A. Hermann). — Brochure intéressante, quoique aride, d'un des plus ingénieux savants de ce temps, qui collabora à *la Vogue*, à la *Révue indépendante*, non moins qu'aux *comptes rendus* de l'Académie des sciences, — dénicheur d'inédit, retrouveur des si curieux *Voyages* de Balthazar Monconys. Cette conférence est pour démontrer les influences des couleurs sur les sens, selon la teinte, le ton, la luminosité propre d'une couleur donnée, etc. ; en passant, il est touché à plusieurs petits faits curieux. Il aurait fallu assister à la conférence et participer aux démonstrations pratiques pour bien comprendre tout. Page 39, ordre de luminosité des couleurs, quand il s'agit d'y percevoir un point noir : jaune, orangé, rouge, vert, bleu, violet. C'est pourquoi la majorité des couvertures de livres est imprimée sur jaune, et pourquoi si peu recourent au violet. — Profiter de l'occasion pour s'enquérir près de M. Henry sur la signification du *dessin* qu'il publia dans la *Vogue* du 2 mai 1886 : il m'intrigue toujours. R. G.

Théories et symboles des alchimistes, par M. Albert Poisson (Chacornac). — En un élégant volume, orné de plus de quarante pantacles d'une irréprochable netteté, M. Albert

Poisson, poursuivant ses patientes et heureuses études sur l'alchimie, apporte aujourd'hui la solution d'un problème que beaucoup avaient cherchée vainement, que quelques-uns, comme Albert Aurier, avaient pressentie, mais que nul n'avait encore élucidée sans conteste, savoir : l'explication définitive des symboles employés par les spagyriques pour décrire les opérations nécessaires à la transmutation des métaux. Désormais, ces serpents ailés, ces oiseaux dans des attitudes diverses, ces lions, ces squelettes, ces corps humains à deux têtes, qui remplissent les livres hermétiques et que n'accompagne parfois aucun texte, deviendront parfaitement intelligibles pour ceux qui auront pris connaissance du travail de M. Poisson. En voici un exemple : Un pantacle, tiré du *viatorum spagyricum*, représente un roi et une reine enfermés ensemble dans un cercueil, accompagné d'un côté par un squelette et de l'autre par un homme boiteux. « Le roi et la « reine, dit M. Poisson, représentent le soufre et le mercure « enfermés dans le sépulcre (cornue) philosophique ; le sque- « lette indique que nous sommes pendant l'opération nommée « *mortification*. Le boiteux ou Vulcain, symbole du feu, indi- « que que l'on doit chauffer l'œuf philosophique, (c'est-à-dire « le récipient, la cornue, où sont placés le soufre et le « mercure ».

Avant d'aborder l'explication détaillée des symboles, l'auteur expose quelle fut la philosophie hermétique. Il la montre appuyée tout entière, dès l'origine, sur la foi en l'unité et l'indestructibilité de la matière, se combinant avec elle-même en modes infinis. Le fameux « rien ne se perd, rien ne se crée », dont s'enorgueillit la sciene contemporaine, n'a jamais été un mystère pour les alchimistes, et l'œuvre de M. A. Poisson le prouve surabondamment, pour la plus grande joie des bons esprits, qui estiment une mauvaise plaisanterie la théorie scientifique du Progrès E. D.

Poèmes et Ballades de A. C. Swinburne. Traduction de Gabriel Mourey. Notes sur Swinburne par Guy de Maupassant. (Savine). — Comme le fait remarquer M. de Maupassant, et c'est une vue fort juste, pour goûter pleinement ce volume de Swinburne il faudrait être soi-même très sensuel ou ne le lire qu'en une phase, en une crise de sensualité. *Laus Veneris*, surtout *Anactorio*, poèmes qui glorifient le fond de folie erotique qui sommeille ou s'exalte aussi bien dans les paisibles que dans les agités, — selon les occasionnelles et occultes volitions de la chair. Ce n'est pas le rêve de supra-terrestre suavité ou se complait Rossetti, ni la sentimentalité douloureuse de Tennyson ; ici l'amour est presque uniquement physiologique, la rêverie est étroitement liée à la sensation : toutes deux s'envolent ensemble vers les au-delà où se continue insatiablement, sans s'achever jamais, le repas charnel Corps de femme, d'androgyne, d'éphèbe, toutes les formes et tous les caprices de la beauté visible ou imaginable, le poète les requiert pour des assouvissements qui vont jusqu'au vampirisme. Il y a dans ces *Poèmes et Ballades* des

ballades simplement romanesques et des poèmes ou de paganisme grec ou de mysticisme, des légendes du moyen-âge, un « miracle » (où avec le roi David intervient Sapho) ; partout, une fécondité exceptionnelle de thèmes, un prodigieux fourmillement d'images, une magnifique richesse de rythmes et de strophes, — mais sans que l'ensemble donne une impression assez nette pour permettre de caractériser le poète. Esprit complexe, cervelle débordante de notions, aimant à la fois les vieux rondels français et la Bible (en vingt endroits on retrouve du Jérémie et du Job), les lyriques grecs et la chanson populaire, connaissant plusieurs langues et toutes les littératures. Swinburne est néanmoins demeuré hautement personnel et original jusqu'au paradoxe. C'est un fort.

La traduction est excellente, littérale et littéraire, — travail énorme qu'il faut beaucoup louer, car Swinburne est obscur et dur à interpréter. Du grand versificateur, de l'artiste unique, que dire à propos d'une traduction ? Il reste de la fleur tout ce qui pouvait rester : le parfum. R. G.

Les Adolescents, par Daniel de Venancourt, *Préface de* Robert de la Villehervé (Vanier). — L'exiguïté d'une note bibliographique ne permet guère de dire tout ce qu'il faudrait de ce livre charmant, exquis parfois, d'une incomparable fraîcheur et jamais banal. Au reste, la Préface de M. Robert de la Villehervé — où est intercalé un sonnet de notre ami Le Cardonnel à *Laurent des Aulnes*, pseudonyme de M. Daniel de Venancourt — est certes le meilleur article que suggéreront *Les Adolescents* : qu'on s'y reporte donc. L'auteur, dit cette préface, est très jeune. Les conceptions de M. de Venancourt ne démentent point cette affirmation, mais l'ordonnance des poèmes et la science du vers sont alors très remarquables. Ceci l'est peut-être plus encore : presque tous les rêves du poète sont dans le bleu, et nulle part — pas une fois ! — ils ne s'échouent en cette sentimentalité bébête qui est la tare ordinaire de telles poésies. Et puis, de l'inattendu dans l'expression : ces vers, par exemple, qui m'ont fait songer à Saint-Pol-Roux :

Les cloches de ma vie ont seize fois sonné

. . . . . .

Le Prince de mon rêve a mis ses habits bleus

Et ceux-ci :

... La vierge Marie aux grands gestes blancs

. . . . . .

Viens, petite Eve, il est tard :
J'ai sommeil de ton sommeil.

Je regrette de ne pouvoir citer de plus longs passages, notamment du *Prince Azur*, ce délicieux rêve d'adolescent et qui révèle un si délicat poète. A. V.

Le Gorille, par Oscar Méténier (Victor Havard). — Sous la sauvagerie marmoréenne de la couverture, où se prélasse le *Gorille* de Frémiet, celui-là même dont un railleur disait qu'il représentait Littré enlevant la langue française, Oscar Mété-

nier a publié un roman très doux. Décidément, le vigoureux piocheur d'argot qu'était jadis notre Méténier devient un romancier pour dame. Il s'agit d'un père qui retrouve l'enfant d'un péché de jeunesse et qui le protège contre les embûches d'un financier véreux (le *Gorille*, en tant que symbolisme !) Cet enfant est naturellement une fille. Le drame se termine par un duel à la carabine renouvelé des Américains... et de Ponson du Terrail. Comme histoire, c'est intéressant, bien machiné, avec de ci, de là, un petit coup de théâtre d'auteur depuis longtemps rompu aux mouvements scéniques. Mais j'aimerais mieux M. Betsy. En somme, un Méténier correct, un Méténier qui ne cassera plus les assiettes que pour le bon motif! Vous verrez que l'argot se vengera. ***

Les Dernières Fêtes, par Albert Giraud (Bruxelles, Paul Lacomblez). — M. Albert Giraud montre, en son très élégant volume, une science accomplie du vers et une connaissance approfondie des poètes les plus modernes. La forme est toujours impeccable, mais tel de ses poëmes rappelle Baudelaire, tel autre Leconte de l'Isle, tel autre Verlaine. Il n'est pas jusqu'à Saint-Pol-Roux qui ne puisse revendiquer « un masque où la fièvre allume ses cactus » et « des regards éperviers pour des chasses mauvaises ». Cependant, en maint endroit, l'auteur affirme une personnalité. Il a une évocation de paysages teintés de bleu tendre et de rose pâle un peu « dessus de boîte à bonbons », mais bien à lui. E. D.

Sonyeuse (*Soirs de Paris — Soirs de province*), par Jean Lorrain (Charpentier). — Actuellement, il est peu de journalistes qui soient capables de livrer leur esprit et leur art une fois tous les deux jours dans les colonnes des grands journaux. Ils pondent facilement. Dieu sait, tous ces chroniqueurs féroces, mais la copie se ressent du train habituel de leur existence. Ils sont régulièrement plats, surtout rabâcheurs de traits et de bons mots faisandés. Si l'actualité est leur dada favori, on peut s'assurer chaque jour qu'ils s'entendent à le faire trotter en cercle, et où il a passé les herbes de la Saint-Jean ne poussent plus ! Lorrain, désormais classé parmi les grands journalistes de l'époque, est peut-être le seul qui ait su conserver tous les attributs de l'artiste dans le vil métier que la chronique lui impose. Poète des nuances vert-de-grisées de la passion morbide, ciseleur des idées perverses, et, quelquefois, paradoxant dans la morale du jour comme chez lui, Lorrain est un virtuose que les exigences de la *reine Copie* ne lasseront pas. Il est lui avant tout, il décompose les tons francs comme un peintre doublé d'un chimiste cruel, mais pour le plaisir des yeux et sans oublier qu'il nous doit la fermeté du dessin sous les successives couches de ses laques vénéneuses. Il écrit avec des encres douteuses et moirées, mais il écrit comme un ange... *Sonyeuse*, son dernier livre, contient des nouvelles ravissantes, toutes marquées au coin du satanisme voulu par l'époque et qui, si elles cessent plus tard d'être sataniques, conserveront, malgré la griffe *du Satan démodé*, un parfum extraordinaire, une merveilleuse attitude de

sphinge élégante. L'*Egrégore* est une des plus jolies gemmes de l'écrin. Avant, *Sonyeuse*, qui se passe en Normandie, est presque, par ci, par là, un livre de souvenirs personnels, un missel des premières communions... mais qui sentirait le musc. Maintenant, nous attendons le roman commandé par Huysmans. J'ai idée que ce sera bientôt. ***

Poésies variées et nouveaux chats, par Alfred Ruffin (Jouaust). — Je m'imagine M. Alfred Ruffin comme un bon et honorable vieillard, ami des Muses et de Sully-Prudhomme, et je serais désolé de lui faire de la peine. Ses vers peuvent être lus par *tout le monde;* ils sont classiques, réguliers, corrects, et ne contiennent rien, pas même des propos subversifs. Il dit du bien des chats, parle des bateaux qui vont sur l'eau, dédie des Eléphants à madame Judith Gautier (grosse, grosse comme Judith Gautier, disait Mirbeau), note des tableautins, place des anecdotes et fait de l'esprit. — Son livre est édité avec tout le soin de la maison Jouaust. C. Mki.

Les Asphodèles, par Martin Paoli, *Préface de* François Fabié (Vanier). — L'âme d'adolescent qui se raconte ici fut touchée de l'inévitable mal, et, dans sa misère, elle déteste ces symboles de joie, de gloire et de clarté :

... les lys, modèles
De candeur, les genêts où s'allument les ors
Les cyclamens neigeux s'ouvrant comme des ailes...

Elle va aux fleurs de mort, les pâles asphodèles, qui signifient « les traîtrises, les faux serments et les remords. » Mais c'est là peine de très jeune homme, que boira le premier soleil. Déjà ce sont des rêves d'aube, des désirs de lumière, des élans de tendresse, de suaves visions de corps harmonieux. Quand viendront les baisers nouveaux, ce cœur, guéri, retrouvera sa foi. Pas la moindre perversité d'ailleurs en ce petit livre : du sensualisme seulement. A. V.

La Marmite électorale, par Gaston Rayssac (Albert Savine). Un roman-pamphlet où gigotent d'amusantes silhouettes de journalistes ruraux, de magistrats, de fonctionnaires, dans un tohu-bohu de campagne électorale. De ci, de là, de piquantes anecdotes, des tableaux d'une exactitude photographique. Un peu cursivement, mais nerveusement écrit, ce livre intéressera tous ceux — et ne sont-ils pas légion ? — qui tiennent à être initiés aux mystérieux tripotage des coulisses politiques. J. C.

Député ! par Féline de Comberousse. (Perrin et Cie). — La députation n'est d'ailleurs que pour mémoire dans ce livre prodigieusement niais. Cela pourrait aussi bien s'appeler : « De l'art de faire des enfants à sa femme pour qu'elle ne vous embête pas quand vous allez la tromper avec une ancienne. » L'auteur s'est essayé à des perversions d'il y a un siècle : livre excellent à donner aux adultes pour calmer les effervescences printanières... Mais quelle politique de village a bien pu inspirer cette ridicule odyssée ! Quand on s'inti-

tule *Féline*, sacrebleu, on devrait secouer des crinières plus *Comberousse* que ça!

***

Vingt-cinq sonnets, par Paul Dulac (Bruxelles, Paul Lacomblez). — Le titre est ce qu'il y a de plus lyrique dans cette plaquette, d'une douceâtre ineptie, témoin ce quatrain :

Sous votre petit chapeau rose,
Vo re minois est ravissant,
Quand votre regard caressant
Avec douceur sur moi se pose. E. D.

La Vie en chansons, par Eugène Lemercier. — La chanson n'est point de la littérature ; c'est une chose à côté, toute différente et que les prétentions des chansonniers empêchent de mettre à sa place. Pour formuler sans être méchant, c'est *l'art d'accommoder les restes :* — trois strophes étiques, et que personne ne remarquerait, deviennent de suite, par la magie du fredon, un petit morceau qu'on s'accorde à trouver très bien. Par contre, toutes les chansons perdent à être lues, n'ayant pas été faites pour ça, et je ne vois pas qu'il soit utile d'en composer des volumes. — M. Lemercier, cédant à l'habitude, a réuni les siennes ; j'avouerai quelque préférence pour des pièces qui, légèrement, résistent : *La Vieille savonneuse*, *Les Marchandes au panier*. On y trouve encore ces vieilles histoires de sergots qui firent la joie des cénacles et divers couplets agréables pour tels qui flânent aux gaudrioles. — D'ailleurs, M. Lemercier ne vise point à décrocher la lune. Entre les fabricants du Répertoire Paulus, simples gorets au service des Eldorados, et les Jules Jouy, les Meusy les Xanrof, demi-dieux et pontifes des chapelles spéciales qui croient naïvement faire de l'art, il s'est taillé une petite place personnelle ; il sait rimailler des choses grivoises, ironiques et amusantes. Avec la sottise du patriotisme et du sentimentalisme pleurnicheur, c'est tout ce qu'on a jamais pu tirer de la chanson. C. Mki.

Les illusions du cœur, par Emile Pierret (Perrin Cie). — Un peu plus d'ennui et un peu plus de style, ce serait une sorte de *Volupté* par un petit Sainte-Beuve en herbe. Mais combien poncif et froid déjà ! Un Monsieur tendre qui aime sa cousine Dolorès !... Cela influe sur toute sa vie, sur sa façon de juger les hommes et les choses, sur la manière dont il ferait de la politique — s'il en faisait — sur ses nuits de salle de police, sur ses habits, sur ses digestions, etc. etc. Il n'y a que dans les romans prétendus moraux qu'on rencontre de ces immoralités-là. En somme, un livre écrit avec de l'eau pure, et on a envie de remuer avec une gaule pour tâcher de faire monter la vase qui contient les petites bêtes intéressantes.

***

Puberté, par Michel Réallès (Léon Vanier). — L'auteur confesse avoir mis quatre ans, de 1886 à 1890, à composer sa microscopique plaquette, au titre médical.

On chercherait vainement en quoi les vers écrits au cours de 1886 diffèrent des vers écrits au cours de 1890, si ce n'est

que les derniers, produits déliquescents d'une veine lasse de rimer, se contentent de l'assonance. Tous les sujets traités sont uniformément rococos ou malpropres. Quand M. Réallès ne fait pas mourir une jeune poitrinaire au chant du rossignol, il exécute sur la prostitution féminine ou masculine de pénibles variations.

P.-S. — Tous nos compliments à M. Léon Vanier, pour son courage à éditer de semblable littérature. E. D.

Enivrances, par Alfred Gauche (Savine). — Des vers facile ; des choses à la Muse *qui fait vibrer l'esprit et palpiter le cœur;* à Sully-Prudhomme ; à carpe diem ; à d'autres, *tout en écoutant le chant des fauvettes. Si tu veux, faisons un rêve* (à V. Hugo, mais c'est oublié). Cependant, il *atteste les astres* et *sa douleur est amarrée. Sur la mousse verte la rose incline la tête et s'endort*, et patati, et patata, l'*aurore aux doigts de rose*, le soleil, les vents, le printemps, l'hymen, la Nature, les étoiles, l'oiseau amoureux de la fleur, *et le chant se marie au parfum qui s'évase, et tout renait, et tout s'éveille.* — Antoine Grinoche en jubilerait.

Respectons les vieillards et chérissons nos mères,
Et Dieu nous tiendra compte en sa juste rigueur
Des tendresses de l'âme et des bienfaits du cœur.

Enfin des strophes patriotiques, des petites chansons et des petites histoires où l'on trouve des *extases sonores* des *yeux qui s'enlacent*, la fraternité, le progrès, la société, les contemplations et les recontemplations. — Il ne faut pas blaguer, en somme. Si M. Alfred Gauche a dix-huit ans, ces Enivrances-là sont évidemmet très-bien. C. Mki.

CHOSES D'ART

Exposition *Gagliardini* (Galerie moderne, 5, rue de la Paix) :
Exposition *Louise Abbéma* (Galerie Georges Petit) ;
Exposition de *Poil et Plume* (Bodinier) ;
Exposition des *Indépendants* (Pavillon de la ville de Paris) :
Exposition *Eugène Carrière* (Boussod et Valadon, boulevard Montmartre) ;

Le *Mercure de France* consacrera un article spécial à cette dernière exposition.

Le Ministre de l'instruction publique et des Beaux-Arts vient de commander au sculpteur Baffier une cheminée monumentale, et au graveur Desboutine une copie de Delacroix.

G.-A. A.

Échos divers et communications

Dans *L'Observateur Français*, un judicieux article de M. Charles Maurras sur les Symbolistes. Nous en extrayons

le passage suivant, relatif à notre collaborateur Ernest Raynaud :

« M. Ernest Raynaud, l'auteur des *Cornes du Faune*, n'est pas précisément un symboliste de la suite de M. Jean Moréas. Il serait plutôt le disciple du grand poète de *Crimen Amoris*, et cela paraît clair dès le premier sonnet, où brille ce distique :

Puis, un beau jour, devers la ville, on crut entendre
Un fracas épouvantable d'orage en l'air.

« Voilà des mesures que nous reconnaissons et un emploi du vers trimètre avec lequel *Jadis et Naguère*, les *Romances sans paroles*, *Sagesse* nous ont rendus familiers. Cette influence se fait sentir dans tout le recueil. Et j'ajoute que M. Ernest Raynaud l'a subie avec beaucoup de science, de discernement et de goût. Il est le *seul* des élèves de Paul Verlaine qui ait su garder sa langue pure et soutenir ses rythmes au-delà des strophes à effet. Il est le *seul* qui ai su composer et distribuer les parties d'un poème. Il est le *seul* qui ne croie point que la poésie soit un simple frisson nerveux, une transcription hurlante et toujours agitée de passions suraiguës. M. Ernest Raynaud ne chasse point la pensée de son rêve ; c'est même à elle qu'il confie le soin d'y régner.

« Et ce petit livre est délicieux à lire et à relire. Il a la douceur rosée et la tendresse d'un crépuscule d'automne, dont les vapeurs légères obnubileraient à demi des rangées de marbres apportés d'Italie. Devenus inquiétants par l'incertitude de l'heure, ces Antinoüs et ces Faunes se rapprochent de nous et flottent sur nous comme si l'air du Nord avait changé en fées, en ondins et en sylphes ces parfaites idoles que taillèrent des ciseaux nets, aux flancs de la pure Beauté Mais M. Ernest Raynaud n'est pas si barbare que d'oublier l'origine de ses visions, et je lui sais gré d'avoir clos dans le cadre exact du quatorzain les symboles qui lui sont venus d'elles. Et la forme est exquise. Plus l'un de ces petits poèmes figurerait dignement auprès des plus parfaits sonnets de l'histoire littéraire. Des jeunes gens se récitent déjà tel *Paysage*, — comme leurs aînés, il y a quinze ans, récitaient les *Danaïdes* de Sully ou *Vénérable berceau* de Leconte de Lisle, — ce paysage occidental, dans un vieux parc, à l'adieu du soir sur un lac, embelli des ruines d'un temple ionien :

Tout près, sous un massif bas qui se décolore,
Un faune enfant tout délabré s'accoude encore
Baissant sa lèvre où fut sa flûte de roseaux.
Et voyant que le jour tout à fait le délaisse,
Le Temple, avec sa froide image dans les eaux,
S'enfonce plus profondément dans la tristesse.

« Et je retrouve aussi chez M. Raynaud le dix-huitième siècle des Goncourt, de Watteau, de Boucher, de Fragonard et des Fêtes galantes, la tristesse des faunes emprisonnés dans les Musées, les fêtes irréelles parmi les îles et les canaux d'une Venisette fantasque. Encore qu'il montre çà et là de savou-

reux coins d'ironie, M. Raynaud met peut-être quelque lenteur à suivre les ébats de ces êtres lointains qui aimèrent si peu et ne pensèrent guère, mais il garde toujours de la grâce (avouée en ce vers charmant, au détour d'un quatrain :

Toute la Grâce féminine vient à moi)

et, par delà, il garde ce haut lyrisme impénitent dont les fils de Vigny et de Baudelaire ne se libéreront point de sitôt :

La nuit était trop pure, et j'ai clos la fenêtre.
Il montait trop d'odeurs énervantes des bois
Et cela réveillait trop vivement en moi
Le désir éperdu de la voir apparaître...

« Parmi tant de caprices en habit d'apparat, tant de vivaces peines voilées d'emblèmes ingénieux, ce cri détonne ; je n'en suis pas fâché. M. Ernest Raynaud a fait assez longtemps luire au beau soir les cornes polies, aiguës et rigides, dont le fauve ou noir scintillis traverse le jour et la nuit ; il nous a donné le désir de connaître, à la fin, quel fils de Pan bondit sous ce diadème sauvage à travers le songe touffu des aimées. M. Ernest Raynaud se décidera-t-il à nous le montrer quelque jour ?

CHARLES MAURRAS. »

Le lundi 23 mars, au café Voltaire, se sont réunis dans un banquet les amis du peintre Paul Gauguin, afin de lui dire l'adieu avant son départ pour Taïti. Quarante personnes étaient présentes Parmi elles : Stéphane Mallarmé, Odilon Redon, Jean Dolent, Charles Morice, Alfred Vallette, Rachilde, Jean Moréas, Roger Marx, Albert Aurier, Edouard Dubus, Julien Leclercq, Ad. Retté, Félicien Champsaur, Gaston Lesaulx, Percheron, Dauphin Meunier, Bernard Lazare; les peintres : Eugène Carrière, Ary Renan, Willumsen, Fauché, Daniel, Sérusier, Laugier, Mogens-Ballin, l'architecte Trachsel. A l'issue de ce repas amical, Stéphane Mallarmé, le premier, se leva :

« Messieurs, pour aller au plus pressé, buvons au retour « de Paul Gauguin; mais non sans admirer cette conscience « superbe qui, en l'éclat de son talent, l'exile, pour se re« tremper, vers les lointains et vers soi-même. »

Puis c'est Edouard Dubus, qui, avec cette parole facile qu'on lui sait, propose de boire aux critiques qui révélèrent Gauguin au public, à Octave Mirbeau, à Jean Dolent, à Roger Marx, à Albert Aurier, — et aux peintres qui l'applaudirent hautement, à Eugène Carrière, à Ary Renan, comme à ceux qui viennent lui demander le conseil qu'on demande au Maître. M. Charles Morice dit alors les vers suivants :

Dans un là-bas de nature et de liberté,
Où marchent dans les fleurs de vivantes statues
D'enfance humaine, gaies et de soleil vêtues,
Dans la douce ardeur d'un inaltérable été,
Dans la forêt dorée où point d'aile ne vibre,
Dans les îles qui sont l'écume de la mer,

Ainsi, tu t'en vas donc chercher l'asile cher
Où tu seras seul dans ton âme claire et libre.
Là-bas pourra ton rêve, ici demi fané,
Largement fleurir pour ta gloire et notre joie.
Où ton œuvre t'attend, que l'amitié t'envoie,
Fût-ce à regret, et suis ton chemin destiné.
Buvons le vin brûlant des adieux sans faiblesse,
Voyageur, comme aussi nous boirons, quelque jour,
Certes joyeusement, le vin frais du retour.
Et souviens-toi dans ton bel exil, toi qui laisses
Tant de souvenirs Nous sommes de ton combat,
Et nos pensées te suivent doucement, là-bas.

Après, c'est M. Jean Dolent qui parle :

« Messieurs, je suis près de Gauguin et j'en suis bien « aise ; quand il sera parti j'en aurai de l'ennui.

« Je tiens à vous dire qu'aujourd'hui paraît dans une Revue « douce aux poëtes, le *Mercure de France*, une étude impor- « tante et charmante de Charles Morice sur moi ; peut-être « l'oublierai-je un jour... malaisément. Mais Charles Morice, « dans son livre que j'aime, *la Littérature de tout à l'heure*, « a fixé d'un trait léger et savant l'image chère de ce peintre, « qui est un poëte, Eugène Carrière : cela je ne pourrai « l'oublier.

« Bientôt, en échange d'un parfait fromage de Melun, un « peu confus de l'heureux troc, je ferai, à monsieur Stéphane « Mallarmé, l'envoi d'un de mes petits livres. A la première « page j'écrirai : *A Stéphane Mallarmé*, sans moins de hau- « teur qu'un hommage, avec plus de tendresse. Et je signe- « rai d'un beau geste. »

M. Julien Leclercq se lève à son tour :

« Mon cher Gauguin, on ne peut admirer le grand artiste « que vous êtes sans beaucoup aimer l'homme quand on le « connaît ; et c'est une grande joie de pouvoir admirer ceux « qu'on aime. Pendant les trois années que durera votre ab- « sence, vos amis regretteront souvent l'ami en allé ; pendant « ces trois années il se passera bien des choses, Gauguin. « Ceux d'entre nous qui sont encore très jeunes — et j'en « suis — vous les retrouverez grandis au retour ; nos aînés « seront déjà pleinement récompensés de leurs efforts. Et « comme les temps seront proches qui s'annoncent déjà, tous « nous aurons plus d'autorité dans la voix pour proclamer « vos belles œuvres »

M. Adolphe Retté, qui fut longuement applaudi, récite le sonnet du Tombeau d'Edgar Poë. « Ces vers, dit-il, sont de « l'admirable poëte Stéphane Mallarmé. »

Et puis, c'est Paul Gauguin qui prononce quelques mots :

« Je vous aime bien tous et je suis très ému. Je ne puis « donc parler beaucoup et parler bien. Parmi nous, quelques- « uns ont réalisé de grandes œuvres que tout le monde con- « naît. Je bois à ces œuvres, comme je bois aux œuvres fu- « tures.

« Je suis heureux de remercier ici Monsieur Ary Renan « qui m'a tant aidé pour l'accomplissement de mes projets de « voyage. »

Après des applaudissements, Gauguin lève encore une fois son verre :

« Parmi nous, Messieurs, est une femme, une artiste, qui a bien voulu embellir de sa présence ce banquet d'amis. Buvons à Madame Rachilde. »

L'on se sépare à une heure déjà matinale.

La prochaine représentation du Théâtre d'Art, au bénéfice de Paul Verlaine et de Paul Gauguin, est définitivement fixée au 27 mai Elle sera donnée au Vaudeville, en matinée. Au programme : *Les Uns et les Autres*, 1 acte de Paul Verlaine; *Le Corbeau*, poème d'Edgar Poë, traduction de Stéphane Mallarmé; *L'Intruse*, 1 acte de Maurice Maeterlinck; *Chérubin*, 3 actes de Charles Morice; *Le Soleil de minuit*, poème dramatique de Catulle Mendès; enfin un poème dialogué de Théodore de Banville.

Ont paru tout dernièrement : *Au Pays du Mufle*, par Laurent Tailhade, Préface d'Armand Silvestre (Vanier); *Le Pays de la Fortune*, par Léon Riotor et Léofanti (Ducrocq). — A paraître en mai : *Théâtre de Rachilde* (Savine); *L'Éléphant*, par Charles Merki et Jean Court (Savine); *Strophes d'Amant*, par Julien Leclercq (Lemerre); *A L'Eca t*, par R. Minhar et A. Vallette (Perrin); *Lassitudes*, par Louis Dumur (Perrin).

Connaître et juger Laforgue par ses notes de carnet, à la bonne heure! Cependant, point n'était besoin de prouver du même coup n'avoir pas lu Dostoiewsky : car non-seulement M. Nestor confondit la devise de Colbert et celle de Fouquet, se trompa sur le sexe d'un personnage de Shakespeare, attribua à notre « grand passionné de Racine » :

Et comme elle a l'éclat du verre
Elle en a la fragilité,

mais il déclare péremptoirement — supposant sans doute faire une niche à quelque jeune poète contemporain — ignorer Marmeladoff. Allons, tant mieux.

Très intéressant numéro de *La Wallonie*, tout entier consacré à M. Pierre.-M. Olin.

Lire dans *La Nation* les chroniques littéraires et les intéressantes critiques d'art signées Godefroy Maurevert.

Lu sur le rideau-annonce du Théâtre Montparnasse : « *Hôtel tout meublé acajou. Tous les lits sont pour 2 personnes* ».

MERCVRE.

Le Gérant. A. VALLETTE.

Vanves. — Impr. Camille Dillet, 97, route de Clamart.

NOTES SUR HUYSMANS

« LA-BAS » ET AILLEURS

« Le Romanée et le Chambertin, le Clos-Vougeot et le Corton faisaient défiler devant lui des pompes abbatiales, des fêtes princières, des opulences de vêtements brochés d'or, embrasés de lumière! Le Clos-Vougeot surtout l'éblouissait. Ce vin lui semblait être le sirop des grands dignitaires. L'étiquette brillait devant ses yeux, comme ces gloires munies de rayons, placées dans les églises, derrière l'occiput des Vierges. »

L'écrivain qui, en 1881, au milieu du marécage naturaliste, avait, devant un nom lu sur une carte des vins, uné telle vision de splendeurs évoquées, devait dejà inquiéter ses amis, leur faire soupçonner une défection prochaine. A quelques années de là, en effet, surgissait l'inattendu *A Rebours*, qui fut, non le point de départ, mais la consécration d'une littérature neuve. Il ne s'agissait plus tant de faire entrer dans l'Art, par la représentation, l'extériorité brute, que de tirer de cette extériorité même des motifs de rève et de surélévation intérieure. *En Rade* développa encore ce système dont la fécondité est illimitée — tandis que la méthode naturaliste s'est montrée plus stérile encore que ses ennemis n'auraient osé l'espérer — système de la plus stricte logique et d'une si merveilleuse souplesse qu'il permet, sans forfaire à la vraisemblance, d'intercaler, en des scènes exactes de vie campagnarde, des pages

comme « Esther », comme le « Voyage selénien ».

L'architecture de *La-Bas* est érigée sur un plan analogue, mais la liberté s'y trouve, non sans profit, restreinte par l'unité du sujet, qui est absolue sous ses faces multiples : ni le Christ de Grunewald, en son extrême violence mystique, son atterrante et consolante hideur, n'est une fugue hors des lignes, ni la démoniaque Forêt de Tiffauges, ni la cruelle Messe noire, ni aucun des « morceaux » ne sont déplacés ou inharmoniques; pourtant, avant la liberté du roman on les eût critiqués, pas en eux-mêmes, mais tels que non rigoureusement nécessaires à la marche du livre. Par bonheur, le roman est enfin libre, et pour dire plus, le roman, ainsi que le conçoivent encore M. Zola ou M. Bourget, nous apparaît d'une conception aussi surannée que le poème épique ou la tragédie. Seul, l'ancien cadre peut encore servir; il est quelquefois nécessaire, pour amorcer le public à des sujets très ardus, de simuler de vagues intrigues romanesques, que l'on dénoue selon son propre gré, quand on a dit tout ce que l'on voulait dire. Mais l'essentiel de jadis est devenu l'accessoire, et un accessoire de plus en plus méprisé : très rares sont à l'heure actuelle les écrivains assez ingénieux ou assez forts pour se soutenir en un genre aussi démoli, pour éperonner encore avec assez d'autorité la cavalerie fatiguée des sentimentalités et des adultères.

D'autre part, l'esthétique tend à se spécialiser en autant de formes qu'il y a de talents; parmi beaucoup de vanités, il y a d'admissibles orgueils auxquels on ne peut refuser le droit de se créer ses normes personnelles. Huysmans est de ceux-là : il ne fait plus de romans, il fait des livres, et il les conçoit selon un agencement original; je crois que c'est une des causes pour quoi quelques-uns contestent encore sa littérature et la trouvent immorale. Ce dernier point est facile à expliquer d'un seul mot : pour le non-artiste, l'art est toujours immoral. Dès que l'on veut, par exemple,

traduire en une langue nouvelle les relations des sexes, on est immoral parce que, fatalement, l'on fait voir des actes, qui, traités par les ordinaires procédés, demeureraient inaperçus, perdus dans le brouillard des lieux communs. C'est ainsi qu'un écrivain nullement érotique peut être, par des sots ou par des malveillants, accusé devant le public de stupides attentats. Il ne semble pas, cependant, que les faits d'amour simple ou d'aberration génésique rapportés dans *Là-Bas* soient bien alléchants pour la simplicité des ignorances virginales. Ce livre donne plutôt le dégoût ou l'horreur de la sensualité qu'il n'invite à des expériences folles ou même à des jonctions permises. L'immoralité, si l'on se place à un point de vue particulier et spécialement religieux, ne serait-ce pas au contraire d'insister sur les exquisités de l'amour charnel et de vanter les délices de la copulation légitime? L'immoralité absolue, c'est la joie de vivre.

Le moyen-âge ne connut pas nos hypocrisies. Il n'ignora rien des éternelles turpitudes, mais, dit Ozanam, il sut les haïr. Il n'usa ni de nos ménagements, ni de nos délicatesses; il publia les vices, il les sculpta sur les porches de ses cathédrales et dans les strophes de ses poètes; il eut moins souci de ne pas effaroucher les timoraisons des âmes pharisaïques que de fendre les robes et montrer à l'homme, pour lui faire honte, toutes les laideurs de sa basse animalité. Mais il ne roule pas la brute dans son vice; il l'agenouille et lui fait relever la tête. Huysmans a compris tout cela, et c'était difficile à conquérir. Après les horreurs de la débauche satanique, avant la punition terrestre, il a, comme le noble peuple en larmes qu'il évoque, pardonné même au plus effrayant des massacreurs d'enfants, au sadique le plus turpide, à l'orgueilleux le plus monstrueusement fou qui fut jamais : l'âme du moyen-âge est en ce livre.

Quant au satanisme, il est bien évident que l'auteur en a horreur. Quel insensé voudrait mettre à

son compte les invocations à Satan du chanoine Docre? Nul, je pense, ne l'a fait : il faudrait une incompréhension qui dépasse les bornes allouées aux plus obtus. Néanmoins, ces éjaculations d'un prêtre infâme en délire d'impiété obscène ont çà et là scandalisé quelques médiocres farceurs qui ne croient pas en Dieu, ou d'autres qui de leur croyance se font des revenus. On n'est pas habitué à tant de haine envers le Christ : Voltaire pissait contre la Croix: Renan y épandit goutte à goutte un ample flacon d'urine parfumée : ce sont les seuls blasphèmes tolérés par une société qui veut bien rire un peu du Crucifié, mais qui ne veut pas avoir peur. Elle conçoit un clergé jovial ou mondain : c'est matière à épigrammes; elle l'admet coureur et débaucheur : c'est de la copie pour l'anti-cléricalisme; mais satanisant, c'est-à-dire logique jusque dans le crime, elle ne comprend plus. Les catholiques eux-mêmes, oubliant leur catéchisme, ont été effarés : il a fallu qu'un très intelligent journaliste, des leurs, leur rappelât que l'existence de Satan, avec toutes ses conséquences, est un des fondements de la religion.

Je ferais cependant volontiers (pour clore ces notes, où j'ai cru inutile d'analyser directement un livre que tout le monde a lu, à cette heure) deux reproches à Huysmans. Le premier, c'est d'avoir été un peu dur pour un clergé qui n'est pas plus misérable aujourd'hui qu'il y a quatre ou cinq cents ans. La richesse intellectuelle de l'Eglise s'était amassée jadis dans les cloîtres, dans les cellules des ordres contemplatifs, mendiants ou prêcheurs; quand elle fut dispersée, elle ne se reconstitua pas; de là le déchet. Mais le clergé séculier ne fut jamais d'une grande élévation. Voyez ce qu'en disent, avec tant d'autres, Théodulphe, évêque d'Orléans, Odon, abbé de Cluny, sainte Brigitte et surtout Pierre le Diacre, moine du Mont-Cassin : « Ils font garder les portes, pour que le pauvre n'entre pas. Ils

sont aux genoux des Césars, mais ils méprisent les pauvres... »

Fores observare jubent
Pauper ne ut veniat
Cæsares vero salutant,
Pauperes despiciunt...

Et deux siècles avant, saint Pierre Damien disait des ecclésiastiques de son temps : « Le clerc illettré et adonné à l'orgueil, méprisant les mystères, gît telle qu'une stupide bête... Il ne distribue pas la parole de Dieu, trop occupé à des bavardages particuliers, et s'il prêche, c'est pour narrer d'inanes et vides paraboles... »

Despiciens mysteria...
Verba Dei non nuntiat...
Et recitat parabolas
Inanes atque vacuatas...

Rien n'a changé ; cela n'est pas pire.

Le second reproche, c'est d'avoir peut-être un peu trop exhaussé le Satanisme. L'essence de cette déviation de l'esprit religieux, c'est la médiocrité même et non pas la haine de la médiocrité. Et à ce propos je me souviens du mot d'un prêtre de campagne qui à certaines objections me répondit, touchant le Diable : « Il ne peut rien faire qui ne soit médiocre. » C'était aussi l'opinion de Villiers de l'Isle-Adam : l'Enfer aux médiocres, aux médiocres seuls. Mais cela serait une thèse à discuter. *Là-Bas* en fournirait plus d'une, en art, en littérature, en théologie, — les trois sujets seuls dignes de discussion : c'est un livre d'une grande richesse.

Remy de Gourmont.

LA TARTANE

Sur la berceuse et triste perle,
O Psyché lasse du poison,
Loin des étincelles du merle,
Appareille pour la Toison.

Du moins, si longue soit la route
Emmi les rubans du vitrail,
Que, Psyché, puisses mourir toute
Avant les parfums du bercail!

Chaque fortune est rose brève,
Avec l'épine au souvenir;
Nulle ne vaut le lys du rêve,
En robe blanche d'avenir.

Le baiser greffe Souciance
Aux grappes noires désormais.
Dolence est la bru de Science,
O Psyché, n'aborde jamais!

Dévoile donc ton aile à l'heure
Inaccessible du plaisir.
Telle espérance point ne leurre :
Il n'est bijou que le désir.

Grève de Mousterlin, 8 octobre 1890.

SUR UNE DILIGENCE DE BRETAGNE

immense Guêpe aux ailes de cheval,
qui ruisselles parmi le joli val
flori par la brebis et le calvaire
où gazouille la coiffe héréditaire,
envieillis-moi vers le jeune autrefois
de bien avant les mains de la quenouille,

ô Guêpe, vers l'éteint matin de roche
inencore enguirlandé par la cloche
appendant à la ruche de la croix,
oh! m'enjeunir vers le vieil autrefois
de bien avant les yeux de la quenouille,
afin que viergement je m'agenouille!

De Douarnenez à Audierne, 19 octobre 90.

SOUS UN FIRMAMENT D'ANGÉLUS

Sur les parfums bêlés par les saintes mamelles
Plane le lac où clignent les grenouilles d'or.

Maudissant les anneaux des chevilles jumelles,
Tel un ibis ouvert au succulent trésor,
J'adjure mes désirs d'apitoyer l'Orfèvre
Avec le mendiant tapi dans leurs roseaux.
Mais la brise est tarie en le puits de ma lèvre;
Aux calices des flûtes sont morts les oiseaux.
D'ailleurs les fleurs humaines, dites les oreilles,
N'éclosent pas sans doute sur les joues du ciel.
C'est en vain souhaiter que les dives abeilles
Descendent me répondre une pitié de miel.

Je vais donc me faner entre les draps de lune
Où splendit l'éventail des vides chasselas
Et mourir un peu, loin de la glèbe importune,
En attendant les coqs, fanfariers du lilas.

Audierne, 20 octobre 90.

SAINT-POL-ROUX.

UN PROLOGUE

« Si pâle, ainsi le mur triste d'un monastère,
Saignante aussi d'un doux souci qu'il vaut mieux taire,
Dame d'Automne aux mains fanées,
Mon âme flotte en la vesprée.

Sanglots d'une onde fabuleuse, ô nuées éphémères,
Ciel d'or, moires vibrant de harpes énervées,
Est-ce l'Euphrate où tu te désaltères,
Ma pauvre reine énamourée ? »

« Je ne sais, je voudrais boire à même la brise
Un peu de l'oubli frais qui sommeille aux feuillures
Ou — vierge aubale, espoir des Aurores futures —
M'agenouiller au seuil très loin d'une nouvelle église.

Et pourtant, et pourtant, ô fière solitude,
Parmi tes parfums morts et le frisson des soirs
Je revis l'hymne lent des soleils blancs, prélude
D'un chœur pleuré par nos archanges noirs,
Prophètes de la Nuit que ton silence élude.

O mirage indécis qu'il ne faut effacer,
O le charme frileux des feuillures graciles —
C'est le luth défaillant de la Sainte Cécile....

Mais quel geste violant ma faiblesse docile !
Voici Circé rieuse et son philtre opiacé :
Je bois.... je suis le dieu très fort et très subtil —
Et le souci s'en va boîteux qui m'a blessée.

O poison sidéral où fulgure le rêve,
Unique trône : Illusion !....
Un envol d'oiseaux d'or éclate qui m'enlève
Vers un parc embrasé de rouges floraisons.

Adieu la vie sans ailes et la grise raison,
Les nuées ont fui où fut ma prison —
Jouvence, je sais ta fontaine,
Et, sauve de la foule obscure qui se traîne,
Je vais cueillir enfin ces étoiles lointaines. »

ADOLPHE RETTÉ.

DÉCOUPURES

VIII

LES CHARDONNERETS

A Marcel Schwob.

Monsieur Sud regardait les chardonnerets tantôt se poser sur le peuplier, et tantôt joncher la terre, comme une bande de fleurs volantes. Sans doute, il en désirait un pour le mettre à sa boutonnière. Longtemps il attendit qu'ils fussent bien en tas, irrésolu dès que l'un d'eux s'écartait.

Soudain, dans un accès de férocité et de bravoure, il déchargea son beau fusil, en détournant la tête.

Quand il revint à lui, son chien Pirame mangeait les chardonnerets morts. Quelques autres, blessés à peine ou étourdis, échappaient aux happements de la gueule. Monsieur Sud les ramassa et les mit dans sa poche, tout fier.

Ainsi, il avait tué : grâce à lui, là, des plumes s'étaient éparpillées ; la terre buvait du sang ; des cervelles se répandaient, blanches comme du lait d'herbe à verrues. Et si, malgré ces preuves, un incrédule doutait encore, il suffirait, pour le convaincre, de dire à Pirame :

— « Montre ta langue ! »

— « Je veux garder la douille de ma cartouche ! » se dit monsieur Sud.

Il s'en alla. Il éprouvait le besoin de marcher vite et droit. Il avait hâte de rentrer à la maison

et de retourner sa poche, tous ses amis assemblés.

Il entendait cette exclamation : « Fameux coup ! » et répondait, modeste : « Vous êtes trop aimable, j'ai eu de la chance. Merci. La prochaine fois je ferai mieux ! »

Il se flatta la barbe comme il faisait toujours à chaque contentement. Jamais elle n'avait été plus élastique. Il la soulevait haut, par les deux pointes, et la laissait ensuite retomber, écarter toute sa neige sur sa poitrine d'homme. Les chardonnerets remuèrent. Monsieur Sud en prit un, avec des précautions, et l'examina, pour voir « comment c'était fait. »

Le chardonneret avait la tête rouge, les ailes jaunes et brunes ; l'une d'elles, cassée, pendait. La mobilité de son bec et de ses yeux était l'unique signe de sa souffrance fine. Mais une remarque, entre toutes, frappa monsieur Sud. Cette miniature d'être ne lui faisait pas l'effet d'une « pièce de gibier ». Il croyait soupeser un fragile objet d'art, fini au point de donner l'illusion de la vie. Il mania les chardonnerets les uns après les autres, et tous le troublèrent par leur effarement menu. Ses impressions tournèrent comme des roues folles. Il s'imagina penaud, et non plus triomphant, sous les regards de ses amis, et il écouta les fous rires des coquettes petites filles, déjà femmes par le don de se moquer.

— « Oui, se dit-il, j'ai fait un beau coup. Quelle honte ! »

Il ralentit le pas. En ce moment, le chardonneret qu'il tenait s'envola, hésita un peu en l'air, étonné de se sentir libre, et partit. Cette espièglerie réjouit monsieur Sud :

— « Celui-là n'avait pas trop de mal, dit-il. Les autres l'imiteront peut-être ! »

Il les percha tour à tour au bout de son doigt, avec des paroles encourageantes. Mais, désormais incapables d'essor, ils retombèrent au creux de la main.

— « Qu'en faire ? » se demanda monsieur Sud.

Il ne songea pas à les élever dans une cage bien aménagée.

Il s'assura que personne ne pouvait le surprendre, regretta de ne point se trouver derrière une porte dont le verrou serait poussé, et déposa délicatement les chardonnerets au bord de la rivière. Le courant félin les saisit, noua, comme avec un fil, leurs ailes à peine battantes, les emporta. Vraiment, ils furent noyés sans avoir lutté plus que des mouches.

— « Vois-tu, dit monsieur Sud à Pirame, je préfère — décidément — la pêche à la chasse. Les poissons, ça n'a pas l'air de bêtes. Ils n'ont ni poil, ni plumes, et meurent tout seuls, quand ils veulent, sur le gazon, dans un coin, sans qu'on s'en occupe. Assez de carnage ! A partir de demain, nous pêcherons : tu porteras le filet ! »

Ensuite, monsieur Sud jeta sa douille de cartouche, moins précieuse, maintenant, qu'un bout de cigare éteint, et, comme son pantalon en velours gris-souris était taché de sang, il trempa dans l'eau son mouchoir et s'efforça — ainsi qu'un criminel — de laver et de frotter les gouttes rouges qui reparaissaient toujours !

Jules Renard.

EUGÈNE CARRIÈRE

...des réalités ayant la magie du rêve !
(JEAN DOLENT, *Amoureux d'Art*, 240).

Nous n'avions pu voir, jusqu'alors, les œuvres d'Eugène Carrière que séparément ; perdues dans le foiresque déballage des Salons annuels ; noyées en cette malsaine brume d'insignifiance qu'exhalent, ainsi qu'on sait, les formidables étalages des marchands de toiles-peintes ou cirées périodiquement parqués dans les bazars nationaux ; comme honteuses de ces indignes promiscuités. Aujourd'hui, il nous est donné de pouvoir regarder et étudier un certain nombre de tableaux et de dessins de ce rare artiste, heureusement choisis, groupés en des salles spéciales, loin de tout voisinage gênant ou déshonorant. Il nous faut remercier Eugène Carrière d'avoir eu l'idée de cette exposition particulière qui a permis aux honnêtes gens de juger l'ensemble de son œuvre, de mieux comprendre les tendances et la signification de son art, de pleinement apprécier la nature de son esprit et de son talent. Combien d'autres peintres gagneraient à suivre cet exemple, mais aussi, peut-être, combien y perdraient ?

*
* *

En ce siècle d'enragé réalisme où l'à peu près unique souci des peintres fut de traduire des extériorités matérielles, de copier des gestes, des costumes et des décors avec des trucs d'illusionnistes, c'est une douce et imprévue surprise que l'œuvre d'Eugène Carrière.

On s'attendait à trouver (qu'on me pardonne cette parodie du mot classique) un peintre, peut-être même un photographe, c'est une âme qu'on rencontre ; une peinture, et c'est un rêve de poète...

Qu'importe, en effet, à un artiste comme Carrière, qui sait : qu'avoir des mains et des yeux, pour habiles qu'ils soient, c'est peu, et qu'il faut sur les bonnes palettes moins de bonne couleur que de bonne pensée, qu'im-

porte, même éblouissante, l'écorce des êtres et des choses, les boutons des robes et les verrues des épidermes, les féeriques décors, les futiles accessoires, les mesquineries bêtes et faciles du trompe-l'œil et du pittoresque, tout ce dont vit le commerce des badigeonneurs contemporains ?

La réalité plate et brutale, en laquelle nous vivons nos banales aventures, est-elle donc un spectacle si intéressant et si beau, pour qu'on s'efforce de nous le parodier éternellement ? Ne vaudrait-il point vraiment mieux que l'artiste ne nous la montrât, cette abjecte objectivité, que le moins possible, très lointaine, et noyée dans des brumes de crépuscule ? C'est ce que Carrière a compris. Cette réalité écœurante, dont, sans doute, son âme délicate de poète eut souvent à souffrir, il s'efforce de nous la voiler, de nous la présenter baignée de mystère. De parti pris — et il convient de l'en féliciter — il éloigne de nous la nature, la détestable nature, la vie, la sale et banale et méchante vie. Les âmes seules l'intéressent. Avec les âmes seules communie son rêve d'artiste. Aussi, ses tableaux sont-ils vraiment des « *évocations* » ; aussi, ne voyons-nous jamais surgir sous son pinceau goétique nul paysage, nul ciel, nul accessoire décoratif. Les êtres eux-mêmes cachent dans du nuage leur honteuse matérialité, et, de leur corps, ce qui subsiste, presque seul, c'est leurs mains, leurs yeux, leurs lèvres, parce que les lèvres, les yeux, les mains, c'est la forme visible de l'âme...

* * *

Pourtant l'œuvre de Carrière procède encore de la vie. Elle est mystérieuse et troublante, mais elle échappe au fantastique par une savante logique dans la transposition des formes et surtout de la lumière : c'est encore du réel et c'est déjà le rêve. Et ce rêve, quel charme d'y pénétrer au quitter de l'ignoble tohubohu de la rue. Quel bon magicien vient donc d'évoquer, pour nos yeux ravis, ce monde de brumes doucement lumineuses, ce monde de mélancolie et de tendresses crépusculaires.

> Sois sage, ô ma douleur, et tiens toi plus tranquille.
> Tu demandais le soir, il descend, le voici ;
> Une atmosphère obscure enveloppe la ville...

Ah ! dans cette mystérieuse atmosphère de songe, vraiment, ne marchons-nous pas ainsi qu'en du souvenir ?

Du souvenir ! C'est bien là ce que Carrière transpose en se stoiles. C'est bien lui le peintre des lointains de la vie.

Voix qui revenez, bercez nous, berceuses voix :
Refrains exténués de choses en allées....
Flacons, et vous, grisez-nous, flacons d'autrefois,
Senteurs en des moissons de toisons recélées.

Il sait évoquer l'indécis troubleur des choses évanouies, fixer les mélancoliques visions entrevues dans les brouillards d'une mémoire incertaine, redire les sensations vagues d'un autrefois quasi-oublié et pourtant fertile en attendrissements exquisément douloureux... Et tout cela, aussi bien, tout cela, le souvenir, n'est-ce point la vie, toute la vie ? La sensation présente vaut-elle donc d'être comptée, puisqu'à peine a-t-elle le temps d'être que, déjà, elle roule dans le gouffre du souvenir ? Carrière a compris cette loi de l'existence. Il a voulu être le poète des choses ressouvenues, c'est-à-dire de ce qui, seul, est immuable et réel dans la vie.... L'avenir, le présent, il les hait et il en a peur, parce qu'ils sont laids, brutaux, banaux, parce qu'ils sont les dures épreuves initiatoirse du paradis de l'accompli, et cette haine et cette peur on les retrouve constamment dans son œuvre. Qu'on regarde, par exemple, au hasard, une de ces nombreuses « maternités » qu'il répète avec prédilection, et l'on devinera dans l'expression de tendresse un peu farouche de la mère, dans le geste défenseur et jaloux dont elle étreint son enfant, la terreur de cette terrible Vie, douloureuse, et stupide, qui veut lui voler le pauvre petit, qui déjà le lui dispute, qui déjà le lui arrache. Et le bambin lui-même a, dans son sourire, la mélancolie résignée d'une victime ingénue et pourtant consciente.... Oh ! le terrible et grand symbole, et qui n'est point nouveau dans l'art ! Rappelez-vous, en effet, ce merveilleux bas-relief en terre-cuite polychromée de l'école italienne du xv^e^ siècle, qui se trouve au Louvre, dans la salle Michel Ange. (1) La Vierge tient sur ses genoux l'enfant Jésus. Ah ! que leurs divines têtes sont loin de l'épanouissement béat des madones à poupon rose et rigoleur des imageries de St-Sulpice. Marie, une Marie émaciée, douloureuse, un peu blême, un peu maigre, les yeux dilatés, les traits bouleversés par une angoisse indicible, la bouche béant de terreur, fixe, de ses prunelles égarées, un point lointain où, sans doute, pour elle, vient de surgir la vision sinistre d'un corps très cher, pantelant aux clous d'un gibet... et ses mains se crispent, plus ner-

(1) Cf. Remy de Gourmont, *Les Poètes latins mystiques*, chap. dernier : *Le Stabat Mater.*

veuses, sur le corps de son nourrisson, comme pour, elle aussi, ainsi que les mères de Carrière, le disputer à la tragique et vaine Vie, qui, déjà, l'entraîne ! Et lui, le petit dieu, les yeux fixés vers la même lointaine vision, le front sombre, semble songer, l'âme pleine d'un douloureux résigner !...

*
* *

Par une pareille compréhension de la vie et de l'art, qui fut sans doute celle de tous les artistes véritables, Eugène Carrière ne se révèle-t-il point haut penseur et grand poète, et oserai-je maintenant parler de sa science, de son métier d'infaillible ouvrier, de son intelligence des progressions lumineuses, de ses clairs-obscurs, de ses gris d'argent qui font songer à Velasquez ?

G.-Albert Aurier

11 Mai 1891.

LE CHANT DU SILENCE

Il faut croire, la nuit, aux murmures discrets
Que les âmes errantes distillent dans l'ombre :
Sous les flots de la mer ténébreuse où l'œil sombre,
On entend vaguement d'ineffables secrets.

Où serait la douceur et l'attrait du mystère,
Si nous-mêmes n'étions exilés de là-bas ?
Où serait la tristesse inhérente à nos pas
Combien las de longer les chemins de la terre ?

Mais l'espace nous berce d'espoirs précieux,
De lointaines paroles en choient, souriantes ;
Nous prêtons notre oreille à ces voix ambiantes
Qui nous semblent frémir de l'ivresse des cieux.

Il faut tendre le rêve au silence :
Il est fait des soupirs éternels
Que le monde imprévu des fantômes
Laisse bruire à nos crânes réels.

Il s'épand sur l'humaine détresse
Comme un baume de calme et d'amour ;
Il apporte une paix infinie
A des maux qui ne durent qu'un jour.

Au plus fort du malaise de vivre,
Quand le cœur au bonheur est ingrat,
Il suggère une attente sereine
D'un « plus tard » qui peut-être viendra.

Le silence est un chant que comprennent les tristes.
Accoudés au balcon hors des salles en feu,
La prunelle à l'extase, ils écoutent le jeu
Merveilleusement pur de divins harmonistes.

Et ne fût-ce vraiment qu'un écho vagabond
Dans l'éther éveillé du frisson de notre être,
Et ne fût-ce qu'un leurre amical qui vient naître
Pour tromper notre deuil, rafraîchir notre front,

Ce doux chant du silence où s'éploient des poèmes
Plus suaves, plus beaux que jamais on n'en lut,
Dans le doute où nous sommes, chercheurs de salut,
Ce doux chant nous serait le meilleur de nous-mêmes.

LOUIS DUMUR.

LITANIES

Quum vitiorum tempestas
Turbabat omnes semitas,
Apparuisti, Deitas,
Velut stella salutaris
In naufragiis amaris...
Suspendam cor tuis aris!
CH. BAUDELAIRE.

DÉDICACE

Pour Toi, Port de Salut, qui durant la tourmente
As sauvé les débris de mon cœur naufragé;
Pour Toi qui fus la Mère et la Sœur et l'Amante,
J'ai récolté ces Fruits au merveilleux Verger.

Laissons la meute des vents geindre sur les routes
Comme des chiens hagards qui hurlent à la mort,
Notre Amour sait-il pas les divines Absoutes
Par quoi nous défierons les colères du sort?

Va, narguons l'Heure et ses rigueurs inexorables!
Et tandis qu'au Beffroi d'effroi tinte le glas,
Tourne autour de mon col le collier de tes bras,
Et ferme le fermail de tes mains adorables!

I

Janua Cœli.

Par les lilas mourants d'un ciel crépusculaire
Mon cœur a rencontré ton Amour tutélaire
Qui l'a marqué de sa divine sigillaire.

Sur mon cœur où germait la male floraison
Ton Amour baptismal a chanté l'oraison
Pour en effacer les baisers de trahison.

Et la foi de jadis une fois revenue,
Mon cœur s'étant fait simple et mon âme ingénue,
En moi tu t'es dressée impérissable et nue.

II

Fœderis arca.

Que béni soit ce soir d'ineffables aveux
Où je t'ai consacré ma ferveur et mes vœux,
O ma charmante et douce Amie aux blonds cheveux.

Que béni soit ce soir de céleste vendange,
Où, palpitant d'espoir sous l'aile du même Ange,
Du nuptial baiser nous avons fait l'échange.

Ce soir-là, je le veux camper comme un menhir
Immuable dans la plaine du souvenir
Pour qu'il domine à tout jamais mon avenir.

III

Consolatrix afflictorum.

Pour mes douleurs ta Chanson triste, et si câline
Qu'on dirait presque des soupirs de mandoline,
A tissé des linceuls de blanche mousseline.

Et pour charmer l'ennui mortel des lendemains,
Tes mains d'Amante vont semant par les chemins
Les roses, les muguets, les lis et les jasmins.

Va, sème encor, sème toujours, bonne Semeuse,
Et chante! car ta voix c'est la Harpe fameuse
Qui m'endort l'âme mieux qu'un philtre de charmeuse.

IV

Stella matutina.

Par l'affolante nuit de mon affliction
Rayonnante a surgi ton Apparition
Dans une aube de paix et de rédemption.

Ton geste a lacéré les ténèbres algides
Où mes espoirs gisaient poignardés et rigides
Tels des suppliciés vaincus faute d'égides.

Alors ce fut l'aurore et ses frissons d'éveil!
Les oiseaux bleus ont secoué leur long sommeil,
Et leurs coups d'aile ont vibré d'or dans le soleil!

V

Turris eburnea.

Au milieu des Babels perfides des mirages
N'es-tu pas le Phare où viennent mourir les rages
Des vents farouches qui sifflent dans les orages?

Et quand j'ai déposé l'armet de carnaval,
Casqué pour traverser plus sûrement le val
De la vie et son drame ironique et brutal,

Ah! vraiment, n'es-tu pas, Chère, l'unique asile
Où puisse sangloter ma pauvre âme indocile
Que la lutte épouvante et que le rêve exile?

VI

Vas honorabile.

Vase odorant, fleuri de fleurs de Paradis,
Tu détiens le secret des ferveurs qui jadis
Ont suscité les Galaor, les Amadis.

Et bien souvent mon âme lasse et taciturne,
Que frôle incessamment un vol d'oiseau nocturne,
S'est penchée inquiète sur les bords de l'urne,

Afin de respirer les balsamiques fleurs
Qui cajolaient, de leurs parfums ensorceleurs,
Les douze plaies que lui firent d'amers jongleurs.

VII

Causa nostræ lætitiæ.

Reine blonde, douce Reine, naïve Fée,
Que n'ai-je hélas! la lyre du divin Orphée
Pour parer tes autels d'un immortel trophée!

Car dans l'obscurité du mauvais corridor
Où j'égarais mes pas de faux Campeador,
Tu fis surgir la fête aux mille lampes d'or.

Ton Sceptre de Lumière tint l'ombre asservie,
Et d'un seul coup d'archet tu fis fleurir la Vie
Spirituelle où nage mon âme ravie.

VIII

Rosa Mystica.

Dans le silence émerveillé d'un frais matin,
Au jardin de lumière interdit au Destin,
Tu t'épanouissais en un rêve incertain.

En un rêve incertain d'extases attendries,
Tu t'épanouissais sous des ciels de féeries
Où de grands migrateurs brochaient des broderies.

Mais moi, mauvais larron que n'effraie nul délit,
J'ai profané, pour reposer mon front pâli,
Tes blancs pétales dont je me suis fait un lit.

IX

Domus aurea.

Ouvré comme un palais de faste et d'opulence,
O retrait de prière et d'ombre et de silence
Au seuil duquel s'apaise toute violence,

Les flots des temps battront en vain tes escaliers,
Ils ne prévaudront point contre les boucliers
Dont j'ai fortifié tes murs hospitaliers :

Boudoir d'Avril, Château d'Eté, puis Cathédrale
D'Automne, tu seras l'Abbaye vespérale
Où mon cœur pieux exhalera son dernier râle!

JEAN COURT.

CONTES D'AU-DELA

LE MEURTRIER

« ... Un seul atôme émané de moi a produit l'univers ; et je reste encore moi tout entier. »
(BHAGAVAD-GITA.)

« ... A quelle obsession mystérieuse, invincible, ai-je obéi en ce moment de crise, sous quelle impulsion le crime fut-il accompli? Ma mémémoire ne me dit rien, rien, là-dessus.

« Il me souvient d'un état de prostration, où je me sentais descendre mollement dans un abîme vague et paresseux, avec l'appréhension de rencontrer un obstacle, qui ne se présentait pas. Puis, vint l'esseulement, noir, complet, absolu, cruel. Cela dura un temps que je ne peux apprécier, pendant lequel, les paumes moites, les yeux mi-clos, les tempes brûlantes, je m'abandonnai à l'annihilante oppression.

« Une réaction se fit alors, au cours de laquelle mes efforts, tendant à me ressaisir, semblaient au contraire aider ma conscience à se désagréger plus encore, à s'épandre dans l'à-côté, partageant mon être en deux parties distinctes, simultanément existantes. Vainement je cherchais à sortir de l'invraisemblance de cette sensation: la dualité de mon individu se précisait d'instant en instant.

« Brusquement, j'ouvris les yeux. Devant eux se tenait une forme humaine, que je reconnus, après quelque hésitation: c'était *Moi!* dont l'apparition me foudroya par la persistance de sa netteté.

« Oui, c'était bien moi, un *moi* issu de moi, par cette inexplicable et pourtant consciente projection, par une sorte d'objectivation, qu'encore maintenant j'ai peine à comprendre.

« Et j'étais dans une rue sombre d'une ville inconnue. Une brume épaisse voilait de son crêpe la flamme tremblante des réverbères à la lumière indécise et falote. Des maisons s'étageaient fort irrégulièrement, les unes grandes, les autres pe-

tites, et leurs massses noirâtres m'apparaissaient confusément, comme des monstres endormis.

« Personne ne passait, personne.

« Quelle froide pluie commença d'essaimer ses fines gouttelettes, mettant un vernis de laque à la chaussée déserte, moirant l'obscurité ! Tout frissonnant, *je* marchais dans une boue grasse; et, absurde, violente, une colère grandissait en moi, effroyablement, causée par le lugubre aspect du paysage morne.

« J'en arrivai à un état de surexcitation exagérée, se traduisant par une marche précipitée, furieuse, sous la cinglade de l'averse glacée. Le sol s'attachait à mes semelles, alourdissant mes pas, augmentant encore cette fureur irraisonnée qui me faisait maudire les choses inertes, ne pouvant m'attaquer aux êtres, absents.

« Quand je me heurtai à une ombre, qui passait près de moi. Ce choc fit vibrer douloureusement tout mon être. Aveuglé par le sang soudainement afflué à mon cerveau, et qui battait une marche saccadée dans mes artères, pleines à se rompre, je me précipitai sur elle avec un rire strident, qui déchira le silence d'une sonnerie de fanfare.

«Elle eut un cri rauque d'angoisse, bien vite étouffé, car je lui serrais la gorge, enfonçant mes mains crispées, heureuses, dans cette chair chaude, délicieusement. Nous roulâmes ensemble sur le sol. Je ne pouvais arrêter ce rire insensé, qui me secouait tout entier, et l'enlaçais toujours de la mortelle étreinte.

« Bientôt, elle ne bougea plus. Après quelques tressauts, ses talons martelant le sol — et je sentais aussi la brûlure de ses ongles, à ma face — elle fit un «oh!» qui râla longuement, bien longuement...

« Et j'éprouvais une indicible jouissance à sentir ce corps panteler sous moi. Je ne pouvais détacher mes mains de ce cou, qui tiédissait, déjà plus flasque. Mon cœur frappait de grands coups dans ma poitrine dilatée, et il me paraissait qu'un incendie ardait en mon crâne, sous l'assaut incessant de la folie, qui montait.

« Je ricanais toujours.

« Enfin, je me levai en titubant, et regardai la face, aux orbites agrandis par l'épouvante dernière, où luisait le reflet de la suprême horreur, la face dont je n'apercevais que les yeux, aux sclérotiques plus blanches, et la laiteuse transparence des dents, barrée par une masse noire, la langue sans doute. D'un geste machinal, je fouillai dans mes poches.

« Un couteau!

« Ah! je vois encore luire la lame d'acier, dans le brouillard, lorsque je la brandis comme un insensé. Elle s'enfonça sans résistance dans la masse inerte, la labourant odieusement. Avec quels tressaillements de volupté je la plongeais, fumante, dans les entrailles bées, mutilant le cadavre, obéissant à je ne sais quel besoin de destruction.

Mes bras, cependant, se lassèrent, et je m'enfuis, laissant une mare de sang violet se coaguler sous la pluie...

. . . . . .

« — L'épouvantable cauchemar! fis-je en me réveillant, tout le corps brisé d'une invincible fatigue, et le cerveau vide.

« Or, à lire, l'autre jour, le récit du dernier assassinat de *Jack the Ripper,* l'introuvable meurtrier, mon rêve me revint à l'esprit avec une précision effrayante.

« Une angoisse terrible me prit, à songer, me rappelant les détails de cette nuit funeste, que c'était bien en ce temps, à cette heure, dans cet endroit, que j'avais tué ce fantôme, qui était une réalité... le sais-je?

« — N'est-ce pas, monsieur, que tout cela est bien étrange, bien peu vraisemblable?... Et cela me terrifie de penser que *ce peut être vrai.* »

L'inconnu, sans attendre ma réponse, et m'ayant salué fort courtoisement, se perdit dans la foule.

GASTON DANVILLE.

GEORGES RODENBACH

Pour de rares qui s'intéressent à ce très fin et très curieux esprit qu'est M. G. Rodenbach, j'essayai jadis de formuler l'impression de ses poèmes, de suivre la précieuse évolution d'un mystique dont le vers, parfois, me faisait penser à de blancs voiles de ces dentelles du nord, qu'un peu de vent soulèverait; à de lentes théories de formes indécises, cheminant sans bruit par des paysages brumeux et lunaires. Avec cela, c'était le culte d'un art hautain, d'élégantes tendresses, des afflictions subtiles, un état d'âme inquiète, flottant d'un catholicisme moribond et du regret de l'enfance à des rappels d'amours mélancoliques et si douces sur le décor des fêtes mondaines, des calmes béguinages, des antiques cités flamandes agonisant d'ennui et de solitude. La poésie, pour lui comme pour d'autres des sensationistes, est restée cette langue idéale et fluente qui laisse entrevoir des choses à peine définies, les pensées vagues, l'inexprimé du vouloir et l'incertain du clair obscur, les froissements minimes et les deuils imaginaires des consciences que la vie meurtrit, que la réalité brutalise. Aujourd'hui, M. Rodenbach publie *Le Règne du Silence*, un très beau livre, et c'est la même impression — encore accrue peut-être et plus poignante — de mélancolie, de douce tristesse, le charme pacifiant, apaisant « du rêve, où l'on se laisse aller comme au fil d'un cours d'eau », d'une âme où tout désir se décolore, qui n'a plus vraiment souci que d'elle et ne prolonge rien autre que sa quiète illusion. Il est de ceux qui ont atteint le port et le bon refuge. Depuis les vaines batailles, il s'est éloigné vers les cloîtres de solitude, où les douleurs graduellement s'effacent, ne laissent qu'un peu de souvenir, de vagues remembrances vêtues par l'éloignement et l'oubli d'un brouillard de leurre, — au point

qu'on ne sait trop si leur avènement ne fut point adorable puisqu'il vaut de flotter en de si divines songeries. Et voici que dans le repos et le silence les choses mêmes qui l'entourent se font pitoyables et compâtissantes et consolatrices. Viennent-elles vers lui, ou son âme s'est-elle transposée, qui les anime d'une vie trompeuse ; on ne pourrait dire, l'accordance est si parfaite ; par le recueillement des chambres — apparat de silence aux étoffes inertes — les objets familiers lui parlent cependant, participent à ses joies, à ses émotions passagères, reflètent les sensations qu'il formule, les angoisses de son âme et bientôt les symbolisent...

Oui! c'est doux! c'est la chambre, un doux port relégué
Où mon rêve, lassé de tendre au vent ses voiles,
Dans le miroir tranquille et pâle s'est cargué.
Las! sans plus espérer des sillages d'étoiles,
Et des départs pour des îles, mon rêve dort
Dans le profond miroir, comme en un canal mort...

Il rentre, et la chambre maternelle l'accueille, et les plis des rideaux qu'un frisson lent rapproche semblent causer entre eux de l'absent qui revient. Des voix disent la mort des fleurs qui « dépérissent dans la pitié de l'eau » ; le vague soupir des choses le berce,

Respiration lente et qui, rythmique, endort
Comme un bruit d'eaux, ou de jardin sous une averse.

Le lustre, « où la douleur de la poussière s'éternise », le lustre aux fins calices de verre, qui vibre avec « un chagrin grêle d'harmonica »,

... c'est mon cœur, visible en ce décor
Qui frissonne en sourdine et sans cesse s'afflige...

Les portraits aussi parlent :

Ils ont des mots ouatés et blancs de confesseur,
Des mots tels qu'on en lit au long des banderolles
Peintes, dans les missels, aux lèvres des élus...

Voix comme en rêve ; voix en conciliabules...
Voix dans l'éloignement et qu'on dirait venir
D'au delà des jardins et d'au delà des fleuves...

Et toutes ces voix chuchoteuses s'unissent, s'accordent, résonnent en son âme de rêveur, font lever de subtiles analogies, lui insinuent d'autres rêves « qui

s'évadent languissamment et traînent par la chambre comme des bulles ». De la pendule, le temps s'égoutte et pleure en tombant; de vagues musiques pénètrent malgré les fenêtres closes, se blessent « en traversant le mensonge du verre », et lui apportent sanglants des rythmes presque morts. Puis l'obscurité descend, descend dans l'âme aussi qui s'enténèbre; la clarté recule vers les rideaux qui lui font un linceul de dentelle; les lampes, là-bas, rouvrant leurs cicatrices, vont recommencer à faire saigner l'ombre :

... c'est l'heure
Où le vol libéré des âmes nous effleure.

C'est encore l'heure où les chambres se trahissent, le prennent à témoin et, défaillantes, se confient. Elles laissent échapper leur secret, qu'il nous répète à mi-voix :

Les chambres vraiment sont de bons vieillards
Et ce sont aussi de bonnes aïeules;
Eux, rêvent tout bas à d'anciens départs;
Elles prennent peur quand elles sont seules,
Tristes pour jamais d'avoir vu mourir...

Et de même, chaque soir, elles meurent réellement; dans la détresse de la lumière, la vie les quitte; avec la fin du jour, c'est la fin de leur être d'apparence. Ainsi ses renoncements après les élans fugitifs, les croyances vaines. Le crépuscule est doux comme une bonne mort; les soleils d'autrefois ont péri dans les brumes de l'horizon et la chambre est bonne conseillère; il n'y a plus qu'à dormir, qu'à rêver...

*
* *

Car c'est, avant tout, maintenant, chez M. Rodenbach, la religion du rêve :

Ah! Seigneur! augmentez en moi cette richesse
Dont je suis à la fois le maître et le gardien;
Et, de rêves nouveaux, refaites-moi largesse,
O Seigneur, donnez-moi mon rêve quotidien!...

Rêver, transposer en soi des sons et des nuances, mêler à leurs reflets une part d'infini, se consoler avec la vie en rêve, la vie emmaillotée aux langes du mensonge, il ne désire plus rien au-delà :

Mon âme a trop souffert aux chemins du Réel
Et s'en trouve à jamais comme en convalescence...

Désormais, le rêve qu'il forge, qu'il appelle, qu'il crée de sa mélancolie, devient le *milieu*, *l'ambiance* dans la solitude où il se complait. Curieux effet comparable à du *rayonnement*, à de *l'émanation*; la vie immédiate n'existe plus, reculée jusqu'à l'improbable; il berce ses fictions et les vêt de tout le charme des vocables assoupis, d'une caresse de mots qui ont des frémissements de soie : elles sont son âme même, projetée, qui se concrète et prend forme et nous apparaît, alors que le rêve se déploie, velarium de brume et de clarté lunaire. — Avec M. Maeterlinck on avait vu l'extériorité agir sur les nerfs, à fleur de peau, procurer des émotions singulièrement acuitives. A présent la flottante enveloppe du songe retombe sur l'âme, l'enveloppe et la pénètre, la transit à la fois et quasi l'embaume. Dans l'évocation des villes mortes, une immense tristesse plane. Et c'est comme une psychologie du décor : elles vivent leur pauvre vie, ces maisons « dont le front se lézarde de vieillesse »; ils souffrent et dépérissent et meurent, ces remparts à l'abandon, ces quais bordant l'eau immobile d'un canal, ces bâtiments clos, aux murs qui s'effritent. C'est l'automne et la mort des maisons, des vieilles petites villes flamandes :

Dans l'aurore s'éplore un octobre des pierres...

Des rues désertes, où le bruit des pas est une chose déconcertante « comme de rire auprès d'un malade endormi ». A la nuit, de pâles lueurs aux vitres : on dirait un chétif feu de cierge et qu'en chaque maison muette on veille un corps. Tristesse des vieux murs tombés dans la misère; villes sans joie aux carrefours déserts, vieilles cités déclinantes et seules, où les gens marchent silencieux, furtifs, l'air de fantômes. Là-dessus pèse l'ennui plus grand, la tristesse plus grande du Dimanche, un jour où « le silence, en neige immense, tombe », coupé par la voix des cloches qui reviennent, reviennent toujours, obsédantes, tintant comme pour des obsèques. Des béguines, au loin, passent, hâtant le pas. On entend encore les cloches, des chants d'église, des soupirs d'orgues. Et la ville meurt, meurt de l'ennui de sa solitude. Elle semble sommeiller; mais les canaux et le frêle tissu des flottantes fumées s'enroulent en formant des bandelettes d'eau et de brouillard autour de la chère endormie. Et voici le suaire des neiges qui choit du ciel désolé pour l'ensevelir dans l'hiémale fourrure, l'impériale blancheur des frimas...

O neige, toi la douce endormeuse des bruits
Si douce, toi la sœur pensive du silence,
O toi l'immaculée en manteau d'indolence
Qui gardes ta pâleur même à travers les nuits.
Douce! tu les éteins et tu les atténues
Les tumultes épars, les contours, les rumeurs;
O neige vacillante, on dirait que tu meurs
Loin, tout au loin, dans le vague des avenues!
Et tu meurs d'une mort comme nous l'invoquons,
Une mort blanche et lente et pieuse et sereine,
Une mort pardonnée et dont le calme égrène
Un chapelet de ouate, un rosaire en flocons.
Et c'est la fin : le ciel sous de funèbres toiles
Est trépassé...

*
* *

Votre âme, lui écrivit M. Mallarmé, donne toujours cette haute impression de luxe *qu'elle a le temps*. Parole affectueuse et juste. Le temps, oui, le temps de rêver son rêve, de scruter et de comprendre la vie des choses, d'apparier leur mélancolie et sa mélancolie. S'il s'éloigne des villes défuntes et s'égare le long des canaux, s'il écoute la plainte murmurée des rivières, il entend ces voix et ces plaintes :

La voix de l'eau qui passe est triste et mire en elle
La moindre affliction qui l'a frôlée un peu...

La voilà s'affligeant du départ en exil
De la fumée, au loin, que la bise balaie
Et qui, violentée, abandonne dans l'air
Ses voiles, et dans l'eau vient mourir toute nue...

Voix qui prolonge un peu les voix qui se sont tues,
Voix triste qu'on dirait posthume et d'autrefois,
Voix qui parle comme regardent les statues...

Surtout il y suit encore son rêve, il y voit le reflet de son âme ; les mots se répètent comme en des litanies. Ce cœur de l'eau « souvent malade et sans mémoire », de l'eau si pâle, « qui parfois en des frissons, en des remous », crispe sa nudité d'une douleur charnelle, qui dort en un miroir « où les choses se font l'effet d'être posthumes », il nous le révèle en cette seconde partie du poème, une des plus belles, et en tous cas d'une émotion neuve. Subtile psychologie de l'eau vivante et vraiment féminine, aimant le ciel comme en un hymen consenti, qui sanglote d'être seule « en ce grand calme qui lui fait mal », qui pense et se lamente et se souvient, — c'est la psycho-

logie du rêve. Et c'est bien une littérature du nord, d'un pays de perpétuel hiver, la nostalgie de l'action et du soleil. « La tristesse de cette poésie frissonnante et si belle à la fin nous gagne, dit M. Montorgueil. Le livre achevé, on sent peser sur soi la glace des mélancolies ; on se surprend à parler bas et à poursuivre des rêves informulés, car les mots pour les dire sont par le froid cristallisés sur les lèvres. C'est un délicieux engourdissements de l'être et la chère souffrance d'Oswald dans les *Revenants* d'Ibsen, qui a vu la lumière de nos contrées et à son retour dans sa Norvège en meurt. »

Pour rendre cette sensation, il faudrait trop citer. Encore les pièces ne se détachent guère. *Le Règne du Silence* — on doit préciser par ce temps de minuscules plaquettes, de petits recueils disparates et nuls — est un poème synthétique, entier et complet, où chaque notation vient concourir à l'effet d'ensemble. On le lit, et l'on aimerait renvoyer à M. Rodenbach le propos de Sainte-Beuve, qu'il réclamait pour Verlaine : Il sait si bien son âme. — Ame insaisissable et mobile d'une poésie de rêve. Ces vers doux, tristes, mélancoliques, il me semble toujours qu'il serait bon de les entendre dire à voix basse, au coin d'un feu tombant et sous la lampe très baissée, par une chambre silencieuse, les soirs de neige, dans la convalescence de quelque maladie terrible d'où l'on serait miraculeusement sorti...

* * *

Au terme d'une étude sur des mystiques, — M. Verlaine, hier M. Rodenbach dans *la Jeunesse Blanche* — on pouvait naguère s'inquiéter d'établir s'ils furent des croyants, ces divins poètes, où si l'amour du décor et le plaisir de faire vibrer les mots précieux du liturgique les appelaient, seuls, à spéculer sur l'antique appareil des religions. Maintenant on a reconnu l'existence d'un *mysticisme d'art*, par delà les dogmes, retour au spiritualisme qui est la plus haute et la plus éclatante manifestation de la littérarure présente. Ce *mysticisme d'art* imprègne et illumine le *Règne du Silence*, et d'autant mieux reconnaissable qu'il y est presque dégagé de toutes les évocations de la symbolique chrétienne, — si délicieuses, mais qui favorisaient la confusion. Les mots ont disparu, le frisson est resté.

Et puis, ce désir de savoir au juste était secondaire. Que l'artiste fasse œuvre d'artiste, j'estime que c'est toute sa tâche. Il est sincère ainsi et nous n'avons rien

de plus à lui demander. Enseigner ou conseiller n'est pas son fait. Il n'est pas tenu de jouer au philosophe, de crier la sagesse dès le seuil de la vie. Et nous subissons assez de moralistes, de normaliens, de pédagogues, pour qu'il nous soit permis de répéter quelques beaux vers dans l'oubli des pédants. Ils souffrirent, ces sensitifs, et le disent. C'est tout leur génie. Peut-être même ne recherchèrent-ils de précieuses aventures que pour rendre plus cher l'alanguissement de leurs couplets. Et nous savons qu'ils n'y trouvèrent pas le bonheur. Pour avoir, lui aussi, poursuivi la Béatrice, pour s'être enfiévré de fugitives et merveilleuses visions, Rodenbach coule à d'inguérissables mélancolies. Il tenta bien d'échapper ; il proclama ses voix trompeuses ; malgré cette conversion, de tardifs repentirs, je le crois impénitent : il se souvient trop. L'art qui lui parut un inviolable asile ne peut lui donner qu'une partie de son rêve. Dans le refuge de repos et de silence il reste désolé : Ma vie n'est qu'un grand canal mort :

> O ville, toi ma sœur, à qui je suis pareil,
> Ville déchue, en proie aux cloches tous les deux,
> Nous ne connaissons plus les vaisseaux hasardeux
> Tendant comme des seins leurs voiles au soleil,
> Comme des seins gonflés par l'amour de la mer!
> Nous sommes tous les deux la ville en deuil qui dort....

Il n'a pas besoin de nous dire : regardez, ceci est mon cœur ! Voyez, ceci est mon âme ; nous le savons déjà. Il a vécu aux frontières de l'immétariel et pleure encore des songes avortés ; cette vie et ces songes seront ses poèmes. On ne saurait prétendre, certes, qu'il souhaitait naguère d'épouser la Vierge et la Madone, d'enlacer ces royales phtisiques dont il racontait la chambre d'agonie, ou quelque sainte descendue d'un vitrail, — car ses femmes ne pouvaient prendre corps. Elles étaient loin des plus désirables amantes, loin même de celles qui furent la possession miraculeuse dont le caprice nous hantait aux heures de fortune favorable. Charnelle, leur apparition survenue les ravalait à la misère du possible ; il s'en détournait comme des maîtresses qu'il leur opposa si en vain. Le mieux est de dire qu'il aimait vraiment l'irréalisable. Et nous le comprenons ainsi, ce doux rêveur, et nous mettons notre main dans sa main crispée. Ses incertitudes, ses inassouvissements ne sont-ils pas un commun héritage ? Son sentimentalisme subtil et la vague illusion de l'Idole, quels sont ceux qui n'en furent pas éprouvés ? Toute la littérature du siècle

l'affirme, dans le désenchantement de l'amour et la trahison des devoirs attendus. Et son malaise d'artiste, ses doutes, se répercutent encore dans nos consciences et pèsent au point douloureux de notre être.

Sommes-nous bien certains, en effet, de n'avoir pas pris la mauvaise route ? L'art vaut-il que nous défendions avec tant d'ardeur son évangile ? N'aurons-nous pas la persuasion, quelque jour, de nous être mépris ? — Des voix profondes, parfois, nous avertissent, et nous n'y trouvons qu'une courte déchéance. Tandis que la jeunesse passe et s'enfuit à jamais, nous adorons de brillants simulacres. Quoi que nous cherchions, notre effort nous lasse sans nous satisfaire. Par le dédain que la foule nous prodigue cependant, nous devrions apprendre que nous sommes les vaincus de cette vie que nous n'avons pas voulu accepter comme les autres — et qu'il était préférable de suivre le Troupeau. Voyez, les folles aspirations de gloire qui consolèrent nos aînés nous font presque sourire ! Nous savons trop de quoi elle est faite, la gloire, de quels obscurs trafics et de quels grossiers triomphes. Superficielle toujours, elle exige encore des concessions. Pour ceux que les discours officiels épargnent, c'est l'opprobre des réparations posthumes, les dénigrements et les commérages, la blague d'une génération neuve, qui n'a plus vos idées et condamne avec les siennes. C'est, pour d'autres, les suffrages des pions, des *éclaircissements* de cuistres, plus tard l'*œuvre choisie*, devenue classique, donnée en pensum. C'est enfin pour les révoltés dont le front garde dans la mort le signe fatal de leur mécompte, quelques dévots qui redisent des phrases, qui annoncent le Maître et semblent parler une langue inconnue. Dans la tumultueuse cohue d'un siècle, l'oubli ne laisse pas surnager dix noms. La gloire, c'est de servir aux recherches maniaques des vieux érudits et aux fabricants d'éditions compactes ! — Je sais que, malgré ses abdications, M. Rodenbach le regrette, « le noble effort de se survivre en l'œuvre terminée » ; il l'a compris pourtant :

...c'est la fin de cet espoir, du grand espoir
Et c'est la fin d'un rêve aussi vain que les autres :
Le nom du dieu s'efface aux lèvres des apôtres
Et le plus vigilant trahit avant le soir.

Guirlandes de la gloire, ah ! vaines, toujours vaines !
Mais c'est triste pourtant quand on avait rêvé
De ne pas trop mourir et d'être un peu sauvé
Et de laisser de soi dans les barques humaines...

Qu'il se console. Les tristes et les rêveurs qui le lisent lui sont un meilleur apanage,

> Solitaires de qui la jeunesse rêva
> Un départ fabuleux vers quelque ville immense,
> Dont le songe à présent sur l'eau pâle s'en va,
> L'eau pâle qui s'allonge en chemins de silence...

Pour moi, j'avouerai facilement m'être complu, autrefois, à des essais de paraphrases qui me laissaient pénétrer plus intimement l'âme de ses livres. Sans doute, l'inconvénient du système c'est qu'on détraque de bons vers pour construire de la méchante prose. Il est dans tout poète — et dans celui-ci combien — de l'intraduisible, un frémissement que sa formule seulement parvient à rendre. Puis on risque d'habiller les gens avec trop de fantaisie. C'est même le propre des commentateurs de découvrir des choses que l'artiste en créant ne soupçonnait point. Mais les textes demeurent pour de plus habiles. — J'aurais seulement un peu de reconnaissance au bon chroniqueur qui s'égarerait dans ces notes un soir de copie laborieuse et s'en servirait pour apprendre à quelques-uns encore les dolents poèmes de Georges Rodenbach.

Charles Merki.

LE VOILE

TRIPTYQUE

I

L'ORANGER

A Madame Henri d'Erville

La victoire des cieux et les pleurs de la terre,
Cloches et cœurs tintant leurs sanglots prolongés,
Peuplent d'azurs riants et d'esprits affligés
L'habituel désert tombal du monastère.
Là, sous l'ombrage en fleurs des chastes orangers,
Vierge veuve d'un fol amour qu'elle dut taire,
Mais éloquemment pâle, une mondaine enterre
Par victime respect d'ancestraux préjugés
Ses radieux vingt ans voués au cloître austère.
Symbole de son âme, en vols blancs et légers,
Parmi tant de deuils chers prosternant leurs dangers,
Son voile nuptial, tel un rêve, s'éthère,
Et, ses Vœux qui, muets, montent d'elle, imagés,
Vers le dieu de Refuge et la croix Salutaire,
Retombent sur la foule en douloureux mystère
Comme des voix d'en haut qui lui diraient : « Songez ! »

Seigneur ! que vers toi l'ingénue
Passion de mon cœur dompté
Jaillisse avec la pureté
Des fraîches sources vers la nue !

Toi qui donnas ton sang divin pour nous,
Etends les mains vers mon âme à genoux !

Seigneur ! jusqu'à la meurtrière
Douleur dont se larme ton flanc
Qu'arrive, baume consolant,
Le miel de ma lèvre en prière !

Toi près de qui rien ne me sera plus,
Guide ma Foi vers le seuil des Élus !

Seigneur ! à toi tout ce que j'aime !
De ma beauté qui s'admirait
Que croule ainsi que d'un coffret
Chaque charme, comme une gemme !

Toi qui vidas le calice d'affront,
De mes cheveux découronne mon front !

Seigneur ! flagelle ta servante !
De ses viles humilités
Tresse à tes pieds ensanglantés
Un tapis de douceur fervente !

Toi qui souffris de notre orgueil mortel,
Marche sur moi pour venir à l'autel !

Sous la croix de criants ciseaux s'est dégarni
Son front doux comme un bois que l'automne caresse ;
Et marque d'une Loi que nulle ne transgresse,
Sur ce renoncement à jamais désuni
De ce monde, un linceul a jeté sa détresse.
Aux regrets qu'il suggère un glas de mort s'unit ;
Un rideau tombe ! Elle est à Dieu ! tout est fini !...
La bure a remplacé la robe pécheresse ;
Sous la coiffe de neige où son teint s'embrunit
Il semble que sa chair plus fine transparaisse,
Que rayonnent ses traits plus beaux de sainte ivresse,
Et que son œil brûlant d'un éclat plus béni
Se mire en le Très-Haut dont le triomphe dresse
Vers le lucide émail qui voûte l'infini,
Son soleil, globe d'or et de règne, aplani
En ostensoir d'amour sous son dais d'allégresse !

II

LE NÉNUPHAR

A. Édouard Dubus.

Sous le blasphème en feu qu'un ciel grondant profère
Souillant d'écume la Lune qu'il dépolit,
La recluse repose. Un rayon furtif erre
Et plane sur ce pur sommeil enseveli
Dans l'ombreuse lourdeur de l'ardente atmosphère,
Et soufflant les parfums de l'Été vers son lit
La bouche d'un judas, traîtresse et thurifère
Comme un baiser d'amour, brûle son corps décent,
L'assiège, le dénude et l'induit à méfaire.
Son rêve hostile au mal que sa fièvre consent

Invoque des bras et des pleurs le Christ de plâtre
Qui s'arrache du mur et, lumineux, descend.
Elle oint des yeux l'Epoux que son cœur idolâtre,
Mais Lui montre d'un doigt hautain son flanc puissant
Dont, rouverte douleur, la lèvre violâtre
Semble taire un reproche en sa bave de sang!

Mon Dieu! que ce doigt qui me blâme
M'absolve du crime évité!
A voir saigner votre côté
Je me sens et vois saigner l'âme!

Fidèle Epoux que mes Vœux ont élu,
Tissez de feu ma haire de salut!

Mon Dieu! que l'ombre haïssable
De traits admirés trop souvent
Parte de mes yeux comme au vent
D'oubli, l'aveuglement du sable!

Royal Epoux des neuf Règnes ailés,
De pleurs lavez ma vue et la voilez!

Mon Dieu! brisez l'urne fragile,
L'urne fangeuse qu'est mon sein,
Ou tirez un vase aussi saint
Qu'un ciboire de cet argile!

Suave Epoux du cœur qui meurt béni,
Parlez en moi, tel qu'un chant dans un nid!

Mon Dieu! que, jaloux des charnelles
Fautes qui hantent mon tourment,
Veille votre regard clément
Au seuil pécheur de mes prunelles!

Céleste Epoux mystiquement viril,
Murez d'amour votre esclave en péril!

D'Elle s'est retiré le Christ inexauceur
Dont la forme affinant sa stature éclatante
Renaît sous les contours prosternés d'une sœur,
Et ce spectre dolent de belle pénitente
La baigne d'un regard, où, mourante douceur,
Pleure un ciel incompris et mauvais qui la tente;
Mais dessous sa chair faible au charme ravisseur,

Elle sent s'insurger une froideur hautaine !
Ainsi, vaguante neige en la chaude noirceur
De l'estivale nuit, tantôt proche ou lointaine,
La Lune, comme un gros nénuphar brimbalant
Au ras des noirs frissons ridés d'une fontaine,
Semble vers la sombreur de ce songe troublant
Parfois tendre et parfois reprendre à l'incertaine
Lèvre au bord du péché, le divin pardon blanc
Qu'offre, d'un cœur en croix, la florale patène !

III

LA PASSIFLORE

A Albert Girault.

Couleur cierge, le front, couleur cendre, les yeux,
L'abbesse, gestes lents et pas silencieux,
Porte haut la beauté de son tranquille empire,
Mais c'est l'étang muet quand le jour chante aux cieux
Ce calme taraudé d'un mal que l'ombre empire !
Et quand la nuit, Satane au masque adamantin,
Prête aux profanateurs ses ailes de vampire,
L'abbesse allume et fond la cire de son teint
Où l'œil cilié d'or s'effleurit, clandestin,
Comme, phosphorescent, sous l'herbe le lampyre.
Elle débride alors son limoneux instinct.
Et drapée en l'effroi que son fantôme inspire,
Rôde, frôlant les murs en sueurs du couvent,
Et chaque soir quêteurs d'une luxure pire
Ses regards ont le dur scintillement mouvant
Du fer, qui dans la mort cherche un fourreau vivant !

Grâce ! pour l'horreur que je souffre
Au seuil qui m'attire et m'attend !
Dans mes veines rampe Satan,
Dans mon cerveau flambe du soufre !

Jésus Sauveur, que ma prière en toi
Couvre mon corps, de neige, comme un toit !

Grâce ! la fièvre me martèle,
Me rompt les jarrets et les bras
Des coups sanglants dont tu vibras,
Cœur divin, sur ta croix mortelle !

Jésus Sauveur, exorcise ce fer
Que cloue en moi le sardonique Enfer !

Grâce ! en mon sein lacéré, brise
L'âpre lance du Repentir
Au bec rouge et qu'à se sentir
Ronger, cette chair se méprise !

Jésus Sauveur, que, des murs, les poings morts
Des Saints croulants lapident mes remords !

Grâce ! qu'au feu qui l'environne
Saigne mon crâne incandescent,
Et, que le front lavé d'un sang
Qui perla de pleurs ta couronne,

Jésus Sauveur, ma Mort fume, en encens,
Des cinq bûchers de mon Ame : mes sens!

Mais d'en gémir renait le péché qu'elle expie !
Soudain, ses yeux cerclés d'une fièvre assoupie
Fulgurent, faux brillants dans leurs chatons de plomb,
Et pétale fané de Passiflore impie,
Sa langue fleurissant d'un houleux gonfalon
Le férial appel des dents qu'elle pavoise,
Sur l'orage automnal d'un âge encore blond
Tord l'éclair violet de sa flamme grivoise....
Sous ce rire, un baiser de nonnain s'apprivoise
Qui novice et vermeil en son délire long
Ecume ainsi qu'un flot de grisante cervoise.
C'est l'extase de chair, le paradis félon!
Mais, parfois, dans ce ciel d'impureté que nue
La gamme des langueurs, leurs âmes, en surplomb,
Voient le Serpent du mal qui flamboie et sinue
Comme un glaive damnant leur perversion nue!

P.-N. ROINARD.

« *AU PAYS DU MUFLE* »(1)

M. Laurent Tailhade renie son *Jardin des Rêves*, dont Théodore de Banville écrivait : « Il contient au plus haut degré les qualités essentielles à la jeune génération artiste et poète, c'est-à-dire à la fois la délicatesse la plus raffinée et la plus excessive, et le paroxysme, l'intensité, la prodigieuse splendeur de la couleur éblouie. » L'œuvre à quoi un tel maître appliquait de telles paroles ne justifie aucunement le dédain en lequel la tient son auteur. Mais c'est affaire à lui, et, comme fit naguère en ce recueil (2) M. Ernest Raynaud, je voudrais ne pas insister sur ces premiers vers. Je les rappellerai néanmoins avant de brièvement indiquer comment, selon que je le crois, l'original esprit et le rare poète qu'est M. Laurent Tailhade — d'abord plus spécialement voué, semblait-il, à cette poésie « d'inspiration catholique où se complaît souvent sa latinité dans les fumées d'encens que traverse une lumière de vitrail » (3) — s'est *momentanément* détourné du but radieux, comment s'activa *l'autre* artiste — le terrible autre — d'ordinaire assoupi en lui et ne se manifestant guère, en ses fugaces réveils, que par des épigrammes pour la plupart jamais écrites et en tout cas point colligées en vue du volume.

Le sonnet Préface du *Jardin des Rêves* éclaire sur la psychique de M. Laurent Tailhade alors qu'il composa ce livre. Le poète est déjà bien désabusé. Nombreuse est la jonchée légère de ses illusions défuntes, et c'est sans mélancolie — car il n'est pas précisément un élégiaque ! — qu'il la contemple, et surtout sans se plaindre. On ne gémit point si l'on est un dieu : il n'a qu'à toucher Lazare pour que Lazare revive. Aussi a-t-il recueilli les frêles vestiges des si tôt mortes, il les a ensevelis dans un riche tombeau, et, au lieu de se lamenter en vain du sort implacable qui les flétrît venant d'éclore, il ressuscite à son gré les fleurs merveilleuses dans tout leur éclat :

> Bien que je sois brisé comme sont les frégates
> Qu'emporte l'océan sur les récifs houleux,
> J'ai gardé le trésor de mes beaux rêves bleus
> Dans des coffrets ornés de perles et d'agates.

(1) 1 vol. petit elzévir (Léon Vanier).
(2) Notices littéraires : *Laurent Tailhade* (n° de janvier 1891).
(3) Armand Silvestre, Préface de *Au Pays du Mufle*.

Je remonte parfois le fleuve nébulleux
De l'enfance, bordé de flores délicates,
Et je revois passer les robes écarlates
Des anges disparus dans les ciels fabuleux.

Les jardins sont remplis de valseuses pâmées,
Les roses dans les vins se meurent, parfumées,
Les baisers ont une aîle et passent en riant...

Toute la flore des rêves d'adolescence et de jeunesse, expirée aux premiers souffles du Mal, resplendit dans le jardin un moment si dévasté. — Résurrection inefficace : l'illusoire réalité a duré tant que se consommait l'œuvre ; le poète n'a plus maintenant que tristesse à se promener en son jardin refleuri, dont les parfums, aussi odorants qu'autrefois pourtant, ne le grisent plus. Les délicieuses fragrances, jadis brises des cieux et qui lui ouvraient l'infini, il sait qu'elles émanent d'une combinaison chimique... Il sait, il sait trop, et sa détresse est profonde :

Mon âme est un décombre où le vent et la pluie
Insultent ce qui fut la splendeur d'autrefois,
Un tableau dédaigné que personne n'essuie,
Un instrument fêlé qui cherche en vain sa voix,
Un palais déserté dont les murs noirs de suie
Se souviennent encor d'avoir couvert des rois.

Mais le poète est sur le chemin de Damas : il voit soudain, et il s'oriente vers le catholicisme — sinon un baume pour sa misère d'homme sans foi, du moins un inépuisable trésor pour son âme d'artiste. Il a jeté sa gourme dans le *Jardin des Rêves*, tout de poésies fugitives, à quoi l'on reprocherait de manquer de l'unité sans laquelle il n'est point d'œuvre : son prochain ouvrage sera un livre et non un recueil, livre un par l'inspiration et qui dira les fastes de l'Eglise, les somptuosités de la liturgie romaine, la magnificence du temple et du tabernacle, la majesté des orgues, la suavité des cantiques montant à Madame Marie... Nul mieux que lui n'évoquera les incomparables splendeurs du culte et n'en exprimera l'infinie beauté artistique : il connaît son architecture imposante, dont les bêtes fantastiques lui ont sans doute confié leurs secrets ; il sait la courbe des arceaux, l'élancement des flèches, la gracilité des colonnes, les légendes et les symboles des vitraux, les pénombres et les lumières des saints lieux, les rares étoffes richement brochées, la rigide draperie ecclésiastique aux plis lourds; il est un extraordinaire sertisseur de gemmes ; les enluminures des vieux missels lui sont familières; il a surpris

l'onction du geste sacerdotal ; il a le sens des choses sacrées et des cérémonies religieuses, et il est peut-être l'unique poète vraiment *latin* de notre époque si généralement embrumée de métaphysique allemande. Mais, comme il est d'un âge impie et que lui non plus n'a la foi, comme il serait incapable de cette œuvre inférieure qu'est une poésie seulement plastique, l'âme qui vivifiera son livre n'est pas — oh ! pas du tout ! — celle qu'insufflaient à leurs créations les candides artistes du moyen-âge, et il n'est point téméraire de supposer que cette glorification de l'Église par un prestigieux mais incroyant poète moderne n'aurait pas l'approbation papale...

Tel est le livre que vraisemblablement, à en juger par certaines poésies du *Jardin des Rêves* et d'autres subséquentes, nous lirions aujourd'hui, s'il n'était arrivé à M. Laurent Tailhade la commune mésaventure de rencontrer le **Mufle** — ou plutôt, car, hélas, il le connaissait, la malchance de ne le plus supporter à peu près silencieusement. Mais, aussi, le monstre, depuis quelques lustres, a tant grandi, grossi, que sa formidable hure intercepte la lumière du ciel : son ombre dense noie les parvis, ensevelit les portails où le poète contemplait l'extase des saints de pierre, efface l'histoire éternelle inscrite sur les vitraux, éteint les ors de l'autel et des chasubles, immerge les foules du temple, qui, angoissées, ont tu leurs chants et laissé mourir les cierges. Or, devant le panmuflisme d'une société tellement goujate qu'elle a perdu jusqu'aux primes notions de la politesse, M. Laurent Tailhade a succombé aux assauts furieux de ce que j'appellerai son second moi de poète — le moi aux épigrammes jusqu'alors platoniques, puisque non publiées, — tout à fait différent de l'autre, moins noble aussi, et *momentanément* la meilleure partie de lui-même fut absorbée par la pire. Au reste, la sanglante satire de *Au Pays du Mufle* était actuellement fatale de la part d'au moins un de ceux qui, d'humeur peu bénigne, ont très aigu le sentiment du pignouffisme : une telle voix, providentielle, était nécessaire à l'immanente et supérieure justice qui régit le monde. Ne fût-ce que peu de minutes durant, il est consolant de croire à cette justice-là, et j'en verrais volontiers une preuve ici même, en ce que, au lieu du piètre versificateur qui eût pu assumer le rôle de stigmatiser son temps — œuvre informe et partant éphémère, tout au plus bonne à fustiger une époque d'ignominie accidentelle et partielle —, c'est un ouvrier sans égal qui en eut la pensée, de telle sorte que l'universelle et incom-

mensurable vileté contemporaine fût gravée en lignes perdurables sur les tables d'airain.

Mais, précisément à cause de ce pullulement du mufle, je déplore que M. Laurent Tailhade gaspille tant d'heures à lui bâtonner individuellement le groin — méthode avec laquelle il en oubliera, et des meilleurs, ce qui est dommage — et je le préfère de beaucoup lorsqu'il généralise. La satire qui s'en prend aux individus est inférieure et dangereuse parce que, d'abord, elle est fréquemment injuste ; il y a des degrés dans la muflerie, et, à propos de telle ou telle personne nommée ou suffisamment désignée par son vers, on a jugé que le poète allait un peu loin. Et puis, à ne considérer qu'un seul objet, on est sollicité par des détails sans importance : on ne peut pas ne point apercevoir la verrue du nez qu'on pichenette (gracieux euphémisme en l'occurrence), et, au lieu de courir au but, qui est de ridiculiser d'un mot la difformité de ce nez, on s'attarde à dépeindre la verrue, sa topographie, la sinuosité de ses ravins, la nuance de ses sommets et l'altitude de six poils qu'elle féconde. Énumération et analyse du secondaire au détriment de l'essentiel, et *jamais* on atteint à la synthèse, qu'on obtient *toujours*, par contre, à envisager une catégorie, un genre, un groupe. La satire individuelle est, de plus, inopérante ; loin d'y prêter créance, on s'en méfie, et si elle passe à la postérité ce n'est qu'à titre de spirituelle boutade : elle entame à peine l'épiderme, *telum imbelle sine ictu*. La satire collective, qui, de toute nécessité, n'a souci que des caractères généraux, est moins amusante sans doute, mais d'une portée bien supérieure, et son trait nerveux, point alourdi de fioritures inutiles, véritable arme de guerre, file avec légèreté, décrit une sûre trajectoire, frappe juste où il faut, pénètre profondément et proprement.

Il serait pédant et superfétatoire en ce recueil, suivi surtout par des lettrés qui n'ignorent point M. Laurent Tailhade, de tâcher à un essai de critique sur *Au Pays du Mufle*, et de rechercher avec exactitude la place que lui assigne ce volume. M. Armand Silvestre, dans la préface, établit d'ailleurs sa filiation par Villon et Théophile Gautier : « De Gautier il a l'impeccabilité souveraine ; de Villon l'emportement lyrique et l'abondance cadencée du verbe. Son vers passe du frémissement de la lyre au claquement du fouet ». Il me suffira de constater que, depuis des temps immémoriaux, depuis nos plus vieux bardes et nos premiers conteurs, nul livre

n'offre un tel ragout d'ironie coupante et d'acerbité d'esprit, et je noterai la constante « belle humeur » souvent facétieuse et toujours caustique épandue en cette œuvre d'un que, sous son impassibilité souriante de parfait gentleman, je soupçonne tant d'être un irréparablement triste. Il n'est pas besoin non plus d'insister sur l'envergure de la raillerie — Ah ! que n'est-elle dédiée à M. Jules Simon pour ses doctes travaux sur la dépopulation ! — intitulée *Ballade de la génération artificielle* ; sur l'admirable mouvement lyrique de la fameuse *Ballade confraternelle pour servir à l'histoire des Lettres françaises ;* sur la perfection et la joyeuseté de la *Ballade pour se conjouir avec le « Petit Centre »;* sur la qualité du sarcasme à froid de *Sur champ d'or* et de toutes les pièces qui visent le menu bourgeois, sa dame et sa demoiselle ; enfin sur la si doucement mélancolieuse goguenardise — qui me rappelle invinciblement Rutebeuf — de la *Ballade sur le propos d'immanente syphilis* :

Du noble avril musqué de lilas blancs
Hardeaux paillards ne chôment la nuitée.
Mâle braguette et robustes élans
Gardent au bois pucelle amignottée.
Jouvence étreint Mnazile à Galathée.
Un doux combat pâme sur les coussins
Ton flanc menu, Bérengère, et tes seins
Jusques au temps que vendange soit meure.
Or, en ces jours lugubres et malsains,
Amour s'enfuit, mais Vérole demeure.

N'est-ce pas d'un « sentiment » exquis ? Mais M. Laurent Tailhade n'a point l'hypocrisie du vocable, et, lors de sa publication dans le *Mercure de France*, cette ballade provoqua maintes indignations : de pudibonds crânes pointus ne parvinrent jamais à y voir autre chose que l'avant-dernier mot du refrain, qu'ils taxèrent délibérément de « cochonnerie ». Il n'y a rien à répondre à ces âmes comme-il-faut, sinon qu'elles habitent à toujours le pays d'où le poète a rapporté son livre,

J'ai par deux fois, au cours de cet article, souligné l'adverbe *momentanément* appliqué à l'état d'esprit qui enfanta les poésies de *Au Pays du Mufle*. Absolue est ma conviction, en effet, que M. Laurent Tailhade ne se confinera point dans la satire. Il ne l'abandonnera pas tout à fait peut-être, mais certainement il songe à l'œuvre annoncée, ce livre au titre si bien à lui et prometteur de toutes les rutilances : *Les Escarboucles*.

ALFRED VALLETTE.

THÉATRE D'APPLICATION

Antonia

Tragédie moderne en 3 actes et en vers libres, de M. Edouard Dujardin, paraphrasée d'un vers de Richard Wagner : « *Ich sah ihn und lachte* » (Parsifal). — Il est vraisemblable que le grand public, celui qui va au théâtre pour se distraire et non pour penser, n'affluera jamais aux représentations symbolistes, sinon par snobisme en admettant que la chose devienne une mode : l'esprit du public atteint sa plus haute altitude avec les allégories d'opéras, et il y a même parfois le vertige... Les tentatives comme celle de M. Edouard Dujardin, non la première, ainsi qu'on l'a dit, mais une des premières, n'en sont pas moins intéressantes, et il est désirable qu'à côté des théâtres ordinaires, où toujours se dérouleront, dans une forme quelconque, des actions humaines au chiffre facile, des combinaisons passionnelles d'une émotion immédiate, il subsiste une scène où les esprits très compréhensifs puissent se délecter à des spectacles moins rudimentaires.

M. Edouard Dujardin a choisi un thème d'une grande simplicité, un thème général et non un cas : la tragédie éternelle pour tout dire. L'Homme, après qu'il a parcouru bien des stades de la vie, en quête du bonheur qu'il se doit et qu'il doute de réaliser jamais, rencontre enfin la Femme, la jeune vierge aux rêves vagues et aux désirs imprécis : elle l'attendait comme il la cherchait, et leur destinée s'accomplira. Cependant, au seuil de l'irrévocable, déjà Pâris s'est montré à l'Amante, originelle pécheresse. Oh! elle ne l'a point écouté. Mais, une fois pénétré le mystère, alors qu'elle *sait* l'Amant, son âme inquiète et curieuse vole à Pâris resongé, nouveau Peut-être, l'Inconnu. Et l'infamie se parfait, jetant l'Amant sur le chemin du Golgotha. Le mystère est un pourtant, quiconque en a le secret n'a plus rien à apprendre : Pâris fut un leurre, et, désillusionnnée, pour toujours assagie, l'Amante revient à l'Amant. Mais, durant la criminelle absence, il a gravi le Calvaire, il est maintenant sur la croix et il y expire. — Telle est l'économie de cette œuvre sentimentale, assurément intelligible, nuageuse toutefois et comme sortie d'un cerveau allemand.

L'auteur a obtenu des effets musicaux d'une grande

intensité avec des assonances répétées; mais il abuse de ce moyen, nuisible en maint passage. Et puis, le drame étant de tous les temps, pourquoi le jouer précisément dans le plus laid des costumes modernes, si affreux tous ? Bien comique était cette redingote parmi les voiles des Vierges nocturnes.

Personnellement, il ne me déplait point d'entendre un poète chanter son vers lui-même; M. Dujardin aurait cependant mieux fait de laisser le rôle de l'Amant à quelque jeune acteur qu'il eût stylé, enseigné, c'est-à-dire débarrassé de son savoir traditionnel. M^lle^ Mellot m'a paru un peu figée au premier acte : ç'eût été très bien s'il se fût agi d'une vierge « bien élevée» de bonne bourgeoisie ou même de noble souche, mais la vierge de M. Dujardin est autrement vibrante que ces charmantes poupées. M^lle^ Mellot s'est d'ailleurs rattrapée au second acte. Quant à M. Fénoux (Pâris), s'il veut se créer une place dans le théâtre de demain, je lui conseille fort de désapprendre beaucoup, beaucoup : ah! ses maîtres doivent être contents de lui!

ALFRED VALLETTE.

THÉATRE LIBRE

« Le Canard sauvage » d'Ibsen.

« *Alors on soupire, car il*
« *ne reste plus qu'un point*
« *hermétiquement fermé....*
« *et ce point, c'est le canard*
« *sauvage.* »

(M. FRANCISQUE SARCEY, feuilleton du *Temps* du 4 mai 1891.)

Ce drame troublant et singulièrement suggestif (dont l'analyse détaillée demanderait un article considérable qui ne peut trouver place ici), malgré toutes ses imperfections, malgré son manque d'unité, ses longueurs et tous les défauts qui contribuent à l'obscurcir un peu, jettera, je crois, une vive lueur dans la nuit où tâtonnent, actuellement, les jeunes dramaturges qui ont conscience de la nécessité d'une rénovation théâtrale. Il leur éclairera la voie de l'art synthétiste et idéiste; il leur apprendra que l'observation réaliste n'a de valeur e comme auxiliatrice de l'idée à exprimer, et qu'au-

jourd'hui, ainsi que toujours, faire œuvre d'artiste ce n'est point pasticher la vie, mais créer des mythes viables...

Le photographe Hjalmar Ekdal est marié avec une ancienne maîtresse de l'usinier Werle, mais il ignore cette vieille liaison de sa femme, ainsi que bien d'autres louches histoires qui se passent dans son ménage. Il est très heureux, mais ce bonheur repose sur l'*erreur*. Est-ce donc un vrai bonheur, un pur bonheur? Gregers Werle, un camarade d'enfance de Hjalmar, ne le pense pas, et il résout de procurer à son ami la vraie et pure félicité, *fondée sur la vérité*. Il s'introduit dans la maison et pieusement, avec les meilleures et les plus philosophiques intentions du monde, révèle à Hjalmar que sa femme l'a trompé avant son mariage, et peut-être après, avec Werle : que Werle, sous prétexte d'appointements au père Ekdal qu'il a jadis ruiné et déshonoré, entretient en réalité le mari de son ancienne maîtresse, que madame Ekdal était enceinte avant son mariage et que, par conséquent, Hedwig est la fille de Werle. Toutes ces révélations, on le pense, produisent un effet diamétralement opposé à celui qu'en attendait cet illuminé de Gregers. Le drame se termine dans un effondrement de tout le bonheur conjugal des Ekdal par la mort de leur petite fille — pendant que Gregers Werle se demande si réellement *le mensonge n'est point la base de toute humaine félicité*.

Au milieu de cette douloureuse tragédie évolue le symbolique canard sauvage qui a tant déconcerté le public. Peut-être l'étonnement produit par cet innocent animal provient-il de notre éducation malgré tout classique, de notre atavisme latin. Nous exigeons d'un être significateur d'idée une certaine aristocratie littéraire. Un cygne, un alcyon, un oiseau Roi, nous apparaissent aisément comme des symboles, jamais un canard sauvage ou tout autre animal familier et trop près de notre vie de tous les jours. Les races du nord, plus réfléchies et moins futilement traditionnelles, n'ont point cette répugnance, ainsi que le démontre la pièce d'Ibsen, et c'est là une supériorité esthétique, car cette généralisation de l'esprit symbolisateur, cette compréhension de l'universelle signification des choses, leur permet un art plus spontanément, plus hautement et plus purement idéaliste que le nôtre.

Aussi bien, ce scandaleux canard sauvage est-il vraiment un symbole si obscur qu'on l'a écrit? Fort longue-

ment, Ibsen prend le soin de nous expliquer que ce volatile, lorsqu'il est blessé, plonge, et, pour ne point être saisi par le chasseur, s'accroche du bec aux algues du fond, quitte à mourir noyé. Tous les personnages de la pièce, ou à peu près, sont des canards sauvages, en ce sens que leurs âmes blessées se sont accrochées aux algues du mensonge. Et le dilemme de la vie se pose ainsi : ou rester parmi les algues de l'erreur, ou remonter à la surface, vers le ciel de la vérité?... Ibsen ne conclut pas absolument, bien que Relling, qui semble, parfois, son porte-parole, plaide éloquemment, au dernier acte, LA NÉCESSITÉ DU MENSONGE VITAL.

Les caractères des personnages de ce singulier drame sont tous magistralement établis. Hjalmar Ekdal, le photographe prétentieux, bavard et nul, dont l'invention..... future doit révolutionner le monde; Gregers, l'énergumène affamé de justice, de philosophie, de réformes; le vieil Ekdal, Relling, Gina, et cette délicieuse petite Hedwig, sont des créations dignes des grands classiques du théâtre.

L'interprétation du « Canard sauvage » a été, en somme, excellente, et il convient de particulièrement féliciter Mmes France et Meuris; MM. Antoine, Grand, Pons-Arles, Laudner.

G.-ALBERT AURIER.

LES LIVRES [1]

« Bruxelles, le 8 mai 1891.

« Monsieur,

« J'ai quelques remercîments à vous adresser, à vous « et au *Mercure de France*, qui détestez tant — M. de Gour-

(1) Aux prochains fascicules : *La Création du Diable* (Raymond Nyst) ; *Strophes d'Amant* (Julien Leclercq) ; *Pétales de nacre* (Albert Saint-Paul); *L'Heure en Exil* (Dauphin Meunier); *La Terreur à Paris* (François Bournand); *Les Fastes* (Stuart Merrill; *La Comédie des Amours* (Edouard Dujardin); *Pages* (Stéphane Mallarmé); *Le Canard Sauvage — Rosmersholm* (trad. de M. Prozor); *Zézette* (Oscar Méténier); *Lettre à Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies* (Frédéric van Eeden); *Ce qui renaît toujours* (Jean Carrère); *Suggestion* (Henri Nizet); *Le Salon de Joséphin Péladan; Autour de la lune de miel* (Paul Ponsole); *Ruades de Pégase* (Saint-Thuron); *J. Barbey d'Aurevilly* (Charles Buet); *La Terre Provençale* (Paul Mariéton); *Le chien de M. de Bismarck* (F. de Comberousse).

« mont l'a dit — la Déroulédisme artistique et le protection-
« nisme littéraire.

« Il paraît, s'il faut en croire votre chroniqueur, que j'ai
« emprunté, sans prévenir, deux métaphores à M. Saint-Pol-
« Roux : les « cactus de la fièvre » et les « regards, éperviers
« pour des chasses mauvaises ».

« J'avoue, à ma honte, que je viens, par vous, d'apprendre
« l'existence de M. Saint-Pol-Roux. J'en suis charmé, seule-
« ment — comme on dit dans *les Faux Bonshommes* — les
« deux métaphores incriminées sont extraites de *Monseigneur*
« *de Paphos*, un poème qui parut pour la première fois dans
« *la Jeune Belgique*, le 1er Juin 1888.

« A qui le cactus ? A qui l'épervier ?

« Vous m'obligeriez beaucoup, Monsieur, en révélant dans
« le *Mercure de France* la date exacte à laquelle M. Saint-
« Pol-Roux a pris possesion, *urbi et orbi*, de cette fleur et de
« cet oiseau.

« C'est la seule façon d'éviter la querelle du cactus et la
« guerre de l'épervier, si indissolublement liées, n'est-ce
« pas ? au sort de la haute critique.

« J'attends, monsieur, de votre confraternité l'insertion de
« ce petit poulet, et vous salue,

ALBERT GIRAUD. »

Jeune, jeune, un peu... lourd, et surtout inexact. Que M. Albert Giraud veuille bien relire la note bibliographique, et il reconnaîtra que M. Edouard Dubus ne l'accuse point d'avoir « emprunté », mais avance qu'il « rappelle », ce qui n'est pas la même chose. — Je ne contredirai pas la déclaration de M. Albert Giraud qu'il ignorait M. Saint-Pol-Roux, je m'en étonne seulement, car — bien avant le 1er juin 1888 — en 1885, M. Saint-Pol-Roux publiait dans une revue qui alla beaucoup en Belgique et à laquelle collaborèrent même MM. Maurice Maeterlinck, Ch. Van Lerberghe et G. Le Roy : *La Pléiade*. — A. V.

La Force des choses, *roman*, par PAUL MARGUERITTE (Kolb).
(*Deux de nos rédacteurs ont fait la bibliographie du livre de M. Paul Margueritte : il nous a paru intéressant d'insérer les deux notes.*)

— Un jeune officier démissionnaire par amour; liaison avec une charmante créature, ménage irrégulier, enfant. Opposition des parents à un mariage qui serait de devoir et très honorable. Mort de la jeune femme. C'est le point de départ. D'autres amours se déroulent et cela se clôt par un mariage que n'osent désapprouver les parents, mais qui ne leur plaît pas encore. La Force des choses, c'est la logique ou peut-être l'illogisme de la vie, l'enchaînement des causes, les surprises du cœur, les conséquences souvent folles d'un acte en soi indifférent, l'influence des préjugés sur des caractères par trop raides, etc. Il y a dans ces pages d'une jolie mélancolie des observations extrêmement fines, des tracés psychologiques d'une surprenante netteté, mais l'ensemble est

un peu morne, ou du moins l'auteur abuse de la demi teinte, ne différencie ses fonds que par d'imperceptibles nuances. Cette délicatesse de touche n'est peut-être pas excessive en un sujet où, en somme, le principal personnage n'appelle à lui que des sympathies moyennes, n'étant ni brutalisé à l'excès par la vie, ni révolté contre des événements dont il souffre sans y laisser toute possibilité de joies, — mais cela diminue d'autant, à la longue, l'intérêt que l'on prend aux subtiles déductions du récit. Paul Margueritte est un écrivain charmant et plein de grâce, enclin à la douceur des indulgences; il voit symboliquement la vie comme une plante penchante qu'il faut arroser d'absolutions et dont les odeurs, à certaines heures du soir vénéneuses, deviennent, sous un discret soleil, inoffensives. Cette douteuse plante, il l'aime, et, serait-elle plus décidément empoisonnée et empoisonneuse, qu'il lui pardonnerait encore, — rien que pour ses sourires de fleur triste. Faut-il envier ceux qui s'intéressent à la vie, autrement que comme spectacle et mouvement, — ou seulement admirer leur courage? « Tout coule, tout coule! » C'est peut-être pourquoi il est préférable de ne s'attacher qu'à ce qui demeure; et quel est le nom de ce qui demeure? — Symbole.

R. G.

Pierre Jorieu vient de perdre Claire, la seule femme qu'il ait aimée, et cette cruelle question l'obsède : — « L'ai-je assez aimée, seulement? » — Il déplore les insignifiantes bouderies, les caresses épargnées. Il croit sa vie finie. — « Nous ne sommes maîtres ni de notre vie ni de notre mort, » a écrit Tolstoï. — « Mais, a dit Flaubert, le temps passe, l'eau coule et le cœur oublie! » Pierre Jorieu revoit Madame de Reynis qu'il avait connue jeune fille. Il se sent moins malheureux. Ses chagrins, revécus devant elle, lui paraissent moins amers, et parce qu'il doit se séparer quelque temps de son amie, son cœur se serre déjà douloureusement. Leur séparation se prolonge assez pour que Pierre s'en console (le mot est bien léger) avec Suzanne Dolbeau. Sous le grand portrait de Claire qui le regarde, de ses yeux fixes, il connaît une nouvelle forme de volupté, le plaisir plutôt que le bonheur. « Cependant le soleil se lève! » — Madame de Reynis est de retour. Pierre prend la photographie de Suzanne et la brûle sans regret. Elle aussi, à son tour, comme Claire, elle est déjà oubliée. « Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé. Qu'il aime encore demain, celui qui a aimé. » (Châteaubriand, d'après Publius Syrus.) S'il est vrai que le roman est une histoire feinte, écrite en prose, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt par la peinture des passions, des mœurs, ou par la singularité des aventures, M. Paul Margueritte dédaigne visiblement ce dernier moyen. Aucune complication n'embarrasse son roman, et pour me servir des termes qu'il affectionne, son livre est simplement doux, triste, délicieux. Les choses s'y montrent inexorables autant que Monsieur et Madame Jorieu, mais pas une des victimes ne se révolte. — « Nos vies se sont rencontrées, dit Suzanne, elles se séparent; nous nous sommes

aimés, eh bien, tant mieux, je ne le regrette pas, allez ! » — Et Pierre murmure avec un soupir : — « Vous valez mieux que moi ! » — M. Margueritte sait l'art de manier les âmes souffrantes avec des doigts délicats, d'éviter les cris inutiles, de teinter les joies de tristesse et de laisser planer sur toute son œuvre, sans banalité, une mélancolie point trop pesante. Il accomplit ce tour de force de nous faire goûter trois cent cinquante pages de prose, par ces temps où l'horreur du délayage commence à devenir sacrée. J. R.

Là-Bas, par Joris-Karl Huysmans (Tresse et Stock). — Voir page 321.

Au Pays du Mufle, par Laurent Tailhade (Vanier). — Voir page 357.

Antonia, par Edouard Dujardin (Vanier). — Voir page 362.

Les Cahiers d'André Walter, *œuvre posthume* (Perrin). — Le journal est une forme de littérature bonne et la meilleure peut-être pour quelques esprits très subjectifs. M. de Maupassant n'en ferait rien : le monde est pour lui le tapis d'un billard, il note les rencontres des billes, quand les billes s'arrêtent, s'arrête aussi, car s'il n'a plus aucun mouvement matériel à percevoir, il n'a plus rien à dire. Le subjectif puise en lui-même dans la réserve de ses sensations emmagasinées ; et, par une occulte chimie, par d'inconscientes combinaisons dont le nombre approche de l'infinité, ces sensations, souvent d'un très loin jadis, se métamorphosent, se multiplient en idées. Alors on raconte, non pas des anecdotes, mais sa propre anecdote à soi, la seule que l'on dise bien et que l'on puisse redire bien plusieurs fois, si l'on a du talent et le don de varier les apparences. Ainsi vient de faire et ainsi fera encore l'auteur de ces cahiers. C'est un esprit romanesque et philosophique, de la lignée de Gœthe ; une de ces années, lorsqu'il aura reconnu l'impuissance de la pensée sur la marche des choses, son inutilité sociale, le mépris qu'elle inspire à cet amas de corpuscules dénommée la Société, l'indignation lui viendra, et comme l'action, même illusoire, lui est à tout jamais fermée, il se réveillera armé de l'ironie : cela complète singulièrement un écrivain ; c'est le coefficient de sa valeur d'âme. La théorie du roman, exposée en une note de la page 120, n'est pas médiocrement intéressante ; il faut espérer que l'auteur, à l'occasion, s'en souviendra. Quant au présent livre, il est ingénieux et original, érudit et délicat, révélateur d'une belle intelligence : cela semble la condensation de toute une jeunesse d'étude, de rêve et de sentiment, d'une jeunesse repliée et peureuse. Cette réflexion (p. 142) résume assez bien l'état d'esprit d'André Walter : « O l'émotion quand on est tout près du bonheur, qu'on n'a plus qu'à toucher — et qu'on passe. » R. G.

Daniel Valgraive, par J.-H. Rosny (Lemerre). — Livre de hautes tendances, prélude d'une œuvre vaste qui, en

même temps qu'elle réagira contre le pessimisme dont nous mourons, ouvrira une route nouvelle, proclamera une morale qui n'est point celle du Christ — le renoncement chrétien étant non seulement inefficace à l'heure présente de luttes sociales, mais si débilitant que lui aussi conduirait nos vieilles sociétés aveulies à la mort : « Ne sera morale com-« plète, dit M. Rosny dans une préface à son livre, que celle « où le Bien pourra être la Force, la Lutte, l'Intelligence. « Celle où le Génie et l'Orgueil même trouveront tout leur « développement, où de puissantes ambitions pourront s'é-« tancher. Celle où se découvriront des études et des créa-« tions aussi infinies que dans le Vrai et dans le Beau, celle, « enfin, où les races élues tendront vers des bontés aussi « supérieures à celles des inférieurs que les Sciences des « Européens à celles des Boschimans, et où le Bien, la plus « intense communion des êtres, sera conçu comme la source « des Psychés les plus belles, les plus profondes, les plus « fines et les plus intenses. » — En dehors de la théorie, *Daniel Valgraive*, à mon sens, est l'œuvre d'art la plus parfaite qu'ait produite M. J.-H. Rosny. Nulle part, en ses précédents ouvrages, ne se trouve cet équilibre, cette harmonie sans quoi il n'est point de beauté. Ici, rien d'étrange, aucune de ces gibbosités dont il a coutume, de ces tartines scientifiques si indigestes : à peine encore quelque phrase trop savante, quelqu'un de ces mots qui sont, dit l'auteur lui-même, sa « maladie ». Réalisation simple d'un sujet complexe, psychologie profonde, intense, angoissante parfois, et pas un instant obscure, infiniment subtile casuistique d'une âme en constante délibération avec elle-même. Livre de tous points remarquable.

A. V.

L'**Androgyne**, par Joséphin Péladan (Dentu). — Dans ce volume, aussi brillamment écrit que puissamment imaginé, le Sar fait l'éloge de l'éducation donnée dans leurs collèges par les Pères Jésuites, et proclame l'insigne pureté des relations « particulières » qu'y entretiennent entre eux leurs élèves. Puis il nous montre un de ces derniers, androgyne de par la fraîcheur de son teint et la longueur de ses cheveux (partant fort chastement aimé de ses condisciples), initié, petit à petit, aux charmes extérieurs du beau sexe par une jeune fille de bonne famille, qui, campée quotidiennement à sa fenêtre soit pour changer de chemise, soit pour prendre un bain de pieds ou de corps, se montre à lui, chaque jour un peu moins vêtue. Tant et si bien ! qu'allumé par ce spectacle, l'élève des bons Pères s'enfuit sur le rivage de la mer, et, un beau soir, abuse, dans une grotte, d'une petite bergère qui gardait mal ses moutons, et ron et ron petit patapon.

E. D.

Confiteor, par Gabriel Trarieux. (Comptoir d'Edition).— Avec les livres de vers, décidément, on est trop volé. C'est d'une belle typographie, de beau papier; les pièces sont disposées proprement, avec des gardes, des marges; mais il ne

faut point les lire, car on n'en saurait, consciencieusement, penser du bien. Déjà, M. Trarieux a le désavantage de s'être choisi l'édition de *La Gloire du Verbe*, des *Poèmes Anciens et Romanesques*; le rapprochement ne lui est point propice. Avec quelque indulgence, sans doute, on peut, lui aussi, le croire un peu jeune; il dédie son œuvre à son père, à sa mère; et cette filiale affection l'honore. Il a de la lecture, parfois du procédé, parfois le sens musical du vers :

Les gais amoureux s'en vont sous les branches;
Autour d'eux tressaille, immense, la nuit;
Les arbres sont noirs; les plaines sont blanches;
Les gais amoureux s'en vont sous les branches,
Et le vent léger fait un léger bruit...

Il écrit même des choses assez subtiles : *Orgues*, *Dolor*, *J'ai laissé mon cœur en des mains d'Enfant;* mais tout cela disparaît, noyé dans les platitudes de l'ensemble et parmi tant de pièces faiblotes qu'on n'ose insister. — Peut-être que des donneurs de conseils lui montreront la route. Quand il aura perpétré deux ou trois volumes encore sur le plaisir et la douleur d'aimer, déclamé en rimes plates de nouvelles allégories apocalyptiques (le Silence est ta loi,... le mystère est ta loi...), M. Trarieux fera son devoir de poète et nous donnera de beaux et bons livres. C'est la grâce que je lui souhaite.

C. M[is]

Diptyque, par Francis Vielé-Griffin. (Hors commerce). — Le titre seul date d'antiquité ces pages d'exquise poésie; mais ce ne sont point, sur des tablettes d'ivoire, des images ciselées telles qu'en envoyaient à leurs amis les consuls entrant en charge ; ces figures lumineuses et douces qui glissent entre les arbres, aucune heure d'hier ni d'aujourd'hui n'en peut revendiquer les gestes ni les vêtements; elles furent créées hors des âges et vivent en un décor qui ne change pas, la forêt semblable à elle-même tous les printemps et tous les automnes. Une mystérieuse unité relie les deux poèmes si différents : *le Porcher* et *Eurythmie*, et un même parfum s'en exhale, né des feuillages, des moissons et de la terre maternelle. *Le Porcher*, c'est l'exilé volontaire, loin des hommes et des joies futiles et des baisers, parmi les chênes, dans l'ombre qui chante et pleure; parfois à son souvenir se déroulent « des cortèges d'heures oubliées »; parfois aussi des cavalcades bruyantes assiègent ses oreilles et les femmes de jadis viennent puiser l'eau des fontaines en le regardant avec tristesse comme un pauvre fou; et ce fou est le seul sage qui connaît la gaîté puissante de la forêt : là, même le vent d'automne rit en poursuivant les feuilles mortes pour qui sait l'écouter d'une âme amie. Dans *Eurythmie*, reniant les aventures de gloire mauvaise et le pommeau froid des glaives, le poète suit la Reine des paroles immortelles vers les divins retraits où les bruissements des arbres, plus hauts que les voix lointaines de la foule qui souffre, célèbrent l'espoir éternel.

Regretterai-je l'emploi du vers libre qui peut-être nuit à l'illusion plus qu'il ne la sert? Ce n'est point ici la place pour les longues et si vaines dissertations esthétiques qui seraient nécessaires, — et à quoi bon se plaindre lorsque l'on est charmé, sous prétexte que ce n'est point selon les règles? P. Q.

Le Fi Bâlouët, par Jacques Renaud (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — Huit nouvelles dont la meilleure n'arrive pas à faire oublier les phrases de vingt-cinq lignes du casseur de pierres Léon Cladel. Quand donc les jeunes gens comprendront-ils que la littérature doit être autre chose qu'une perpétuelle constatation de faits insignifiants. Des études de mœurs paysannes ou des études de mœurs de brasserie sans *dessous*, c'est toujours le métier du photographe du coin du quai, le plus terne et le plus encrassant qui soit.

***

Le Pays de la Fortune, par L. Riotor et G. Leofanti. (Ducrocq). — Les éditeurs préparent déjà les livres d'étrennes et de distribution scolaire. MM. Riotor et Léofanti n'ont pas voulu, je pense, écrire un livre d'art, mais une chose récréative et instructive. On y trouve des renseignements sur l'agriculture, les industries possibles au Tonkin, nombre de détails exacts sur l'ethnographie annamite. L'épigraphie et les traditions se recommandent du savant M. Dumoutier — Cependant, appeler le Tonkin *Le Pays de la Fortune* semble une cruelle ironie. Une bonne compilation, sans doute, est recommandable ; M. Jules Verne se fait vieux et le *Robinson suisse* nous assommait que nous n'avions que dix ans ; mais au moins peut-on dire aux auteurs qu'ils ont regardé avec les lunettes de l'optimisme. Conseiller aux gens de s'établir, de porter leur argent et leurs ambitions sur ces terres de famine, de piraterie, de fièvres et de variole, quand les feuilles locales ne cessent de déplorer l'incurie, l'imprévoyance, la honteuse incapacité de notre administration, et clament à qui veut les lire qu'il faut recommencer la conquête et décréter l'état de siège, c'est pousser un peu loin l'affabulation. L'Annamite est faux, dissimulé, paresseux et voleur ; nous l'armons de nos fusils et il nous tire dessus ; les mandarins nous haïssent et n'attendent qu'un mot de Hué pour commander le soulèvement qui nous mettra dehors. MM. Riotor et Léofanti passent au milieu de ces braves gens, vantent les bienfaits de la civilisation. Ils admirent, s'attendrissent, et, la larme à l'œil, nous crient d'y aller voir. — Grand merci ! Nous en sommes revenus. C. Mki.

Hassan le Janissaire, 1516, par Léon Cahun (Armand Colin et Cie). — « Ces quelques explications, dit l'auteur à la fin de sa préface, suffiront, je l'espère, pour guider le lecteur dans le monde assez nouveau où je me permets de l'introduire .» — C'est en effet, dès les premières pages, un étonnement, presque un malaise. Temps passé, pays lointains, mœurs étranges et mots durs aux lèvres, tout conspire à la

déroute de l'esprit. Nous n'aimons pas qu'on nous violente dans nos habitudes intellectuelles, et pour que la paix soit avec nous il faut qu'on nous serve, chaque jour, le léger petit roman d'actualité. Vainement on tenterait d'énumérer en quelques lignes les multiples aventures d'Hassan. D'ailleurs, il importe plus de reconnaître que les personnages ressuscités secouent leurs vêtements de mort et se mettent à vivre, que les déesses se dressent des ruines, que les foules se meuvent tumultueuses, grouillantes, et les armées en ordre magnifique.

— « Regardez-les : voilà des soldats desquels on dit qu'on peut en conduire quarante par un cheveu ! »

On aime cette discipline, pour sa beauté, comme une statue. Est-il ample et d'une ligne pure ce geste d'officier : « Le capitaine tira son sabre, à toute longueur de bras : on eût dit qu'il lançait sa lame en l'air ! » La furie du soldat vainqueur, elle est tout entière dans ce mot : « La bataille était gagnée : il n'y avait plus qu'à tuer ! » Quand on a le goût des rapprochements, *Hassan le Janissaire* fait souvent songer à *Salammbô*, et de semblables impressions fréquemment s'en dégagent. Et si l'on aime le style de M. Léon Cahun, classique pour le définir d'un terme, la comparaison est reprise, obsède, se justifie. *Hassan le Janissaire* semble écrit pour ceux qui éprouvent le besoin de s'éloigner du moderne tyrannique. N'était-ce pas la grande préoccupation de Flaubert et la manière de vivre qu'il préférait ? — J. R.

La Petite Bête, *comédie en un acte, en prose*, par Paul Port (Vanier). — Deux amoureux fraîchement mariés jouent, dans un salon, à qui aura le plus de sentiments délicats. Horace trouve que sa femme ne l'aime pas encore assez. Jeanne est jalouse de l'affection que sa mère pourrait avoir pour tout autre objet que sa fille. Survient la belle-mère, une jeune mondaine qui affecte un air évaporé, mais, au fond, est désespérée d'être séparée de sa fille. L'ami indispensable et toujours gênant est là, représenté par un baron de Tresmes qui a voyagé dans les pays chauds et en rapporte, lui aussi, une demi-douzaine de sentiments délicats. Ce qui ferait le bonheur de tout le monde, ce serait un nouveau mariage : de Tresmes contre la belle-mère. Jeanne pleure à cette idée... la belle-mère pleure un peu de son côté, mais sans doute en regrettant de Tresmes... Enfin, le modèle des époux et des gendres dénoue la situation tendue sur quatre pointes d'aiguilles, en décidant que belle-maman ne quittera plus sa femme, car il a tout deviné en feignant de dormir à côté des sentimentales plaintes que Jeanne adresse à la trop mondaine Mme de Barnye. De Tresme est peut-être... la grosse bébête de la farce, mais il s'en tire par quelques mots d'esprit. Rideau.

Il n'y a pas d'observation àfaire à M. Paul Fort, d'abord parce qu'il a eu l'idée géniale de fonder un théâtre d'Art en France, et ensuite parce qu'avec deux ou trois touches littéraires de plus il obtenait dans sa *Petite Bête* une œuvre

très charmante et vraiment nouvelle dans sa naïve donnée, qui est la réhabilitation de la *belle-mère*, ce pauvre joujou éreinté par des siècles de gauloiseries idiotes. Au point de vue purement scènique, cette piécette est habilement menée, pas de coin vide et pas trop de longueurs, et, deci, delà, une note discrètement tendre qui ferait croire à l'existence de la bonne compagnie. — Une coquille à signaler : *Léon Vannier* au lieu du traditionnel *Vanier*, sur le titre de la plaquette.

***

Les tragédies de Montchrestien, *avec notice et commentaire de* L. Petit de Julleville (*Bibliothèque Elzévirienne*. — (Plon et Nourrit). — Après les poésies de Bertaut, l'éditeur Plon donne, dans la nouvelle série de la Bibliothèque Elzévirienne, les tragédies de Montchrestien. L'œuvre valait d'être republiée : il s'y mêle d'étranges survivances du Moyen-âge aux souvenirs de la Renaissance encore tenaces et aux principes nouveaux du futur art classique, comme chez tous les auteurs des trente premières années du dix-septième siècle, époque ambiguë, tumultueuse et d'aventures héroïques et romanesques. Quand donc republiera-t-on aussi les admirables poèmes du sieur Tristan? Son nom me vient à l'esprit pour deux vers délicieux cueillis dans Montchrestien au caprice de la lecture :

La rose du plaisir délaisse à qui l'arrache
Son épine poignante au plus profond du cœur. P. Q.

Le circulaire 94, par J. de Beauregard (Vic et Amat.) — Un volume illustré pouvant servir de guide aux touristes qui voyageront sur la route d'Oberammergau. Longue description du drame de la Passion faite dans le goût catholique, c'est-à-dire pas de sel mais énormément de parti pris. On dirait qu'à Oberammergau la vie se passe dans la Bible... moins les indécences du bon vieux temps. De ci de là des gravures bien laides, cependant si touchantes comme intention! Somme toute, énorme travail de patience parfaitement inutile.

***

Dodone. La Tour. Deux Rondes. Sur un air flamand, par Paul Blier (Caen, H. Delesques). — Poète qui, tel que Soulary, vécut toujours en Province et, moins encore que le Lyonnais, ne recherche jamais une notoriété qu'il aurait pu acquérir en se remuant un peu, l'auteur de cette petite plaquette de vers est l'un des plus intéressants parmi les Parnassiens ignorés et lointains. Voici, de *La Tour*, des vers qui peut-être le signalent juste et le caractérisent un peu :

... J'étais encore un écolier
Quand j'osai gravir l'escalier
De la Tour d'ivoire du rêve...

... Me voila vieux; mon temps s'achève;
Mais je suis fier — vieux et vaincu —
D'être monté, d'avoir vécu
Dans la Tour d'ivoire du rêve.

Les *Deux Rondes*, transpositions de deux petits poèmes populaires, sont très charmantes et d'un joli sentiment.

R. G.

Horas, par Eugenio de Castro (Coïmbra, Alméida Cabral). — C'est le dernier recueil de vers d'un jeune poète portugais, sur lequel son *Oaristos* avait déjà attiré l'attention et les foudres de la critique officielle de son pays, et qu'on ne saurait trop encourager à continuer de chanter, selon sa foi d'artiste et de chrétien, *longe dos Barbaros*, en rythmes rares et d'une harmonieuse sonorité suggestive. On saura bientôt, hors du Portugal, le nom d'Eugenio de Castro. E. D.

Comment vivre à deux? par B.-Ch. Gausseron (Librairie illustrée). — Sous le spécieux prétexte de dépopulation, nous sommes inondés, depuis un an, de livres puant la morale à treize sous des docteurs sans clientèle sérieuse. C'est à la fois risible et navrant. Echantillon du style employé : « Les parages où les jeunes mariés ont à diriger le navire conjugal leur sont inconnus : mais ils sont en outre sillonnés de courants perfides et semés d'écueils. » Ces choses-là ne s'inventent pas! Et tout autour de cette littérature substantielle les coups de ciseaux pleuvent. M. Gausseron prend des citations, vers et prose, sans trop de discernement. Il démarque Jules Simon et risque des sentences de l'Anglaise Mrs. Chapone. Il y a de quoi vous couper le fil de la reproduction pour toujours. ***

CHOSES D'ART

Expositions :

Chez Georges Petit : Exposition d'œuvres de Claude Monet.

A l'Ecole des Beaux Arts : Exposition de l'Art Lithographique (des Goya, Charlet, Gavarni, Daumier, Manet, Chéret, etc.).

Exposition des Arts au début du Siècle (Palais des Beaux Arts — ouverte depuis le 9 Mai).

Dans le prochain numéro du *Mercure de France* : une étude sur les deux Salons, par G.-Albert Aurier.

La maison Tanguy, dépositaire des tableaux des principaux peintres impressionnistes, est transférée 9, rue Clauzel. Elle possède, en ce moment, une merveilleuse collection de toiles de Vincent Van Gogh, un admirable portrait du peintre Empereire par Cesanne, des natures mortes et paysages, du même, des Guillaumin, Gauguin, Emile Bernard, Gausson, etc.

En vente, douze photographies d'après l'œuvre de Vincent Van Gogh (12 fr.). S'adresser chez Tanguy, 9, rue Clauzel, ou aux bureaux du *Mercure de France*, G.-A. A.

Échos divers et communications

A la suite de son article *Le Joujou Patriotisme*, notre collaborateur Remy de Gourmont, attaché à la Bibliothèque Nationale, a été révoqué de ses fonctions. L'administration de nos archives a fait preuve en la circonstance d'une remarquable sottise, l'article étant dirigé contre le *faux patriotisme* : rien de plus. Cette pertinace mesure a d'ailleurs été appréciée comme il convenait : M. Remy de Gourmont a reçu, par lettres, de nombreux témoignages de sympathie, et cet extrait de *La Bataille* résume assez bien l'opinion de la presse :

« Nous envoyons toutes nos félicitations à notre confrère, « avec l'espoir qu'il donnera plus utilement à la défense de « ses idées, dans quelque libre journal où l'on ne peut man- « quer d'accueillir son beau talent, le temps qu'il dépensait « en vaines besognes dans le service d'une administration « imbécile. »

Trop tard pour qu'il nous soit possible d'en reproduire un passage, nous lisons dans le *Figaro* du 18 mai un article de M. Octave Mirbeau : *Les Beautés du Patriotisme*, qui juge comme il sied la révocation de M. de Gourmont. — Nous adressons à M Octave Mirbeau nos plus chaleureux remerciements, et le prions d'agréer l'assurance de notre gatitude.

A. V.

Plusieurs de nos abonnés désirant des tirés à part du **Portrait de Gustave Flaubert** *d'après son buste par Clésinger*, publié dans notre fascicule de mai, nous avons sollicité et obtenu l'autorisation d'un tirage spécial à petit nombre. Il a été effectué sur peau d'âne in-quarto Jésus (0,36 sur 0.28), à 85 exemplaires numérotés. Prix : 3 francs. (Envoi franco contre bons de poste, mandat ou timbres).

Le mardi 12 mai, M. Jules Bois a fait à la salle des Capucines une conférence sur ce thème : L'OCCULTISME : *Satanisme et Magie*. Je ne sais trop quelle impression emportèrent les personnes absolument ignorantes de la question, mais cette causerie était par trop superficielle pour quiconque s'est, même vaguement, occupé des sciences ésotériques. Les jeunes hommes de lettres présents ont applaudi un passage de *La Sorcière*, de Michelet, et des vers de Baudelaire, mais on a murmuré quand M. Jules Bois a proclamé M. de Strada un grand poète.

Le 16 Mai, mariage de M. Paul Fort, Directeur du Théâtre d'Art, avec Mlle Marie Theibert. Les témoins de la mariée étaient MM. Theibert père et fils; ceux de M. Paul Fort, MM. Catulle Mendès et Alfred Vallette. — Parmi les invités réunis à Asnières, Villa *Chérubin*: Charles Morice, Pierre Quillard, Rachilde, Jules Méry, Mlle Camm, Paul Franck, Henri Quittard, Henri Huot, Paul Roinard, Larochelle, Rivière, Janvier, René de la Villohio, Paul Gabillard, etc.

Pour paraître prochainement: *La Voie Sacrée*, poésies, par M. Jules Méry.

Dans les **Entretiens Politiques et Littéraires**, un amusant paradoxe de M. Bernard Lazare, *Le Justicier*, sur la haute moralité du vol; *Commentaire sur l'argent*, de M. Henri de Régnier ; de M. F. Vielé-Griffin, *Elucidations*, parallèle entre certaines affirmations des symbolistes et quelques observations de M. Brunetière (*Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1891), d'où il appert — qui l'eût cru ! — que la nouvelle école et la critique ne sont pas déjà si éloignés de s'entendre.

Pages, de M. Stéphane Mallarmé, avec un Frontispice à l'eau forte par Renoir, vient de paraître chez l'éditeur Deman, à Bruxelles. Notre prochaine livraison contiendra un article de M. Pierre Quillard sur ce beau livre.

Nos souhaits de bienvenue à un nouveau confrère au titre singulier : **L'Endehors**, heddomadaire (12, rue Bochard de Saron). Directeur : Zo d'Axa.

Chez Savine : *Mœurs Littéraires*, par Camille de Sainte-Croix. M. Paul Margueritte écrira de ce livre dans notre numéro de juillet.

La Conque, Anthologie des plus jeunes poètes, a déjà publié trois des douze livraisons auxquelles elle s'est limitée. Chaque livraison, dit une note, est précédée d'un Frontispice, en vers, inédit, signé d'un des poètes les plus justement admirés de ce temps. Les trois « Frontispices » parus sont de MM. Leconte de Lisle, Léon Dierx et José Maria de Hérédia : les neuf autres seront de Mmes Judith Gautier, MM. Maurice Maeterlinck, Stéphane Mallarmé, Jean Moréas, Charles Morice, Henri de Régnier, Algeenon Ch. Swinburne, Paul Verlaine et Francis Vielé-Griffin. Quant aux « plus jeunes poètes », nécessairement point ou peu connus, plusieurs de leurs poèmes sont remarquables : nous y reviendrons bientôt.

Le dernier numéro de l'**Ermitage**, qui débute par un article de M. Henry Bérenger sur l'*Evolution de M. Barrès*, est particulièrement intéressant. Au sommaire, les noms de MM. Charles Morice, Henri de Régnier, Bernard Lazare, Pierre Quillard, Stuart Merrill, Henri Mazel, Pierre Dufay, Georges Fourest, Alphonse Germain, Dauphin Meunier, Adolphe Retté, etc.

Un nouveau périodique belge, la **Revue Libre** (Bruxelles, 15, chaussée de Wavre), où nous relevons les noms de MM. Henri de Régnier (quatre fois nommé), José Hennebicq, Raymond Nyst, Henry Classant, Jean Delville, Camille Roussel. — Belle mine, typographie soignée.

MERCVRE.

ERRATA

(Tomes I et II)

Tome I.

P. 19. — Les Elus, vers 16, lire : *Les yeux levés vers la Cité splendide et sainte.*
P. 23. — Epaves, épigraphe, lire : *Pour Louis Denise.*
P. 42. — Proses Moroses. Les quatre lignes en épigraphe appartiennent au texte de « *La Cloison* ».
P. 56. — Marine, vers 14, lire : *Dont le faîte effrité flambe comme des braises.*
P. 108. — Triptyque des Phases, sonnet II, 4me vers du 2me quatrain, lire : *Se brise au choc savant de leurs timbres voulus.*
P. 109. — In fine : *Brinn'gaubast.*
P. 128. — L'Auberge, vers 2, lire : *Vont s'attabler aux soirs de souffrances charnelles* : — vers 16 : *Epand une terreur de Royauté brutale.*
P. 129. — Le Temple, vers 2, lire : *Le bon Ange gardien seul y dit les prières ;* — vers 9 : *Clos est le Tabernacle et le Psautier fermé!*
P. 203. — Le Refuge, ligne 25, lire : *A l'abri des exploiteurs...*
P. 239. — Chanson, 4me strophe, lire : *Arrivez, minces — Poètereaux.*
P. 284. — Le Forgeron, ligne 21, lire : *Taprobane.*
P. 323. — Sonnet, vers 14, lire : *Essaient d'en apaiser l'inapaisable Rêve.*
P. 372. — Titre de l'article, lire : *La Théorie alchimique au XIXe siècle.*

Tome II.

P. 32. — Nocturne. Au bas de la page, supprimer la phrase *Voilà que les choses abandonnent leur ombre comme un manteau qui traîne*, ainsi que les virgules avant et après *Sale-bougre muet.*
P. 48. — La Mer spoliatrice, ligne 17, lire : *éteignant la flottante tendresse...*
P. 116. — La Gloire du Verbe, ligne 4, lire : *Maeterlinck ;* — ligne 37 : *tramer son âme...*
P. 117. — Même article, ligne 36, lire : *et solidifiées par les époques ;* — ligne 46 : *... aux facettes sapide-odorante...*
P. 129. — Les Quarante Heures, lignes 1 et 2, lire : *De tous les jours que l'année, cette joueuse au cerceau...*

P. 137. — Le Pélerinage de Sainte-Anne, ligne 33, lire : *d'un geste leste.*
P. 177. — Le Théâtre des Barbares, ligne 5, lire : *la plus vivante production...*
P. 178. — Même article, ligne 7, lire : *Henri VIII.*
P. 180. — Même article, in fine, lire : *ça n'est jamais que de la foutaise.*
P. 96. — Le Joujou Patriotisme, ligne 28, lire : *L'Ecole des Chartes...*
P. 283. — La Pluie Purificatrice, vers 13, lire : *Réaliser le vœu de ma chasuble en fluie.*

TABLE DES MATIÈRES

N° 13. — JANVIER 1891

Villiers de l'Isle-Adam.	*Fragments inédits de* « L'Eve Future »	1
Louis Denise	*Prière*	17
G.-Albert Aurier	*La Chanson des Souvenirs.*	18
Ernest Raynaud	Notices littéraires : *Laurent Tailhade*	20
Albert Samain	*Orgueil*	26
Jules Renard	Découpures : I. *Le Gardien du Square*	28
Edouard Dubus	*Quand les violons sont partis — La Male Heure*	30
Saint-Pol-Roux	Les Reliefs : *Nocturne*	31
Gaston Danville	Contes d'Au-delà : *La Marguerite*	35
Louis Dumur	*De la vénalité de l'amour chez la femme*	39
Laurent Tailhade	*Ballade sur la férocité d'Andouille — Intimité*	44
Charles Merki	Proses de décor : *La Mer spoliatrice*	46
Jules Renard	*Le Théâtre d'Art*	49
Louis Dumur	*Au Théâtre Libre*	53
Mercvre	*Les livres, Choses d'art, Curiosités, Echos divers*	55

N° 14. — FÉVRIER 1891

Camille Lemonnier	*Une Préface*	65
Albert Samain	*Destins*	74
Jules Renard	*Caquets de Rupture*	76
Charles Morice	*Paul Verlaine*	81
Louis Dumur	*Horizons irréels*	84
Alfred Vallette	*Braconnage*	85
Jean Court	*Du Rêve*	93
Remy de Gourmont	*La Littérature « Maldoror »*	97
Lautréamont (Comte de)	*Poésies*	103
G.-Albert Aurier	*Le Voyage qui ne finira pas.*	107
Gaston Danville	*Des Remembrances*	108
Edouard Dubus	« *Les Cornes du Faune* »	110
Saint-Pol-Roux	« *La Gloire du Verbe* »	115
Alfred Vallette	*Au Théâtre Libre*	121
Mercvre	*Les Livres, Echos divers*	123

N° 15. — MARS 1891

J. Barbey d'Aurevilly	Deux poèmes : I. *Les Quarante Heures (prose)* ; II. *Les Spectres (vers)*	129
Louis Dumur	*Au Bal*	132
Saint-Pol-Roux	Les Reliefs : *Le Pélerinage de Sainte-Anne*	136
Ernest Raynaud	Notices littéraires : *Jean Moréas*	139
Dauphin Meunier	L'Heure en exil : I. *L'Ennemie* : II. *Vienne l'Amie*	144
Ernest Tissot	*Ce que l'on écrit le soir*	146
R. Minhar	*Une lettre inédite de Balzac*	150
Jules Renard	Découpures : II. *Déjeuner de soleil;* III. *La Limace ;* IV. *La Partie de Silence ;* V. *Le Rêve*	152
G.-Albert Aurier	Le Symbolisme en Peinture : *Paul Gauguin*	155
Jules Méry	*Vainement*	166
Remy de Gourmont	*Un roman de la* VIE GRISE : « Le Vierge »	167
Charles Merki	*Le Théâtre des barbares*	173
Alfred Vallette	*Les « Cenci » au Théâtre d'Art*	181
Willy	*Comédies d'Aristophane*	182
Mercvre	*Les Livres, Choses d'Art, Echos divers*	184

N° 16. — AVRIL 1891.

Remy de Gourmont	*Le Joujou Patriotisme*	193
Edouard Dubus	*Le Calice enguirlandé*	199
Jean Court	*Neiges*	200
Jules Renard	*Sur Echasses*	202
Louis Dumur	*Les Fiancés*	206
Saint-Pol-Roux	*La Grappe volée. — Le Cygne d'Illusions*	208
Charles Morice	*Jean Dolent*	210
G.-Albert Aurier	*Le Subtil Empereur*	228
Gaston Danville	*En Bémol*	229
Alfred Vallette	« *Vieux* »	233
Pierre-M. Olin	*Les XX*	236
A. V	*Au Théâtre Libre*	241
R. G	*Littérature Italienne*	242
Mercvre	*Les Livres, Choses d'Art, Interview de M. Laurent Tailhade, Echos Divers*	244

N° 17. — MAI 1891

Portrait inédit de Gustave Flaubert d'après son buste par Clésinger 257

R. G.....	*Notice sur le buste de Gustave Flaubert par Clésinger*	259
Alfred Vallette.....	*Malveillance*.....	261
Tola Dorian.....	*Incomparable effroi, l'effroi.*	269
Adrien Remacle.....	*Naissance*.....	270
Villiers de l'Isle-Adam.	Pages inédites : *Lord Lyonnel*.....	272
Louis Denise.....	*Sirène*	276
Charles Merki.....	*Simples notes*.....	278
Saint-Pol-Roux.....	*Heures grises. — Chanson de funérailles amoureuses. — La Pluie purificatrice.*	281
Remy de Gourmont.....	Proses Moroses: *L'Opérateur des morts*	284
G.-Albert Aurier.....	*Cantilène pour célébrer les cent beautés de la petite vierge. — Le Sarcophage vif*.....	286
Jules Renard.....	Découpures : VI. *La Petite mort du Chêne*.....	289
Édouard Dubus.....	*La Gloire*.....	293
Louis Dumur.....	*Barnabé*.....	294
Julien Leclercq.....	*Aux Indépendants*.....	298
A. V. — P. Q.....	*Au Théâtre d'Art. — A l'Association des Etudiants*...	300
R. G.....	*Littérature italienne*.....	307
Mercvre.....	*Les Livres, Choses d'Art, Echos divers*.....	308

N° 18. — JUIN 1891.

Remy de Gourmont.....	*Notes sur Huysmans* : « Là-Bas » *et ailleurs*.....	321
Saint-Pol-Roux.....	*La Tartane. — Sur une diligence de Bretagne — Sous un Firmament d'angélus*..	326
Adolphe Retté.....	*Un Prologue*.....	328
Jules Renard.....	Découpures: VII. *Les Chardonnerets*.....	329
G.-Albert Aurier.....	*Eugène Carrière*.....	332
Louis Dumur.....	*Le Chant du Silence*.....	336
Jean Court.....	*Litanies*.....	337
Gaston Danville.....	Contes d'Au-delà: *Le Meurtrier*.....	340
Charles Merki.....	*Georges Rodenbach*.....	343
P.-N. Roinard.....	*Le Voile*.....	352
Alfred Vallette.....	« *Au Pays du Mufle* ».....	357
A. V. — G.-A. A.....	Théâtres : « *Antonia* ».— « *Le Canard Sauvage* » *d'Ibsen*.	362
Mercvre	*Les Livres, Choses d'Art, Echos divers*.....	365
	Errata (*tomes* I *et* II).....	377

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

J. BARBEY D'AUREVILLY

Deux poëmes : I. Les Quarante Heures. — II. *Les spectres* 129

G.-ALBERT-AURIER

La Chanson des Souvenirs 18
Le Voyage qui ne finira pas 107
Le Symbolisme en peinture : **Paul Gauguin** 155
Le Subtil Empereur 228
Cantilène pour célébrer les cent beautés de la petite vierge. — Le Sarcophage vif 286
Eugène Carrière 331
« Le Canard Sauvage » d'Ibsen 363

JEAN COURT

Du Rêve 93
Neiges 200
Litanies 337

GASTON DANVILLE

Contes d'Au-delà : La Marguerite 35
Des Remembrances 108
En Bémol 229
Contes d'Au-delà : Le Meurtrier 340

DAUPHIN MEUNIER

L'Heure en Exil : *I. L'Ennemie. — II. Vienne l'Amie* 144

LOUIS DENISE

Prière 17
Sirène 276

EDOUARD DUBUS

Quand les violons sont partis. — La Male Heure 30
« Les Cornes du Faune » 110
Le Calice enguirlandé 199
La Gloire 293

LOUIS DUMUR

De la vénalité de l'amour chez la femme 39
Au Théâtre Libre 53

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

Horizons irréels 84
Au Bal 132
Les Fiancés 206
Barnabé 294
Le Chant du Silence 336

REMY DE GOURMONT

La Littérature « Maldoror » 97
Un roman de la *VIE GRISE* : « **Le Vierge** » 167
Le Joujou Patriotisme 193
Littérature italienne 242
Notice sur le Buste de Gustave Flaubert par Clésinger. 259
Proses moroses : L'Opérateur des Morts 284
Littérature italienne 307
Notes sur Huysmans : « **Là-Bas** » et ailleurs 321

LAUTRÉAMONT (Comte de)

Poésies 103

JULIEN LECLERCQ

Aux Indépendants 298

CAMILLE LEMONNIER

Une Préface 65

CHARLES MERKY

Proses de décor : La Mer spoliatrice 46
Le Théâtre des barbares 173
Simples notes 278
Georges Rodenbach 342

JULES MERY

Vainement 166

RAOUL MINHAR

Une lettre inédite de Balzac 150

CHARLES MORICE

Paul Verlaine 81
Jean Dolent 210

PIERRE-M. OLIN

Les XX 236

PIERRE QUILLARD

A l'Association des Etudiants 305

ERNEST RAYNAUD

Notices littéraires : **Laurent Tailhade** 20
— **Jean Moréas** 139

ADRIEN REMACLE

Naissance 270

JULES RENARD

Découpures : I. Le Gardien du square 28
Le Théâtre d'Art 49
Caquets de Rupture 76

Découpures : II. Déjeuner de soleil; III. La Limace; IV. La Partie de silence; V. Le Rêve. 15
Sur Echasses. 20
Découpures : VI. La Petite mort du chêne. 28
— VII. Les Chardonnerets. 32

ADOLPHE RETTÉ

Un Prologue. 32

P.-N. ROINARD

Le Voile. 35

SAINT-POL-ROUX

Les Reliefs : Nocturne. 3
« La Gloire du Verbe ». 11
Les Reliefs : Le Pèlerinage de Sainte-Anne. 13
La Grappe volée. — Le Cygne d'Illusions. 20
Heures grises. — Chanson de funérailles amoureuses. — La Pluie purificatrice. 28
La Tartane.— Sur une diligence de Bretagne.— Sous un Firmament d'angélus. 32

ALBERT SAMAIN

Orgueil. 2
Destins. 7

LAURENT TAILHADE

Ballade sur la férocité d'Andouille. — Intimité. 4

ERNEST TISSOT

Ce que l'on écrit le soir. 14

TOLA DORIAN

Incomparable effroi, l'effroi. 26

ALFRED VALLETTE

Braconnage. 8
Au Théâtre Libre. 12
Les « Cenci » au Théâtre d'Art. 18
« Vieux ». 23
Au Théâtre Libre. 24
Malveillance. 26
Au Théâtre d'Art. 30
« Au Pays du Mufle ». 35
« Antonia ». 36

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Fragments inédits de « **L'Ève Future** ». 1
Pages inédites : **Lord Lyonnel**. 27

WILLY

Comédies d'Aristophane. 18

DESSIN

Portrait inédit de Gustave Flaubert d'après son buste par Clésinger. 25

Le Gérant: A. VALLETTE.

Vanves. — Impr. Camille Dillet, 97, route de Clamart.

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 073 947